

Numéro 16 / Année 2022

Synergies pays riverains de la Baltique

Revue du GERFLINT

Langage et affectivité : perspectives épistémologiques et linguistiques

Coordonné par Elena Vladimirska
et David Romand

Synergies pays riverains de la Baltique

Numéro 16 / Année 2022

Langage et affectivité :
perspectives épistémologiques
et linguistiques

**Coordonné par Elena Vladimirska
et David Romand**



REVUE DU GERFLINT
2022

POLITIQUE EDITORIALE

Synergies pays riverains de la Baltique est une revue française et francophone de recherche en sciences humaines particulièrement ouverte aux travaux relevant de l'ensemble des sciences de la communication et du langage, de la diffusion comme de la transmission des langues et des cultures. La revue est également ouverte à l'interdisciplinarité et notamment aux chercheurs issus des sciences sociales.

Sa vocation est de mettre en œuvre, dans les pays riverains de la Baltique (Allemagne, Danemark, Estonie, Finlande, Lettonie, Lituanie, Pologne, Russie, Suède) le *Programme Mondial de Diffusion Scientifique Francophone en Réseau* du GERFLINT, Groupe d'Etudes et de Recherches pour le Français Langue Internationale. C'est pourquoi elle publie des articles dans cette langue, mais sans exclusive linguistique et accueille, de façon majoritaire, les travaux issus de la pensée scientifique des chercheurs francophones de son espace géographique dont le français n'est pas la langue première. Comme toutes les revues du GERFLINT, elle poursuit les objectifs suivants : défense de la recherche scientifique francophone dans l'ensemble des sciences humaines, promotion du dialogue entre les disciplines, les langues et les cultures, ouverture sur l'ensemble de la communauté scientifique, adoption d'une large couverture disciplinaire, aide aux jeunes chercheurs, formation à l'écriture scientifique francophone, veille sur la qualité scientifique des travaux.

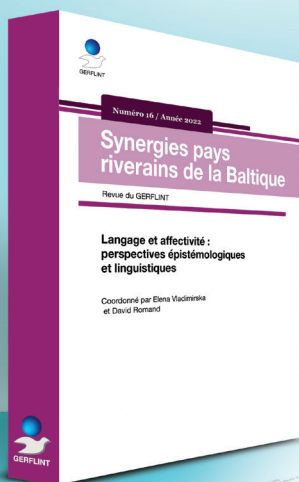
Libre Accès et Copyright : © *Synergies pays riverains de la Baltique* est une revue éditée par le GERFLINT qui se situe dans le cadre du libre accès à l'information scientifique et technique. Sa commercialisation est interdite. Sa politique éditoriale et ses articles peuvent être directement consultés et étudiés dans leur intégralité en ligne. Le mode de citation doit être conforme au Code français de la Propriété Intellectuelle. La Rédaction de *Synergies pays riverains de la Baltique*, partenaire de coopération scientifique du GERFLINT, travaille selon les dispositions de la Charte éthique, éditoriale et de confidentialité du Groupe et de ses normes les plus strictes. Les propos tenus dans ses articles sont conformes au débat scientifique et n'engagent que la responsabilité de l'auteur. Conformément aux règles déontologiques et éthiques du domaine de la Recherche, toute fraude scientifique (plagiat, auto-plagiat, retrait inopiné de proposition d'article sans en informer dûment la Rédaction) sera communiquée à l'entourage universitaire et professionnel du signataire de la proposition d'article. Toute procédure irrégulière entraîne refus systématique du texte et annulation de la collaboration.

Périodicité : annuelle
ISSN 1768-2649 / ISSN en ligne 2261-2769

Directeur de publication Jacques Cortès, Professeur honoraire, Université de Rouen Normandie, France	Comité scientifique Guillaume Carbou (Université de Bordeaux, France), Alicja Kacprzak (Université de Lodz, Pologne), Olli-Philippe Lautenbacher (Université d'Helsinki, Finlande), Kaia Sisask (Université de Tallinn, Estonie), Anu Treikelder (Université de Tartu, Estonie), Jelena Vladimirska (Université de Riga, Lettonie).
Coordination éditoriale générale et révision du numéro Sophie Aubin, Universitat de València, Espagne	Comité de lecture pour ce numéro Emma Alvarez-Prendes (Université d'Oviedo, Espagne), Sophie Anquetil (Université de Limoges, France), Céline Benninger (Université de Strasbourg, France), Daniela Capin (Université de Strasbourg, France), Lorenzo Cigana (Université de Liège, Belgique), Jean-Michel Fortis (Université Paris 7, France), Jean-Jacques Franckel (Université Paris Ouest Nanterre, France), Olga Galatanu (Université de Nantes, France), Luca Nobile (Université de Bourgogne, France), Denis Paillard (CNRS, France), Hélène Vassiliadou (Université de Strasbourg, France).
Rédactrice en chef Ana-Maria Cozma, Université de Turku, Finlande	
Rédactrice en chef adjointe Aleksandra Ljalikova, Université de Tallinn, Estonie	
Secrétaire de rédaction Kateryn Mänd, Université de Tallinn, Estonie	
Titulaire et Éditeur : GERFLINT Siège en France GERFLINT 10 rue Chartraine 27 000 Évreux - France www.gerflint.fr gerflint.edition@gmail.com Siège de la Rédaction Université de Tallinn Institut de langues et cultures germaniques et romanes Narva mnt. 29, 10120, Estonie. Contact : synergies.baltique@gmail.com	Patronages et partenariats Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris (FMSH <i>Pôle Recherche & prospective</i>), Sciences Po Lyon (Partenariat institutionnel pour Mir@bel), EBSCO Publishing (EDS), ProQuest, Ambassade de France en Estonie (Institut Français de Tallinn), Université de Tallinn, Zenodo (CERN, OpenAIRE).
	Numéro financé par le GERFLINT.

PROGRAMME MONDIAL DE DIFFUSION SCIENTIFIQUE FRANCOPHONE EN RÉSEAU

Synergies pays riverains de la Baltique n° 16 / 2022
<https://gerflint.fr/synergies-pays-riverains-de-la-baltique>



Indexations et référencements

ABES (SUDOC)
Data.bnf.fr
Ebsco : Communication Source
Ebsco : Communication & Mass Media Index
Ent'revues
ERIH PLUS
HAL Science ouverte
Index Copernicus
ISSN Portal / ROAD
JournalSeek
JUFO (Publication Forum, Finlande)
Linguistics & Language Behavior Abstracts (LLBA)
Lin|gu|is|tik portal
LISEO (France éducation international)
MIAR
MLA
Mir@bel
ProQuest Central
SHERPA-RoMEO
Ulrichsweb
ZDB
Zenodo

Disciplines couvertes par la revue

- Ensemble des Sciences Humaines et Sociales
- Culture et communication internationales
- Sciences du langage
- Littératures francophones
- Didactologie-didactique de la langue-culture française et des langues-cultures
- Éthique et théorie de la complexité



Synergies pays riverains de la Baltique n° 16 / 2022

ISSN 1768-2649 / ISSN en ligne 2261-2769

Langage et affectivité : perspectives épistémologiques et linguistiques

Coordonné par Elena Vladimirska et David Romand



Sommaire



David Romand, Elena Vladimirska	7
Introduction. Bref état des lieux sur l'étude de l'affectivité dans les sciences du langage actuelles	
Michel Le Du	19
Dialogisme et vie affective. Contribution à une grammaire des émotions	
Laura Candiottio	33
L'affectivité dialogiquement étendue	
Elena Vladimirska, Jelena Gridina	53
De la subjectivité à l'affect : étude du marqueur <i>espèce</i>	
Elizaveta Khachatouryan	71
L'émotivité d'une langue à l'autre : La traduction des formes d'émotivité dans les dialogues littéraires (norvégien vs. italien et français)	
Olga Billere	89
La représentation des émotions dans les proverbes français/lettons/russes	
Anu Treikelder	111
Les questions introduites en estonien par <i>kuidas</i> ('comment') et en français par <i>comment</i> dans un contexte de surprise	
Marge Käsper	131
Peines et plaisirs pandémiques à la lumière de la philosophie sensualiste	
Serge Tchougounnikov, Eva Werth	147
Linguistique et esthétique : deux sciences de la forme. Le cas de l'école de Genève	
Dina Savlovska, Dora Loizidou	163
Entre efficacité et sentiment d'auto-efficacité : le cas des apprenants du français langue étrangère	

Varia

Kim Lehtonen	179
Manipulation et modification scientifique : un regard sur les orientations argumentatives	

Compte rendu

Outi Duvallon	201
Léa Huotari, Effet du prototype sur le changement de sujet en traduction. Étude d'un corpus bidirectionnel littéraire français-finnois, Thèse de doctorat, Université de Helsinki, 2021	

Annexes

Profils des contributeurs	209
Projet pour le numéro 17 / 2023	213
Consignes aux auteurs.....	219
Publications du GERFLINT.....	223



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Introduction. Bref état des lieux sur l'étude de l'affectivité dans les sciences du langage actuelles

David Romand

Université d'Aix-Marseille, France

david_romand@hotmail.fr

Elena Vladimirska

Université de Lettonie, Lettonie

jelena.vladimirska@lu.lv

<https://orcid.org/0000-0003-0729-1958>

La question du rapport du langage aux émotions, sentiments et phénomènes mentaux associés a, on le sait, connu un considérable regain d'intérêt au cours des dernières décennies, la réflexion autour du rôle et de la place de l'affectivité¹ apparaissant aujourd'hui comme l'une des dimensions les plus dynamiques et les plus innovantes des sciences du langage. Dans une étude quantitative parue il y a sept ans, Ulrike M. Lüdtke et Chantal Polzin (2015) ont bien montré que l'on assiste, dès les années 1970, à une multiplication des travaux linguistiques, tant empiriques que théoriques, en lien avec les problématiques affectives et que ces travaux ont connu, à partir des années 1980, un essor considérable qui devait se poursuivre jusqu'à aujourd'hui. On parle ainsi communément de « tournant affectif » (*affective turn*), de « tournant émotionnel » (*emotional turn*) ou encore de « révolution émotionnelle » (*emotional revolution*) pour désigner cette irruption (en apparence) brutale des problématiques en lien avec l'affectivité dans la linguistique et les sciences du langage en général (Foolen, 2012). Un tel phénomène épistémologico-historique doit être replacé dans le contexte plus large de la « révolution affective », laquelle, au cours de la période considérée, s'est traduite par la constitution du champ de recherche transdisciplinaire des sciences affectives, dont les sciences du langage participent aujourd'hui pleinement (Dukes et al., 2021).

Si l'engouement pour la question du rôle et de la place des états affectifs dans le langage a donné lieu à un nombre considérable d'études spécialisées, il ne s'est traduit, à ce jour, que par la publication d'un nombre somme toute limité de travaux de synthèse. Outre les deux articles désormais classiques d'Ad Foolen (2012) et d'Asifa Majid (2012), il convient ici de mentionner un certain nombre d'ouvrages, collectifs ou monographiques, parus depuis la fin des années 1990, comme *The Neurobiology of Affect in Language* de John H. Schumann (1997), *Language, Feeling and the Brain. The Evocative Vector* de Dan Shanahan (2007), *Language and Emotion* de James M. Wilce (2009), *Sprache und Emotion* de Monika

Schwarz-Friesel (2013)², *Cartographie des émotions : propositions linguistiques et sociolinguistiques* dirigé par Fabienne Baider et Georgeta Cislaru (2013), *Emotion in Language. Theory - Research - Application* dirigé par Ulrike M. Lüdtke (2015a) et *The Routledge Handbook of Language and Emotion* dirigé par Sonya E. Pritzker, Janina Fenigsen et James M. Wilce (2020). Pour méritoires que soient ces publications, souvent d'excellente qualité, force est d'admettre qu'elles n'offrent qu'une vision assez parcellaire du paysage de la recherche actuelle sur les rapports entre langage et affectivité. Tout d'abord, si l'on excepte les ouvrages de Wilce (2009) et de Pritzker, Fenigsen et Wilce (2020), qui se veulent une contribution à l'anthropologie du langage, les travaux de synthèse en question relèvent tous de la linguistique proprement dite et n'abordent pas, sinon de manière très marginale, l'évolution des idées observées dans ces champs affins que sont la philosophie du langage, l'esthétique du langage et les études littéraires, et l'histoire des sciences du langage, pourtant eux aussi concernés par le tournant affectif. Ensuite, on constate que, pour ce qui est des publications proprement linguistiques, chacune d'entre elles privilégie, de manière plus ou moins exclusive, un certain point de vue thématique ou méthodologique, comme l'approche neuroscientifique (Schumann, 1997 ; Shanahan, 2007) ou cognitive (Schwarz-Friesel, 2013), la fonction expressive du langage (Foolen, 2012), l'organisation hiérarchique des processus langagiers (Majid, 2012) ou encore la linguistique développementale (Lüdtke, 2015). Au vu de la littérature existante, on comprend la nécessité qu'il y a de proposer un travail collectif susceptible d'offrir une vision véritablement transdisciplinaire des études menées à l'heure actuelle sur le rôle et de la place des états affectifs dans les processus langagiers.

Si l'on assiste, depuis quelques décennies, à un engouement croissant pour la question des rapports entre langage et affectivité, on peut difficilement parler, à cet égard, de « révolution » affective dans les sciences du langage, dans la mesure où, loin d'être inédit, ce phénomène apparaît plutôt comme la *résurgence* d'une tradition de recherche mise en œuvre entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle. Comme l'ont bien montré certaines contributions historiographiques récentes (Romand, 2021, 2022), on assiste en effet, au cours de la période considérée, au développement d'une approche *psychoaffectiviste* du fait langagier, la psychologie affective de cette époque - tout particulièrement celle de langue allemande - ayant eu un impact profond et durable sur l'étude du langage tel que l'envisageaient les linguistes, mais aussi les théoriciens de la connaissance, les logiciens et les esthéticiens. Or, il s'avère que, à quelques exceptions près (Foolen, 2022), les linguistes, en plus d'ignorer complètement cet antécédent historique, rejettent l'idée même que la question du rapport du langage à l'affectivité ait pu

faire l'objet d'un intérêt systématique avant la fin du XX^e siècle. C'est ainsi qu'une linguiste cognitiviste comme Schwarz-Friesel (2015: 159) peut affirmer que « [t]he negligence of emotions has had a very long tradition in all branches of humanities: over the last centuries human beings were regarded mainly as the "animal rationale", determined by an intellectual capacity grounded solely in reason ». Le fait est que la réflexion théorique, empirique et épistémologique sur le rôle et la place des états affectifs dans le langage n'est en rien nouvelle et que, entre le XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, l'approche psychaffectiviste s'est imposée comme une dimension majeure des sciences du langage, à un moment crucial de leur histoire.

Il faut ici garder à l'esprit que les émotions, sentiments et autres vécus similaires constituent, en dernière analyse, une catégorie bien précise d'états mentaux, ce qui rend leur étude particulièrement pertinente dans le cadre d'une approche mentaliste et naturaliste du fait langagier, aujourd'hui partagée par de nombreux chercheurs en sciences du langage. À cet égard, la dimension affective de la fonction langagière apparaît comme le terrain d'étude privilégié - mais non exclusif - de la psycho et de la neurolinguistique. Sans rentrer dans le détail des débats, notoirement complexes, sur la nature et la fonction des phénomènes affectifs (Deonna, Teroni, 2012 ; Tappolet, 2022), rappelons que l'on a ici affaire à des vécus qui, en tant que tels, ne nous apprennent rien sur le monde extérieur et qui ne renvoient qu'à la seule vie intérieure du sujet. Phénomènes purement subjectifs et non-représentationnels de la vie psychique, les états mentaux affectifs apparaissent ainsi comme une dimension centrale de la fonction langagière, dès lors qu'on la considère au-delà de ses seuls aspects perceptifs et cognitifs (Lüdtke, 2015b). Il est par ailleurs communément admis que les vécus en question sont des facteurs évaluatifs, à la faveur desquels l'individu réagit, positivement ou négativement, à l'encontre de ce qu'il est en train d'appréhender dans la conscience. Prendre en compte ce pouvoir d'appréciation inhérent aux états affectifs s'avère essentiel pour bien comprendre l'importance et les modalités de leur implication dans les multiples manifestations de la fonction langagière.

À côté des sentiments ou des émotions au sens ordinaire du terme, qui sont typiquement associés à des états exprimant le plaisir et le déplaisir, on a coutume de distinguer les sentiments ou émotions épistémiques, c'est-à-dire ces états affectifs qui, comme leur nom l'indique, ont pour caractéristique de véhiculer une forme de connaissance, abstraite et intuitive - une problématique largement étudiée dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle (Romand, 2022), et qui, depuis quelques années, fait un retour remarqué dans le champ de la philosophie (Arango-Muñoz, Michaelian, 2014 ; Candiott, 2020). La question de l'implication

de cette catégorie d'états affectifs dans les processus langagiers est aujourd'hui étonnamment négligée par les théoriciens du langage, alors même qu'elle s'était posée avec force dans la première décennie du XX^e siècle (Romand, 2019, 2021, 2022)³. La question des rapports entre langage et sentiments épistémiques apparaît en tout cas comme une voie de recherche particulièrement prometteuse dans le champ de la philosophie et de la linguistique actuelles, tout particulièrement en ce qui concerne l'étude des phénomènes sémantiques et métalinguistiques (Romand, 2023).

Une chose est sûre en tout cas, c'est que l'engouement pour la problématique de l'affectivité se manifeste aujourd'hui au sein de toutes les disciplines dont participent les sciences du langage : il est palpable, non seulement en linguistique, considérée dans toute la diversité de ses approches thématiques et méthodologiques, mais aussi en anthropologie linguistique, dans la philosophie du langage, dans l'esthétique du langage et les études littéraires, ainsi que dans l'histoire des sciences du langage. Il est à présent largement admis par les représentants de ces différentes disciplines que les états affectifs sont une dimension, non seulement incontournable, mais ubiquiste des phénomènes langagiers. Ainsi, dès la fin des années 1980, dans leur article désormais classique « Language has a heart », Elinor Ochs et Bambi Shiefflin (1989 : 22) pouvaient déclarer : « Affect permeates the entire linguistic system ». Ce genre d'affirmation se retrouve chez nombre de théoriciens comme Wilce (2009 : 3), qui insiste sur le fait que « nearly every dimension of every language at least potentially encodes emotion », Foolen (2012 : 349), selon lequel « emotion is one of the preconditions for the functioning of language (...) and for its coming into existence, both ontogenetically and phylogenetically », Majid (2012 : 441), pour qui « emotion is, indeed, relevant to every dimension of language - from phonology to lexicon, grammar and discourse », ou encore Culioli (2018 : 71), lequel affirme que l'on ne peut correctement rendre compte des phénomènes linguistiques si l'on fait fi de l'« affect » - ce qui reviendrait tout bonnement à supprimer « ce qui fait que le langage est le langage ».

Parmi les différentes disciplines qui constituent les sciences du langage, la linguistique est incontestablement celle qui offre le panorama le plus vaste et le plus diversifié quant à l'implication des émotions, sentiments et états associés dans les processus langagiers. Si, on l'a dit, l'étude des rapports entre langage et affectivité, relève, par excellence, de la psycho et de la neurolinguistique, il n'y a pas de branche ni d'objet d'étude traditionnel de la science linguistique actuelle qui ait échappé au tournant affectif. Il serait vain, dans le cadre de cette courte introduction, de prétendre offrir une vision d'ensemble des travaux linguistique en lien avec l'affectivité mis en œuvre depuis la fin du XX^e siècle. On se contentera ici de

rappeler l'importance prise par la réflexion autour des phénomènes affectifs dans les études (a) sémantiques - recherches sur les « mots d'émotions » (Wierzbicka, 1996, 1999 ; Altarriba, Bauer, 2004 ; Winkielman et al., 2018), la part prise par les émotions dans la formation des concepts (Vigliocco et al., 2009, 2014 ; Kousta et al., 2011 ; Barsalou et al., 2018) et la « signification émotive » (Foolen, 2015), etc., (b) phonologiques - on pense ici notamment aux travaux sur le « discours affectif » (*affective speech*) (Hancil, 2009 ; Lacheret-Dujour, 2015), et (c) pragmatiques - comme les recherches sur le rôle des états affectifs dans la détermination de la pertinence du discours (Saussure, Wharton, 2019, 2020), auxquels il convient d'ajouter les travaux sur la psychogenèse du langage (Bloom, 1998 ; Tomasello, 2003), la dimension intersubjective/co-énonciative du langage (Vladimirska, 2005) et les phénomènes métalinguistiques (Romand, 2023).

En ce qui concerne l'anthropologie linguistique⁴, l'affectivité s'est imposée, au cours des dernières années, comme une dimension incontournable de cette tradition de recherche aujourd'hui très populaire, comme en témoigne la récente synthèse coordonnée par Pritzker, Fenigsen et Wilce (2020). Force est toutefois de constater que, dans l'ensemble, les anthropologues du langage partagent une conception faiblement thématisée des phénomènes affectifs et qu'ils se montrent en définitive peu au fait des travaux actuellement mis en œuvre dans le champ des sciences affectives.

Les philosophes, quant à eux, font la part belle, depuis environ deux ou trois décennies, aux émotions, sentiments (et états mentaux associés) dans le cadre de leur réflexion sur le langage, dans le sillage de ce qu'on appelle parfois « l'épistémologie affective » (*affective epistemology*) - c'est-à-dire l'étude de la place de l'affectivité dans l'acquisition, la manifestation et la justification de la connaissance (Brun et al., 2008 ; Candioto, 2019). D'une manière générale, si les études philosophiques actuelles sur le rôle de l'affectivité dans langage (voir par exemple : Bonard, Deonna, 2022) reflètent bien l'état de la recherche en sciences affectives, il convient de souligner qu'elles participent d'une approche des phénomènes langagiers qui, en comparaison des recherches linguistiques menées sur la question, peut apparaître passablement abstraite et indirecte.

L'esthétique du langage et les études littéraires, pour leur part, se sont imposées comme l'un des champs de recherche les plus dynamiques et les plus innovants sur la question du rapport entre langage et affectivité. À côté du nombre croissant de contributions proposées, depuis les années 2000, par les théoriciens de la littérature (Keen, 2007 ; Hogan, 2011 ; Oatley, 2012), on assiste, depuis quelques années, à la multiplication des travaux expérimentaux au sein de ces deux champs émergents que sont la psycho- et de la neuroesthétique du langage (voir par exemple : Miall,

2009 ; Obermeier et al., 2013 ; Wassiliwizky et al., 2017). Parmi les thématiques abordées, il convient ici de mentionner le rôle de l'empathie dans l'expérience narrative (Keen, 2007 ; Hammond, Kim, 2014 ; Stanfield, Bunce, 2014 ; Fischer, 2017), l'implication des sentiments dans l'expérience fictionnelle (Werner et al., 2013 ; Koblížek, 2017), ou encore la problématique de la « tension narrative » (Baroni, 2007).

Enfin, la réflexion sur la place et le rôle des états affectifs dans les processus langagiers s'est récemment imposée comme une dimension incontournable de l'histoire des sciences du langage. Au-delà du fait de revisiter la question du rapport entre langage et affectivité chez un certain nombre d'auteurs classiques (voir par exemple : Richard, 1986 ; Mascolo, 2009 ; Mesquita, 2012 ; Pavelin Lešić, 2013), l'historiographie récente a notamment permis de reconsidérer l'importance du paradigme psychoaffectif dans les sciences du langage de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle (Tchougounnikov, 2016 ; Romand, 2019, 2021, 2022 ; Cigana, 2023), ainsi que celle de la notion de « sentiment linguistique » - entendu ici comme la capacité du sujet à appréhender intuitivement la normativité du langage (Fortis, 2015 ; Unterberg, 2020 ; Siouffi, 2021 ; Romand, Le Du, 2023). Dans le présent numéro, nous avons cherché à réunir les contributions d'auteurs provenant de différents horizons et traitant du rôle et de la place des états affectifs dans la philosophie du langage, la sémantique, l'analyse du discours, l'histoire des idées linguistiques ou encore la didactique des langues. L'objectif est ici de reconsidérer la question des rapports entre langage et affectivité, non seulement à l'interface de différentes disciplines et à l'aune d'approches thématiques et méthodologiques variées, mais aussi dans une perspective plurilingue.

Les articles de Michel Le Du et de Laura Candiotta relèvent l'un et l'autre de la philosophie du langage, mais aussi, dans une certaine mesure, de la philosophie des émotions.

Dans son texte intitulé *Dialogisme et vie affective. Contribution à une grammaire des émotions*, Michel Le Du expose la thèse du « dialogisme de l'émotion », inspiré, entre autres, des idées de Margaret Gilbert sur le « sujet pluriel ». L'auteur défend ici l'idée que, à l'instar des manifestations de la pensée dialogique, certains états affectifs partagés revêtent une dimension irréductiblement holiste et collective, constituant ce qu'il appelle un « sujet pluriel éphémère » dont l'existence (transitoire) ne fait véritablement sens que dans le cadre supra-individuel formé par deux « interlocuteurs » ou plus.

Comme le suggère son titre, l'article de **Laura Candiotto** *L'affectivité dialogiquement étendue* se veut lui aussi une réflexion sur le dialogisme et sur la dimension collective des phénomènes langagiers et émotionnels ; le point de vue adopté est toutefois sensiblement différent de celui de l'article précédent, dans la mesure où l'auteure reprend ici à son compte la thèse de « l'épistémologie étendue » ou de « l'épistémologie socialement étendue », selon laquelle la connaissance est susceptible de « s'étendre » dans l'environnement, non seulement au travers d'artefacts, mais aussi par le biais des agents avec lesquels nous interagissons, et qu'elle peut être ainsi réalisée collectivement par des groupes. Plus précisément, Candiotto s'attache à montrer que, dans le contexte des activités dialogiques, les émotions sont un facteur essentiel de la coopération épistémique entre les locuteurs, en participant aux interactions qui, en tant que vecteurs de l'extension, sous-tendent l'acquisition des connaissances de groupe.

Les deux contributions suivantes, proposées par Elena Vladimirska et Jelena Gridina, d'une part, et Elizaveta Khachaturyan, d'autre part, abordent quant à elles la question des rapports entre langage et affectivité dans une perspective ouvertement linguistique.

Dans leur article *De la subjectivité à l'affect. Étude du marqueur 'espèce'*, **Elena Vladimirska et Jelena Gridina** s'intéressent au mot *espèce* et à son rapport à l'affectivité. Reprenant à leur compte le cadre théorique et méthodologique développé par Antoine Culioli, les auteures se penchent sur l'identité sémantique et les variations de ce marqueur. En s'appuyant sur les données du corpus (SketchEngine, French Web 2017), elles montrent comment et pourquoi cette sémantique est liée à l'expression de l'affect, allant de l'expression des sensations à l'indignation et à l'insulte.

L'article de **Elizaveta Khachaturyan**, intitulé *L'émotivité d'une langue à l'autre. La traduction des formes d'émotivité dans les dialogues littéraires (norvégien vs. italien et français)*, est une étude comparative portant sur l'expression de l'émotivité dans les dialogues littéraires dans un roman pour la jeunesse norvégien et dans ses traductions en italien et en français. Khachaturyan montre ici comment les changements linguistiques formels peuvent modifier le degré d'émotivité, ainsi que celui de l'engagement de l'énonciateur dans son dire.

Toujours dans une perspective plurilingue, mais cette fois-ci d'un point de vue phraséologique, **Olga Billere**, dans sa contribution *La représentation des émotions dans les proverbes français/lettons/russes*, étudie la composante émotionnelle de proverbes français, lettons et russes. Elle s'intéresse ici plus particulièrement aux unités qui traitent des émotions de base : tristesse ou chagrin, joie, peur, colère,

mépris, haine et surprise. L'analyse proposée révèle que l'émotion qui domine dans les proverbes en trois langues est la joie - sentiment apparemment propice aux activités humaines.

L'approche contrastive est également appliquée par **Anu Treikelder** dans son article *Les questions introduites en estonien par kuidas ('comment') et en français par comment dans un contexte de surprise*. À partir du corpus français et estonien, l'auteur met en parallèle les propriétés linguistiques et pragmatiques des interrogatives en comment/kuidas en rapport avec un effet de surprise. Treikelder souligne le rôle du contexte dans le renforcement de l'émotion véhiculée par les interrogatives et dans la désambiguïsation de celles-ci.

Proposées par Marge Käsper d'une part, et Serge Tchougounnikov et Eva Werth d'autre part, les deux contributions suivantes s'inscrivent dans une perspective plus historique et soulignent l'importance du rapport au passé dans la réflexion actuelle sur le rôle et la place de l'affectivité dans le langage.

C'est ainsi que, dans son article *Peines et plaisir pandémiques à la lumière de la philosophie sensualiste*, **Marge Käsper** étudie les deux paires de mots *douleur/plaisir* et *peine/joie*, qui font référence à des notions-clés de la tradition sensualiste, en les appliquant à la question du ressenti de la pandémie Covid 19. Les notions binaires du *Traité des sensations* de Condillac (1754) sont mises à l'épreuve du temps et analysées à partir d'un corpus journalistique de l'année 2020 (*Le Monde* et *Le Figaro*).

Serge Tchougounnikov et **Eva Werth**, pour leur part, dans leur contribution intitulée *Linguistique et esthétique : deux sciences de la forme. Le cas de l'école de Genève*, reviennent sur les liens entre esthétique et sciences du langage entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, leur étude ayant pour arrière-plan la mise en rapport des deux concepts, tous deux d'inspiration psychologique, de « sentiment de la forme », forgé dans le cadre de l'esthétique des arts visuels, et de « sentiment de la langue » développé dans le champ de la linguistique. Ils s'intéressent en particulier aux développements du linguiste genevois Charles Bally sur les grandes tendances stylistiques, respectivement française et allemande, que seraient l'« impressionnisme » et l'« expressionnisme », en montrant leur proximité conceptuelle avec les travaux bien connus de Heinrich Wölfflin sur l'opposition entre les styles dans les arts plastiques. Les deux auteurs étendent leur analyse à Saussure, dont ils discutent le modèle « impressionniste » du signifiant, en cherchant à comprendre l'impressionnisme comme phénomène esthétique global, qu'il soit pictural, littéraire ou linguistique.

L'article *Entre efficacité et sentiment d'auto-efficacité : le cas des apprenants du français langue étrangère*, qui clôt le volume, relève quant à lui de la linguistique appliquée, plus précisément de l'apprentissage et l'enseignement des langues. Les deux auteures, **Dina Savlovska** et **Dora Loizidou**, nous invitent à réfléchir sur le rôle des émotions dans l'acquisition des langues en s'interrogeant sur le rapport qui existe entre, d'une part, le sentiment d'auto-efficacité de l'apprenant et, d'autre part, la qualité de sa production et donc l'efficacité du processus d'apprentissage en général. La réflexion des deux auteures débouche sur des questionnements relatifs aux tendances actuelles dans le système éducatif européen et aux choix stratégiques que cela implique.

Bibliographie

- Altarriba, J., Bauer, L. M. 2004. « The distinctiveness of emotion concepts: A comparison between emotion, abstract, and concrete words ». *American Journal of Psychology*, n° 117(3), p. 389-410.
- Arango-Muñoz, S., Michaelian, K. 2014. « Epistemic feelings, epistemic emotions: Review and introduction to the focus section ». *Philosophical Inquiries*, n° 2(1), p. 97-122.
- Baïder, F., Cislaru, G. (dir.) 2013. *Cartographie des émotions : propositions linguistiques et sociolinguistiques*. Paris : Presses Sorbonne nouvelle.
- Bally, Ch. 1951 [1909]. *Traité de stylistique française*. Volume 1. Paris: Klincksieck.
- Barsalou, L., Dutriaux, L., Scheepers, C. 2018. « Moving beyond the distinction between concrete and abstract concepts ». *Philosophical Transactions of the Royal Society B*, n° 373(1752): 20170144.
- Baroni, R. 2007. *La tension narrative. Suspense, curiosité et surprise*. Paris: Seuil.
- Bloom, L. 1998. « Language development and emotional expression ». *Pediatrics*, n° 102 (Supplement E1), p. 1272-1277.
- Bonard, C., Deonna, J. 2022. Emotion and language in philosophy. In: G.L. Schiewer, J. Altarriba et B.C. Ng (dir.), *Language and Emotion. An International Handbook*, vol. 1. Berlin: De Gruyter Mouton.
- Brun, G., Doğuoğlu, U., Kuenzle, D. (dir.) 2008. *Epistemology and Emotions*. Aldershot: Ashgate.
- Candiottio, L. (dir.) 2019. *The Value of Emotions for Knowledge*. Basingstoke: Palgrave Macmillan.
- Candiottio, L. 2020. « Epistemic emotions and the value of truth ». *Acta Analytica*, n° 35, p. 63-577.
- Cortès, J. 2015. « Voyage au centre du Langage : L'Affectivité ». *Synergies Algérie*, n° 22, p. 7-20. [En ligne]: https://gerflint.fr/Base/Algerie22/jacques_cortes.pdf [consulté le 15 novembre 2022].
- Culioli, A. 2018. *Pour une linguistique d'énonciation, Tome IV : Tours et détours*. Limoges: Lambert-Lucas.
- Deonna, J., Teroni, F. 2008. *The Emotions. A Philosophical Introduction*. Oxon/New York: Routledge.
- Dukes, D., Abrams, K. [...], Sander, D. 2021. « The rise of affectivism ». *Nature Human Behaviour*, n° 5, p. 816-820.
- Duranti, A. 1997. *Linguistic anthropology. Cambridge textbooks in linguistics*. Cambridge: Cambridge University Press.

- Fischer, M. 2017. « Literature and Empathy ». *Philosophy and Literature*, n° 41(2), p. 431-464.
- Foolen, A. 2012. The relevance of emotion for language and linguistics. In: A. Foolen, U.M. Lüdtke, T.P. Racine, J. Zlatev (dir.), *Moving Ourselves, Moving Others. Motion and Emotion in Intersubjectivity, Consciousness and Language*. Amsterdam/Philadelohia: John Benjamins, p. 349-368.
- Foolen, A. 2015. Word valence and its effects. In: U.M. Lüdtke (dir.), *Emotion in Language. Theory - Research - Application*. Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins, p. 241-256.
- Foolen, A. 2022. Language and emotion in the history of linguistics. In: G.L. Schiewer, J. Altarriba, B.C. Ng (dir.), *Language and Emotion. An International Handbook*, vol. 1. Berlin: De Gruyter Mouton, p. 31-53.
- Fortis, J.-M. 2015. « Sapir et le sentiment de la forme ». *Histoire Epistémologie Langage*, n° 37(2), p. 153-174.
- Hammond, M. M., Kim, S. J. (dir.) 2014. *Rethinking Empathy through Literature*. New York/Oxon: Routledge.
- Hancil, S. 2009. (dir.) *The Role of Prosody in Affective Speech*. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Hogan, P. C. 2011. *What Literature Teaches Us About Emotion*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Keen, S. 2007. *Empathy and the Novel*. Oxford: Oxford University Press.
- Kobližek, T. Ed. 2017. *The Aesthetic Illusion in Literature and the Arts*. London/Oxford/New York/New Delhi, Sidney: Bloomsbury.
- Kousta, S. T., Vigliocco, G., Vinson, D., Andrews, M., Del Campo, E. L. 2011. « The representation of abstract words: Why emotion matters ». *Journal of Experimental Psychology: General*, n° 140, p. 14-34.
- Lacheret-Dujour, A. 2015. Prosodic clustering in speech. From emotional to semantic process. In: U.M. Lüdtke (dir.), *Emotion in Language. Theory - Research - Application*. Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins, p. 175-190.
- Lüdtke, U. M. (dir.) 2015a. *Emotion in Language. Theory - Research - Application*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Lüdtke, U. M. 2015b. Introduction. From logos to dialogue. In: U.M. Lüdtke (dir.), *Emotion in Language. Theory - Research - Application*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, p. viii-xi.
- Lüdtke, U. M., Polzin, C. 2015. Research on the relationship between language and emotion. In: U.M. Lüdtke (dir.), *Emotion in Language. Theory - Research - Application*. Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins, p. 211-240.
- Majid, A. 2012. « Current emotion research in the Language Sciences ». *Emotion Review*, n° 4(4), p. 432-443.
- Mascolo, M. F. 2009. « Wittgenstein and the discursive analysis of emotion ». *New Ideas in Psychology*, n° 27, p. 258-274.
- Mesquita, G. R. 2012. « Vygotsky and the Theories of Emotions: in search of a possible dialogue ». *Psicologia: Reflexão e Crítica*, n° 25(4), p. 809-816.
- Miall, D. S. 2009. Neuroaesthetics of literary reading. In: M. Skov & O. Vartanian (dir.), *Neuroaesthetics*. Amityville: Baywood Publishing Company, p. 233-247.
- Oatley, K. 2012. *The Passionate Muse: Exploring Emotion in Stories*. Oxford: Oxford University Press.
- Obermeier, C., Menninghaus, W., Koppenfels, M. von, Raettig, T., Schmidt-Kassow, M., Otterbein, S., Kotz, S. A. 2013. « Aesthetic and emotional effects of meter and rhyme in poetry ». *Frontiers in Psychology*, n° 4 : 10, p. 1-10.
- Ochs, E., Schieffelin, B. 1989. « Language has a heart ». *Text*, n° 9(1), p. 7-25.

- Pavelin Lešić, B. 2013. « L'affectivité au cœur même de la cognition et du langage : Charles Bally et Petar Guberina ». *Synergies Espagne*, n° 6, *Charles Bally : Moteur de Recherches en Sciences du Langage*, coordonné par Sophie Aubin, p. 93-104. [En ligne] : https://gerflint.fr/Base/Espagne6/Article6Bogdanka_PavelinLesic.pdf [consulté le 15 novembre 2022].
- Pritzker, S. E., Fenigsen, J., Wilce, J. M. (dir.) 2020. *The Routledge Handbook of Language and Emotion*. Oxon: Routledge.
- Richard, H. 1986. « De l'affectivité à l'expressivité : sur la stylistique de Charles Bally ». *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 40, p. 75-90.
- Romand, D. 2019. « More on formal feeling/form-feeling in language sciences. Heinrich Gomperz's concept of "formal logical feeling" (*logisches Formalgefühl*) revisited ». *Histoire Epistémologie Langage*, n° 41(1), p. 131-157.
- Romand, D. 2021. « Psychologie affective allemande et sciences du langage au début du XX^e siècle. Le concept de sentiment dans la "linguistique psychologique" de Jac. van Ginneken ». *Histoire Epistémologie Langage*, n° 43(2), p. 57-82.
- Romand, D. 2022. « La "sémasiologie" de Heinrich Gomperz. Un modèle psychoaffectif de la signification et du signe linguistiques ». *Histoire Epistémologie Langage*, n° 44(1), p. 155-180.
- Romand, D. 2023. Chapter 1. Introduction. Linguistic feeling: Revisiting a Concept between Linguistics, Philosophy of Language, and Affective Science. In: D. Romand & M. Le Du (dir.), *Emotion, Metacognition, and Language Normativity. Theoretical, Epistemological, and Historical Perspectives on the Linguistic Feeling*. London/Cham: Palgrave Macmillan.
- Romand, D., Le Du, M. (dir.) 2023. *Emotion, Metacognition, and Language Normativity. Theoretical, Epistemological, and Historical Perspectives on the Linguistic Feeling*. London/Cham: Palgrave Macmillan.
- Saussure, L. de, Wharton, T. 2019. « La notion de pertinence au défi des effets émotionnels ». *Travaux interdisciplinaires sur la parole et le langage (TIPA)*, n° 35 (Emo-Langages), p. 1-23.
- Saussure, L. de, Wharton, T. 2020. « Relevance, effect, and affects ». *International Review of Pragmatics*, n° 12(2), p. 183-205.
- Scherer, K. R. 2009. Affective science. In: D. Sander & K.R. Scherer (dir.), *The Oxford Companion to Emotion and the Affective Sciences*. Oxford/New York: Oxford University Press, p. 16-17.
- Schumann, J. H. 1997. *The Neurobiology of Affect in Language*. Maiden: Blackwell.
- Schwarz-Friesel, M. 2013. *Sprache und Emotion*. Tübingen, Basel: Francke (2^e édition).
- Schwarz-Friesel, M. 2015. Language and emotion. The cognitive linguistic perspective. In: U.M. Lüdtke (dir.), *Emotion in Language. Theory - Research - Application*. Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins, p. 157-173.
- Shanahan, D. 2007. *Language, Feeling and the Brain. The Evocative Vector*. New Brunswick: Transaction publishers.
- Schiewer, G. L., Altarriba, J., Ng, B. C. (dir.) 2022. *Language and Emotion. An International Handbook*, 3 vol., *Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft / Handbooks of Linguistics and Communication Science [HSK 46]*. Berlin: De Gruyter Mouton. 3^e volume à paraître en 2023.
- Siouffi, G. (dir.) 2021. *Le sentiment linguistique chez Saussure*. Lyon : ENS Editions.
- Stanfield, J., Bunce, L. 2014. « The Relationship between Empathy and Reading Fiction: Separate Roles for Cognitive and Affective Components ». *Journal of European Psychology Students*, n° 5(3), p. 9-18.
- Tappolet, C. 2022. *Philosophy of Emotions. A Contemporary Introduction*. Oxon-New York: Routledge.
- Tchougounnikov, S. 2016. « Le "sentiment" comme facteur sémantique : la "sémantique représentationnelle" entre la "linguistique psychologique" et le formalisme ». *Language Design - Journal of Theoretical and Experimental Linguistics*, numéro spécial « Analogie, figement et polysémie », p. 27-44.
- Tomasello, M. 2003. *Constructing a Language: A Usage-Based Theory of Language Acquisition*. Cambridge: Harvard University Press.

Unterberg, F. 2020. *Sprachgefühle: wissenschaftliches und alltagsweltliches Sprechen über Sprachgefühl - zur Geschichte, Gegenwart und Vieldeutigkeit eines Begriffs*. Thèse de doctorat, Universität Duisburg-Essen.

Vigliocco, G., Meytenard, L., Andrews, M., Kousta, S. 2009. « Toward a theory of semantic representation ». *Language and Cognition*, n° 1(2), p. 219-247.

Vigliocco, G. S., Kousta, T., Della Rosa, P. A., Vinson, D. P., Trettamanti, M., Delvin, J. T., Cappa, S. F. 2014. « The neural representation of abstract words: the role of emotion ». *Cerebral Cortex*, n° 24(7), p. 1767-1777.

Vladimirska, E. 2005. *L'exclamation dans le dialogue oral : l'exemple du français et du russe*. Gap/Paris : Ophrys.

Wassiliwizky, E., Koelsch, S., Wagner, V., Jacobsen, T., Menninghaus, W. 2017. « The emotional power of poetry: Neural circuitry, psychophysiology and compositional principles ». *Social Cognitive and Affective Neuroscience*, n° 12(8), p. 1229-1240.

Werner, W., Walter, B., Mahler, A. (dir.) 2013. *Immersion and Distance: Aesthetic Illusion in Literature and Other Media* (Studies in Intermediality 6). Amsterdam: Rodopi.

Wierzbicka, A. 1996. *Semantics: Primes and Universals*. Oxford: Oxford University Press.

Wierzbicka, A. 1999. *Emotions across Languages and Cultures: Diversity and Universals*. Cambridge : Cambridge University Press.

Wilce, J. M. 2009. *Language and Emotion*. Cambridge: Cambridge University Press.

Winkelman P., Coulson, S., Niedenthal, P. 2018. « Dynamic grounding of emotion concepts ». *Philosophical Transactions of the Royal Society B*, n° 373: 20170127.

Notes

1. Eu égard au caractère polysémique des expressions « émotion » et « sentiment », dont l'acception varie considérablement en fonction des époques, des auteurs et des traditions de recherche, nous avons pris le parti de désigner par le terme générique (et plus neutre) d'« affectivité » les états mentaux correspondants. Le terme d'« affectivité » renvoie ici au grand domaine de la vie mentale qui constitue l'objet d'étude spécifique de ce que l'on a désormais coutume d'appeler les sciences affectives (Scherer, 2009) - le programme de recherche transdisciplinaire sur les émotions, sentiments, états d'âme et autres vécus similaires.

2. Signalons aussi la parution du traité interdisciplinaire, *Language and Emotion. An International Handbook*, en trois volumes, sous la direction de Gesine Lenore Schiewer, Jeanette Altarriba et Bee Chin Ng (2022), qui entend proposer une vision d'ensemble de la question des rapports entre langage et affectivité.

3. L'une des raisons de cet état de fait tient sans doute à la persistance du vieux préjugé selon lequel les états affectifs, en ce qu'ils correspondent, par excellence, à la manifestation de vécus subjectifs, ne sauraient être impliqués dans l'élaboration des formes objectives de la connaissance, tout particulièrement celle de la connaissance propositionnelle.

4. Rappelons ici, pour reprendre la définition proposée par Alessandro Duranti (1997 : 2), que l'anthropologie linguistique (*linguistic anthropology*) est « l'étude du langage en tant que ressource culturelle et du parler en tant que pratique culturelle » [the study of language as a cultural resource and speaking as a cultural practice].



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Dialogisme et vie affective. Contribution à une grammaire des émotions

Michel Le Du

Université d'Aix-Marseille, France

michel.le-du@univ-amu.fr

Reçu le 01-03-2022 / Évalué le 25-04-2022 / Accepté le 27-04-2022

Résumé

L'article entend développer une conception des émotions intégrant comme un trait essentiel leur dimension collective. Il s'agit en même temps de dresser une cartographie conceptuelle des émotions montrant notamment que certaines peuvent être attribuées aussi bien à un individu qu'à un groupe et que d'autres ne peuvent être attribuées qu'à un groupe. Qui plus est, il s'agit d'établir que le genre de collectif éphémère qui se forme lorsque plusieurs personnes communient dans la même émotion est analogue à celui qui se forme lors d'un dialogue. La notion de *sujet pluriel*, empruntée à Margaret Gilbert, est introduite ensuite pour caractériser ces différents collectifs.

Mots-clés : émotions, dialogisme, atomisme, sujet pluriel, méréologie

Dialogism and emotional life. Contribution to a grammar of emotions

Abstract

The aim of the paper is to develop a view of emotions integrating as an essential feature their collective dimension. Its purpose is also to establish a conceptual cartography of emotions showing, among other things, that some emotions can be attributed to individuals as well as to groups and that others can be only attributed to groups. Moreover, it tries to bring out that the kind of transient collectives that occurs when people share the same emotion is similar to the ephemeral whole resulting from speakers being involved in a real dialogue. The notion of a *plural subject*, borrowed from Margaret Gilbert, is then introduced in order to characterize these various collectives.

Keywords: emotions, dialogism, atomism, plural subject, mereology

Introduction : atomisme, monologisme, dialogisme

Le terme « atomisme » a été introduit par Charles Taylor (1992) pour décrire une attitude philosophique établissant une séparation métaphysique entre l'individu et son environnement social. Il n'est pas inutile de souligner que cette attitude peut

prendre différentes formes, en fonction de la manière dont une telle séparation est comprise. Taylor associe l'une de ces formes au philosophe allemand Herder. Ce dernier soutenait que chaque homme avait sa manière personnelle d'être humain. Taylor relève qu'avant la fin du XVIII^e siècle, personne ne pensait qu'une telle originalité pouvait être porteuse d'une quelconque valeur morale. En tout état de cause, si quelqu'un entend souscrire à un idéal de cette nature, il doit demeurer fidèle à lui-même et ne pas imiter la vie de qui que ce soit d'autre. L'idée introduite par Herder implique donc que quelqu'un doit découvrir sa propre manière d'être et que *cette dernière ne peut être tirée de la société : elle doit être générée de manière interne*. Mais un tel idéal est-il plausible ? La réponse de Taylor est qu'une telle génération « monologique », dont le principe serait intérieur, n'existe tout simplement pas. Il souligne que le *dialogisme* est un constituant essentiel de la vie humaine : ainsi nos propos (même lorsque nous ne les destinons pas explicitement à quelqu'un) font-ils écho à des propos déjà tenus, ou les prolongent. Nous n'en sommes pas la source absolue. Le dialogisme dépasse donc largement le cadre du dialogue dans lequel deux interlocuteurs s'entretiennent en face à face. Il est notamment à l'œuvre dans les discours par lesquels nous entendons nous définir nous-mêmes. Ainsi, notre manière « propre » d'être ne peut-elle pas être séparée de la fabrique du social et des modèles que celle-ci nous dispense. Si l'on adopte ce point de vue, croire en la possibilité d'une génération interne dans son principe revient à croire qu'il est possible de se soulever en se tirant par les cheveux. Convenons d'appeler « idéal d'originalité » cette version de l'atomisme qui semble, en définitive, dénuée de plausibilité.

Le but du présent texte est de montrer qu'en réalité, *aucune* version de l'atomisme n'est tenable et, dans la foulée, de mettre en lumière l'impact sur la compréhension des émotions d'une conception de la vie mentale lui tournant le dos. L'idée que la vie affective possède une dimension collective n'est, en soi, pas nouvelle. Les phénomènes de contagion émotionnelle, notamment, ont été repérés et étudiés par la psychologie sociale, mais aussi par les anthropologues et les sociologues. Il est difficile ici de ne pas songer, par exemple, à la *Psychologie des foules* de Gustave Le Bon (2013). Ce qui distingue la présente approche est qu'elle ne cherche pas, au fond, à décrire comment « émergent » des états et des processus émotionnels collectifs mais s'emploie principalement à développer un argument de nature conceptuelle visant notamment à établir que *certaines* émotions ne peuvent être attribuées qu'à un collectif. Mais avant d'aborder ce point, nous allons nous pencher sur les défauts rédhibitoires dont souffrent les variantes de l'atomisme autres que celles sur laquelle Taylor concentre ses attaques dans le propos que nous avons repris.

1. Du *rule-following* à la rationalité

L'adhésion à l'hypothèse d'un langage privé (autrement dit à l'hypothèse d'un langage que seul son utilisateur peut comprendre) est l'une de ces variantes. Cette hypothèse exerce un attrait primitif et Wittgenstein est connu pour avoir déployé beaucoup d'efforts afin de nous sevrer de cette attirance. Pour ce faire, il s'est notamment employé à montrer que les énoncés par lesquels nous rapportons nos sensations (et qui semblent apporter du crédit à une telle idée) ne sont pas des descriptions d'épisodes privés mais fonctionnent de manière entièrement différente (Wittgenstein, 2009 : I § 243). En réalité, les énoncés en question sont *expressifs*, ils sont les prolongements linguistiques des réactions naturelles à la douleur, de sorte que reconnaître qu'ils comportent un élément « privé » ne fait que résumer tout un ensemble d'observations triviales : personne ne peut exprimer une plainte ou une douleur à ma place, gémir à ma place, etc.

On peut dire qu'un langage privé constitue une illustration du monologisme parce que, par hypothèse, on ne peut pas imaginer qu'un locuteur en entraîne un autre à la pratique d'un tel langage. Pour que celui-ci puisse être institué, il faut donc un *self-starter*. Or un tel *self-starter* n'existe pas : un langage ne peut être acquis que par l'entraînement et, un locuteur ne pouvant être son propre entraîneur, il ne peut donc être appris qu'auprès de quelqu'un qui le possède déjà. On peut donc dire sur cette base qu'un langage intrinsèquement privé est factuellement impossible, ce qui prive l'atomisme d'une source possible.

Une objection contre ce point de vue consiste à dire qu'il a bien fallu que le langage démarre à un moment ou à un autre au cours de l'évolution humaine et que cela n'a pu se faire sans un (ou des) locuteur(s) n'ayant pas appris le langage auprès de quelqu'un d'autre. Mais, prise en un sens absolu, la question « Qui a parlé en premier ? » n'a pas de sens. En qualifiant quelqu'un de « premier parleur », on s'expose à une pétition de principe car, en faisant usage du terme « parleur », on présuppose un langage déjà institué, alors même que ce premier acte de parole est supposé être la toute première pierre de l'institution en question. En réalité, cette pétition de principe dissimule un problème mal posé. Un linguiste voyageant dans le temps et observant une communauté en cours d'homínisation dira de ses membres « qu'ils n'ont pas encore le langage », même s'ils expriment et communiquent entre eux. S'il les retrouve quelques centaines d'années plus tard, peut-être n'aura-t-il plus aucune hésitation à dire cette fois-ci qu'ils disposent du langage. Entre ces deux moments du temps, il existe une zone grise au sein de laquelle il est dépourvu de sens de chercher à identifier un premier parleur (Winch, 2009 : 94) ; il me semble qu'un point similaire est suggéré par John R. Searle (1983 : 176-179). En résumé, on ne peut pas dater le moment où le langage est apparu comme on peut dater la

bataille de Waterloo et il est illusoire de penser que la question « Qui a parlé en premier ? » puisse recevoir une réponse semblable à celle qu'appelle la question « Qui a tué grand-maman ? ». Comme l'observait Bakhtine, il n'y a pas de premier parleur venant « perturber l'éternel silence de l'univers » (Bakhtine, 1986 : 91).

L'argument contre lequel l'objection qui vient d'être examinée a parfois été avancée a été baptisé *training argument*. Il vise essentiellement à bloquer un tourniquet sceptique dans lequel l'interprétation des règles menace de nous faire entrer, à peu près n'importe quoi pouvant être mis en accord avec une règle moyennant que l'on interprète celle-ci de telle ou telle manière (Wittgenstein, 2009 : I § 201, 202). Il débouche sur l'idée d'une forme de compréhension de la règle qui (1) n'est pas une interprétation, (2) résulte de l'entraînement, (3) se manifeste dans la manière dont l'acteur agit et se comporte dans tout un ensemble de situations.

L'argument dit du *public check*, de son côté, vise à montrer qu'un agent ne peut décider par lui-même de ce qu'il se fait dire par les règles (Descombes, 2004 : 447). Si le locuteur avait une telle aptitude, il n'y aurait plus de différence, dans le cas d'une règle sémantique, entre le fait qu'un mot signifie quelque chose et le fait que X pense qu'il signifie quelque chose et, plus généralement, entre *suivre une règle* et *penser qu'on suit une règle*. Si, par impossible, un langage était établi sur de telles bases, une violation patente d'une règle un jour pourrait être considérée comme une application fidèle de celle-ci le lendemain, simplement en fonction de ce que le locuteur pense. Comme le rappelle Norman Malcolm, *la signification d'une expression est indépendante de moi, ou de quelque personne particulière que ce soit ; et c'est pour cela même que je peux utiliser l'expression correctement ou incorrectement* (Malcolm, 1995 : 164). L'idée même d'une utilisation « correcte » ou « normale » des signes met ainsi en jeu celle d'une communauté d'utilisateurs. C'est pourquoi l'agent ne peut s'ériger en auteur de la règle, indépendamment de tout environnement social : une telle autorité nous ramènerait au monologisme, puisque le locuteur serait alors la seule voix qui compte pour déterminer si une règle est correctement appliquée ou non. Or une règle, si elle n'est pas *partagée*, est, à tout le moins, *partageable*, de sorte qu'un contrôle objectif portant sur son application est, en principe, toujours possible (voire requis), même si des circonstances particulières peuvent le rendre ponctuellement impossible. Songeons ici à Robinson édictant une règle, seul sur son île, en l'absence de tout témoin. Il n'y aurait guère de doute quant à sa capacité d'édicter une règle pour lui-même (il a été au contact de la civilisation avant) mais il se trouve simplement que, du fait de son isolement, personne n'est en mesure d'identifier la règle en question et de contrôler s'il l'applique correctement. Il n'en va pas de même, par exemple,

dans le cas du roman en lipogramme de Georges Perec, *La disparition* : l'auteur se donne pour règle de ne jamais employer la lettre « e » et n'importe quel lecteur peut vérifier s'il l'applique comme il faut ou non. Au bout du compte le fait de reconnaître que l'appréciation de la manière (correcte ou incorrecte) dont une règle est appliquée requiert un environnement social tarit une autre source possible de l'atomisme.

Par ailleurs, Wittgenstein suggère que, dans le cas d'une communauté prise comme un tout, il n'est pas possible d'établir une distinction entre *suivre une règle* et *penser qu'on suit une règle*. Pour qui adopte ce point de vue, la manière établie au sein de la communauté de suivre la règle constitue la norme (Fogelin, 1987 : 183). Un inconvénient apparent de la position qui vient d'être esquissée est qu'elle semble induire que la manière correcte de suivre une règle et la manière majoritaire de le faire ne sont qu'une seule et même chose. Mais on peut tout à fait souligner la nécessité d'un contrôle externe sans soutenir que son verdict exprime forcément la position majoritaire. Songeons à ce qui se passe, par exemple, dans le cas d'un terme technique, dont le sens précis n'est connu que d'une minorité de locuteurs. En pareil cas, le contrôle objectif ne peut être assuré que par des experts et il se peut tout à fait que la majorité emploie le terme concerné de manière inappropriée. Cela peut être le cas y compris pour des termes du langage ordinaire, à l'image d'*achalandé*, que tout le monde utilise pour renvoyer au fait qu'une boutique offre une grande variété de produits, en oubliant que le mot *chaland* désigne le client d'un magasin de détail. Il demeure vrai que, passé un certain point, on peut se demander si la description correcte consiste à dire qu'une majorité de locuteurs transgresse la règle ou à soutenir que la règle a changé. En tout état de cause, il n'y a pas de relation logique entre « être l'application majoritaire de la règle » et « être l'application correcte ». Il se trouve toutefois que les deux se recoupent souvent. S'il en allait systématiquement autrement, le travail d'un anthropologue traduisant un langage étranger deviendrait extrêmement difficile. En réalité, celui-ci pensera que, dans leur majorité, les locuteurs qu'il étudie ne sont pas en infraction lorsqu'ils emploient un signe de telle ou telle façon et s'appuiera sur cette idée pour reconstruire les règles qu'ils suivent.

Fogelin adresse une objection plus fondamentale à cette vue wittgensteinienne. Il imagine une communauté ramenée à une seule personne. Son raisonnement semble être le suivant : (1) si la distinction *suivre une règle* / *penser qu'on suit une règle* peut s'appliquer à un individu, elle doit pouvoir s'appliquer à une communauté réduite à un individu ; (2) s'il n'y a pas de différence *logique* entre un tel cas-limite et celui d'une communauté nombreuse, on ne voit pas comment l'ajout d'individus pourrait en venir à constituer une norme ; (3) par conséquent, la distinction

suivre une règle / penser qu'on suit une règle peut s'appliquer également à une communauté d'agents. Fogelin en conclut que l'argument du contrôle externe échoue. Mais il occulte le fait que subsiste une différence entre une pratique qui serait « privée », *du fait de circonstances contingentes* (par exemple, suite à un holocauste nucléaire ayant détruit tous les agents qui s'y trouvaient engagés sauf un), et une pratique qui serait *intrinsèquement* privée (dans laquelle l'agent déciderait de manière entièrement insulaire si telle action est conforme ou non). Si, par impossible, une telle pratique existait, il y aurait bel et bien une différence logique entre elle et celle d'une communauté accidentellement réduite à un seul agent : l'évaluation externe portant sur la correction serait *par principe* impossible dans son cas (et non simplement, comme dans l'autre, faute d'agents pouvant la conduire). En bref, si Wittgenstein a raison, la distinction *suivre une règle* et *penser qu'on suit une règle* ne saurait s'appliquer à toute une communauté et elle n'aurait aucun point d'application non plus dans le cas d'une pratique intrinsèquement privée puisqu'en pareil cas aucune référence à un étalon extérieur ne serait, par principe, possible. L'argument du contrôle vise à établir qu'une telle pratique ne peut faire partie du possible¹.

Au bout du compte, en plus d'être difficilement compatible avec une conception raisonnable de l'identité personnelle et, nous venons de le voir, avec une conception plausible de la signification, l'atomisme est également difficile à articuler à une théorie crédible de la rationalité. La raison à cela est que le terme même de « rationalité » ne dénote pas une propriété naturelle qu'une personne exhiberait, contrairement à *avoir les yeux bleus* ou *avoir la peau sombre* (Winch, 1973 : 60). En réalité, la rationalité est d'une nature essentiellement sociale, dans la mesure où les traits qui conduisent à considérer une créature comme rationnelle présupposent des institutions (la famille, l'école, etc.) au sein desquelles la personne en question a été éduquée et entraînée. Et le fait que le terme de « rationalité » ne dénote pas une propriété naturelle a directement à voir avec le fait que la rationalité elle-même est, dans son essence, *rule-guided*.

2. Jouer collectif

Le label *individualisme métaphysique* peut être appliqué à l'ensemble de thèses que nous venons de rejeter. Nous allons, dans le prolongement de ce qui précède, défendre une conception anti-individualiste des pensées et des états mentaux. Il y a plusieurs manières de développer une telle conception. L'une d'entre elles consiste à soutenir que les contenus (des croyances, des intentions, etc.) dépendent de conventions sociales qui sont extérieures à l'individu : c'est la position défendue par Burge, notamment dans son article séminal « Individualism and the Mental » (Burge,

1979). Une autre, que nous allons chercher à promouvoir, consiste à penser que des propriétés psychologiques, des actes mentaux, des états émotionnels peuvent, dans un grand nombre de cas, être littéralement attribués à des groupes d'individus. Certains de ces groupes peuvent constituer des réalités stables, d'autres sont éphémères.

La situation dialogique paradigmatique est celle où deux personnes s'entre-tiennent en face à face. Comme nous l'avons suggéré, pris en un sens plus large, le dialogisme n'implique pas la présence physique de deux interlocuteurs. Un écrivain s'adresse toujours à quelqu'un, même si ce quelqu'un demeure largement non-identifié. Un énoncé proféré à un moment donné et en un lieu déterminé n'est pas simplement l'actualisation du système linguistique d'une langue nationale : il fait écho à des énoncés antérieurs qu'il contredit, conforte, prolonge, etc². Une voix se trouve toujours au milieu d'autres voix, quand bien même le locuteur n'est pas engagé dans un échange effectif. Si l'on en revient au sens étroit, il est important de noter qu'un dialogue est autre chose qu'un croisement de monologues. Disons simplement pour le moment que ses protagonistes forment un tout, lequel ne se forme pas lorsque l'on a affaire à un dialogue de sourds. Cette dimension holiste se voit au fait que, bien souvent, deux interlocuteurs en viennent, conjointement, à former des pensées qu'ils n'auraient jamais formées s'ils avaient été livrés à eux-mêmes. Dans de telles situations, il est vain de se demander qui, au juste, a dit que *p* : c'est la *dyade* formée par les deux locuteurs qui est parvenue à ce résultat. Il convient toutefois de remarquer que, sur le principe, rien n'empêche que *p* puisse venir à l'esprit de quelqu'un en dehors de toute interaction actuelle avec quelqu'un d'autre. On peut donc dire que la locution « avoir une idée qui vient à l'esprit » recouvre une propriété qui peut, selon les cas, être attribuée aussi bien à un individu qu'à une dyade (voire à plus de deux personnes).

Nous allons maintenant nous efforcer de voir dans quelle mesure le caractère holiste mentionné plus haut peut être attribué à certaines dispositions et attitudes affectives. Imaginons pour commencer un ensemble de personnes. Chaque membre de cet ensemble regarde seul chez lui à la télévision les exploits de son équipe de football favorite (il se trouve qu'ils sont supporters de la même équipe). Imaginons maintenant que celle-ci marque un but. Ces différentes personnes éprouveront la même émotion. Comprenons bien : l'émotion en question aura le même objet (le but qui vient d'être marqué) et elle peut s'accompagner des mêmes événements corporels (cœur qui accélère, excitation, etc.). Pour autant, on ne peut évidemment pas dire qu'il s'agit, *stricto sensu*, d'une émotion partagée. Autrement dit, X et Y peuvent avoir la même émotion sans que celle-ci soit, à proprement parler, partagée³. Pour comprendre ce qu'il y a de distinctif dans le cas d'une

émotion partagée, il convient de remplacer notre situation initiale par une autre, dans laquelle le groupe de personnes se trouve réuni au même endroit au moment d'assister au but. On peut dire que leur émotion, même si son objet demeure celui de l'exemple précédent, est qualitativement différente. En d'autres termes, on peut s'attendre, dans cette seconde situation, à des effets d'amplification ainsi qu'à des processus de contagion. Cela dit, les mots utilisés à l'instant (contagion, etc.) suggèrent l'image d'un phénomène qui passe d'un individu à l'autre et perpétuent encore certaines prémisses individualistes. Je pense qu'il convient de rectifier cette image. Il faut faire droit à l'idée qu'existent des propriétés émotionnelles que l'on peut attribuer directement à un collectif et même des propriétés émotionnelles que l'on ne peut attribuer *qu'à un collectif*. Prenons un nouvel exemple afin de mettre en lumière ces différents points.

On parle volontiers de *ferveur populaire* et chacun comprend, en lisant cette expression que l'on fait référence à un phénomène partagé. Au passage, chacun sait aussi que la ferveur (même si c'est sa dimension émotionnelle qui nous intéresse ici), n'est pas seulement un état affectif. La ferveur, nous dit le dictionnaire, est une « ardeur passionnée », un « élan enthousiaste » ou encore un « zèle ardent ». Le sens initialement religieux du mot suggère un élément d'adhésion et de croyance. De manière semblable, le supporter fervent croit en son équipe (et c'est pourquoi il peut lui arriver d'être déçu). On ne peut pas complètement exclure que quelqu'un regarde, seul dans son coin, un match avec ferveur, mais il reste que lorsque l'on parle de la ferveur d'un supporter, celle-ci doit le plus souvent comprise comme un constituant d'un phénomène collectif, lequel ne saurait être tenu pour le simple résultat de l'empilement de tels constituants. Une manière imagée d'exprimer ce point consiste à dire que les individus réagissent à *l'unisson*. Cet unisson constitue un exemple dans lequel le sujet de l'émotion est un *sujet pluriel*, pour reprendre la terminologie de Margaret Gilbert. Il est aisé de trouver des émotions auxquelles il arrive d'être collectives, et donc portées par un tel sujet, mais qui peuvent aussi bien ne pas l'être. Les exemples de cette nature (la joie, la tristesse, la colère, etc.) sont, sans aucun doute, les plus nombreux. Par ailleurs, un sujet pluriel peut avoir une existence chronique ou une existence éphémère. Les émotions collectives tombent sous la seconde de ces catégories et nous verrons sous peu ce qui peut être proposé comme illustration de la première. Précisément, c'est ce caractère éphémère qui appelle le rapprochement avec les collectifs que l'on voit se nouer dans un dialogue et qui n'existent que le temps de ce dernier. Et c'est dans ce contexte que l'on peut parler, sans trop forcer le sens de cette épithète, de dialogisme de l'émotion, ne serait-ce que parce que les échanges verbaux entre les protagonistes contribuent à sa persistance et à son développement. Pour revenir

à notre exemple précédent, quand bien même il est approprié de dire, là aussi de manière imagée, qu'une ferveur *se dégage* d'un groupe, il ne s'ensuit pas nécessairement que l'état psychologique de tel ou tel individu composant celui-ci pourra, à son tour, être décrit comme de la ferveur : il se peut, par exemple, qu'en parler comme de l'enthousiasme ou, simplement, comme de l'excitation puisse en constituer une description plus appropriée. Il convient même de faire un pas de plus et d'avancer le point conceptuel suivant. Il importe de faire une place, à côté des cas où le sujet pluriel est cimenté par une propriété mentale qu'il est possible d'attribuer, dans d'autres contextes, à un individu, à ceux où la propriété en question ne peut être attribuée *qu'à un groupe d'individus* : seul un sujet pluriel peut la posséder et l'attribuer à une personne seule revient à franchir les limites du sens. La notion de *liesse* nous fournit ici un bon exemple : c'est naturellement d'une foule dont on dit qu'elle est en liesse et il n'y a simplement aucun sens à dire d'un individu isolé qu'il l'est⁴. Je laisse à l'imagination du lecteur l'initiative de chercher d'autres exemples.

Il est important de garder à l'esprit qu'appliqué aux propriétés mentales, cet argument conceptuel a été mis en avant initialement pour expliquer, dans le droit fil de certaines remarques de Wittgenstein, que l'on ne pouvait attribuer de propriétés mentales (avoir des pensées, des opinions, etc.) qu'à un individu complet et non à son esprit ou encore à son cerveau (Wittgenstein, 2009 : I § 281, 573). Attribuer à « moins » qu'un individu des propriétés psychologiques revient à commettre ce que l'on a appelé le *sophisme méréologique* (Hacker, Bennett, 2003 : chap. 3). Hacker et Bennett expliquent que ce sophisme est endémique à une des neurosciences. Le point que j'avance ici est plutôt qu'attribuer à un individu des propriétés mentales qui ne peuvent être imputées qu'à un collectif revient à commettre un sophisme similaire. La seule différence est que, dans le second cas, le tout sera, par exemple, une foule rassemblée à un endroit et que les parties seront alors les individus qui la composent, lesquels constituaient les tous dans le cadre de l'argument pris dans sa formulation initiale.

3. Un sujet pluriel des émotions

Les observations que nous avons faites précédemment sur l'identité personnelle (Taylor), la signification (Wittgenstein), la rationalité (Winch) ont montré la non-viabilité de la doctrine individualiste. La reconnaissance du fait que certaines émotions doivent être imputées à des entités collectives (et, dans certains cas, ne peuvent qu'être imputées à de telles entités) ajoute un volet à ces observations et enfonce un dernier clou dans le cercueil de l'atomisme. Il nous faut maintenant voir dans quelle mesure l'idée d'un sujet pluriel peut nous éclairer sur la nature

des collectifs auxquels certaines propriétés, notamment émotionnelles, sont rattachées. Pour cela, il faut d'abord resituer cette idée sur le terrain même où Margaret Gilbert l'a élaborée, celui des intentions. Son objectif était de montrer qu'*avoir une intention* est une propriété qui peut être attribuée aussi bien à un individu qu'à un groupe. Éclaircir ce point doit conduire à montrer qu'une intention partagée ne saurait se réduire au fait d'avoir un objectif personnel partagé. D'une certaine façon, ce que nous disons ici des intentions présente une parenté avec ce dont nous avons fait état touchant l'innovation sémantique : selon les cas, celle-ci peut être imputée à un individu embarqué dans ses cogitations ou à deux interlocuteurs interagissant dans un dialogue. Dans ce dernier cas, c'est la dyade, la totalité éphémère formée par les deux individus, qui est au principe de l'invention. Semblablement, si Margaret Gilbert a raison, avoir une intention peut, dans tout un ensemble de cas, être une propriété conjointe portée par une dyade. Et tout comme un dialogue authentique ne peut se réduire à un croisement de monologues, nous allons voir qu'une intention conjointe ne saurait être ramenée à une conjonction d'intentions individuelles.

Gilbert conteste l'analyse individualiste de la notion d'intention conjointe avancée par Michael Bratman (1993). Pour ce dernier, nous avons l'intention de peindre la maison ensemble si et seulement si (1a) j'ai l'intention que nous peignons la maison, (1b) vous avez l'intention que nous peignons la maison, (2a) j'ai l'intention que nous peignons la maison en raison des intentions évoquées en (1a) et (1b), (2b) il en va de même pour vous, (3) c'est pour nous un savoir commun que (1) et (2) sont vrais (Gilbert, 2003 : 33). Pour qu'il y ait savoir commun (et donc, selon cette analyse, pour qu'il y ait intention partagée) il faut, non seulement, que mon intention de repeindre la maison intègre ma connaissance que vous avez, vous aussi, cette intention et que votre intention de peindre la maison intègre votre connaissance que j'ai, moi aussi, cette intention (à s'en tenir là on a, au mieux, un ajustement entre deux intentions personnelles) ; il faut, de surcroît, que je sache que vous savez que j'ai cette intention et que vous sachiez que je sais que vous avez cette intention. Mais on peut se demander en quoi l'adjonction de cet étage de savoir supplémentaire modifie réellement la situation. Gilbert doute précisément de la capacité d'une telle analyse à recouvrir ce que l'on appelle couramment « intention partagée ». Elle observe notamment qu'il n'y a rien, dans l'analyse de Bratman, qui corresponde à ce que l'on pourrait appeler « une intention conjointe comme telle ou en soi, qui donnerait naissance à des obligations et à des droits » (Gilbert, 2003 : 35). Son idée est que les agents d'une intention partagée « fondent leur prétention à des droits et à des obligations en faisant appel à l'intention conjointe elle-même », ce dont l'analyse individualiste en termes d'intentions personnelles associées coiffées par un savoir mutuel ne peut rendre compte (Gilbert, 2000 : 109-110).

Si l'on tente de transposer l'analyse de Bratman à la notion d'émotion partagée, on aboutit, en gros, à la série de propositions suivantes : (1a) je me réjouis que *p*, (1b) vous vous réjouissez que *p*, (2a) ma réjouissance que *p* intègre ma connaissance du fait que vous vous réjouissez que *p* (2b) votre réjouissance que *p* intègre votre connaissance du fait que je me réjouis que *p* (à s'en tenir là on ne se trouve, certes, pas simplement en présence de deux émotions qui portent accidentellement sur le même objet mais on en reste tout de même à un accord entre deux émotions personnelles, accord alimenté par la connaissance du fait que l'autre est ému par la même chose), (3) je sais que vous savez que je me réjouis que *p* et, de votre côté, vous savez que je sais que vous vous réjouissez que *p*. Pour saisir ce qui résulte de cette analyse, il convient de songer à une situation légèrement différente de celle de notre fan (appelons-le F1) de football suivant un match dans son coin. Nous allons imaginer que notre spectateur sait qu'un autre fan (F2), également isolé, suit de son côté, le même match et soutient la même équipe (et vice et versa). Si ladite équipe gagne (1) F1 et F2 seront émus par la même chose (la victoire), (2) F1 sera ému aussi parce qu'il sait que F2 l'est et F2 sera ému aussi parce qu'il sait que F1 l'est, (3) F1 sait que F2 sait qu'il est ému par la victoire et F2 sait que F1 sait qu'il est ému par la victoire. Une manifestation de ce savoir mutuel sera peut-être qu'ils s'appelleront immédiatement après le coup de sifflet final pour échanger leurs impressions. Mais, pour autant, même si la condition de savoir mutuel est remplie, il semble difficile de parler ici d'une émotion partagée. Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer la situation que nous venons de décrire à celle où les deux protagonistes sont réunis dans la même pièce. Dans ce dernier cas, il se peut que se développe réellement une émotion conjointe. Cela se traduira notamment non seulement par des attentes, mais par des exigences réciproques : F1 sera *en droit* d'attendre que F2 se comporte de telle manière et F2 sera *en droit* reprocher à F1 sa retenue, ce qui ouvrira la possibilité d'une « action rectificatrice » de la part de ce dernier (Gilbert, 2003 : 51). On aura affaire, en pareil cas, non point à deux émotions qui se répondent mais à une seule émotion collective coordonnée. C'est alors qu'il sera légitime de parler d'un sujet pluriel de l'émotion dont l'un et l'autre individu sont des *constituants* (Gilbert, 2003 : 59).

Margaret Gilbert a elle-même, à plusieurs reprises, suggéré différentes extensions de la notion de sujet pluriel. Il lui arrive, par exemple, d'évoquer l'idée d'un sujet pluriel de la croyance (Gilbert, 2000 : 38, 65). Il est une manière bien spécifique de partager des croyances, et c'est celle qui consiste à partager une tradition de pensée. L'intéressant, avec la notion de tradition de pensée, est qu'il convient de la rattacher à un sujet pluriel non point éphémère mais chronique, établi. Ludwik Fleck parlait de « style de pensée » (*Denkstil*), notion très proche de ce que

nous venons, plus banalement, d'appeler « tradition », pour caractériser ce qu'il appelait les « collectifs de pensée » (*Denkkollektiv*). Et « avoir un style de pensée » est une propriété mentale qui (dans le droit fil de notre argument conceptuel précédent) ne peut être attribuée qu'à un collectif (Fleck, 2008 : chap. 2). Fleck concevait le travail scientifique par analogie avec les pratiques des ateliers et écoles artistiques. Et une telle école est un sujet pluriel auquel il convient d'attribuer, au premier chef, le style qui la distingue. Nous avons ici le pendant, du côté des démarches intellectuelles, de ce que nous avons établi (à travers l'exemple de la liesse) à propos des états émotionnels. Mais, comme nous venons de le signaler, alors que la liesse est portée par un sujet pluriel momentané, le style de pensée est rattaché à un sujet pluriel établi.

Quoi qu'il en soit, au sein d'un tel sujet, qu'il soit constant ou éphémère, les intentions, volitions, émotions se trouvent dédiées *comme un tout* à l'objet (ou à l'objectif) approprié (Gilbert, 2003 : 60). N'importe qui est engagé, explique Margaret Gilbert, lorsque chacun est engagé. Pour expliquer cette forme particulière d'engagement conditionnel, elle utilise une analogie avec une porte qui serait ainsi faite qu'il faudrait deux clés pour l'ouvrir. Seul cet engagement conjoint peut réaliser l'ouverture de la porte (Gilbert, 2000 : 118). Une autre manière suggestive de présenter les choses consiste à dire que les intéressés agissent et se comportent « tel un seul corps », ou, du moins, tendent à le faire (Gilbert, 2003 : 38). Cela peut se dire d'une équipe qui joue ou d'un groupe de supporters qui vibre.

Conclusions

Ce qui précède suggère d'abord la remarque suivante. Ce n'est pas parce que les émotions ont leur *condition causale* dans le cerveau d'un individu qu'elles doivent forcément être imputées à cet individu. Dans nombre de cas, comme nous l'avons vu, la bonne perspective consiste à attribuer l'émotion, dans une perspective holiste, à un sujet pluriel éphémère. Ephémère, car il se peut qu'il n'existe que le temps d'un match ou d'un mouvement de foule. L'analogie dialogique est ici suggestive car, en général, un dialogue non plus ne dure pas et crée un petit « tout » passager auquel, nous l'avons vu, une invention intellectuelle ou une innovation sémantique peuvent être imputées, plutôt qu'à ses constituants. D'autres sujets pluriels peuvent, à l'inverse, s'inscrire dans la durée, devenant ainsi des institutions.

Reste que ce qui a été dit de la signification (qu'elle est indépendante de moi ou de quelque personne particulière) ne saurait être comme tel transposé aux émotions. Ce qu'il convient de voir, c'est que le sens d'une émotion met en jeu un environnement social auquel l'individu (ou le groupe) réagit. Une personne va entretenir

des croyances et des anticipations, lesquelles se rapportent notamment à l'issue de certains processus sociaux en cours, processus dont elle craint, par exemple, les retombées et les conséquences. À cela s'ajoute qu'une émotion éprouvée dans une situation déterminée fait écho à des choses qui ont pu être dites ou manifestées antérieurement (mises en garde, etc.), ce qui illustre cette fois le dialogisme pris en son sens élargi dont nous avons antérieurement parlé : la voix qui tremble du sujet ému est l'écho de voix antérieures, menaçantes ou encourageantes. C'est une erreur, dans ces conditions, de penser qu'un agent peut être la source absolue de son émotion, comme c'est une erreur, nous l'avons vu plus haut, de penser qu'il peut être la source absolue de son identité. Mais, évidemment, le fait de ne pas être une telle source ne rend pas l'émotion indépendante de la personne au sens où la signification peut l'être. Reste que même une émotion personnelle ne se prête pas à une interprétation en termes atomistes. Autrement dit, outre que les émotions « holistes » (celles qui sont imputables à un sujet pluriel), dont nous avons parlé précédemment, se trouvent par principe soustraites à cette ligne d'interprétation, la plupart des émotions personnelles (qui, du coup, peuvent difficilement être *absolument* personnelles) le sont aussi. En violation du principe méréologique, nombre de travaux défendent l'idée que le cerveau « pense », « est conscient » ou « ressent ». Il en vient du coup à être présenté comme la cause des émotions. Le matérialisme des neurosciences devient ainsi, à certains égards, l'ultime refuge de l'atomisme.

Bibliographie

- Bakhtine, M. 1986. *Speech Genres and Other Late Essays*. Austin: Texas University Press.
- Bratman, M. 1993. « Shared Intentions ». *Ethics*, n° 104(1), p. 97-113.
- Burge, M. 1979. « Individualism and the Mental ». *Midwest Studies in Philosophy*, n° 4, p. 73-121.
- Descombes, V. 2004. *Le complément de sujet*. Paris : Gallimard.
- Fleck, L. 2008. *Genèse et développement d'un fait scientifique*. Paris : Flammarion.
- Fogelin, R. 1987. *Wittgenstein*. London: Routledge.
- Gilbert, M. 2000. « À propos de la socialité : le sujet pluriel comme paradigme ». In : P. Livet et R. Ogien (dir.), *L'enquête ontologique. Du mode d'existence des objets sociaux*. Paris : Presses de l'EHESS, p. 107-126.
- Gilbert, M. 2003. *Marcher ensemble, essais sur les fondements des phénomènes collectifs*. Paris: PUF.
- Hacker, P., Bennett, M. 2003. *Philosophical Foundations of Neurosciences*. Oxford: Blackwell.
- Kripke, S. 1982. *Wittgenstein on Rules and Private Language*. Oxford : Blackwell.
- Le Bon, G. 2013. *Psychologie des foules*. Paris: PUF.
- Malcolm, N. 1995. *Wittgensteinian Themes*. Ithaca: Cornell University Press.
- Searle, J. 1983. *Intentionality*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Taylor, C. 1992. *The Politics of Recognition*. Princeton: Princeton University Press.

Winch, P. 1973. *Ethics and Action*. London: Routledge.

Winch, P. 2009. *L'idée d'une science sociale*. Paris: Gallimard.

Wittgenstein, L. 2009. *Philosophical Investigations*. London : Wiley-Blackwell.

Notes

1. Il est difficile de ne pas songer, lorsque l'on se plonge dans cette discussion, à l'ouvrage classique de Saul Kripke, *Wittgenstein on Rules and Private Language* (Kripke, 1982). Les positions défendues par Kripke et Fogelin sont proches, mais le second reproche au premier d'avoir exploité uniquement l'argument du contrôle externe et d'avoir méconnu le *training argument*.

2. Ce point distingue l'orientation de Bakhtine de la position développée par de Saussure. Ce dernier voyait la langue comme une virtualité au sein de laquelle le locuteur peut puiser afin de former des phrases selon son goût (c'est le sens de la fameuse image du « trésor » de la langue). Grossièrement, on peut dire qu'une langue se compose d'un lexique et d'une grammaire et que l'un et l'autre norment l'exercice du langage dans la parole. Dans la perspective de Bakhtine, la relation centrale est celle entre l'énoncé formé par un locuteur et des occurrences antérieures qu'il réverbère ou prolonge. Ces occurrences antérieures relèvent de *genres de discours* institués (prière, commandement militaire, commentaire, note administrative, etc.) qu'un auditeur doit, au moins pratiquement, identifier s'il doit comprendre ce qui est dit. Ces genres de discours ont aussi un rôle normatif dans la production des énoncés. Au bout du compte, le dialogisme apparaît comme la forme sociale que prend le langage au sein des différentes cultures et le type de relation qu'il institue doit être distingué de celui qu'entretient un locuteur avec la langue (le code linguistique) qu'il exploite.

3. Les deux points suivants méritent d'être soulignés. (1) Il n'y a aucun sens à parler de « sensation partagée ». Deux personnes peuvent être dites avoir la *même* sensation (elles ont, autrement dit, des sensations se caractérisant par la même intensité, les mêmes manifestations comportementales et la même localisation) mais l'on ne peut pas dire qu'elles *partagent* la même sensation. (2) Il convient, s'agissant des croyances (et des pensées), de distinguer les cas que voici : (a) celui où plusieurs individus se trouvent accidentellement *avoir* la même croyance, autrement dit le même *contenu* de croyance, (b) celui des croyances *collectives* : c'est à leur propos qu'il convient de parler, à proprement parler, de croyance *partagée* car celle-ci *définit* le groupe concerné et concourt à son identité, (c) celui de la situation dialogique précédente, dans laquelle les protagonistes partagent la pensée que *p* au sens où c'est l'*acte* mental conduisant à *p* qui est conjoint (on se rapproche alors du sens de « partager » que l'on retrouve dans l'expression « émotion partagée »).

Sur un plan plus général, ce qui précède conduit à remarquer (1) que certains concepts se rapportant à des états, actes ou événements mentaux ne peuvent être appliqués qu'à des individus (cas des sensations), que (2) d'autres, à l'image de celui d'émotion, peuvent être appliqués, selon les cas, à des individus ou à des groupes et que (3) les croyances et pensées (comme le suggère, au passage, la différence entre le cas 2a, d'une part, et les cas 2b et 2c d'autre part) entrent également dans cette seconde catégorie.

4. Je dois cet exemple à Sébastien Motta.



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

L'affectivité dialogiquement étendue

Laura Candiottto

Université de Pardubice, République tchèque

laura.candiottto@upce.cz

<https://orcid.org/0000-0001-5293-2836>

Reçu le 01-03-2022 / Évalué le 28-04-2022 / Accepté le 16-05-2022

Résumé

Dans cet article, je montre que la compréhension du rôle de l'affectivité dans des pratiques dialogiques est cruciale pour comprendre en quoi la connaissance peut être, dans certaines circonstances, socialement étendue. En m'appuyant sur l'exploration du terrain affectif de la relation coopérative, je présente une nouvelle conception de l'esprit dialogiquement étendu. Je discute ici le rôle de l'affectivité dans l'établissement de liens coopératifs entre les locuteurs dans la recherche dialogique. Autrement dit, l'extension se réalise à travers des interactions à la faveur d'un contexte de recherche communautaire. Dans un groupe de recherche dialogique, les interactions dialogiques deviennent donc des vecteurs de l'extension. Cela me permettra de faire valoir que l'affectivité et les émotions, à tout le moins certaines d'entre elles, ont une fonction épistémique importante dans l'acquisition des connaissances de groupe, c'est-à-dire dans le fait d'établir des relations de confiance mutuelle dans l'échange d'informations et le partage des connaissances distribuées entre les interlocuteurs.

Mots-clés : affectivité, connaissance socialement étendue, esprit dialogiquement étendu, coopération, recherche dialogique

Dialogically extended affectivity

Abstract

In this paper, I argue that affectivity plays a fundamental role in socially extended knowledge. By the exploration of the affective ground of cooperation, I deliver a new perspective on the dialogically extended mind that focuses on affects. Specifically, I focus on their role in establishing, shaping, and nurturing cooperative bonds among interlocutors in dialogical inquiry. The result is that dialogical interactions are vehicles of extension and that affects and emotions perform an important epistemic function in the acquisition of group knowledge. That is to establish trust relationships among the interlocutors in the sharing of knowledge.

Keywords: affects, socially extended knowledge, dialogically extended mind, cooperation, dialogical inquiry

Introduction

La thèse de l'esprit étendu, selon laquelle l'esprit ne réside pas exclusivement dans le cerveau ou le corps mais s'étend dans l'environnement en utilisant des outils externes considérés comme autant de véhicules de processus cognitifs, et qui, depuis une vingtaine d'années, est l'objet de débats parmi les philosophes de l'esprit et les théoriciens de la cognition et de l'intelligence artificielle, a récemment donné lieu à des discussions autour de l'« épistémologie étendue » et de l'« épistémologie socialement étendue » (Carter et al., 2018a, 2018b). L'idée centrale est ici que la connaissance peut être étendue, non seulement grâce à des artefacts, mais aussi socialement au moyen d'autres agents avec lesquels nous collaborons. Les recherches en question portent en particulier sur la question de savoir si les états épistémiques tels que les croyances et la justification peuvent être collectivement réalisés par des groupes, et s'inscrivent en faux contre l'individualisme épistémique.

Dans cette étude, je m'attacherai à montrer à quel point la compréhension du rôle de l'affectivité dans des pratiques dialogiques - laquelle n'a malheureusement pas encore été explicitement prise en compte par le programme de recherche susmentionné - est cruciale pour expliquer pourquoi la connaissance peut être, dans certaines circonstances, socialement étendue. En m'appuyant sur l'exploration du terrain affectif de la relation coopérative, je m'efforcerai de présenter une nouvelle perspective sur l'esprit dialogiquement étendu (Fusaroli et al., 2014). Comme certains auteurs l'ont déjà affirmé, il est nécessaire « d'étendre l'esprit étendu » (Theiner et al., 2010 ; Colombetti, Roberts, 2015). Cela veut dire, non seulement rechercher la dimension intersubjective de l'extension, mais aussi prendre en compte le rôle joué par la dimension affective. Dans cet article, je soutiens que l'affectivité joue un rôle spécifique dans l'esprit socialement étendu. Plus précisément, en m'intéressant au cas des activités dialogiques, je défendrai l'idée que l'affectivité est un vecteur de coopération épistémique dans l'acquisition de connaissances dans la recherche dialogique.

Pour ce faire, je présenterai d'abord (1) la thèse de l'esprit étendu et ses développements ultérieurs au sein du modèle intégrationniste et dans le cadre de la thèse de l'esprit socialement étendu. Je considérerai avant tout des éléments centraux de ces approches, lesquels serviront de point de départ pour mettre en évidence le rôle de l'affectivité : la transformation cognitive, le langage comme échafaudage (*scaffolding*) et le dialogue comme pratique culturelle. Ensuite, en adoptant le paradigme conceptuel de l'esprit dialogiquement étendu, je discuterai le rôle de l'affectivité dans l'établissement de liens coopératifs entre les locuteurs dans la recherche dialogique. Autrement dit, l'extension ne se réalise pas

uniquement à travers des artefacts - qu'il s'agisse d'objets, d'outils technologiques ou de productions culturelles, mais aussi à travers des interactions à la faveur d'un contexte de recherche communautaire. Dans un groupe de recherche dialogique, les interactions dialogiques deviennent donc des vecteurs de l'extension. Cela me permettra de faire valoir que l'affectivité et les émotions, à tout le moins certaines d'entre elles, ont une fonction épistémique importante dans l'acquisition des connaissances de groupe, c'est-à-dire dans le fait d'établir des relations de confiance mutuelle dans l'échange d'informations et le partage des connaissances distribuées entre les interlocuteurs.

1. La thèse de l'esprit étendu

La remise en cause de l'internalisme sémantique - la thèse selon laquelle les significations ne dépendent que de propriétés internes à notre cerveau - par la célèbre expérience de pensée de la terre jumelle (Putnam, 1975) a déclenché un débat animé. Le modèle de la cognition s'inscrit dans ce débat et, selon l'article fondateur d'Andy Clark et David Chalmers (1998), doit être considéré comme une approche fonctionnaliste de la connaissance et de l'esprit (Wheeler, 2010) qui élargit les frontières du système cognitif. La connaissance s'étend comme un système de relations dynamiques entre l'esprit, le corps et l'environnement. L'esprit n'est pas simplement quelque chose d'individuel susceptible d'être identifié au cerveau ou au corps de l'individu ; il n'est pas non plus partagé par plusieurs individus en tant qu'esprit collectif. Au lieu de cela, l'« extérieur » apparaît comme le véhicule d'un système mental dynamique qui comprend des fonctions externalisées et restructurées par la fonction centrale.

La notion de véhicule est ici centrale¹. L'externalisme actif, en interprétant l'externalisme de Putnam comme quelque chose de passif, fait valoir que les objets externes guident la cognition ("*drive cognition*") parce qu'ils sont structurellement couplés au système cognitif interne. Ils jouent un rôle actif dans le déclenchement du processus cognitif et dans l'exécution de certaines fonctions mentales au sein d'un système étendu et intégré. De fait, les modèles fonctionnalistes incluent des processus cognitifs au sein d'un système cognitif complexe, qui peut être envisagé comme un réseau de communication entre l'esprit, le corps et l'environnement. Les processus mentaux sont caractérisés par leur fonction dans le réseau et non par leur nature intrinsèque ; de plus, ils peuvent être exécutés par différents systèmes (ils sont "*multiple realisable*"), c'est-à-dire qu'ils ne dépendent pas d'une seule structure matérielle qui serait leur cause efficiente.

1.1. Le premier courant : le carnet d'Otto

Dans le modèle proposé par Clark et Chalmers, un objet comme un cahier devient un outil cognitif pour la cognition étendue. Ce carnet est considéré comme un véhicule externe de la cognition. Cela signifie qu'il remplit des fonctions cognitives en ce qu'il est partie prenante d'un système cognitif étendu. La fonction cognitive exercée par le cahier est sanctionnée par le « principe de parité », en vertu duquel si un objet x remplit une fonction cognitive y identique à la fonction y' effectuée dans le processus intracrânien par x' , alors il faut reconnaître l'existence d'une parité fonctionnelle entre x et x' . Le principe de parité se combine ainsi avec le principe fonctionnaliste de faisabilité multiple, et permet donc de reconnaître dans l'action causale des objets extérieurs placés dans un système ce qui réalise certains états cognitifs.

Mais la proposition de Clark et Chalmers ne s'arrête pas à la cognition étendue, dans la mesure où elle énonce quelque chose de plus radical encore : l'affirmation selon laquelle il existe un esprit étendu. Cela signifie non seulement que les opérations qui produisent la cognition peuvent être réalisées au sein d'un système étendu, mais aussi que les états mentaux tels que les attitudes propositionnelles, les opinions, les croyances, les intentions ou les désirs sont eux-mêmes étendus. Le cas emblématique est celui de la mémoire : Clark et Chalmers (1998) donnent l'exemple de la façon dont l'esprit s'étend grâce à des véhicules faisant office de mémoire externe, du simple carnet déjà mentionné aux smartphones dernier cri, ou même aux futures avancées technologiques avec des puces intracrâniennes. L'expérience de pensée est ici celle d'Otto qui, pour remplir la même fonction cognitive qu'Inga - se souvenir du chemin permettant de se rendre au MoMA - utilise un objet externe (un carnet où il a noté l'adresse) plutôt que de recourir à la mémoire biologique, comme le fait Inga, dans la mesure où il est atteint de la maladie d'Alzheimer. En vertu du principe de parité, il faut admettre que l'objet externe - le cahier - présente une parité fonctionnelle avec la mémoire intracrânienne et donc, en ce qu'il est impliqué dans la réalisation d'un processus de mémoire, il convient de voir en lui le véhicule d'un système cognitif étendu. Ici, « parité fonctionnelle » ne veut pas dire que l'objet externe accomplit la tâche cognitive exactement de la même manière, mais que ce qu'il produit est fonctionnellement équivalent - isomorphisme fonctionnel - à ce qui est effectué par un système cognitif non-étendu.

Mais tous les objets externes ne sont pas des véhicules de cognition étendue. Un objet doit remplir au moins trois conditions pour être reconnu comme faisant partie d'un système cognitif étendu. L'objet doit être fiable (*reliability*), facilement utilisable (*accessibility*), et le couplage doit pouvoir se produire automatiquement (*automatic endorsement*). Le premier critère conduit à un sous-critère important,

celui qui exige de considérer l'information fournie par l'objet comme véridique et non comme étant constamment remise en question. Cet élément, essentiel pour déterminer le degré de certitude en jeu dans les processus cognitifs, a été l'objet d'une abondante littérature en réponse au scepticisme épistémique - une question que je n'aborderai pas ici (voir Pritchard, 2005). Dans le cas d'Otto, on peut donc imaginer que le cahier est « fiable » parce qu'il a, en d'autres occasions, fort bien rempli sa fonction, ou parce que l'information contenue en lui a été écrite par la fille d'Otto, en qui celui-ci a confiance². On peut aussi imaginer qu'Otto a appris à utiliser le cahier automatiquement et qu'il peut facilement accéder à lui en le glissant dans la poche de sa veste.

Otto doit utiliser le carnet car il ne peut pas se fier à sa mémoire biologique, puisqu'il souffre de la maladie d'Alzheimer. Le carnet est donc une ressource externe qui remplace la fonction remplie par la mémoire biologique. Toutefois, ce cas met en évidence quelque chose de plus. Clark (2008 : 13) propose à cet égard le principe « d'assemblée écologique », selon lequel l'agent cognitif recherche dans son propre environnement les ressources lui permettant de réaliser la tâche correspondante (entendue comme une résolution de problèmes) avec le moins d'effort possible. En cherchant à acquérir des ressources, l'agent cognitif ne discrimine pas entre les ressources neuronales, corporelles ou environnementales et exploite les opportunités offertes par le *embodiment* et la perception active, c'est-à-dire les relations - dynamiques, continues et constitutives - avec l'environnement. Le cas d'Otto ne met donc pas seulement en évidence la possibilité de remplacer les composants biologiques de la cognition par des outils artificiels lorsque les biologiques ne sont pas disponibles. Pour la cognition étendue, l'essentiel est de reconnaître que la cognition se situe dans un assemblage écologique qui ne fait pas de distinction entre le biologique et l'artificiel.

Clark (2008 : 116) souligne que, au niveau de la cognition étendue, on n'a souvent affaire qu'à un assemblage cognitif léger, c'est-à-dire à une composition temporaire de ressources neuronales, corporelles et environnementales qui satisfont la réalisation d'un objectif avec le moins d'effort possible, en vue de la réalisation d'une fonction cognitive donnée. Si l'on doit reconnaître au cerveau un rôle fonctionnel majeur, cela ne signifie pas pour autant qu'il faille négliger la fonction cognitive assurée par l'assemblage. Dans le cas d'Otto, par conséquent, l'objectif de parvenir jusqu'au MoMa est le motif qui active le processus de cognition étendue et qui produit également une croyance étendue (d'où un esprit étendu), la croyance que le MoMA se situe à Manhattan sur la 53^e rue.

1.2. Le deuxième courant : ce qui compte, c'est l'intégration

Le principe de parité a été fortement attaqué³, donnant lieu à l'apparition d'un « second courant » parmi les théoriciens de l'esprit étendu. Il s'agit du modèle interactionniste, lequel met l'accent sur la complémentarité des fonctions au sein d'un système intégré plutôt que de partir du principe de parité. Le postulat fondamental est ici que la cognition étendue est un processus dynamique qui systématise les ressources internes et externes. L'explication repose en ce cas sur le principe de complémentarité (Sutton, 2010 : 189-206) qui insiste sur la notion de différence fonctionnelle au sein d'un système cognitif étendu et sur le fait que c'est l'interaction entre les différentes composantes d'un système remplissant différentes fonctions qui produit la cognition. Il est clair que la notion même d'isomorphisme fonctionnel est ici remise en question, et pas seulement le principe de parité. Si le système explicatif du premier courant reposait sur le fait de reconnaître une parité de fonction exercée par différentes ressources, ici la différence, entendue comme base de complémentarité, est ce qui permet la réalisation d'une structure cognitive réticulaire. Selon le principe proposé par Sutton (2010), la notion de complémentarité repose également sur l'idée que les fonctions ne sont pas seulement différentes mais qu'elles peuvent évoluer dans le temps, augmentant ainsi le niveau de fluidité et de dynamisme du système.

Richard Menary (2007) a introduit un autre élément, lequel met en évidence la manière dont la complémentarité des ressources internes avec les ressources externes produit une transformation des ressources internes. Menary (2007), tout en adhérant au principe de complémentarité proposé par Sutton, préfère parler d'intégration cognitive à propos de ce qui permet de coordonner des fonctions dans une relation d'interaction. La coordination passe par la manipulation de ressources externes (Rowlands, 1999), ce qui les rend utilisables pour la préparation d'un système intégré et la transformation cognitive qui en découle (Menary, 2010). Selon Menary, des pratiques cognitives extériorisées, telles que l'écriture, peuvent être utilisées pour parvenir à des objectifs cognitifs. L'écriture, dans la résolution d'un problème de géométrie par exemple, n'est pas cognitive en soi, en tant que véhicule externe, mais elle acquiert ce rôle à la faveur de l'intégration de véhicules internes et externes, c'est-à-dire à la faveur de l'interaction dynamique en tant que pratique cognitive. En d'autres termes, l'écriture fait partie d'un système cognitif extériorisé lorsqu'elle est pratiquée conjointement avec une finalité cognitive et avec les autres ressources internes de l'agent cognitif. Ces pratiques cognitives, si elles sont réalisées dans un contexte d'apprentissage social et culturel, produisent une transformation cognitive. Cet élément est essentiel pour mettre en évidence la manière dont le système cognitif étendu produit le succès cognitif, c'est-à-dire produit quelque chose de nouveau qui transforme les connaissances antérieures.

1.3. Le troisième courant : contre le modèle individualiste de la cognition sociale

La dimension intersubjective caractérise le « troisième courant », c'est-à-dire le modèle selon lequel la cognition s'étend à la dynamique relationnelle entre les sujets, les groupes et les institutions sociales. S'inscrivant en faux contre l'individualisme méthodologique qui domine le débat sur la cognition sociale, ce troisième courant analyse l'extension cognitive dans la dimension dynamique et collective des interactions sociales. Shaun Gallagher (2013) fait valoir, non seulement que la cognition nécessite souvent une interaction sociale, mais aussi que l'action sociale, laquelle participe d'un ensemble complexe de pratiques, de normes et de conventions sociales - les « *social affordances* » - constitue, rend possible et améliore la cognition. L'interaction sociale n'est donc pas seulement le contexte dans lequel la cognition a lieu ou l'espace dans lequel elle est partagée avec autrui, mais c'est ce qui la rend possible et l'améliore.

Un externalisme social avait déjà été défendu, dès le début de la controverse entre internalistes et externalistes, par Tyler Burge (1979). Selon Burge, les croyances et les intentions dépendent des normes du contexte social d'appartenance. De plus, comme le souligne Donald Davidson (1989, 1991), le sens des mots et des propositions dérive du contexte dans lequel ils ont été appris, et donc de l'utilisation d'objets, de circonstances communicationnelles, de relations réciproques. Les significations proviennent donc de notre contact linguistique avec le monde. Les partisans du troisième courant du modèle de l'esprit étendu, cependant, cherchent à mettre en évidence une dimension qui dépasse l'externalisme sémantique. C'est le cas de Joel Krueger (2013), qui met en évidence la manière dont la première forme d'interaction se produit au niveau de la communication corporelle. Des études dans le domaine de la psychologie du développement ont montré que, dès les premiers mois de la vie - mais certaines études montrent aussi que cela se produit déjà au stade fœtal (Trevvarthen, 1979, 2011) - émerge une forme de protocognition. Selon Krueger, cette protocognition résulte de l'interaction corporelle entre le nouveau-né et les soignants qui s'attachent à réguler l'attention et les émotions de ce dernier au moyen de gestes, d'expressions faciales, de postures. La protocognition qui se manifeste à la faveur de ce type d'interaction est donc, selon l'auteur, à l'origine de l'esprit socialement étendu.

De plus, ces interactions corporelles sont normatives : elles structurent l'émergence de la cognition dans un milieu socioculturel spécifique et, dans ce cas, la famille est la première « institution mentale » qui détermine le développement de l'enfant. Gallagher et Crisafi (2009) et Gallagher (2013) ont en effet mis en évidence l'extension au niveau des « institutions mentales ». Selon eux, les institutions

mentales sont des produits socioculturels qui, non seulement structurent, sous forme des *scaffoldings*, l'action collective, mais aussi renforcent l'extension, comme dans leur exemple du système juridique. Si Gallagher met l'accent sur le renforcement induit par l'extension, Jan Slaby (2016) met quant à lui en évidence le risque d'« invasion ». Slaby défend l'idée que l'extension de l'esprit dans les institutions s'apparente en réalité à une invasion des entreprises dans « l'esprit socialement envahi », lequel utilise de manière significative la dimension située, incarnée et affective comme un outil pour « engager » les individus.

Dans cet article, je reprends à mon compte la thèse de l'esprit socialement étendu pour comprendre le rôle de l'affectivité dans la coopération dialogique. Avant de défendre l'idée de l'affectivité comme véhicule dialogique (section 4), je m'attacherai à approfondir deux éléments qui serviront de base à la conceptualisation de la coopération dialogique comme vecteur d'extension : la transformation cognitive et la communication intersubjective comme échafaudage de la cognition.

2. Le « principe social de parité », la transformation cognitive et la coopération

Selon Thomas Szanto (2013, voir aussi Theiner et al., 2010), il est possible de reformuler le principe de parité caractérisant le premier courant d'un point de vue intersubjectif. En effet, si deux agents cognitifs A et B, poursuivant un objectif spécifique O, réalisent conjointement deux processus cognitifs P et P' qui, pris isolément, ne pourraient pas réaliser O (H1), et si le même objectif O était atteint en exécutant P et P' par un seul agent (soit A, soit B) (H2), alors il existe une équivalence fonctionnelle entre les deux processus et donc P et P' font partie d'un système cognitif socialement étendu composé de A et de B. Le « principe social de parité » utilise donc le principe de parité du premier courant mais en le considérant du point de vue de l'interaction complémentaire, comme dans le deuxième courant. Mais, dans la mesure où il voit dans l'interaction un processus social entre deux agents cognitifs pris dans une relation fonctionnelle en vue de la réalisation d'un objectif, il faut aussi le caractériser comme faisant partie du troisième courant.

Le principe social de parité est fructueux car il nous permet de comprendre comment l'esprit peut être étendu socialement. Cependant, la parité fonctionnelle ne me semble pas être le principe régissant nos interactions sociales, ni être en mesure d'expliquer pourquoi nous nous livrons à des activités avec d'autres agents cognitifs. En d'autres termes, il me semble qu'elle ne permet pas de saisir ce que l'on peut obtenir grâce aux interactions sociales et qu'elle n'est pas en mesure de justifier les activités de connaissance. On ne peut ainsi imaginer l'existence de deux mondes possibles, l'un dans lequel l'hypothèse H1 est réalisée et l'autre

dans lequel H2 est réalisée, car O, pour certains processus cognitifs, ne peut être donné sans interaction sociale. Dans certaines situations, nous sommes obligés de nous en remettre à la cognition sociale car elle nous permet d'accomplir ce que nous ne pouvons pas faire seuls. Elle ne peut donc pas se résumer à ce que nous ferions seuls, car certaines activités seules ne peuvent pas être réalisées isolément. Il me semble ainsi que mettre en évidence le besoin de cognition sociale est la force d'un modèle de l'esprit étendu relevant du troisième courant, sinon, si l'on se fonde sur l'égalité entre H1 et H2, on risque d'interpréter la cognition sociale sur le modèle de la cognition individuelle. La force, je le répète, d'un modèle de cognition étendue sur le plan social est de mettre en évidence comment certains états mentaux qui se réalisent au niveau intersubjectif n'auraient pas pu se réaliser au niveau individuel. Il est également important de souligner que la connaissance socialement étendue ne se produit que pour certains états mentaux, dans certains contextes et sous certaines conditions. J'affirme ici, non pas que tous les états mentaux sont intersubjectifs et donc étendus, mais qu'il existe des cas spécifiques où l'interaction sociale permet l'émergence d'états mentaux qui, autrement, au niveau individuel, n'auraient pas pu se développer, à tout le moins, auraient été très difficiles à produire. La coopération épistémique au niveau dialogique est, à cet égard, exemplaire.

Ce qui est produit dans la coopération dialogique est « *un plus que* » individuel, pas « *un égal à* ». Ce *plus*, produit par le dialogue, a le pouvoir de transformer, au niveau cognitif, l'agent cognitif, ou, comme l'affirme Michael D. Kirchhoff (2012), de transformer les capacités de représentation d'un cerveau plastique dans son développement diachronique. Georg Theiner et collègues (Theiner et al., 2010) ont mis en évidence la pertinence de la notion d'« émergence » par rapport au modèle de cognition de groupe, et plaident en faveur de l'existence de capacités cognitives de groupe qui ne se réduisent pas à la somme des capacités des membres pris individuellement. Une capacité cognitive émergente dépend donc de la structure organisationnelle du groupe, en l'espèce, des relations coopératives, qui peuvent aller du simple dialogue entre deux personnes au cas de Wikipédia, où des millions d'individus coopèrent pour atteindre un objectif commun, la diffusion des connaissances.

Deux critères doivent être remplis pour que la cognition de groupe émerge : la collaboration et la distribution locale. La collaboration entre les membres du groupe est, au niveau du groupe, comme l'interaction entre les parties au niveau d'un système. Elle n'est pas une simple agrégation, mais elle participe de plusieurs interactions locales réparties dans le système. Si la cognition émerge de niveaux d'organisation de plus en plus complexes entre les parties, cela n'implique pas pour

autant l'existence d'une instance dirigeante au-dessus des parties. La cognition étendue est donc décentralisée.

3. La communication comme échafaudage et l'esprit dialogiquement étendu

Voyons maintenant comment le troisième courant peut être utile pour comprendre l'extension dialogique. Intéressons-nous tout d'abord à l'interaction communicative. Pour Clark et Chalmers (1998) le langage est le premier véhicule d'extension :

Pensez à un groupe de personnes faisant du brainstorming autour d'une table [...]. Il se peut que le langage ait évolué, en partie, pour permettre de telles extensions de nos ressources cognitives au sein de systèmes activement couplés. (Clark, Chalmers, 1998 : 11-12)

[...] la charge principale du couplage entre les agents est portée par le langage. [...] Le langage, ainsi conçu, n'est pas un miroir de nos états intérieurs mais un complément à ceux-ci. Il sert d'outil dont le rôle est d'étendre la cognition d'une manière que les dispositifs intégrés ne peuvent pas faire. (id.:18)⁴

Si Clark et Chalmers comprenaient le langage comme un système symbolique, pour ce qui est du troisième courant de l'esprit étendu, il est plus approprié de considérer la communication - entendue comme interaction entre les interlocuteurs - comme le véhicule de la cognition. Comme l'expliquent Uri Hasson et al. (2012), la communication verbale permet le couplage cerveau-cerveau dans de multiples situations sociales - on peut parler ici de « *brainstorming* » - et l'une des hypothèses concernant l'ontogenèse du langage est que la communication aurait pu se développer précisément pour permettre un couplage actif de systèmes cognitifs. Dans ce modèle, le langage n'est pas compris comme une transposition d'états mentaux internes, mais comme l'outil fondamental du raisonnement qui, en ce cas, s'étend dans un système cognitif au-delà du cerveau de l'agent. Riccardo Fusaroli et al. (2014 : 31, 33), qui se réclament de la théorie de l'esprit étendu dans son acception générale, ont souligné comment Clark (2008) a escamoté les processus qui font du langage une activité d'interaction sociale, en faisant valoir à la place que le langage, en tant que système symbolique formel, est l'un des principaux outils permettant l'extension. Pour ces auteurs, en revanche, l'extension est significative, en tant que structure, non du point de vue du langage lui-même, mais en tant qu'engagement dialogique avec un interlocuteur (Fusaroli et al., 2014 : 34). Fusaroli et al. proposent ainsi la notion d'« esprit dialogiquement étendu » que je considère ici comme un cas particulier de cognition socialement étendue où la coopération joue un rôle fondamental.

En effet, en analysant la dimension sociale des processus de construction des connaissances, Fusaroli et al. (2014) ont montré que les interlocuteurs qui sont en concurrence ou en conflit présentent un alignement comportemental et linguistique beaucoup plus faible que les interlocuteurs qui coopèrent ; par ailleurs, Alexandra Paxton et Rick Dale (2013) ont bien montré que les émotions positives sont associées à une convergence accrue des partenaires dans la conversation⁵. C'est est un élément fondamental pour ma thèse car il met en évidence - j'y reviendrai dans la section 4 - comment certaines émotions, en l'espèce des émotions positives, contribuent à la réalisation de relations épistémiques coopératives.

Dans la perspective que je propose ici, l'interaction dialogique doit donc s'inscrire dans un couplage plus large, celui de l'interaction intersubjective incarnée, qui procède par le dialogue, et dans lequel la dimension affective joue un rôle central. « L'autre » avec lequel s'établit l'interaction dialogique est un « tout unifié » (Gallagher, Zahavi, 2012 : 167), composé de l'esprit, du corps, des émotions, des aspirations. Le point de départ du processus cognitif étendu est donc une intentionnalité incarnée. Ceci vaut également au niveau individuel, où l'intention d'Otto de se rendre au MoMA participe également, par exemple, de la crainte de manquer la nouvelle exposition et du désir de rencontrer les artistes qui présentent leurs œuvres. Ceci s'avère particulièrement pertinent en ce qui concerne l'affectivité dialogiquement étendue. En effet, la dimension étendue de l'affectivité est très souvent traçable dans les expériences qui précèdent le langage verbal et la cognition propositionnelle et ainsi elle est activée automatiquement⁶. Selon Gallagher (2005, chapitre 6), les gestes sont à l'origine du langage, et le langage verbal serait progressivement apparu à partir du mouvement incarné (entendu comme « mouvement oral ») qui, s'il n'est pas forcément délibéré au niveau rationnel ou contrôlé au niveau conscient, est cependant doté d'intentionnalité. Les gestes acquièrent une signification, ou plutôt une fonction de communication, dans l'interaction sociale : ce ne sont pas uniquement des mouvements, mais ils communiquent quelque chose, créant par là même un récit spécifique dans l'espace. Cette thèse rejoint la thèse générale de la cognition incarnée selon laquelle les actions corporelles n'expriment pas simplement des concepts mentaux préexistants, mais participent - y compris les gestes - à leur formation. Puisque je défends ici l'idée que la communication intersubjective est l'échafaudage de la cognition, la théorie des gestes comme communication doit être intégrée au modèle de l'esprit dialogiquement étendu, non seulement pour comprendre la fonction cognitive exercée par la dimension non verbale de la communication, mais aussi parce qu'elle ouvre l'horizon de l'affectif. Ma thèse est ici que l'affectivité est l'un des principaux échafaudages de la cognition socialement étendue. En tant qu'échafaudage, il est un véhicule actif - c'est-à-dire créateur et transformateur - de la cognition.

Le dialogue est une pratique culturelle, c'est-à-dire un processus communicationnel qui s'élabore à la faveur de nos actions partagées : l'esprit s'étend donc socialement comme une pratique communicative, dans la répartition des fonctions cognitives, et, éventuellement aussi à la faveur du partage d'un engagement commun vis-à-vis des connaissances. Une pratique est « culturelle » si elle est déterminée dans un contexte cognitif intersubjectif (Hutchins, 2011 : 440). Le dialogue est donc une pratique « culturelle » en tant qu'il est une cognition de groupe. C'est un artefact dans lequel s'étend la cognition et qui se distribue entre les interlocuteurs. La création de contextes dialogiques orientés vers la connaissance de groupe est donc la constitution d'une niche cognitive (Clark, 2005) qui se stabilise et s'institutionnalise. Ces contextes dialogiques organisent les mêmes modes d'interaction sociale, constituent les contextes, les artefacts, les règles, et déterminent la cognition qui émerge de l'interaction.

4. Affectivité et dialogue

Cette exploration du débat contemporain sur l'esprit étendu a permis de préciser ma position par rapport à la question de l'esprit dialogiquement étendu, et consiste à voir dans l'affectivité un vecteur d'extension dialogique. Plus précisément, j'aimerais ici montrer dans quelle mesure la coopération dialogique est sous-tendue par certaines émotions qui conduisent à des transformations épistémiques. La transformation épistémique est le processus par lequel les agents remodelent leurs environnements cognitifs à l'aide de capacités nouvellement acquises (Menary, 2010, 2012 ; Menary, Kirchhoff, 2014 ; Candiottto, 2019b). Je défends ici l'idée que la transformation épistémique est plus que cognitive. Il me semble préférable de l'assimiler à un changement global de mentalité, de styles cognitifs, d'attitudes et de perspectives personnelles suscités par des préoccupations personnelles et des choix existentiels. Les préoccupations personnelles et les choix existentiels sont caractérisés par une phénoménologie spécifique. En particulier, la qualité ressentie de l'expérience exprime une évaluation spécifique de l'expérience (Döring, 2003, 2010). Dans le cas particulier de la coopération épistémique dans les pratiques de recherche dialogique, j'examine le rôle des émotions au sein des différents facteurs qui contribuent à la création de nouvelles compétences épistémiques. Je considère la coopération épistémique comme une pratique incarnée dans les relations sociales et, par conséquent, je soutiens qu'il faut examiner les dynamiques relationnelles, en particulier dans leur dimension incarnée, pour comprendre comment la coopération épistémique a lieu. Je n'affirme pas que les émotions sont la seule base de la coopération. Au contraire, en mettant en évidence la dimension située et incarnée des relations dialogiques, je montre comment certaines émotions jouent un rôle important dans la coopération dialogique.

En ce qui concerne la coopération épistémique en tant que facteur de production de connaissance, mon hypothèse est que ce sont tout spécialement les émotions qui, en tant que motivations socialement étendues (Battaly, 2018 ; Candiotto, 2019a)⁷, renforcent les relations de coopération entre les agents épistémiques. De fait, la motivation ne doit pas nécessairement être purement interne, mais elle peut être attribuée à un système, comme lorsque nous dialoguons en petit comité sur les meilleures options qui s'offrent à nous pour résoudre un problème. Et on pourrait en dire autant de la responsabilité épistémique, surtout si, pour prendre le même exemple, nous partageons l'engagement de produire la meilleure réponse possible au problème.

Lorsque nous considérons le rôle de l'affectivité dans la construction de la connaissance dialogique, nous sommes poussés à aller au-delà d'un simple compte rendu cognitif-informationnel de l'agentivité épistémique. Cela signifie qu'une approche fonctionnaliste de la *group-extension* ne suffit pas : la voie à suivre est celle qui intègre la phénoménologie de l'agentivité affective à l'esprit dialogiquement étendu. Par exemple, les émotions positives favorisent la production de connaissances en fournissant un environnement qui permet de poser des questions et d'explorer les divers aspects d'un sujet donné auquel un individu ne s'intéresserait pas en dehors d'un groupe. Puisque la coopération est le processus qui conduit le groupe à produire de nouvelles compétences (Hutchins, 1995), les émotions qui la sous-tendent sont également bénéfiques pour la création de connaissances de groupe. Les émotions positives jouent ainsi dans la recherche dialogique un rôle d'amélioration de la coopération (Candiotto, 2017a, 2019a). Dans ce cas, les émotions apparaissent comme des véhicules de coopération, laquelle, à son tour, régule la structuration des relations entre les interlocuteurs dans le dialogue.

En partant de l'idée que l'affectivité est le véhicule d'un esprit dialogiquement étendu à travers la coopération épistémique, je propose une solution au problème - que l'on rencontre dans la littérature sur les *affective scaffoldings* - relatif à l'utilisation d'autres êtres humains en tant qu'objets/outils fonctionnels pour la régulation de nos émotions (voir à ce sujet Candiotto, Piredda, 2019 ; Piredda, 2020). De fait, placer les interactions affectives de type coopératif au centre de l'extension dialogique nous permet d'aller au-delà de la relation dualiste sujet-objet et d'inclure des cas de pratiques affectives impliquant d'autres êtres humains qui ne les réduisent pas à des outils. Par exemple, le problème n'est pas que le psychothérapeute soit un outil que j'utilise pour réguler mes émotions quand je dialogue avec lui, mais plutôt que notre relation affective (on pense ici au phénomène du transfert) est ce qui me permet d'engager un processus de transformation de moi-même. Cela signifie que, grâce à ces interactions affectives régulées

et récursives, le sujet peut construire de nouvelles significations pour la conscience de soi et la compréhension de soi. Enfin, le processus de transformation épistémique est médiatisé par la relation affective qui véhicule la cognition étendue. Les émotions ont en effet le pouvoir de modifier la qualité des relations (Candiottio, 2019a).

5. Compétences dialogiques et extension responsable

Pour Fusaroli et ses collègues (2014), la communication est un véhicule « habile » de l'esprit dialogiquement étendu. Par conséquent, l'action épistémique qui sert à résoudre un problème à travers un processus de recherche dialogique parviendra, non seulement à atteindre son objectif, mais aussi à induire expertise si elle est réitérée au fil du temps en tant que moyen pour produire des connaissances au sein de groupes dialogiques. Autrement dit, les membres du groupe deviendront des experts capables d'accomplir cette fonction de la meilleure façon possible, grâce au développement des compétences nécessaires pour y parvenir. Menary (2012) a défendu l'idée que l'extension des capacités cognitives se passe par la création et la manipulation d'informations disponibles dans l'environnement. Pour lui, ce ne sont pas les artefacts qui étendent nos capacités cognitives, mais plutôt notre utilisation experte (Menary, 2012), notre interaction avec eux. Menary et Kirchhoff (2014) ont précisé qu'être immergé dans une pratique cognitive produit une transformation cognitive qui correspond à une « performance experte ». La dimension à laquelle les auteurs se réfèrent est celle d'une transformation cognitive en action, entendue comme développement diachronique des compétences.

Ce qu'il importe cependant de souligner ici, c'est non seulement que le dialogue a une composante affective intrinsèque (cette thèse est facilement acceptable si on ne se réfère pas à un modèle purement réductionniste), mais aussi que cette affectivité joue un rôle important dans des pratiques épistémiques apprises en vue d'une performance experte et qui, pour certaines d'entre elles, sont renforcées ou rendues possibles uniquement par l'extension dialogique. Différentes fonctions épistémiques peuvent être rattachées aux émotions, du renforcement de l'attention à la saillance (Brady, 2019 : 38-69) : la fonction qui j'ai considérée ici est celle de l'amélioration des relations de coopération épistémique dans la recherche dialogique.

Cette perspective, qui valorise le rôle de la prise en charge responsable d'une pratique épistémique dans le développement des compétences, diffère du modèle standard de la cognition étendue, dans la mesure où il attribue aussi un statut moral au groupe épistémique. Autrement dit, l'extension qui se fonde sur le principe de

l'« *automatic endorsement* » semble être mise en péril par la responsabilité éthique du groupe épistémique. Clark (2015) a souligné que l'hypothèse de la cognition étendue n'exige pas que l'agent cognitif soit conscient car les activités étendues sont automatiques. Il ne s'agit pas seulement d'une reconnaissance factuelle, mais de l'une des conditions nécessaires à l'extension : selon Clark, en effet, plus on est conscient du fait qu'un objet externe agit comme un outil cognitif, moins il fonctionne comme un outil intégré à un système étendu. C'est possible. Cependant, cela ne nous dispense pas de reconnaître que, surtout dans les situations où les outils externes sont d'autres êtres humains, comme dans le cas de la production de connaissances étendues dialogiquement, les agents cognitifs ont la capacité de déterminer leurs actions par des choix responsables, dans notre cas, de s'engager dans un processus de coopération épistémique. Ceci faisant, ils ont tout à gagner, dans la mesure où l'extension peut être maîtrisée par les interlocuteurs, en devenant une puissance entre leurs mains. Le fait qu'elle ne soit pas automatique en fait une capacité qui peut être exercée, développée et mise au service de la production de connaissances.

De plus, l'accent mis sur le choix responsable en matière de développement de l'expertise est fondamental pour bien prendre en compte la dimension sociale du savoir dans une épistémologie socialement étendue. Si l'extension de groupe automatique ne se peut pas produire, tant mieux, car l'extension automatique peut également être très dangereuse. On pense ici à la diffusion de la pensée totalitaire au sein des groupes extrémistes, comme dans le film *Die Welle* où un professeur d'histoire fait une expérience avec ses étudiants pour leur montrer à quel point il est facile de manipuler les masses. Je ne pense pas, cependant, qu'il faille en inférer que l'on ne puisse pas donner une extension tout court au niveau dialogique. En réalité, ce qui émerge est une dimension d'extension *responsable*, opérée par des sujets qui reconnaissent la dimension intersubjective comme quelque chose de constitutif de leur propre identité épistémique et morale et qu'ils s'engagent à développer collectivement au travers d'actions épistémiques socialement étendues, dans notre cas dialogiques.

Le dialogue n'est pas un cas de coopération épistémique parmi d'autres. De fait, une forme particulière de coopération émerge dans le dialogue, celle qui requiert la participation mutuelle des interlocuteurs. Considérons ce qui a été conceptualisé sous le nom de « *I-cooperation* » et « *We-cooperation* » (Tuomela, Tuomela, 2005). Dans la première, l'agent régule les actions coopératives en fonction de ses propres objectifs ; dans la seconde, au contraire, la régulation est orientée vers les autres en vue du bénéfice de l'ensemble du groupe. Pour créer un vrai dialogue et non un monologue - on pense ici naturellement aux conceptions philosophiques de

Buber (1923) et de Gadamer (1975 [1960]) - une « We-cooperation » est nécessaire, pas seulement au niveau de l'échange d'informations, mais aussi en ce qu'elle établit des relations de confiance mutuelle et de partage de connaissances. C'est précisément la dimension affective, dans sa relation intrinsèque avec les vertus dialogiques (Frølund, Ziethen, 2014) qui la sous-tend. Par conséquent, l'adverbe « dialogiquement » dans l'expression « affectivité dialogiquement étendue » est central ; il exprime cette forme particulière d'extension à travers le langage comme communication coopérative entre des interlocuteurs.

Conclusion

On a vu plus haut comment l'affectivité se trouve au fondement des relations intersubjectives, imprégnant les gestes, les expressions, les intentions dans la relation de coopération avec les interlocuteurs. J'ai également souligné que, en tant que véhicules d'extension, ils peuvent activer automatiquement la cognition de groupe. On a ici aussi affaire au cas de l'extension responsable dans les activités dialogiques. Mais je ne pense pas qu'il faille en exclure la dimension affective, bien au contraire. Si nous acceptons, avec Aristote, que l'affectivité est au fondement de la vertu (Candiotto, 2017b), alors l'affectivité est un véhicule de responsabilité dialogiquement étendu parfaitement valable. Par exemple, elle peut motiver le développement des compétences dialogiques, mais aussi établir des relations de confiance et de respect de l'autre avec qui nous dialoguons et inscrivant la diffusion des connaissances dans un contexte éthique.

Dans cet article, j'ai mis en évidence le rôle de l'affectivité dans l'esprit dialogiquement étendu. Après avoir précisé les termes du débat, j'ai souligné comment la dimension affective est au fondement de la coopération épistémique dans des contextes dialogiques. En conclusion, on a également envisagé le cas d'une extension responsable dans le développement des compétences dialogiques, ainsi que le rôle de la dimension affective au fondement de la vertu. Même si ce dernier aspect n'a pas été exploré en détail ici, j'espère que cela stimulera de nouvelles recherches sur l'épistémologie des vertus en relation avec les émotions dialogiquement étendues.

Bibliographie

- Adams, F., Aizawa, K. 2001. « The Bounds of Cognition ». *Philosophical Psychology*, n° 14(1), p. 43-64.
- Adams, F., Aizawa, K. 2008. *The Bounds of Cognition*. Malden (MA): Blackwell Publishing.
- Adams, F., Aizawa, K. 2009. Why the Mind Is Still in the Head. In: Ph. Robbins et M. Aydede (dir.), *The Cambridge Handbook of Situated Cognition*. New York: Cambridge University Press, p. 78-95.

- Adams, F., Aizawa, K. 2010. Defending the Bounds of Cognition. In: R. Menary (dir.), *The Extended Mind*. Cambridge (MA): A Bradford Book. The MIT Press, p. 67-80.
- Battaly, H. 2018. Extending Epistemic Virtue: Extended Cognition Meets Virtue-Responsibilism. In: J.A. Carter et al. (dir.), *Extended Epistemology*. Oxford: Oxford University Press, p. 195-200.
- Brady, M. S. 2019. *Emotion: The basics*. London and New York: Routledge.
- Buber, M. 1923. *Ich und Du*. Leipzig: Insel Verlag.
- Burge, T. 1979. « Individualism and the Mental ». *Midwest Studies in Philosophy*, n° 4(1), p. 73-121.
- Candiottio, L. 2015. « Aporetic state and extended emotions: The shameful recognition of contradictions in the Socratic elenchus ». *Ethics & Politics*, n° XVII, p. 233-224.
- Candiottio, L. 2016. « Extended affectivity as the cognition of the primary intersubjectivity ». *Phenomenology and Mind*, n° 11, p. 232-241.
- Candiottio, L. 2017a. « Boosting cooperation: The beneficial function of positive emotions in dialogical inquiry ». *Humana Mente. Journal of Philosophical Studies*, n° 33, numéro spécial : "The learning brain and the classroom", p. 59-82.
- Candiottio, L. 2017b. « Epistemic emotions: the building blocks of intellectual virtues ». *Studi di estetica*, n° XLV, IV SERIE, 7, p. 7-25.
- Candiottio, L. 2019a. Emotions in-between. The affective dimension of participatory sense-making. In: L. Candiottio (dir.), *The Value of Emotions for Knowledge*. London: Palgrave Macmillan, p. 235-260.
- Candiottio, L. 2019b. Plato's Dialogically Extended Cognition: Cognitive Transformation as Elenctic Catharsis. In: P. Meineck, W.M. Short et J. Devereux (dir.), *The Routledge Handbook of Classics and Cognitive Theory*. London: Routledge, p. 202-215.
- Candiottio, L., Piredda, G. 2019. « The Affectively Extended Self: A Pragmatist Approach ». *Humana.Mente. Journal of Philosophical Studies*, n° 36, p. 121-145.
- Carter, J. A., Clark, A., Kallestrup, J., Palermos, S. O., Pritchard, D. (dir.) 2018a. *Extended Epistemology*. Oxford: Oxford University Press.
- Carter, J. A., Clark, A., Kallestrup, J., Palermos, S. O., Pritchard, D. (dir.) 2018b. *Socially Extended Epistemology*. Oxford: Oxford University Press.
- Clark, A. 2005. « Word, Niche and Super-Niche: How Language Makes Minds Matter More ». *THEORIA. An International Journal for Theory, History and Foundations of Science*, n° 20(3), p. 255-268.
- Clark, A. 2008. *Supersizing the Mind: Embodiment, Action, and Cognitive Extension*. Oxford: Oxford University Press.
- Clark, A. 2015. « What 'Extended me' knows ». *Synthese*, n° 192, p. 3757-3775.
- Clark, A., Chalmers, D. 1998. « The extended mind ». *Analysis*, n° 58, p. 7-19.
- Colombetti, G. 2015. « Extending the extended mind: the case for extended affectivity ». *Philosophical Studies*, Vol. 172, N° 5, p. 1243-1263.
- Colombetti, G., Roberts T. 2015. « Extending the extended mind: the case for extended affectivity ». *Philosophical Studies*, n° 172, p. 1243-1263.
- Colombo, M., Irvine, E., Stapleton, M. (dir.) 2019. *Andy Clark and His Critics*. Oxford-New York: Oxford University Press.
- Davidson, D. 1989. « The Myth of the Subjective ». Reprinted in Davidson, *Subjective, Intersubjective, Objective*. Oxford: Oxford University Press, p. 39-52.
- Davidson, D. 1991. « Epistemology Externalized ». Reprinted in Davidson, *Subjective, Intersubjective, Objective*. Oxford: Oxford University Press, p. 193-204.
- Döring, S. A. 2003. « Explaining action by emotion ». *Philosophical Quarterly*, n° 211, p. 214-230.
- Döring, S. A. 2010. What a Difference Emotions Make. In: T. O'Connor et C. Sandis (dir.), *Blackwell Companion to the Philosophy of Action*. Oxford: Wiley-Blackwell, p. 191-200.

- Fridja, N. H. 1986. *The emotions*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Frølund, L., Ziethen, M. 2014. « The Hermeneutics of Knowledge Creation in Organisations ». *Philosophy of Management*, n° 13(3), p. 33-49.
- Fusaroli, R., Gangopadhyay, N., Tylén, K. 2014. « The dialogically extended mind: Language as skilful intersubjective engagement ». *Cognitive Systems Research*, n° 29/30, p. 31-39.
- Gadamer, H.-G. 1975 [1960]. *Wahrheit und Methode: Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*. In : *Gesammelte Werke*, vol. 1. Tübingen: J.C.B. Mohr.
- Gallagher, S. 2005. *How The Body Shapes The Mind*. Oxford: Clarendon Press.
- Gallagher, S. 2013. « The Socially Extended Mind ». *Cognitive System Research*, n° 25/26, p. 4-12.
- Gallagher, Sh., Crisafi, A. 2009. « Mental institutions ». *Topoi*, 28, p. 45-51.
- Gallagher, Sh., Zahavi, D. 2012 [2008]. *The Phenomenological Mind*. London/New York: Routledge.
- Hasson, U., Ghazanfar, A. A., Galantucci, B., Garrod, S., Keysers, Ch. 2012. « Brain-to-brain coupling: a mechanism for creating and sharing a social world ». *Trends in Cognitive Sciences*, n° 16/2, p. 114-120.
- Hurley, S. 1998. *Consciousness in Action*. Cambridge (MA): Harvard University Press.
- Hutchins, E. 1995. *Cognition in the Wild*. Cambridge (MA): The MIT Press.
- Hutchins, E. 2011. « Enculturating the supersized mind ». *Philosophical Studies*, n° 152, p. 437-446.
- Kirchhoff, M. D. 2012 « Extended cognition and fixed properties: steps to a third-wave version of extended cognition ». *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, n° 11(2), p. 287-308.
- Krueger, J. 2013. « Ontogenesis of the socially extended mind ». *Cognitive System Research*, n° 25/26, p. 40-46.
- Krueger, J., Szanto, Th. 2016. « Extended Emotions ». *Philosophy Compass*, n° 11, p. 863-878.
- Menary, R. 2007. *Cognitive Integration: Mind and Cognition Unbound*. London: Palgrave Macmillan.
- Menary, R. 2010. « Dimensions of Mind ». *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, n° 9(4), p. 561-578.
- Menary, R. 2012. « Cognitive practices and cognitive character ». *Philosophical Explorations*, n° 15/2, p. 147-164.
- Menary, R., Kirchhoff, M. D. 2014. « Cognitive Transformations and Extended Expertise ». *Educational Philosophy and Theory*, n° 46/6, p. 610-623.
- Paxton, A., Dale, R. 2013. « Argument disrupts interpersonal synchrony ». *The Quarterly Journal of Experimental Psychology*, n° 66/11, p. 2092-2102.
- Piredda, G. 2020. « What is an affective artifact? A further development in situated affectivity ». *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, n° 19(3), p. 549-567.
- Piredda, G., Di Francesco, M. 2020. « Overcoming the Past-endorsement Criterion : Toward a Transparency-Based Mark of the Mental ». *Frontiers in Psychology*, n° 11: 1278.
- Pritchard, D. 2005. *Epistemic Luck*. Oxford: Oxford University Press.
- Putnam, H. 1975. *The Meaning of Meaning*. In: *Mind, Language and Reality; Philosophical Papers Volume 2*. Cambridge: Cambridge University Press, 215-271.
- Putnam, H. 1999. *The body in mind: Understanding cognitive processes*. Cambridge (UK): Cambridge University Press.
- Rowlands, M. 1999. *The Body in Mind: Understanding Cognitive Processes*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Rowlands, M. 2006. *Body Language: Representation in Action*. Cambridge (MA): A Bradford Book, The MIT Press.
- Rupert, R. 2004. « Challenges to the hypothesis of extended cognition ». *Journal of Philosophy*, n° 101, p. 389-428.

- Scarantino, A. 2014. The Motivational Theory of Emotions. In: D. Jacobson et J. D'Arms (dir.), *Moral Psychology and Human Agency*. Oxford: Oxford University Press, p. 156-185.
- Slaby, J. 2014. Emotions and the Extended Mind. In: M. Salmela & C. von Scheve (dir.), *Collective Emotions*. Oxford: Oxford University Press, p. 32-46.
- Slaby, J. 2016. « Mind Invasion. Situated Affectivity and the Corporate Life Hack ». *Frontiers in Psychology*, n° 7 : 266.
- Sutton, J. 2010. Exograms and Interdisciplinarity: History, the Extended Mind, and the Civilizing Process. In: R. Menary (dir.), *The Extended Mind*. Cambridge (MA): A Bradford Book, The MIT Press, p. 189-225.
- Szanto, Th. 2013. Shared Extended Minds: Towards a Socio-Integrationist Account. In: D. Moyal-Sharrock, Coliva et V.A. Munz (dir.), *Mind, Language and Action. Proceedings of the 36th International Wittgenstein Symposium*. Kirchberg am Wechsel, p. 400-402.
- Theiner, G., Allen, C., Goldstone, R. L. 2010. « Recognizing group cognition ». *Cognitive Systems Research*, n° 11, p. 378-395.
- Trevarthen, C. 1979. Communication and cooperation in early infancy: a description of primary intersubjectivity. In: M. Bullowa (dir.), *Before Speech. The beginning of interpersonal communication*. Cambridge: Cambridge University Press, p. 321-348.
- Trevarthen, C. 2011. « What Is It Like to Be a Person Who Knows Nothing? Defining the Active Intersubjective Mind of a New Born Human Being ». *Infant and Child Development*, n° 20, p. 119-135.
- Tuomela, R., Tuomela, M. 2005. « Cooperation and Trust in Group Context ». *Mind & Society*, n° IV(1), p. 49-84.
- Wheeler, M. 2010. In Defense of Extended Functionalism. In: R. Menary (dir.), *The Extended Mind*. Cambridge (MA): A Bradford Book. The MIT Press, p. 245-270.

Notes

1. Sur la centralité de la notion de « véhicule », voir Hurley (1998) et Rowlands (2006).
2. Pour une discussion critique du critère d'approbation passée (*past endorsement criterion*), selon lequel l'utilisation consciente de l'objet dans le passé rend l'objet fiable pour une utilisation automatique dans le présent, voir Piredda et Di Francesco (2020).
3. Les critiques d'Adams et Aizawa (2001, 2008, 2009, 2010) qui, tout en argumentant en faveur de la nature située et incarnée de la cognition, n'épousent pas la thèse extrême de la cognition étendue sont, à ce titre, exemplaires. Rupert (2004) défend quant à lui l'idée que les arguments de Clark et Chalmers (1998) sont en faveur de l'existence de connaissances situées et incarnées, mais non étendues. Un volume récemment paru (Colombo et al., 2019) rassemble les principales critiques ainsi que les réponses de Clark.
4. Version originale : *Think of a group of people brainstorming around a table [...]. It may be that language evolved, in part, to enable such extensions of our cognitive resources within actively coupled systems.* (Clark, Chalmers, 1998: 11-12)
[...] the major burden of the coupling between agents is carried by language. [...] Language, thus construed, is not a mirror of our inner states but a complement to them. It serves as a tool whose role is to extend cognition in ways that on-board devices cannot. (id. : 18)
5. Du point de vue de la tradition philosophique, le dialogue socratique est, à cet égard, exemplaire. Pour une analyse du dialogue socratique en tant que cognition dialogiquement étendue, voir Candiottto (2015, 2019b).
6. Sur l'affectivité étendue, voir Slaby (2014), Colombetti (2015), Candiottto (2016), Krueger, Szanto (2016). Sur le mécanisme automatique d'extension et le préconscient, voir Clark (2015).
7. Le modèle motivationnel en philosophie des émotions (Fridja, 1986 ; Scarantino, 2014) considère les émotions comme des motivations à agir.



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

De la subjectivité à l'affect : étude du marqueur *espèce*

Elena Vladimirska

Université de Lettonie, Lettonie

jelena.vladimirska@lu.lv

<https://orcid.org/0000-0003-0729-1958>

Jelena Gridina

Université de Lettonie, Lettonie

jelena.gridina@lu.lv

Reçu le 01-03-2022 / Évalué le 10-03-2022 / Accepté le 15-03-2022

Résumé

La présente étude porte sur le marqueur linguistique *espèce*. Nous nous interrogeons sur les raisons qui font qu'*espèce*, qui en soi n'a rien d'un marqueur d'affectivité (par exemple, *espèce de plantes, de végétaux, d'arbres*), a la capacité de renforcer le mot-insulte et d'exprimer l'affect (*espèce d'abruti !*). Nous procédons dans le cadre de la théorie des opérations énonciatives d'A. Culioli (1999), qui consiste en l'étude de l'identité d'une unité lexicale qui est observable dans la diversité des emplois de cette unité. En partant de l'étymologie du mot *espèce* - lat. *speciēs*, signifiant *vue*, synonyme de *uīsus* ou de *aspectus*, opposé à *rēs* « *réalité* » - nous étudions son identité sémantique et les variations et, en nous appuyant sur les données du corpus (SketchEngine, French Web 2017), nous montrons comment et pourquoi cette sémantique est liée à l'expression de l'affect de différents degrés, allant des sensations ou des émotions à l'indignation et à l'insulte.

Mots-clés : subjectivité, affect, insultes, opérations énonciatives

From subjectivity to affect: study of the marker *espèce*

Abstract

The present study focuses on the French linguistic marker *espèce* (species). We are investigating the reason why *espèce*, which in itself has nothing to do with an affectivity marker (e.g. *species of plants, trees* etc.) has the capacity to reinforce the insulting word and express affect (e.g. *espèce d'abruti ! litt. species of jerk!*). We proceed within the framework of the theory of enunciative operations of A. Culioli (1999) which consists of the study of the identity of a lexical unit which is observable in the diversity of uses of this unit. Starting from the etymology of the word *espèce* - lat. *speciēs*, meaning *view*, synonymous with *uīsus* or *aspectus*, opposed to *rēs* (*reality*) - we study its semantic identity and variations by relying on corpora data (SketchEngine, French Web 2017), we show how and why this

semantics is related to the expression of affect of different degrees, ranging from the expression of sensations or emotions to indignation and insult.

Keywords: subjectivity, affect, insult, enunciative operations

Si le sort le plus général du réel est d'échapper au langage, le sort le plus général du langage est de manquer le réel. Il existe une chose indépendante du langage, qu'on appelle la réalité.
(Rosset, 2004)

Introduction¹

- (1) *Rich, espèce de salaud sornois ! Je vous donne un ordre direct ! Ouvrez-moi immédiatement cette foutue porte ou je la défonce moi-même avec cette hache à incendie !* (SketchEngine, French Web 2017)
- (2) *Espèce de crétin, espèce d'abruti, ce fut dit avec violence ; ce fut dit avec arrogance. L'enfant pétrifié s'était enfui.* (SketchEngine, French Web 2017)

L'exclamation-insulte - cet « acte de langage au sens strict », comme le définit Sophie Fisher - « apparaît comme l'irruption de la *passion*, de l'excès, en situation verbale » (Fisher, 2004 : 53). Avec '*espèce de salaud !*' (dans l'exemple 1), '*espèce d'abruti !*' (exemple 2), etc., nous sommes ainsi au cœur-même de l'expression de l'affect².

Si le rapport des mots-insultes à l'affect ne fait pas de doute, le rôle du mot *espèce* dans les expressions insultantes est moins évident. Pourtant, antéposé au nom sans connotation négative apparente, *espèce* peut, à lui tout seul, communiquer à ce nom une valeur dépréciative (par exemple, *une espèce de discours*, *une espèce de chignon*). Selon la *Grammaire méthodique du français* (Riegel et al., 1994) l'acte d'injure ou de menace dans les structures exclamatives les rapproche des performatifs explicites, mais les structures syntaxiques qui leur confèrent leur valeur performative peuvent aussi accueillir des termes qui, par définition, ne sont pas spécialisés dans l'injure, mais prennent *ipso facto* une valeur d'injure : *espèce de morphème* (Riegel et al., 1994 : 588).

Ces observations ont suscité notre intérêt et nous ont conduites à nous interroger sur le rapport entre *espèce* et l'affect. Plus précisément, nous chercherons à comprendre pourquoi et dans quelles conditions *espèce*, qui en soi n'a rien d'un marqueur d'affectivité, notamment lorsqu'il s'agit de la classification des espèces (taxinomie), peut relever de l'affectivité.

1. Les données du corpus et la méthodologie de l'analyse

Pour le recueil de données nous avons utilisé le logiciel Sketch Engine, conçu et développé depuis 2003 par Lexical Computing Limited pour la gestion de corpus et l'analyse de texte (SketchEngine). Sur la base du corpus French Web 2017, contenant 5 752 261 039 mots, nous avons sélectionné des occurrences d'*une espèce de + nom (N)*. Les fonctionnalités du logiciel SketchEngine nous ont permis de tenir compte de la fréquence, et de créer une liste de noms d'affects et de sentiments en combinaison avec le marqueur *une espèce de*. Pour notre analyse, nous avons retenu 1 000 noms les plus fréquents qui apparaissent dans le contexte droit du marqueur. Selon les données du corpus, l'emploi taxinomique du mot *espèce* est prédominant : les occurrences les plus fréquentes sont : *araignées* (fréquence 15,055), *oiseaux* (12,095), *plantes* (11,582) (SketchEngine, French Web 2017).

Dans son acception taxinomique, *espèce* apparaît en français au XIII^e siècle en tant que *catégorie d'êtres vivants du même type* (TLFi). Il désigne aujourd'hui un niveau taxinomique des êtres vivants, placé immédiatement sous le genre. Avant tout, il s'agit de classifications biologiques : *un ensemble d'êtres vivants possédant des caractères anatomiques, morphologiques et physiologiques communs, qui reproduisent entre eux des êtres semblables et également féconds (espèce de mammifères, de poissons, de reptiles ; espèces d'insectes, d'oiseaux.)*, ainsi que botaniques (*espèce de plantes, de végétaux, d'arbres*) (TLFi), comme dans l'exemple 3 :

- (3) *Saviez-vous qu'on pouvait rencontrer cette plante à l'état sauvage en France ? L'Ajuga reptans est une espèce de plante endémique.* (SketchEngine, French Web 2017)

On notera cependant, que lorsque *espèce*, dans son emploi taxinomique, se rapporte à l'être humain (*l'espèce humaine, le génie de l'espèce*), les exemples illustrant cet emploi sont remarquables par leur ancrage dans l'individuation et/ou dans l'affectif (exemples 4 et 5) :

- (4) *Dans une famille animale, les individus sont identiques (...) dans l'espèce humaine chaque individu veut être étudié et approfondi pour lui-même* (Vuillemin, Essai signif. mort, 1949, p. 66). (TLFi)
- (5) *Avec la passion amoureuse, l'homme (...) remplit les desseins du génie de l'espèce* (Gautier, Bovarysme, 1902, p. 194). (TLFi)

D'une manière générale, le corpus permet de constater les tendances suivantes relatives à la distribution de ce marqueur :

il est régulièrement associé aux N exprimant des états d'affect (sensations, sentiments : *une espèce de crainte/soulagement/douleur/désir*, etc. ou un jugement subjectif - essentiellement négatif - de l'énonciateur : *une espèce de fatalisme*, etc.) ;

a) il est souvent précédé d'un verbe de sensation/perception (*voir/ressentir/sentir/inspirer/plonger*) ;

b) ce marqueur se trouve régulièrement dans des contextes relevant de la subjectivité de l'énonciateur (exclamations, lexique affectif, marqueurs de la prise en charge, etc.) (exemple 6) ;

c) finalement, *une espèce de* est le seul parmi les marqueurs comportant un mot taxinomique (*une sorte de, un genre de*) qui est constitutif des tournures dépréciatives *cette espèce de p* et des exclamations-injures *espèce de p (crétin/salaud/abruti, etc.)*³.

(6) *On est dans le fatalisme, la gauche est au pouvoir alors on ne peut rien faire... Dans ce cas ils ont gagné les grands de ce monde, les banques... Il y a une espèce de fatalisme religieux. C'est quand même terrible ça ! Personnellement, je refuse ce fatalisme et cette résignation.* (SketchEngine, French Web 2017)

Ce comportement d'*espèce* le distingue des autres marqueurs comportant N_{tax} (cf. *une sorte de, un genre de*). *Une sorte de*, bien que fréquent devant les noms des sentiments (N_{SENT}), s'emploie largement dans d'autres contextes avec une problématique de formulation, et ne construit pas, à lui tout seul, une position énonciative subjective susceptible de transmettre les états d'affect (Vladimirska, Gridina, 2022). Quant au marqueur *un genre de*, dont la sémantique relève du formatage et de l'élimination de toute individuation de X (Vladimirska, Gridina, 2020 ; Vladimirska, Turlă-Pastare, 2022), il est extrêmement rare dans des contextes relatifs à l'expression des états affectifs.

Après un bref exposé des repères théoriques, nous nous pencherons sur la sémantique du mot *espèce*, à partir de laquelle nous chercherons à formuler la sémantique du marqueur *une espèce de* dont nous observerons ensuite des variations.

2. État de la question et repères théoriques

Dans les constructions [Dét. N_{tax} de N], *espèce*, lorsqu'il ne relève pas de la taxinomie scientifique et/ou préétablie (cf. *Des scientifiques affirment qu'il existe deux espèces de pandas roux*), est considéré, dans la littérature linguistique, comme *une enclosure (hedge)* - terme introduit par G. Kleiber et désignant une

unité lexicale servant à modifier les frontières d'une catégorie en les rendant plus floues (Kleiber, Riegel, 1978).

Pour Mihatsch, *espèce de* fait partie des adaptateurs *non scalaires*, élargissant l'extension d'une expression lexicale en sorte qu'elle inclut les unités sémantiquement proches mais qui se situent à la périphérie de la catégorie, réalisant ainsi la valeur approximative 'sans échelle' (Mihatsch, 2010 : 127). Rosier (2002), qui envisage *une espèce de* comme une enclosure à versant approximatif, note cependant son rapport à la subjectivité :

Les éléments favorisant l'interprétation approximative regardent également l'énonciation : les enclosures figurant dans des formes de discours rapporté, principalement en discours indirect libre, après des verbes sentiendi ou d'attitude propositionnelle, nous mettent dans la conscience des personnages et favorisent la relativité de leur expérience vécue et donc l'approximation. [exemple :] Anny me regardait avec une espèce de tendresse (Sartre, La Nausée, p. 174) (Rosier, 2002 : 8).

Dans la thèse de Pierre Chauveau-Thoumelin consacrée aux enclosures *genre et espèce*, ce dernier est considéré comme une enclosure à interprétation 'qualifiante' (à l'exception de *aucune espèce de* où l'interprétation serait quantifiante) ; par exemple : *Son obsession l'a embarqué dans une espèce de tourbillon destructeur* (Chauveau-Thoumelin, 2020 : 12). Cependant, *une espèce de*, vu comme le résultat de la grammaticalisation du nom taxinomique *espèce* et remplissant la fonction de l'enclosure, ne nous rapproche pas de la compréhension du rapport que ce marqueur entretient avec l'affectivité.

Dans le présent article, nous allons procéder à une analyse dans le cadre de la théorie des opérations énonciatives d'A. Culioli (1999) qui consiste en l'étude de l'identité d'une unité lexicale observable dans la diversité des emplois de cette unité. Avant d'entreprendre l'analyse du marqueur en question, précisons quelques concepts et abréviations qui seront opérationnels dans notre entreprise.

P majuscule désigne le domaine notionnel, que Culioli définit comme « ramification de propriétés qui s'organisent les unes par rapport aux autres en fonction de facteurs physiques, culturels, anthropologiques » (Culioli, 1999 : 10) et qui « ne correspond pas directement à des items lexicaux » (*ibid.*). L'incarnation de la notion sous forme de langage s'effectue à travers la construction de l'*occurrence* (X), ou d'une classe d'occurrences, situées par rapport à un système de référenciation. Une occurrence est donc « un événement énonciatif qui délimite une portion d'espace/temps spécifiée par la propriété P » (*ibid.* : 11). X signifie ainsi l'occurrence qui est à définir/positionner dans l'énoncé.

p minuscule désigne *ce qui est dit*, un énoncé. Dans la mesure où le marqueur *une espèce de* est essentiellement suivi du nom (N), p est exprimé par N, mais au sens plus large, c'est une valeur sélectionnée parmi d'autres valeurs/dires possibles (p') pour exprimer ce qui 'est le cas'.

S0 désigne la position de l'énonciateur en altérité avec la position S1. Ni S0 ni S1 ne renvoient pour nous aux locuteurs, mais présentent des positions virtuelles, reconstruites à partir des agencements des formes linguistiques en tant que source de validation de p (Franckel, Paillard, 2008).

Dans ce qui suit, nous allons donc essayer de donner au marqueur *une espèce de* une représentation, laquelle, comme le formule Culioli, permet de rendre compte de la complexité sémantique du marqueur en relation avec ses propriétés distributionnelles (Culioli, 1990, 2000 : 115). Pour ce faire, nous commencerons par l'étymologie du mot *espèce*.

3. Étymologie

L'étymologie du mot *espèce* révèle son rapport à l'image, à la perception visuelle qui affecte les sens. *Espèce* vient du latin classique *speciēs* qui signifie *vue*, synonyme de *uīsus* ou de *aspectus*, opposé à *rēs* 'réalité'. D'ici viennent également *specula* : observatoire, par suite *hauteur*, *éminence*, et *speculum* : *miroir*. Comme l'atteste le *Dictionnaire étymologique de la langue latine* (1959), chez les auteurs latins archaïques, le verbe s'emploie dans des conditions particulières qui donnent un sentiment d'artifice : *nunc specimen specitur, nunc certamen cernitur*. (Plaut, cas.516) (Meillet, Ernout, 1959). Selon la même source, *speciō* a fourni au latin un grand nombre de composés à préverbes. Dans certains cas, au sens *apercevoir* par les yeux s'est jointe une nuance de sens moral : *dēspiciō* - *regarder de haut en bas*, et subséquemment, *dédaigner*, *mépriser*, d'où *dēspectus* (*dépit*). Cette valeur péjorative d'*espèce* est attestée par le TLFi : (*de*) *la pire espèce. Un militaire qui trahit, un traître en uniforme... C'est la pire espèce de toutes !* (Scribe, Bertrand, 1833, I, 6, p. 133). *De ton (son, votre, cette) espèce. Comme toi (lui, elle, vous). Nul rapport entre ceux-là et moi, je ne suis pas de leur espèce* (Montherl, *Pasiphaé*, 1936, p. 118) (TLFi).

Au XVIII^e siècle, ce mot devient courant pour désigner un homme mal élevé, ou de basse condition, ainsi qu'une femme entretenue ou de mauvaise réputation : « *C'est à cette même époque [le XVIII^e s.] que paraît le terme nouveau d'espèce, par où l'on exprime le contraire des qualités qui constituent l'honnête homme. Je n'oserais pas affirmer qu'on ne pût trouver ce mot chez les écrivains du siècle précédent. Je ne me rappelle pas l'y avoir jamais vu ; en revanche, je le rencontre*

sans cesse dans les livres de Chamfort, de Duclos, de Rivarol. Sarcey, *Mot et chose*, 1862, p. 149. » (TLFi). De même, on lit chez Diderot : « *C'est ce que nous appelons des espèces, de toutes les épithètes la plus redoutable, parce qu'elle marque la médiocrité et le dernier degré du mépris. Un grand vaurien est un grand vaurien, mais n'est point une espèce.* » (Diderot, *Le neveu de Rameau*, Paris, Éditions Gallimard, La Pléiade, p. 460).

Dans la métaphysique scolastique *espèce* (*species*) signifie l'« image extérieure des objets affectant les sens et y produisant le phénomène de la perception » ; « images perçues par les sens (*espèces-images*) » ; « *sous les espèces (l'espèce) de.* Sous l'image, la représentation d'une personne ou d'une chose ». (TLFi).

La vue, qui est le sens privilégié parmi les cinq sens de la perception du réel chez les humains, est liée à la construction de la *représentation*, de l'image. La façon dont le sujet perçoit ce qu'il voit (l'*occurrence*), autrement dit, la *représentation* qu'il s'en fait, est conditionnée par son expérience subjective répétitive et s'effectue à travers un filtre des valeurs esthétiques et éthiques préétabli, d'où la composante évaluative de la sémantique d'*espèce*, ainsi que son caractère constant.

Dans la partie suivante, nous allons observer comment ces caractéristiques sémantiques du mot *espèce* se manifestent dans la sémantique du marqueur *une espèce de* et conditionnent une ouverture vers l'expression des états d'affect.

4. Sémantique de *une espèce de*

Une espèce de met en relation, d'une part, la représentation que le sujet a de ce qu'il voit, perçoit sensoriellement (autrement dit, l'image, l'apparence déclenchée par un contact avec un objet, qui n'est d'ailleurs pas nécessairement extérieur : il peut bien s'agir des états intérieurs du sujet) et, d'autre part, la notion que cette représentation appelle, évoque chez S0.

Ce qui constitue la spécificité de ce marqueur, c'est qu'avec *une espèce de* il ne s'agit pas d'exprimer X tel qu'en lui-même, mais de le situer par rapport aux catégories subjectives de l'énonciateur S0. *Une espèce de* X renvoie ainsi à *une façon de voir* X (tel qu'il se présente à S0), mais ne désigne pas vraiment X, tel qu'il est en dehors de la subjectivité de S0. S0 ne parvient pas (ou se refuse) à identifier X tel quel : X n'est alors saisi que par le biais d'un nom décentré, atténué ou renforcé. L'énonciateur S0 (instance subjective) est construit comme une source de validation/stabilisation exclusive de l'occurrence X dans son rapport au dire p. Ancrée dans la subjectivité de S0, la sémantique d'*une espèce de* s'ouvre ainsi, de

façon naturelle, à l'expression d'affects de différents degrés, allant de l'expression des sensations ou des émotions à l'indignation et à l'insulte.

D'une manière générale, et en fonction de la façon dont l'occurrence X est perçue par S0, on peut distinguer deux cas : (1) X relève de *l'indicible*, c'est-à-dire de l'impossibilité pour S0 de nommer ce qui 'est le cas' et (2) X peut être nommé, mais S0 s'abstient (pour une raison ou une autre) de *dire le nom de X* directement.

(1) Dans le premier cas, la problématique consiste à dire (formuler, transmettre à l'autre) ce qui échappe à toute formulation. L'occurrence X relève des sensations/émotions/sentiments vécus intensément et intérieurement par le sujet, et qui échappent à un formatage/catégorisation par les mots. S0 est alors dans l'impossibilité d'exprimer *l'intensité* ou *la subtilité* de ce qu'il perçoit, que ce soit de l'ordre de la douleur ou du plaisir, de l'horreur ou du bonheur. Par ailleurs (quoiqu'avec une moindre intensité au niveau de l'investissement énonciatif de S0), la problématique de 'l'indicible' peut venir de l'incertitude de S0 quant au nom à donner à X.

(2) Dans le deuxième cas, l'on n'est pas dans l'impossibilité de nommer X, mais l'on s'y refuse (pour une raison ou une autre), en privilégiant à une dénomination directe de X, une dénomination de *la façon dont S0 voit/perçoit X*. En disant que p est *une façon* (subjective, singulière) *de voir X*, *une espèce de* met en jeu une dynamique de *nomination* laquelle, convoquant les catégories subjectives de l'énonciateur, débouche sur l'évaluation et le jugement. Dans les cas extrêmes, X renvoie à *l'innommable* considéré comme répugnant, « trop détestable pour recevoir un qualificatif, un nom » (Larousse en ligne).

Dans ce qui suit, on verra plus précisément chacun de ces cas en les illustrant par des exemples.

4.1. X relève de *l'indicible*

L'occurrence X relève des sensations/émotions/sentiments expérimentés par le sujet. N postposé au marqueur exprime ici une sensation physique, une pulsion, une passion : *crainte/soulagement/douleur/désir*. Relevant de l'intimité de l'expérimenteur, ces sensations sont vagues, imprécises, voire non rattachables à du connu, et difficiles à transmettre par les mots : quel que soit p sélectionné, il ne dira jamais X pleinement. Les exemples 7 et 8 attestent plusieurs tentatives de formuler, de 'capter' par les mots ce qui est *a priori* indicible.

- (7) *Il y a un mois environ que je suis à Casamène, - un mois que Renaud gèle, là-haut, tout en haut de l'Engadine. Ce n'est pas du chagrin que j'endure, c'est une espèce de manque, d'amputation, un malaise physique si peu définissable que je le confonds avec la faim, la soif, la migraine ou la fatigue. Cela se traduit par des crises courtes, des bâillements d'inanition, un écoeurement malveillant.* (SketchEngine, French Web 2017)
- (8) *J'ai eu quelques jours durant un étrange sentiment, une espèce de soulagement et l'impression de flotter dans un milieu sans arrêt, un milieu accueillant, paisible, incertain.* (SketchEngine, French Web 2017)

Dans l'exemple 7, on part de la négation : *ce n'est pas du chagrin que j'endure* ; *chagrin* est disqualifié en tant que nom adéquat de l'occurrence X. *Une espèce de manque, d'amputation* ne nomme pas X directement, mais à travers la façon dont X est perçu par S0 : *manque* et *amputation* ne disent pas X vraiment - ils sont décentrés, imprécis, ils ratent la 'réalité' des sentiments éprouvés (X tel qu'en lui-même) - mais présentent la seule façon pour S0 de dire l'indicible, à savoir, par le biais de la façon dont il le percevait. X, tel quel, reste ainsi de l'ordre de l'insaisissable, non catégorisable, confus, ce qui est explicité dans le contexte droit : *un malaise physique si peu définissable que je le confonds avec la faim, la soif, la migraine ou la fatigue*.

On observe la même dynamique dans l'exemple 8. L'occurrence est évoquée dans le contexte gauche, mais sans être nommée : *un étrange sentiment* - la tentative de formulation vient ensuite : *une espèce de soulagement*. p ne se présente pas comme le nom adéquat de X, mais comme le nom que la perception de X évoque chez S0. Comme dans l'exemple précédent, les tentatives de capter ce qui 'est le cas' continuent dans le contexte droit qui relève également des perceptions subjectives du sujet : *l'impression de flotter dans un milieu sans arrêt, un milieu accueillant, paisible, incertain*. Dans l'exemple 9, le sentiment éprouvé par la jeune demi-elfe - *une espèce de douleur* - fait contraste avec *l'ambiance délicieuse* et *le plaisir* (contexte gauche) : le sentiment se présente comme vague et indéfinissable, évoquant pour S0 le mot *douleur* sans l'être vraiment.

- (9) *Le poisson était bon, la bière encore plus, l'ambiance délicieuse. La jeune demi-elfe discutait avec plaisir avec ses voisins, tout en sentant une espèce de douleur habiter sa poitrine.* (SketchEngine, French Web 2017)

La sémantique des noms postposés au marqueur : *soulagement, crainte, douleur, désir*, ainsi que les verbes : *ressentir, frapper, inspirer, sentir, pousser à, envahir* renvoient aussi bien à l'affect *actif* - manque et impulsion - qu'à l'affect *sensible* ou aux *états affectifs* (TLFi). L'expérimenteur subit ce qui lui arrive, sur quoi il

n'a pas de prise et sur quoi il ne peut pas mettre un mot : différents éléments du contexte témoignent de la perplexité face à ce qui est ressenti et qu'on cherche à dire. Cette frustration, l'anxiété devant l'imprécis ou l'inconnu, se révèle dans la sémantique des N_SENT postposés au marqueur, ayant régulièrement une valeur négative : *crainte, douleur, torpeur*, etc.

Lorsque le N_SENT a une valeur positive, l'incertitude ou la confusion relèvent de la combinatoire, notamment de l'adjectif qui suit le nom (*une espèce de joie fébrile ; une espèce de respect anxieux ; etc.*) ou bien du contexte plus large, comme, par exemple, dans l'exemple 10 ci-dessous, où les sentiments et émotions négatifs *malheurs, échecs, passions [...]*si douloureuses et si belles, larmes, etc. se renversent soudain en des émotions positives : *je me mets à rire, les imbéciles et les méchants ont perdu leur venin ; pour un peu, je les aimerais*. Cet état émotionnel inattendu, contradictoire, instable, incertain, objectivement non saisissable, ne peut être formulé que relativement à ce qu'en perçoit S0.

- (10) *Les malheurs, trop réels, les ambitions, les échecs, les grands desseins, et les passions elles-mêmes si douloureuses et si belles, changent un peu de couleurs. Avec souvent quelques larmes, je me mets à rire de presque tout. Les imbéciles et les méchants ont perdu leur venin. Pour un peu, je les aimerais. Une espèce de joie m'envahit. Je n'ai plus peur de la mort puisqu'il n'est pas interdit d'en attendre une surprise.* (SketchEngine, French Web 2017)

Finalement, N peut présenter une image, une métaphore, permettant de traduire les états affectifs informulables par une image perceptible par la vue : *comme une espèce de forteresse imprenable ; une espèce d'îlot* (exemple 11).

- (11) *En tout cas chez Fabien la poésie ce sont ces mots qu'il va à chaque fois qu'il subit je dirais cette réalité qui est très dure, il recompose dans son intériorité qui est très dure il recompose dans son intériorité comme une espèce de forteresse imprenable et je crois que euh : dans chaque être humain il y a une espèce de forteresse, il y a une espèce d'îlot que, je dirais, aucune souffrance, aucun malheur ne peut toucher dans lequel chacun d'entre nous peut être amené à se ressourcer.* (La Grande Librairie, émission du 12 janvier 2022⁴)

Le marqueur de comparaison *comme*, qui introduit la première occurrence de *une espèce de forteresse* dans l'exemple 11, est remarquable : comme le note Paillard (2021 : 29), le recours à la comparaison consiste à représenter une entité ou encore un événement en recourant à des mots qui n'ont pas de rapport direct avec l'objet du dire. Le terme - *une espèce de forteresse*, dans notre cas - sert donc

à combler l'absence de terme susceptible de rendre compte de l'état émotionnel en question.

L'impossibilité ou la difficulté d'exprimer X directement peut s'expliquer par *l'intensité* ou *la subtilité* de ce qu'on perçoit. Un autre élément déclencheur de la problématique de la dénomination provient de *l'incertitude* quant au nom à donner à X. À force d'hésiter sur la nature de ce qu'il voit, S0 l'appréhende à partir de la façon dont X lui apparaît (se donne à voir). Dans ce cas, le contexte gauche construit la position de S0 - observateur, spectateur, décrivant ce qui apparaît dans son champ visuel (exemples 12 et 13). Notons que ce genre de contextes comprend régulièrement le verbe *voir*, qui renvoie à la représentation subjective de S0 et à une autonomie relative de X⁵. Avec *venir à moi* (exemple 14), l'énonciateur se présente tel un spectateur passif, *une espèce* de construisant une 'prise de vue' subjective qui évoque une image de *forteresse bizarre* :

- (12) *Immédiatement en dessous se tenaient les trois Grâces, sous les traits d'Antoinette Deshoulières, Henriette de La Suze et Madeleine de Scudéry. Plus bas, sur une espèce de terrasse faisant le tour de la montagne, Pierre Corneille occupait la place principale, entouré de Molière, Racine, Racan, Lully... (SketchEngine, French Web 2017)*
- (13) *Tout d'un coup elles voient des filles avec des semelles compensées, les cheveux ras, qui fument dans la rue. Elles regardent ça avec stupéfaction. Quand on observe les photos, il y a une espèce de joie dans les visages, de prendre possession du monde comme si tout était possible tout d'un coup ! (SketchEngine, French Web 2017)*
- (14) *Je vis, de la mer, venir à moi une espèce de forteresse bizarre, en demi-lune, avec des redans naturels et des tours de flanquement constituées par des collines abruptes. On se rend bien compte sur place de l'étonnante situation stratégique de Segna. (SketchEngine, French Web 2017)*

Lorsque X est impossible à 'capter' par la vue, on cherchera à le nommer par le biais des perceptions sensorielles que X évoque chez S0 : *une espèce de pâte très visqueuse qu'il est difficile de faire bouger* (exemple 15).

- (15) *Un volcan s'endort quand cette lave, qui se trouve à plusieurs dizaines de kilomètres sous le volcan, dans le réservoir, devient essentiellement très froide, très visqueuse. Elle forme une espèce de pâte très visqueuse qu'il est difficile de faire bouger. C'est une des raisons pour laquelle un volcan s'endort. (SketchEngine, French Web 2017)*

4.2. De l'innommable au répugnant

Contrairement au cas précédent, ici, il ne s'agit pas de l'impossibilité de dire/nommer X, mais d'un choix que S0 fait quant à la dénomination de X. Plus précisément, à une dénomination directe de X on privilégie de lui donner une visibilité en le situant par rapport aux catégories subjectives de l'énonciateur. Si dans le cas précédent S0 était impliqué dans l'entreprise de dire 'l'indicible', ici, au contraire, il s'agit pour S0 de *ne pas dire* directement ce qui est, *a priori*, dicible, autrement dit, d'exprimer non pas X, mais son attitude face à X. C'est à travers la grille de ses représentations éthiques et esthétiques que S0 nomme/évalue ce qu'il voit, ou infère sur ce qu'il observe.

Le TLFi définit l'*innommable* comme « ce qu'on ne veut ou qu'on ne peut nommer, auquel on ne veut pas donner de nom ou auquel on pourrait difficilement donner un nom pour des considérations d'ordre esthétique ou logique. *Sur la couverture s'étalait, en or, une chose innommable qui s'appelait pourtant le Trocadéro* (Jammes, *Mém.*, t. 1, 1921, p. 150) ». (TLFi)

Ainsi, le dégoût, la répulsion ou toute autre forme de dépréciation qu'on éprouve pour un objet peut influencer la dynamique de la dénomination en empêchant S0 de nommer X directement. Et vice-versa : lorsqu'on opte pour une dénomination 'détournée', décentrée, on construit une valeur dépréciative de X. N'étant appréhendé qu'à travers le filtrage subjectif de S0, X, en dehors de ce filtrage, reste non nommé, non situé et donc - bien souvent - inquiétant, voire repoussant.

Dans ce cas de figure, *une espèce* de apparaît dans des contextes marqués par une forte subjectivité, et est régulièrement entouré d'adjectifs exprimant le jugement de valeur à caractère dépréciatif : *totalelement moche*, *hideux* (ex. 16), *dangereuse* (17), *bizarre*, *mal dosée* (18) ; de noms aux connotations négatives : *agression*, *violence*, *la loi du plus fort* (17), *drague* (18) ; ou d'énoncés entiers exprimant l'indignation et/ou le dégoût, comme dans l'exemple 17 : *il n'y a plus de mots pour expliquer les choses ; cela me paraît être une dérive tout à fait dangereuse ;* ou 18 : *Mais on va quand même pas s'empêcher de vivre.*

(16) *Dommage par contre de ce fond de scène totalement moche, formant une espèce de mur en pierre hideux. Ce n'était qu'un décor soit, mais bon là on avait l'esprit des Monster Of Rock de 1988, époque mérovingienne.* (SketchEngine, French Web 2017)

(17) *Je pense en particulier à l'agression de Jean-Marie Le Pen dernièrement jugée et dont on a pu voir les images, qu'il a un moment où la violence prend le pas sur la parole, puisqu'il n'y a plus de mots pour expliquer les*

choses. On a l'impression qu'il s'instaure une espèce de loi qui serait la loi du plus fort. Cela me paraît être une dérive tout à fait dangereuse. (SketchEngine, French Web 2017)

- (18) *Est-ce un compliment (bizarre) ? Ou une espèce de tentative de drague mal dosée, voire, une déclaration d'amour déguisée ? Oui, ok, donc verbaliser/ exprimer ses sentiments de manière trop directe, c'est généralement une mauvaise idée. Mais on ne va quand même pas s'empêcher de vivre, non...* (SketchEngine, French Web 2017)

Ce cas de figure est celui où p introduit par *une espèce de* ne relève pas de la position de S0 mais de celle de S1 (exemple 19) :

- (19) *Je voudrais lever une ambiguïté. J'ai cru comprendre à travers l'intervention de M. LACOSTE qu'il y aurait une espèce de tentative d'imposer une espèce de pensée unique dans ce problème de la gestion des TFA. Cela illustre un peu le manque de réflexion et de dialogue qu'il y a eu en France sur le concept de l'optimisation.* (SketchEngine, French Web 2017)

Il s'agit ici de la *façon de voir* qui n'est pas celle de S0 : dans la mesure où S0 ne voit dans la gestion des TFA aucune *tentative d'imposer une pensée unique*, ni *tentative* ni *pensée unique* ne sont, pour lui, les dénominations adéquates pour X, mais relèvent d'un jugement subjectif de S1. *Une espèce de* redoublé construit un désinvestissement de S0 en tant qu'instance de la validation de p. L'exemple 20 illustre la même dynamique : les deux *façons de voir* (filtres subjectifs) sont ici confrontées, la première (S1 en altérité avec S0) étant introduite par *une espèce de* :

- (20) *Si vous montrez qu'il n'y a définitivement pas d'issues pas de de d'émancipation sociale possible par l'école alors vous pouvez voir ça comme une espèce de pessimisme qui est un appel au suicide collectif, vous pouvez aussi voir ça comme changeons donc la structure et alors peut-être qu'il sera possible d'inventer une école qui serait une vraie école de l'émancipation.* (SketchEngine, French Web 2017)

5. De la dépréciation à l'insulte

La valeur dépréciative qu'*une espèce de* communique au nom atteint son sommet d'intensité dans ses combinaisons avec les *noms d'humains dépréciatifs* (terme de Flaux, Mostov, 2016), où *espèce* a tendance à fonctionner comme adjectif, intensifiant la valeur dépréciative du terme-insulte (exemple 21) :

- (21) *Un guignol ultra sérieux, dans une sorte de Japon médiéval en kimono rouge, suivi d'un espèce de crétin en kimono bleu qui, dès la troisième*

page, se prend un coup de poing kaméahméah ultra violent qui le fait valdinguer quelques mètres plus loin... (SketchEngine, French Web 2017)

L'ambiguïté quant au genre grammatical d'*espèce* est particulièrement fréquente devant les noms qualifiants (Milner, 1978). Ce problème a été soulevé dans les recherches de Rouget (1997), Mihatsch (2006), Chauveau-Thoumelin, (2020) et Fisher (2004). L'emploi de l'article indéfini masculin, en accord avec N est réputé fautif (Chauveau-Thoumelin, 2020). Selon l'Académie française : « Le mot *espèce* est féminin, et doit le rester lorsqu'il est suivi d'un complément (*espèce de...*), quel que soit le genre de ce complément » (Académie française, en ligne). Dans le corpus, on trouve néanmoins les occurrences de *un espèce de N*, même si elles sont quantitativement minoritaires par rapport à *une espèce de*⁶.

L'ambiguïté du genre grammatical d'*espèce* n'est pas, selon nous, un phénomène anodin : il est étroitement lié à la valeur qualificative du marqueur. Comme l'explique Sophie Fisher (2004) :

Les structures non quantitatives étudiées par Milner (1978) construisent un rapport de type qualitatif dont le genre est réglé par le nom subséquent : *un espèce d'idiot/une espèce d'idiote*, oubliant, comme il le remarque, qu'*espèce* est féminin (1978 : 93). Faisant un pas de plus, en effaçant le déterminant pour construire l'injonction, l'exclamative insultant est là : *Espèce d'idiot !* Il est possible, dans une langue comme le français, à partir de structures N de N, de passer du cri, de l'onomatopée ou du nom dénominateur, à une structure de type phrase nominale, et finalement au geste. (Fisher, 2004 : 53).

Précisons que l'article indéfini est particulièrement rare dans ce cas de figure⁷. Essentiellement, il s'agit de la qualification à donner à une occurrence déjà préconstruite, *espèce de* étant précédé du démonstratif *cet/cette* (exemples 22 et 23) :

(22) *Et pis, il n'y a pas qu'ça, non ! J'ai pas envie d'partir, vous êtes... mes potes quoi... Cet espèce de crétin de psy s'est empressé d'en parler à mes parents.* (SketchEngine, French Web 2017)

(23) *En revanche, je dois bien avouer que tous les autres personnages m'ont excessivement déplu, à commencer par Roy. Cet espèce d'imbécile, d'un égoïsme forcené, qui sans scrupule, se tape une jeune fille et brise ses fiançailles, ou vole le travail d'un ami, je l'ai vraiment détesté.* (SketchEngine, French Web 2017).

Dans la littérature, le rôle d'*espèce* dans les insultes est généralement expliqué à partir de sa valeur taxinomique. Selon Rosier (2006), [*espèce de* + nom de catégorie] illustre la façon dont la catégorie est instrumentalisée par l'insultant lequel

« classe l'insulté par stigmatisation » (Rosier, 2006 : 69). Que la catégorie soit animalière, végétale, sexuelle, etc. l'insulte porte une représentation stéréotypée et stigmatisante de cette catégorie, identifie l'insulté comme l'un de ses éléments, lui assignant les traits identitaire, caractéristiques du groupe désigné (Bacot, 2007).

Il nous semble, pourtant, que la catégorisation n'est qu'un cas particulier d'emploi d'*espèce*, dont la sémantique consiste - et cela pour tous les emplois - en l'expression d'*une façon de voir/percevoir X* sans le nommer directement. La capacité qu'*espèce* a de renforcer le mot-insulte vient, selon nous, non pas de l'assignation à l'insulté du statut représentatif ou stéréotypé de la catégorie de *crétin/imbécile*, etc., mais du fait qu'on ne nomme pas X directement. X est ainsi qualifié de *l'innommable* en sorte que la dénomination qu'on opère, bien qu'insultante, ne le qualifie pas pleinement, ne faisant qu'exprimer la répulsion/aversion que X provoque chez S0 (exemples 24 et 25). Il est cependant vrai que dans la mesure où X est qualifié/situé à partir de la grille des valeurs subjectives (ici morales ou éthiques) de S0, cette qualification renvoie à une stabilité voire une certaine stigmatisation.

(24) *Heu, vous êtes une femme ?, articula péniblement Saim. - Non, je suis un micro-onde, espèce de crétin.* (SketchEngine, French Web 2017)

(25) *Lors du raid sudiste contre la capitale en juillet 1864, alors que Lincoln observait personnellement le combat depuis une position exposée, le capitaine Oliver Wendell Holmes lui cria : « Espèce d'imbécile, mettez-vous à couvert avant de vous faire tuer ! »* (SketchEngine, French Web 2017)

Il y a sûrement d'autres éléments à prendre en compte, comme, par exemple, les paramètres phonétiques. L'insulte, comme l'écrit Fisher (2004), est une manifestation physique d'une passion et a des caractéristiques de *physique de la parole* (Fisher, 2004 : 56). Bisyllabique, avec une explosive bilabiale au milieu, le mot *espèce* se rapproche du geste offensif, de l'attaque.

Conclusion

Nous avons cherché à établir un rapport entre la sémantique du marqueur *une espèce de* et l'affectivité. Il se trouve, en effet, que dans tous ces emplois *une espèce de* maintient sa sémantique propre, à savoir, construit *une façon de voir X*, le situe par rapport à la représentation de S0, ce qui marque qu'on s'écarte d'une pure et précise dénomination de X.

Cette sémantique n'est pas toujours/nécessairement liée à l'affect, comme le montrent, par exemple, des emplois taxinomiques d'*espèce*. Cependant, l'écart de

la dénomination directe de X et son repérage par rapport à la subjectivité de S0 constituent les conditions propices à l'expression de l'affectivité. Celle-ci vient soit de l'impossibilité de dire/mettre en mots ce qui est 'à dire' - le monde échappe aux mots, et cela crée une tension ; soit de l'abstention ou de l'impossibilité pour S0 de nommer directement ce qui 'est le cas', compte tenu des représentations subjectives d'ordre morales ou esthétique. Dans les deux cas, l'affectivité est là : les variations d'une espèce de renvoyant à une position de l'énonciateur affecté ou engagé, mais jamais effacé, rendent sa position constitutive - à différents degrés d'intensité - de la construction de la modalité affective.

Bibliographie

- Académie française. *Espèce*. [En ligne] : <https://www.academie-francaise.fr/espece> [consulté le 6 mars 2022].
- Bacot, P. 2007. « Laurence Rosier, Petit traité de l'insulte ». *Mots. Les langages du politique*, n° 84, p. 116-119.
- Chauveau-Thoumelin, P. 2016. « Un genre de caniche est-il une espèce de chien ? ». *Doctoriales de linguistique du laboratoire Savoirs, Textes, Langage (DOCTILING 2016)*. Université Lille 3, Villeneuve d'Ascq.
- Chauveau-Thoumelin, P. 2020. *Une approche constructionnelle des enclosures genre et espèce*. Thèse de doctorat, Université de Lille 3.
- Culioli, A. 1990-2000. *Pour une linguistique de l'énonciation. 1. Opérations et représentations*. Paris : Ophrys.
- Culioli, A. 1999. *Pour une linguistique de l'énonciation. 3. Domaine notionnel*. Paris : Ophrys.
- Fisher, S. 2004. « L'insulte : la parole et le geste ». *Langue française*, n° 144, p. 49-58.
- Flaux, N., Mostrov, V. 2016. « À propos de noms d'humains (dis)qualifiants : un imbécile vs un salaud et leurs paradigmes ». In : *Actes du 5^e Congrès Mondial de Linguistique Française*. SHS Web of Conferences, Vol. 27, article 12016. EDP Sciences.
- Franckel, J.-J. 2019. « Rien à voir ». *L'Information grammaticale*, n° 162, p. 34-40.
- Franckel, J.-J., Paillard, D. 2008. « Mots du discours : adéquation et point de vue. L'exemple de réellement, en réalité, en effet, effectivement ». *Estudos linguísticos/Linguistic Studies*, n° 2, p. 255-274.
- Kleiber, G., Riegel, M. 1978. « Les grammaires floues ». *Bulletin des Jeunes Romanistes Strasbourg*, n° 21, p. 67-122.
- Larousse. *Dictionnaire de français en ligne*. [En ligne] : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/affecter/1417> [consulté le 22 janvier 2022].
- Meillet, A., Ernout, A. 1959. *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. Paris : Librairie C. Klincksieck.
- Mihatsch, W. 2010. « Les approximateurs quantitatifs entre scalarité et non-scalarité ». *Langue française*, n° 1, p. 125-153.
- Milner, J.-C. 1978. *De la syntaxe à l'interprétation : quantités, insultes, exclamations*. Paris : Seuil.
- Paillard, D. 2021. *Grammaire discursive du français. Étude des marqueurs discursifs en ment*. Brussels : Peter Lang.
- Riegel, M., Pellat, J.-Ch., Rioul, R. 1994. *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF.
- Rosier, L. 2002. « Des "profileurs" de l'énonciation : les constructions avec genre, sorte et espèce ». *Linx*, n° 12, p. 246-253.

- Rosier, L. 2006. *Petit traité de l'insulte*. Loverval : Labor.
- Rosset, C. 2004. *Le réel. Traité de l'idiotie*. Paris : Minuit.
- Rouget, C. 1997. Espèce de, genre de, sorte de : approximatifs ou sous-catégorisateurs ? In : P. De Carvalho et O.
- Soutet (dir.), *Psychomécanique du langage. Problèmes et perspectives. Actes du 7^e Colloque International de Psychomécanique du langage*. Paris : Champion, p. 289-298.
- Sketchengine French Text Corpora. [En ligne] : <https://www.sketchengine.eu/corpora-and-languages/french-text-corpora/> [consulté le 6 mars 2022].
- TLFi. Trésor de la Langue Française informatisé. [En ligne] : <https://www.atilf.fr/ressources/tlfi/> [consulté le 6 mars 2022].
- Vladimirskaja, E., Gridina, J. 2020. À propos de quelques procédés d'actualisation des noms de sentiments en letton et en russe. In : *Language for International Communication: Linking Interdisciplinary Perspectives*, Vol. 3, p. 263-270.
- Vladimirskaja, E., Gridina, J. 2022. « Markers of Categorization and Approximation in French, Russian and Latvian from the Perspective of the Theory of Enunciative Operations ». In: H. Vassiliadou et M. Lammert (dir.), *A Crosslinguistic Perspective on Clear and Approximate Categorization*. Cambridge Scholars Publishing, p. 249-271.
- Vladimirskaja, E., Turlă-Pastare, D. 2022. « Une sorte de, un genre de, une espèce de : une approche multidimensionnelle des marqueurs dits 'd'approximation' (Sémantique, prosodie, regard, gestes) ». *L'Information grammaticale*, n° 173, p. 48-60.

Notes

1. Nous tenons à remercier Jean-Jacques Franckel pour la pertinence de ses commentaires, qui ont beaucoup contribué à l'établissement de la version définitive de cet article.
2. « Le mot *affect*, désignant en psychologie et en psychanalyse un état affectif élémentaire, renvoie aux états négatifs : (...) P. J. Jouve, *Tombeau de Baudelaire*, éd. du Seuil, Paris, p. 14 ds Rheims 1969 : *Ces condamnations ont précipité l'affect angoissé de Baudelaire dans un tourment continu, de révolte inutile, de détachement accompagné d'attachement et de revendication* ; 1946 id. « id » E. Mounier, *Traité du caractère*, p. 438 : (...) dans l'ombre du moi, une charge émotive, l'« affect », (...) qui reste agressive et disponible, prête à se porter sur d'autres objets ... ». (TLFi)
3. Sur la sémantique du marqueur taxinomique *type*, qui peut également apparaître dans des constructions à valeur affective négative (par exemple, *un sale type*, etc.) voir Vladimirskaja et Gridina (2022).
4. La Grande Librairie (2022). S14 : Emmanuel Carrère, Karine Tuil et Rachid Benzine. Émission du 12 janvier 2022. URL : <https://www.france.tv/france-5/la-grande-librairie/la-grande-librairie-saison-14/3001195-emission-du-mercredi-12-janvier-2022.html> [Consulté le 6 mars 2022].
5. Voir J.J. Franckel (2019).
6. Dans le corpus, 2 084 occurrences de « *un espèce de N* » ont été relevées contre 102 620 de « *une espèce de +N* », sur un total de 143 584 occurrences.
7. Dans le corpus French Web 2017, sur 62 occurrences relevées de « *espèce de crétin* », seulement deux occurrences comportent l'article indéfini.



ISSN 1768-2649
ISSN en ligne 2261-2769

L'émotivité d'une langue à l'autre : La traduction des formes d'émotivité dans les dialogues littéraires (norvégien vs. italien et français)

Elizaveta Khachaturyan
Université d'Oslo, Norvège
elizaveta.khachaturyan@ilos.uio.no

<https://orcid.org/0000-0002-3433-9833>

Reçu le 01-03-2022 / Évalué le 09-03-2022 / Accepté le 16-05-2022

Résumé

Les sujets parlants plurilingues se définissent souvent comme plus ou moins émotifs selon la langue qu'ils parlent. Est-ce qu'on peut expliquer cette auto-perception à travers les formes employées dans une même situation conversationnelle dans les langues différentes ? Pour répondre à cette question nous avons comparé comment l'émotivité est exprimée dans les dialogues littéraires dans un roman pour la jeunesse norvégien et dans ses traductions en italien et en français. L'analyse est concentrée sur trois formes : interjections, point d'exclamation et *verba dicendi* exprimant l'intensité. Elle montre comment les changements formels (tels qu'ajout, omission ou modification des formes analysées) peuvent intensifier ou mitiger le degré d'émotivité et la façon dont les participants sont engagés dans le procès communicatif.

Mots-clés : style conversationnel, personnalité, interjection, point d'exclamation, *verba dicendi* (verbe de parole)

Different levels of language emotionality in fictional dialogues: analysis of a Norwegian children's novel by M. Parr and its translations in Italian and French

Abstract

Plurilingual speakers define themselves as more or less emotional depending on the language that they use. Is it possible to explain this self-perception through the analysis of the forms used in the same conversational situation in different language? To answer this question the paper compares how the emotionality is expressed in the fictional dialogues in a Norwegian children's novel and its translations into Italian and French. The analysis focuses on three forms: interjections, exclamation point and *verba dicendi* expressing intensity. It shows how the formal changes (such as addition, omission and modification of the analysed forms) can intensify or mitigate the degree of emotionality and the way in which the participants are involved in the communicative process.

Keyword : conversational style, personality, interjections, exclamation point, *verba dicendi*

Introduction

On peut diviser les études linguistiques consacrées à l'expression des émotions en deux groupes : un premier groupe dans lequel les formes employées pour exprimer les émotions constituent le point de départ de l'analyse (par exemple, Lachlan Mackenzie, Alba-Juez, 2019) et un second groupe dans lequel l'analyse porte sur les sujets parlants qui utilisent ces formes (par exemple Dewaele, Pavlenko, 2004 ; Pavlenko, 2006). Dans ce second groupe, beaucoup d'études ont été consacrées aux locuteurs plurilingues qui emploient plusieurs langues quotidiennement. Dans un aperçu proposé par Dewaele (2016), les sources très différentes sont prises en compte : les témoignages des écrivains plurilingues (Eva Hoffman « Lost in Translation », 1989, et Ilan Stavans « On Borrowed Words. A Memoir of Language », 2001) et les réponses de 1 039 informateurs qui ont participé à une étude basée sur les questionnaires (*Bilingualism and Emotion Questionnaire* BEQ, collecté par Dewaele et Pavlenko, 2001-2003, décrit dans Pavlenko, 2006 ; Dewaele, 2016). Un point commun émerge de toutes les données : les sujets parlants et leurs interlocuteurs perçoivent les différents degrés d'émotivité associés à chacune des langues qu'ils utilisent. Ces observations comportent les spéculations sur le sentiment de différence induit par la langue employée (« different selves in different languages » dans Dewaele, 2016 : 93).

Dans les commentaires (a) et (b) ci-dessous, nous rapportons quelques remarques des informatrices qui ont participé aux études basées sur les questionnaires (notre traduction) : (a) *quand j'utilise l'italien, en particulier, je suis plus émotive et j'utilise mes mains. Mon mari a également observé que j'adopte les attitudes islandaises quand j'utilise l'islandais, surtout quand je m'adresse aux autorités*¹ (Pavlenko, 2006 : 12) ; (b) *quand je parle italien je me sens plus passionnée et je parle fort tout en faisant des gestes en même temps. Quand je parle anglais, j'ai tendance à être plus contrôlée émotionnellement, j'essaie de parler plus doucement et je ne bouge pas autant les mains*² (Panicacci, Dewaele, 2017 : 430). Ces commentaires semblent confirmer un stéréotype assez fréquent : dans la société méditerranéenne, le contrôle émotionnel est moins maîtrisé, les locuteurs se définissent comme étant *more emotional* ('plus émotifs') et *more passionate* ('plus passionnés'). On note l'emploi, en anglais, du terme *emotionality*, qui sera ici traduit par 'émotivité'.

Dans la présente étude, nous chercherons à trouver une explication à cette perception stéréotypée, à partir de l'analyse des formes linguistiques employées dans la conversation. Une observation générale sert de point de départ à cette analyse : malgré l'universalité des formes destinées à transmettre les émotions (telles les interjections et les exclamations), leur emploi dans la conversation varie

selon la langue, comme a été bien décrit dans les études sur la sémantique des interjections. Par exemple, dans une étude fondamentale sur la sémantique des interjections, Anna Wierzbicka (1992) a observé que la fréquence d'emploi des interjections et leur quantité dans un système linguistique varient d'une langue à l'autre. En outre, « certaines langues semblent avoir des interjections spéciales pour exprimer la peur, d'autres pour exprimer la colère³ » (Wierzbicka, 1992 : 189, notre traduction).

Pour décrire cette variation, nous analyserons des conversations dans trois langues : en norvégien (qui pourrait représenter le modèle nordique), en italien (modèle méditerranéen) et en français (lequel, malgré son appartenance aux langues romanes, n'est pas associé au modèle méditerranéen dans l'imaginaire traditionnel).

Notre objectif consiste donc à décrire : a) les formes linguistiques qui peuvent transmettre l'émotivité dans la conversation et b) les variations dans leur emploi dans les trois langues analysées. Ces variations nous montreront comment les formes employées peuvent modifier (en particulier, intensifier ou mitiger) le degré d'émotivité de ce qui est dit (que nous nommerons le « message communicatif »).

Afin d'obtenir des données comparables, nous avons choisi pour l'analyse des conversations ayant les mêmes participants et se déroulant dans les mêmes situations. Ce sont des dialogues transcrits (*fictional dialogues*) issus du roman *Tonje Glimmerdal* (titre original) d'une écrivaine norvégienne pour la jeunesse, Maria Parr, et de leurs traductions faites en italien et en français.

1. Le cadre théorique

1.1. Procès communicatif : focalisation sur les formes

Notre étude se concentre sur les formes, dont l'analyse détaillée pourrait expliquer, à notre avis, ce sentiment de différence mentionné par les locuteurs plurilingues dans diverses circonstances (en particulier, dans les études citées ci-dessus). Une vision des formes qui composent l'énoncé et donnent accès aux figures des interlocuteurs et à leur monde interne a été proposée par Antoine Culioli (1990) dans le cadre de sa théorie des opérations prédicatives et énonciatives :

Dans cette approche, que l'on peut qualifier de constructiviste, les sujets ne sont pas externes à la langue : il s'agit non pas de sujets qui utilisent des formes, mais de formes qui marquent et construisent la présence de sujets et de relations entre ces sujets, sous le mode particulier que leur confèrent ces formes. (Franckel, 2016 : 132).

Cette approche a été développée par la suite dans les travaux des linguistes appartenant à l'école culiolienne (pour une discussion générale de la théorie voir, par exemple, Ducard et Normand 2006).

Ainsi, l'interaction verbale (qui, dans notre étude, est présentée à travers les dialogues transcrits) prend place dans un espace constitué par des formes qui, à une extrémité de la chaîne communicative, encodent le message communicatif transmis par S0 et qui, à l'autre extrémité, sont déchiffrées par S1. Ceci peut être illustré par le schéma suivant : S0 - mots - S1. À notre avis, la primauté des formes employées explique la raison pour laquelle les locuteurs plurilingues mentionnent un sentiment de différence (ou même changement de personnalité, « *different selves* »), quand ils parlent une autre langue.

Cependant, les formes constituant le message communicatif peuvent être interprétées à trois niveaux, en tant que formes universelles, collectives ou individuelles. C'est-à-dire qu'elles peuvent : a) être associées aux formes universelles typiquement employées dans une certaine situation communicative, b) représenter les formes typiques d'une langue - ce qui correspond au style conversationnel, dont nous parlerons dans la sous-section 1.2. - et c) être interprétées comme formes préférées d'un locuteur donné (signes du tempérament). Ces trois niveaux sont étroitement liés, en particulier quand il s'agit des formes d'émotivité. Pour la présente étude, nous avons choisi trois formes *a priori* considérées comme universelles : 1) interjections, 2) point d'exclamation et 3) verbes de parole exprimant l'intensité (par exemple en norvégien *å rope* 'crier', *å utbryte* 'exclamer', *å brøle* 'rugir' et les verbes correspondants en italien et en français). Toutes ces formes sont employées pour transmettre l'émotivité dans un texte écrit et nous les nommerons les « formes d'émotivité ».

1.1.1. Interjections

Les descriptions des interjections en tant que classe grammaticale, proposées par les grammaires, sont basées en premier lieu sur leurs propriétés syntaxiques. Toutes les grammaires s'accordent sur l'autonomie syntaxique des interjections (*syntactically resistant*, dans la définition ci-dessous) et sur leur forme conventionnelle, « figée » pour les locuteurs de la même langue : « *firstly, interjections are (typically) syntactically resistant. Secondly, interjections are conventional forms, in the sense that their phono-shapes are largely "fixed" in a given speech community* » (Wilkins, 1992 : 124). Cependant, il existe une grande divergence entre les formes considérées comme des interjections dans les diverses langues : « *there is actually no consensus as to which items constitute interjections* » (pour une discussion voir Stange, 2016 : 5-8).

Dans la présente étude, nous nous sommes intéressés, en premier lieu, aux interjections primaires accompagnées par un autre signe d'émotivité : un point d'exclamation ou un verbe de parole exprimant l'intensité.

1.1.2. Le point d'exclamation

L'exclamation est un phénomène très complexe qui peut être analysé sur le plan sémantique, syntaxique ou prosodique. On prendra ici comme point de départ les règles d'emploi du point d'exclamation présentées dans les grammaires. Pour chacune des trois langues, la caractéristique sonore du message communicatif est mentionnée dans la description : dans les explications portant sur l'emploi du point d'exclamation proposées pour chacune des trois langues analysées, les sentiments ou les émotions exprimées sont mentionnés. En norvégien, on parle de *følelsesutbrudd* (lit. 'éruption des sentiments') où le mot *utbrudd* ('éruption', 'explosion') souligne une manifestation intense et imprévue. En français on met en évidence les « valeurs sémantiques, le plus souvent affectives » (Riegel et al., 1994 : 93) qui sont très variées, et une intonation exclamative (« *marque une intonation exclamative qui peut porter sur différentes structures grammaticales* », *ibid.*). En italien, on observe le ton exclamatif (*il tono delle esclamazioni*) et les sentiments, en général, sont exprimés par des phrases avec un point d'exclamation : *e in genere delle frasi che esprimono meraviglia, gioia, dolore, ecc.* ('merveille, joie, douleur') (Dardano, Trifone, 1997 : 625).

Il apparaît ainsi que la caractéristique sonore du message communicatif, décrite comme une intonation exclamative ou (en norvégien) comme une éruption des sentiments, est le point commun mentionné dans toutes les grammaires. Le point d'exclamation se présente donc comme un signe formel dont l'emploi à l'écrit est prescrit par certaines règles.

1.1.3. Les verbes de parole (verba dicendi)

Les verbes de parole peuvent aider à interpréter le message communicatif dans le discours direct. Une comparaison précédente (Khachaturyan, 2021) des emplois du verbe italien *esclamare* et du verbe norvégien *utbryte* (le verbe correspondant à *esclamare*, d'après les dictionnaires bilingues) a montré comment varie la distribution de ces deux verbes dans les textes originaux et les textes traduits. La forme du discours directe est importante pour l'emploi des verbes de parole en italien. Ainsi, les phrases avec un point d'exclamation et les interjections sont toujours (à très peu d'exceptions près) introduites par le verbe de parole exprimant

l'intensité *esclamare*. Dans les textes originaux norvégiens, dans la même situation, le verbe neutre *si* ('dire') est employé. Pour l'emploi du verbe *utbryte*, la position de la réplique dans la conversation (attendue vs. inattendue) est importante.

Les trois types de formes choisies pour l'analyse introduisent l'émotivité à deux niveaux différents : 1) les interjections sont employées par le sujet parlant dans le discours direct, elles expriment les émotions et peuvent aider à caractériser la personnalité du locuteur, et 2) le point d'exclamation et les verbes de parole sont utilisés par le narrateur pour guider l'interprétation du message communicatif. Les objectifs du présent article n'exigent pas d'opérer une distinction plus approfondie entre ces deux niveaux.

1.2. Les formes d'émotivité : entre le style conversationnel et le tempérament

L'ensemble des formes langagières employées dans une situation communicative donnée composent le style conversationnel qui caractérise chaque langue - en suivant la définition proposée par Deborah Tannen :

[...] features of talk - what people say and how they say it - constitute conversational style. Such features include use of pitch, loudness, and pacing; turn-taking mechanisms; storytelling, including when and how the story is introduced, what the point is, how it is revealed, and listenership; topic, including which are preferred, how they are introduced, and with how much persistence; humor, irony, and sarcasm; and so on. (Tannen, 1981 : 223).

Les formes d'émotivité peuvent être vues comme des formes appartenant au style conversationnel. Dans les études de pragmatique transculturelle, par exemple, on observe des divergences entre le comportement et la réaction verbale des locuteurs de différentes langues placés dans une même situation (voir par exemple Bettoni, 2006). Ces divergences peuvent illustrer, d'une part, les propriétés du style conversationnel d'une langue, s'il s'agit de stratégies communicatives choisies (par exemple, rejeter un compliment au lieu de l'accepter, exprimer une menace voilée dans une protestation), et, d'autre part, les caractéristiques personnelles du locuteur, qui, à travers les formes employées, peut marquer et construire sa présence (pour reprendre la description de J.J. Franckel cité *supra*) dans le procès communicatif et établir un certain type de rapport avec l'interlocuteur.

Dans les études de psychologie, le style personnel du locuteur qui émerge à travers les formes de réactivité et le contrôle émotionnel (exprimé verbalement ou non) est appelé tempérament. Il est défini ainsi : *individual differences in reactivity and self-regulation, influenced by heredity, maturation, and experience* (Rothbart,

Derryberry, 1981, cité dans Rothbart, 2007 : 207). Cependant, tout en semblant être une caractéristique individuelle du locuteur, le tempérament se forme au cours de l'interaction avec le monde extérieur : la maturation et l'expérience, dans la définition de Rothbart et Derryberry, sont parmi les composantes importantes. Dans une autre définition, la culture et les normes de la société sont mentionnées : « *temperament and personality profiles in individuals from different cultures may also be shaped by societal norms, moral climates, group dynamics, typical child-rearing practices, values, and expectations regarding traits, which differ substantially across cultures* » (Gaïas et al., 2012 : 119). Ainsi, plusieurs propriétés tempéramentales peuvent être partagées par des individus appartenant au même groupe ou à la même culture. En outre, vu que le tempérament émerge à travers les formes de réactivité et le contrôle émotionnel, on peut supposer que les formes de la langue dont dispose le locuteur prédéterminent sa façon de réagir et, donc, en quelque sorte, son tempérament.

Les livres, en particulier les livres pour la jeunesse, offrent au lecteur les formes « *qui marquent et construisent la présence de sujets et de relations entre ces sujets* », selon la définition de Franckel (2016 : 132). De cette façon, à travers les formes employées pour la reconstruction de la communication orale à l'écrit, ils contribuent au procès de codification des traits typiques du tempérament.

1.3. Dialogues transcrits

Les formes qui constituent l'objet de la présente analyse ont été employées dans des dialogues transcrits (*fictional dialogues*). Cela situe notre étude dans le cadre des recherches consacrées à l'oralité feinte, écrite ou simulée (Demonet, 2006), dans la terminologie française. En italien, le terme *il parlato-scritto* introduit par G. Nencioni est employé : *parlato citato entro una cornice narrativa* (1983 : 126) ; en anglais, *fictional orality* (sur la terminologie, voir en particulier, Brumme, Espunya, 2012).

L'une des premières études des formes typiques de l'oral employées dans les dialogues littéraires a été effectuée par Leo Spitzer en 1922. Cette étude analysait les formes relevées dans les dialogues des écrivains italiens de la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. L'ouvrage *Italienische Umgangssprache* a été publié en allemand (en 1922) et traduit en italien seulement en 2007 avec le titre *La lingua italiana del dialogo*. Spitzer décrit les formes collectées et analysées comme traits typiques représentant le style collectif italien.

À la fin du XX^e siècle, les linguistes allemands Peter Koch et Wulf Oesterreicher ont effectué une étude du langage parlé dans trois langues romanes : français, italien et espagnol (1990/2011). En utilisant comme point de départ la définition de la langue proposée par Eugenio Coseriu, à partir de laquelle trois niveaux sont dégagés (le niveau universel, historique et individuel), ils ont introduit une nouvelle dichotomie : *Sprache der Nähe* ('immédiateté communicative') et *Sprache der Distanz* ('langage de distance'). Cette dichotomie permet de prendre en compte la modalité de transmission (définie comme *medium* ou *channel*) qui peut expliquer le choix des formes dans le message communicatif. Ainsi, pour reconstruire l'oralité, les auteurs se basent sur les conventions historiquement établies entre l'auteur et ses lecteurs. Ces conventions ne sont pas statiques et peuvent évoluer au fil des années (Brumme, Espunya, 2012 : 13). Elles constituent pourtant la « conceptual orality », qui explique le recours à différents moyens par les auteurs et les traducteurs pour recréer le discours parlé à l'écrit (dans le mode graphique). En tenant compte de ces différences de base, importantes pour la forme du message communicatif, nous allons nous concentrer sur les formes.

Pour que la convention établie entre l'auteur et le lecteur soit acceptée et correctement interprétée par le lecteur de l'œuvre littéraire, elle doit être basée sur les faits les plus évidents et représentatifs du système linguistique. Il faut remarquer qu'avant d'arriver au lecteur - le destinataire final -, une œuvre littéraire est lue et relue par les correcteurs et les éditeurs. On peut même supposer que le langage employé est l'un des facteurs constitutifs du succès du roman. Par conséquent, nous interprétons les formes utilisées dans les dialogues des textes littéraires comme des formes qui représentent le style conversationnel, ou le style collectif (pour employer le terme de L. Spitzer). Le choix effectué par le traducteur n'est qu'une représentation de ce style collectif. Les différences observées entre les formes employées dans le texte source et dans les textes cibles pourront expliquer, à notre avis, ce sentiment de différence dont parlent les locuteurs plurilingues dans les études de Pavlenko (2006), Dewaele (2016) et d'autres auteurs (pour un aperçu général voir, par exemple, Dewaele, 2016).

Dans la présente analyse, à travers la description des formes employées dans le texte source et les modifications induites dans les textes cibles observées dans les traductions, nous aimerions observer les changements dans le style conversationnel et décrire la manière dont les formes de l'émotivité se combinent entre elles. On espère ainsi mettre en évidence la façon dont la langue choisie pour la communication peut imposer, en quelque sorte, le sentiment de différence dont parlent les informateurs dans l'étude de Pavlenko (2006).

2. Données et méthode

2.1. Le roman analysé

Pour la présente analyse, nous avons choisi le roman pour la jeunesse (âge 9-12 ans) *Tonje Glimmerdal* (titre original), écrit en néo-norvégien en 2009 par Maria Parr. Ce livre a reçu plusieurs prix en Norvège (parmi lesquels le prix Brage, le plus prestigieux prix littéraire norvégien) et à l'étranger (par exemple, le prix du journal *Die Zeit* pour le meilleur livre pour la jeunesse en Allemagne). Les deux traducteurs du roman ont une longue expérience dans le domaine de la traduction de romans norvégiens (dans les deux versions : le *bokmål* et le *nynorsk*, appelé aussi le néo-norvégien). Ils ont traduit également le premier roman de M. Parr *Vaffelhjerte* (2005) (en français *Cascades et gaufres à gogo*, en italien *Cuori di waffel*) qui est devenu un succès international. Le tableau ci-dessous apporte un certain nombre d'informations sur le livre et les traductions analysées.

	Original en néo-norvégien	Traduction en français	Traduction en italien
Titre	<i>Tonje Glimmerdal</i>	<i>La petite terreur de Glimmerdal</i>	<i>Tonja Valdiluce</i>
Traducteur		Jean-Baptiste Coursaud	Alice Tonzig
Année de la publication	2009	2012	2015
Maison d'édition	Det norske samlaget	Editions Thierry Magnier	Beisler Editore
Abréviation utilisée dans notre analyse	N	F	It

Tableau 1 : Le roman et les traductions analysées

Le langage utilisé dans les romans de M. Parr et dans les traductions a déjà attiré l'intérêt des chercheurs. L'emploi des gros mots dans son troisième roman *Keeperen og havet* (le titre français *Foot et radeaux à gogo*), y compris dans les traductions française et suédoise, a déjà été analysé, dans une étude d'Axelsson et Lindgren (2021). Son premier roman *Vaffelhjerte* et la traduction des éléments culturels (*culture-specific items*) en italien ont également fait l'objet d'une analyse de la part de Johansen (2018).

Les protagonistes du roman analysé ici sont des enfants âgés de 9-10 ans et des adultes. L'intrigue du roman repose sur la découverte d'informations inattendues, sur des actions et des événements imprévus et sur un antagonisme évident entre les protagonistes. Les enfants (plus souvent que les adultes) ne maîtrisent pas

le contrôle émotionnel et ne respectent pas les règles de courtoisie (impolitesse marquée). Ceci peut induire l'emploi plus fréquent des formes d'émotivité.

2.2. Collecte de données et critères d'analyse

Afin de collecter les données pour la présente étude, nous avons utilisé comme point de départ le texte source et les formes qui y sont employées : les interjections primaires, le point d'exclamation et les verbes de parole exprimant l'intensité qui introduisent le discours direct. Ces formes peuvent se combiner pour introduire une même réplique, mais cela n'est pas obligatoire. La négation norvégienne *nei* ('non') a été placée avec les interjections primaires car, d'après la grammaire norvégienne, elle fait partie des interjections (tout comme *ja* 'oui'), à cause de son autonomie syntaxique et de son rôle dans le texte. Il apparaît ainsi que *nei* peut exprimer les états internes du locuteur, tels que : l'excitation, l'étonnement (ou la surprise), la stupeur. Il est intéressant de constater que dans les exemples rapportés dans la grammaire, le point d'exclamation n'est pas utilisé, malgré les éléments exclamatifs (par exemple l'adverbe *så* 'comme') présents dans la phrase : *Nei, så fin den tegningen er* ('Non, comme il est joli ce dessin') ; *Nei, noe så merkelig* ('Non, comme c'est étrange') (Golden et al., 1993 : 130).

En français et en italien la réponse *non* / *no* est traitée en tant que mot-phrase (*profrasi* en italien) dans le chapitre de la grammaire consacré à la négation. Dans les exemples proposés par la grammaire française, cette réponse est accompagnée d'un point ou d'un point d'exclamation (Riegel et al., 1994 : 415). En italien, la forme *no* avec un point d'exclamation est utilisée comme une réaction de surprise (Dardano, Trifone, 1997 : 181) ou comme une réaction de refus général vis-à-vis d'une situation peu agréable (*id.* : 182).

3. Analyse

Les changements principaux relevés au cours de l'analyse correspondent à trois types de stratégies : a) une modification de la forme d'émotivité, b) l'ajout d'une forme supplémentaire et c) une omission. Nous présentons ci-dessous chaque forme d'émotivité à travers un certain nombre d'exemples (3.1). Nous définissons pour chaque exemple la stratégie employée (3.2), ensuite, nous commentons les principaux changements observés (3.3). Comme nous le verrons, les traducteurs emploient des stratégies de traduction différentes, ce qui peut se traduire par la présence d'autres formes et une distribution différente dans les textes cibles. Nous nous intéresserons ici, en premier lieu, aux différentes stratégies à l'œuvre dans les traductions italienne et française.

3.1. Combinatoire des formes de l'émotivité

Selon le nombre de types de formes utilisées dans le texte source pour introduire la même réplique, on peut distinguer trois cas de figure : 1) les trois formes sont présentes (exemple 1N), 2) deux formes sont présentes ; différentes combinaisons sont possibles dans ce cas : interjection et point d'exclamation (exemple 2N), point d'exclamation et verbe (3N), et 3) une seule forme est employée : interjection (4N et 7N), verbe de parole exprimant l'intensité (5N : *ropar* 'crie'), point d'exclamation (6N). Dans les textes cible, la forme appartenant à chaque type peut être changée.

Le tableau ci-dessous présente chaque cas de figure. Dans la première colonne (nommée 'situation') de chaque tableau, nous introduisons les informations nécessaires pour comprendre l'énoncé analysé. Cela peut être la réplique précédente (*stimulus*) ou la description de la situation dans laquelle se déroule la communication. Pour économiser de l'espace, ces informations sont données en français. Dans la colonne « Texte source », le numéro (exemple 113) indique la page.

Situation	Texte source	Texte cible italien	Texte cible français
Elle voit Gunnvald pester et tempêter. Il lui crie que (...), elle n'a qu'à y rester.	Nei ! ropar Tonje. – 1N, 113.	« No! », grida Tonja. – 1It, 109.	<i>Pas question ! répond-elle sur le même ton. – 1F, 114.</i>
...le bélier furibond gronde vers elle.	Åh , det er så typisk Gunnvald å kjøpe slike jallaverår! – 2N, 111.	<i>Proprio tipico di Gunnvald comprare simili arieti scioccati! – 2It, 108.</i>	<i>Ah! C'est vraiment du Gunnvald tout craché d'acheter une bestiole enragée pareille ! – 2F, 113.</i>
Pour Tonje, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase.	Ditt hespetre! brøler Tonje nedover Heidi (...) – 3N, 175.	<i>Brutta arpia! urla. – 3It, 173.</i>	<i>Tu es complètement cinglé, ou quoi ? hurle. – 3F, 176.</i>
(Tonje raconte une histoire à Gunnvald) : ...les trois boucs Bruse l'ont carrément abandonné. (...)	Åh , mumlar Gunnvald (...). – 4N, 62.	« Ah », borbotta Gunnvald (...). – 4It, 58.	<i>Sans blague ? (le verbe de parole est omis) – 4F, 63.</i>
Je te signale que tu ne peux pas me balancer par-dessus bord.	Kan jeg ikke? ropar Jon (...) – 5N, 165.	« Ah, non posso?! », esclama (...) – 5It, 162.	<i>Ah tu crois ça ? (le verbe de parole est omis) – 5F, 166.</i>

Situation	Texte source	Texte cible italien	Texte cible français
Tonje vient à peine d'ouvrir la barrière que Gladiator lui heurte le flanc (...)	<i>Galningen har fått att synet! – 6N, 110.</i>	<i>A quel matto è tornata la vista! – 6It, 107.</i>	<i>Ouh la, l'azimuté a retrouvé la vue, on dirait ! – 6F, 112.</i>
Au Parcours de Santé, il est strictement interdit de séjourner avec des enfants, lui a répondu Klaus Hagen (...)	<i>Hæ? – sa Tonje. – 7N, 23.</i>	<i>Eh?! esclamò. – 7It, 19.</i>	<i>Quoi ?! (le verbe de parole est omis) – 7F, 25.</i>

Tableau 2 : Combinatoire des formes (exemples 1-7)

3.2. Les stratégies de traduction relevées

Les stratégies de traduction employées dans les textes cibles permettent d'intensifier ou de mitiger l'émotivité dans le message communicatif. Les verbes de parole exprimant l'intensité et le point d'exclamation sont les formes qui ajoutent des informations supplémentaires concernant le volume de la voix et l'intonation du locuteur. On peut dire que ces deux formes, en marquant les propriétés sonores, intensifient la charge émotionnelle du message. La suppression de l'une de ces formes réduit la charge émotionnelle (exemple 1F). En italien, un verbe plus intense remplace souvent le verbe neutre norvégien (7It). C'est ainsi que les propriétés sonores du message transmis sont mises en évidence. Dans le texte cible français, parmi les stratégies les plus fréquentes, on constate l'omission du verbe de parole (4F, 5F et 7F).

Le rôle des interjections semble être plus complexe, on ne peut pas le décrire seulement en termes d'intensification de l'émotivité. En français, les interjections primaires ajoutées (en 6F et 7F) se combinent souvent avec d'autres transformations. Par exemple, en (6F), la présence de l'interlocuteur actif est signalée à travers le pronom personnel *tu*, en (7F) l'expression *on dirait* porte sur une possible interprétation des actions du béliet. Dans le texte cible italien, des interjections sont souvent ajoutées aux formes *si* et *no* (par exemple *eh si*, *eh no* ; 8It et 9It ci-dessous). On peut en déduire qu'il s'agit d'une modification de la réponse négative ou positive tout court. On peut voir dans cette modification une certaine prise en compte de l'interlocuteur et de sa possible réaction.

Situation	Texte source	Texte cible italien	Texte cible français
Dorénavant, ce sera moi qui donnerai à manger à la chatte.	<i>Ne-hei! – 8N, 138.</i>	<i>Eh, no! – 8It, 135.</i>	<i>Je voudrais bien voir ça ! – 8F, 139.</i>
(...) sa nouvelle voisine tient la carabine de Gunnvald entre les mains et dégomme ces pauvres oiseaux (...)	<i>Nei, no! – 9N, 180. (lit. Non, maintenant!)</i>	<i>Eh no, questo è troppo! – 9It, 177.</i>	<i>Tu vas voir ce que tu vas voir, ma cocotte ! – 9F, 181.</i>

Tableau 3 : La traduction de *nei* (exemples 8-9)

Dans le texte cible français, des formes supplémentaires sont ajoutées (1F, 3F, 4F, 6F, 8F et 9F). Ces formes ne contribuent pas à l'intensification ou à la mitigation de l'émotivité, mais donnent une autre perspective à toute la situation communicative. Par exemple, *sans blague ?* (dans 4F) est une question qui donne à l'interlocuteur la possibilité d'intervenir. La forme *quoi* (dans 3F) ouvre également l'espace communicatif à une autre possibilité, ce qui rend la phrase moins offensante (par rapport à la version en norvégien et en italien).

3.3. Les stratégies de traduction comme illustrations du style conversationnel

3.3.1. Verbes et ponctuation

Comme on le voit, dans la même situation communicative, les formes employées pour transmettre l'émotivité varient en fonction de la langue. Le fait de recourir à ces formes spécifiques et leur combinatoire peut s'expliquer par la présence d'une sorte de grille typique de chaque langue qui forme le système d'expressivité. Les formes décrites ici font partie de ce système, lequel appartient au style conversationnel de la langue. Dans la définition du style conversationnel, proposée par D. Tannen (1982), plusieurs traits sont pris en compte, en particulier les propriétés sonores (*the use of pitch, loudness, and pacing*) et le rapport avec l'interlocuteur (ce que pourrait expliquer le mot '*listenership*' employé dans la définition de Tannen, citée ci-dessus).

Les verbes de parole et la ponctuation (en particulier, le point d'exclamation) sont utilisés pour transmettre les propriétés sonores. Mais comme on voit dans les exemples (7, 10 et 11), le verbe peut être changé dans la traduction. Par exemple, dans (7) le verbe norvégien neutre *sa* 'dit' est substitué par le verbe *esclamò*

‘exclama’ dans le texte cible italien. Ce changement peut modifier la perception de la situation communicative (y compris les relations entre les interlocuteurs et leur rapport aux mots prononcés).

Les verbes qui introduisent un même mode de réaction, mais qui varient selon la langue, présentent la situation communicative, la position des interlocuteurs et leur rapport aux mots prononcés de différentes façons. Par exemple, dans (10), dans le tableau 4, le verbe *esclamare* (10It) décrit l’extériorisation de l’état interne du locuteur. Le verbe *murmurer* (10F) suppose l’emploi de la mi-voix ou de la voix basse, la réplique apparaît presque comme un commentaire que le locuteur s’adresse à lui-même, sans qu’il ne tienne compte de la présence des interlocuteurs.

Dans le texte cible français, les points de suspension sont assez fréquents (voir les exemples 10F et 11F ci-dessous). Ce signe transmet différentes nuances émotionnelles. D’après la grammaire (Riegel et al., 1994), les points de suspension peuvent marquer « *une hésitation due à la gêne, à un scrupule ou à la recherche d’un terme exact* » ou « *le rythme de la parole du locuteur, un débit particulier déterminé par l’émotion, la timidité, la colère, la tristesse ou tout autre sentiment* » (1994 : 90). Dans les grammaires italiennes, une seule fonction des points de suspension est mentionnée : ils indiquent l’interruption du discours ou de l’énumération (Dardano, Trifone, 1997 : 625). En effet, leur emploi dans le texte cible italien est rare.

Situation	Texte source	Texte cible italien	Texte cible français
...Tonje chante (...). Les accords de violon embobélinent les paroles.	<i>Så fint, seier dama da det stilnar. – 10N, 87.</i>	« <i>Che bella</i> », - <i>esclama</i> la donna quando torna il silenzio. – 10It, 84.	Comme c’est beau... <i>murmure</i> la dame quand le silence s’est réinstallé. – 10F, 87.
Elles pénètrent dans une chambre lumineuse, agréable. Là (...) un vieux monsieur est assis dans un fauteuil.	<i>Nei</i> , men Gunnvald, seier mamma. – Kva har dei gjort med håret ditt? – 11N, 221.	« <i>Ma, Gunnvald!</i> », <i>esclama</i> mamma. « <i>cosa ti hanno fatto ai capelli?</i> » – 11It, 220.	Mais... Gunnvald..., <i>fais</i> maman. Qu’est-ce qu’ils ont fait à tes cheveux ? – 11F, 221.

Tableau 4 : Les verbes de paroles et la ponctuation (exemples 10-11)

Ainsi, dans (10 et 11), les formes employées dans le texte cible italien rendent le message communicatif plus émotionnellement intense à travers l’emploi du point d’exclamation et du verbe *esclamare*. Les points de suspension employés en français signalent une hésitation, le non-dit que le locuteur essaye de transmettre,

la recherche des mots pour exprimer l'état interne. Ceci pose la question de la valeur attribuée à la ponctuation et à la variation de ses propriétés sémantiques en fonction de la langue.

3.3.2. Les formes employées dans le discours direct

Les formes dans le discours direct caractérisent le style personnel choisi par l'auteur qui reconstruit la personnalité du sujet parlant à travers les formes employées. En même temps, ces formes appartiennent au système de la langue. Les divergences relevées dans le discours direct reconstruit dans le texte cible (par rapport au texte source) peuvent être interprétées comme caractéristiques du style conversationnel de la langue donnée. Les interjections employées dans le discours direct signalent la position du locuteur et attribuent un certain rôle (ou une certaine position) à l'interlocuteur.

D'un côté, l'emploi de certaines formes s'explique par leurs propriétés sémantiques. Par exemple, la forme *nei* est fréquente en norvégien. Elle est utilisée, non seulement pour exprimer le désaccord en réponse à une question, mais aussi pour exprimer le refus, ou un désaccord avec les actions ou les mots de l'interlocuteur, ou encore pour exprimer la surprise (comme dans les exemples ci-dessus, tirés de la grammaire).

D'un autre côté, le choix des formes dans un même contexte d'emploi comporte certaines conséquences pour le locuteur et l'interlocuteur engagés dans la communication. D'après les grammaires, les formes *no* (it) et *non* (fr) peuvent être employées pour exprimer le désaccord ou le refus. Cependant, elles sont rarement employées pour traduire *nei* dans ce cas. En français, la négation est omise, la présence des interlocuteurs actifs est marquée explicitement par les pronoms (dans 8F, *je* souligne la prise de position du locuteur ; dans 9F, *tu* et le vocatif *ma cocotte* sont orientés vers l'interlocuteur). En italien, à la négation *no* l'interjection primaire *eh* est ajoutée.

Conclusion

Ainsi, nous avons observé comment change la forme du message communicatif construit dans une même situation, en fonction de la langue employée. L'étude effectuée confirme l'idée générale selon laquelle les formes linguistiques, employées dans la situation communicative, et les propriétés prosodiques du message varient d'une langue à l'autre et peuvent être interprétées comme un moyen d'accès à la personnalité du sujet parlant. Les formes exprimant l'émotivité et les moyens

utilisés dans les dialogues transcrits pour la transmettre sont *a priori* universels, mais ils sont utilisés différemment dans les trois langues étudiées.

Parmi les traits importants pour transmettre l'émotivité en italien, nous avons relevé les propriétés sonores du message communicatif transmises dans les dialogues transcrits à travers les verbes de parole et la ponctuation. Nous avons vu qu'en italien le verbe de parole exprimant l'intensité et le point exclamatif remplacent souvent les formes neutres employées dans le texte source norvégien. En français, le verbe de parole est fréquemment omis et les points de suspension apparaissent dans plusieurs situations pour transmettre un éventail de sentiments dont l'interprétation peut varier selon la situation.

Nous avons observé également comment le changement des formes employées dans le discours direct peut reconstruire la situation communicative en rétablissant les rapports entre les locuteurs participant à la communication et les mots employés. Par exemple, en français, on note la présence de plusieurs expressions dans lesquelles la présence du locuteur et de l'interlocuteur est marquée à travers les pronoms ou les formes qui spécifient le statut des mots ou le rapport entre les interlocuteurs (notamment dans 3F-6F, 8F et 9F). En italien, l'ajout des interjections permet d'ouvrir un espace de négociation, et ainsi de souligner l'interaction entre les participants. Ainsi, la modification des formes comporte des conséquences pour l'interprétation du message communicatif, car les formes employées marquent les changements dans les rapports qui s'instaurent entre les trois composantes du schéma communicatif : S0 - mots - S1. Le caractère de ces changements peut être analysé séparément pour chaque forme. Une étude plus détaillée focalisée sur les formes spécifiques et sur leur combinatoire peut approfondir notre vision des traits typiques du procès communicatif caractéristiques de chaque langue.

Bibliographie

- Axelsson, M., Lindgren, Ch. 2021. « Oversättning av kraftuttryck i de franska och svenska översättningarna av Maria Parrs *Keeperen og havet* ». *Barnboken: Journal of Children's Literature Research*, n° 44, p. 1-20.
- Bettoni, C. 2006. *Usare un'altra lingua: guida alla pragmatica interculturale*. Roma: Edizioni Laterza.
- Brumme, J., Espunya, A. 2012. Background and justification: research into fictional orality and its translation. In: J. Brumme et A. Espunya (dir.), *The Translation of Fictive Dialogue*. Amsterdam, New York : Rodopi, p. 7-31.
- Culioli, A. 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, vol. 1. Paris : Ophrys.
- Dardano, M., Trifone, P. 1997. *La nuova grammatica della lingua italiana*. Bologna: Zanichelli.
- Demonet, M. L. 2006. « Eh/hé : l'oralité simulée à la renaissance ». *Languages*, n° 161, p. 57-72.

- Dewaele, J. M. 2016. « Why do so many bi- and multilinguals feel different when switching languages? ». *International Journal of Multilingualism*, n° 13(1), p. 92-105.
- Dewaele, J. M., Pavlenko, A. (dir.) 2004. « Languages and emotions: a crosslinguistic perspective ». *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, n° 25(2), special issue.
- Ducard, D., Normand, C. (dir.) 2006. *Antoine Culioli. Un homme dans le langage*. Paris : Ophrys.
- Franckel, J.J. Formes impératives de *dire* : *disons, dis, dites* et leurs variantes. In : L. Rouanne et J.Cl. Anscombre (dir.), *Histoires de dire. Petit glossaire des marqueurs formés sur le verbe dire*. Bern : Peter Lang, p. 131-154.
- Gaias, L. M., Räikkönen, K., Komsu, N., Gartstein, M.A., Fisher, P.A., Putnam, S.P. 2012. « Cross-cultural temperamental differences in infants, children, and adults in the United States of America and Finland ». *Scandinavian Journal of Psychology*, n° 53(2), p. 119-128.
- Golden, A., Mac Donald, K., Ryen, E. 1993. *Norsk som fremmedspråk. Grammatikk*. Oslo: Universitetsforlaget.
- Johansen, H. 2018. « La traduzione degli elementi culturali nella letteratura per bambini ». *Oslo Studies in Language*, n° 10(1), p. 41-65.
- Khachaturyan, E. 2021. « Caratteristiche sonore del messaggio comunicativo nei dialoghi trascritti: uno studio del verbo italiano *esclamare* e del verbo norvegese *å utbryte* ». *Status Quaestionis*, n° 21, p. 61-85.
- Koch, P., Oesterreicher, W. 1990/2011 (1^e/2^e éd.) *Gesprochene Sprache in der Romania*. Berlin: De Gruyter.
- Lachlan Mackenzie, J., Alba-Juez, L. (dir.) 2019. *Emotion in Discourse*. Amsterdam/ Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Nencioni, G. 1983. *Di scritto e di parlato. Discorsi linguistici*. Bologna: Zanichelli.
- Panicacci, A., Dewaele, J. M. 2017. « 'A voice from elsewhere': acculturation, personality and migrants' self-perceptions across languages and cultures ». *International Journal of Multilingualism*, n° 14(4), p. 419-436.
- Pavlenko, A. 2006. Bilingual selves. In: A. Pavlenko (dir.), *Bilingual Minds: Emotional Experience, Expression, and Representation*. Bristol: Multilingual Matters, p. 1-33.
- Riegel, M., Pellat, J.-Ch., Rioul, R. 1994. *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF.
- Rothbart, M. K. 2007. « Temperament, Development, and Personality ». *Current Directions in Psychological Science*, n° 16(4), p. 207-211.
- Rothbart, M. K., Derryberry, D. 1981. Development of Individual Difference in Temperament. In: M.E. Lamb et A.L. Brown (dir.), *Advances in Developmental Psychology*. Hillsdale. NJ: Lawrence Erlbaum Associates, p. 37-86.
- Spitzer, L. 2007. *La lingua italiana del dialogo*. Milano: Il Saggiatore. / 1922. *Italianische Umgangssprache*.
- Stange, U. 2016. *Emotive interjections in British English: A corpus-based study on variation in acquisition, function and usage*. Amsterdam: Benjamins.
- Tannen, D. 1981. « Indirectness in discourse: Ethnicity as conversational style ». *Discourse Processes*, n° 4, p. 221-238.
- Wierzbicka, A. 1992. « The semantics of interjection ». *Journal of Pragmatics*, n° 18, p. 159-192.
- Wilkins, D. P. 1992. « Interjections as deictics ». *Journal of Pragmatics*, n° 18, p. 119-158.

Notes

1. « when I am using Italian, especially, I am more emotional and use my hands more. My husband has also commented that I adopt the Icelandic attitudes when I am using Icelandic, especially when speaking to officials ».

2. « when I speak Italian I feel more passionate and I talk loud while gesturing at the same time. When I speak English I tend to be more emotionally controlled, trying to speak more quietly and I don't move my hands as much ».

3. « It appears that languages differ in the kinds of emotions which they have found worthy of encoding in special interjections. For example, some languages appear to have special interjections in the domain of fear, others in the domain of anger, and yet others in the domain of sadness and distress. In addition to qualitative differences of this kind, there are also important quantitative differences. Firstly, some languages appear to have much larger sets of primary interjections than others. Secondly, the interjections used in different languages differ greatly in frequency » (Wierzbicka, 1992: 189).



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

La représentation des émotions dans les proverbes français/lettons/russes

Olga Billere

Université de Lettonie, Lettonie

olga.billere@lu.lv

<https://orcid.org/0000-0001-9416-7773>

Reçu le 01-03-2022 / Évalué le 21-05-2022 / Accepté le 30-06-2022

Résumé

L'article est consacré aux proverbes extraits d'un corpus parallèle de la langue française, lettone et russe, dans lesquels les émotions sont exprimées d'une manière ou d'une autre, plus particulièrement aux unités qui traitent les émotions de base : joie, tristesse, colère, peur, aversion et surprise. On s'intéresse ici aussi bien aux traits spécifiques que la sagesse populaire attribue aux émotions qu'au lexique affectif et émotionnel des unités en question (interjections, verbes de sentiments, suffixes diminutifs, etc.).

Mots-clés : proverbe, émotion, lexique affectif

The representation of emotions in French/Latvian/Russian proverbs

Abstract

The article is devoted to proverbs extracted from the parallel corpus of the French, Latvian and Russian language where the emotions are expressed in one way or another, in particular to the units dealing with basic emotions: joy, sadness, anger, fear, aversion and surprise. Here we study both specific features that popular wisdom attributes to emotions and the affective and emotional lexicons of the units in question (interjections, verbs of feelings, diminutive suffixes, etc.).

Keywords: proverb, emotion, affective lexicon

Introduction

Comme le signale Jean-Claude Anscombre (2012 : 21), « [l]es proverbes et plus généralement les formes sentencieuses sont depuis peu l'objet des soins des linguistes, après avoir été longtemps ignorés ». En général, les études parémiologiques, c'est-à-dire consacrées aux proverbes, se rencontrent dans les annexes de certains travaux d'ethnologie ou tiennent lieu de complément aux études littéraires. La renaissance de l'intérêt des linguistes pour ces formes sentencieuses est

due en tout premier lieu à Louis Combet (1971) et à Julia Sevilla Muñoz (1987). C'est en ce qu'ils représentent une catégorie linguistique à part entière que les proverbes intéressent Jean-Claude Anscombre. Celui-ci s'est attaché à les définir, en mettant à jour les schémas métriques et rythmiques que l'on retrouve dans ces unités (Anscombre, 2000) et en étudiant leur mode de fixation dans le langage (Anscombre, 2003 ; voir aussi Mejri, 2013). Il convient ici aussi de mentionner Georges Kleiber (2000), qui a abordé pour sa part l'analyse des structures sémantiques des proverbes. Les recherches portant sur la généricité des unités proverbiales (Perrin, 2000), sur leurs stéréotypies (Michaux, 1999), sur les concepts et les images transmis par les proverbes allemands, français et bétés (Zouogbo, 2008) ont rompu avec la tradition qui consistait à subsumer les proverbes sous la catégorie des phénomènes purement « folkloriques », en les recentrant dans le champ linguistique (Anscombre, 2012 : 9-10). Dans les traditions russe et lettonne, les proverbes intéressent avant tout les folkloristes et les ethnologues, lesquels se sont avant tout focalisés sur des études comparatives (Kokare, 1980), mais aussi les sémiologues qui ont quant à eux proposé des typologies logico-sémiotiques selon des situations modelées dans des unités proverbiales (Permiakov, 1988). Il convient également de mentionner, toujours dans les traditions russe et lettonne, les travaux parémiographiques (Zhukov, 1998) et phraséologiques qui touchent par exemple à l'aspect cognitif du phénomène proverbial (Naciscione, 2020). Ces approches trouvent à se perpétuer, de nos jours, au sein des écoles doctorales dont les centres d'intérêts sont la découverte du patrimoine parémiologique de la Fédération de Russie (Ojnotkina, 2012) ou la représentation des phénomènes socioculturels dans le corpus proverbial du XIX^e siècle (Mudraja, 2021).

Les moyens auxquels les proverbes recourent pour parler des émotions sont mentionnés par Jean-Claude Anscombre (2000), dans les études consacrées aux traits spécifiques de la syntaxe des unités proverbiales, et par Jean-Philippe Zouogbo (2008) dans sa monographie abordant le symbolisme des images parémiologiques. La composante émotionnelle des proverbes dans les langues russe et lettonne relève essentiellement des études culturologiques comme celle de Valerij Danilenko (2017) sur l'image du monde.

La présente contribution porte en premier lieu sur les proverbes dans lesquels les émotions sont mentionnées de différentes manières ; en second lieu, elle s'attache à prendre en compte le lexique émotionnel des unités en question.

1. Corpus et méthodologie

Les unités qui constituent la liste des énoncés sentencieux à étudier sont compilées à partir de sources documentaires écrites, phraséologiques et parémiologiques (Dournon, 1993 ; Maloux, 1995 ; Zimin, Spirin, 2008), ainsi qu'à partir des ouvrages consacrés aux proverbes cités dans la bibliographie.

La sélection s'opère ici en plusieurs étapes : il s'agit tout d'abord de définir des critères stricts de ce qu'est un proverbe - caractère sentencieux, concision, fixité formelle et sémantique (Anscombe, 2003 ; Sevilla Muñoz, 2004) - ; il s'agit ensuite de choisir les proverbes qui s'articulent autour des lexèmes relatifs à l'expression des émotions en question, c'est-à-dire des mouvements de l'âme, des phénomènes comportementaux et expérientiels qui sortent de l'ordinaire, et de structurer la typologie des unités d'après des motifs actifs exploités (Vizetti, Cadiot, 2006). L'étape finale de notre étude aura pour objet la comparaison des données obtenues.

Afin de compiler le corpus parallèle en trois langues (français, letton et russe), nous avons emprunté une série de techniques traductologiques établies par Sevilla Muñoz : la technique *actantielle*, qui consiste à trouver l'équivalent du proverbe en tenant compte de qui fait l'action dans l'unité en question, la technique *thématique* qui décode l'idée-clé du proverbe, la technique *synonymique* et la technique *hyperonymique*. Les deux dernières consistent à grouper les proverbes ayant le même sens pour découvrir les équivalents littéraux et les équivalents conceptuels et à proposer comme équivalent un proverbe de sens général (Sevilla Muñoz, 2004).

Comme l'indiquent Anna Tcherkassof et Nico H. Frijda : « Aucune définition ne pourra jamais inclure tous les exemplaires émotionnels, car il est impossible de fournir des descriptions uniformes complètes de la “tristesse”, de la “colère”, de la “peur”, de la “honte”, et de leurs équivalents » (Tcherkassof, Frijda, 2014 : 530). Le choix des émotions, dans ce travail particulier, se fonde sur la théorie dite des « émotions de base » : joie, tristesse, colère, peur, surprise, dégoût (Ekman, 1999).

Nous allons nous intéresser aux proverbes qui ont comme dénominateur commun les mots suivants.

- Pour la joie, ce sont les mots *joie, joyeux, jouir*, en français (fr.) ; *prieks* [joie], *priecīgs* [joyeux], *priecāties* [jouir] en letton (lv.) ; *radost'* [joie], *rad* [joyeux], *radovat'* [jouir] en langue russe (ru.).
- Pour la tristesse, se sont *tristesse, triste, attrister, s'attrister* (fr.) ; *bēdas* [tristesse], *bēdīgs* [triste], *bēdāties* [être triste] (lv.) ; *grust'* [tristesse], *pechal'* [tristesse], *grustnij* [triste], *pechal'nij* [triste], *grustit'* [être triste], *pechalit'sja* [s'attrister] (ru.).
- Pour la peur : *peur, peureux, avoir peur* (fr.) ; *bailēs* [peur], *bailīgs* [peureux], *baidīties* [avoir peur] (lv.) ; *strah* [peur], *strashnij* [effroyable], *strashit'* [faire peur] (ru.).
- Pour la colère : *colère, en colère, se mettre en colère* (fr.) ; *dusmas* [colère], *dusmīgs* [en colère, fulminant], *dusmoties* [se mettre en colère] (lv.) ; *gnev* [colère], *gnevnij* [furieux], *gnevit'* [rendre furieux] (ru.).

- Pour la surprise : *surprise, surpris, surprendre* (fr.) ; *pārsteigums* [surprise] et *izbrīna* [étonnement], *pārsteigts* [surpris] et *izbrīnīts* [étonné], *pārsteigt* [surprendre] et *izbrīnīt* [étonner] (lv.) ; *udivlenije* [étonnement, surprise], *udivlennij* [étonné, surpris], *udivit'* [étonner], *divit'sja* [s'étonner] (ru.).
- Pour l'aversion : *dégoût, dégoûtant, dégoûter, haine, haïr, mépris, méprisant, mépriser* (fr.) ; *naids* [haine], *naidīgums* [mépris], *nīst* [haïr, mépriser] (lv.) ; *nenavist'* [haine], *nenavistnij* [haïssable], *nenavidet'* [haïr] (ru.).

Il convient de signaler que les proverbes admettent souvent des déviations lexicales afin de respecter des schémas rimiques et rythmiques. Ainsi, le lexème *joie* de l'unité (1a) est remplacé par *allégresse* (1b), joie très vive, afin de respecter la disposition de sons identiques à la finale de chaque partie de la structure binôme :

(1a) *Un jour de joie, et dix de chagrin.*

(1b) *Un jour d'allégresse, et dix de tristesse.*

La présente étude ne se restreint pas aux unités proverbiales possédant un équivalent dans les trois langues mentionnées ; les proverbes lettons et russes qui n'ont pas d'équivalent sont accompagnés d'une version littérale en français et d'une traduction proposée par nous. Dans le cas où il existe en français, l'équivalent des proverbes lettons et russes est également cité.

2. Les émotions dans les proverbes

Les énoncés sentencieux que nous proposons d'étudier dans cette contribution, extraits du corpus parallèle - qui contient dans son intégralité 2 132 unités en langue française, 2 052 unités en letton et 2 259 unités en russe - forment une liste de 68 parémies françaises, 202 parémies lettones et 184 parémies russes, dans lesquelles sont attestés les lexèmes mentionnés ci-dessus.

On retrouve dans les systèmes proverbiaux des langues française, lettone et russe toutes les émotions que Paul Ekman (1999) définit en tant qu'émotions de base.

	français	letton	russe
joie	14	57	68
tristesse	11	61	36
colère	11	34	26
peur	12	44	37
aversion	20	6	14
surprise	-	-	3
AU TOTAL	68	202	184

Tableau 1 : Les émotions de base dans les proverbes du corpus parallèle

Comme le montre le tableau ci-dessous, 68 unités du corpus russe, 57 unités du corpus letton et 14 unités du corpus proverbial français mentionnent la joie ; 61 unités du corpus letton, 36 unités du corpus russe et 11 unités du corpus français la tristesse ; 44 unités lettones, 37 russes et 12 françaises la peur ; 34 unités lettones, 26 unités russes et 11 unités françaises la colère, et 20 unités françaises, 14 unités russes et 6 unités lettones l'aversion. En ce qui concerne la surprise, cette émotion ne se manifeste que dans trois proverbes en langue russe.

Force est de constater que les langues lettone et russe possèdent plus d'unités traitant des émotions que la langue française - 10 % et 8 % de la totalité des unités contre 3 %. La proportion de proverbes consacrés à chaque émotion en particulier est plus ou moins comparable dans le cas de la langue française (29 % pour l'aversion, 21 % pour la joie, 18 % pour la peur, 16 % pour la tristesse et la colère, 0 % pour la surprise), tandis que les proverbes en rapport avec la tristesse et la joie dominent en letton (30 % pour la tristesse, 28 % pour la joie, 22 % pour la peur, 17 % pour la colère, 3 % pour l'aversion et 0 % pour la surprise) et en russe (37 % pour la joie, 20 % pour la tristesse et la peur, 14 % pour la colère, 7 % pour l'aversion et 2 % pour la surprise).

Si l'on évalue les unités sur l'échelle « émotions positives/négatives », ce sont, en letton, 145 unités émotives qui peuvent être qualifiées de négatives et 57 qui peuvent être qualifiées de positives (72 % vs 28 %), contre, respectivement, 116 et 68 (63 % vs 37 %) en russe, et 54 et 14 (79 % vs 21 %) en français.

2.1. La joie

En examinant le corpus des proverbes recueillis qui traitent des émotions positives, nous avons constaté que, parmi toutes les émotions, l'état émotionnel joyeux est souhaité, la joie étant considérée comme allant de soi. Les unités des trois langues soulignent la brièveté de la joie, le caractère passager de cette émotion :

- (2) *La joie est toujours de courte durée.*
- (3) *Nav tādu prieku, kas neapnīk.* [litt. : Il n'y a pas de telle joie, qui n'embête ; trad. : Il n'y a pas de joie qui ne s'épuise pas]
- (4) *Net radosti vechnoj, ni pechali beskonechnoj.* [litt. et trad. : Il n'y a pas de joie éternelle ni de tristesse durable]

Les unités proverbiales insistent sur la valeur de la joie qui remplit le cœur et détaillent parfois la source de l'émotion, comme par exemple, l'esprit méchant qui

nuit à ceux qui l'entourent (5), le juste retour des choses (6), la découverte d'un trésor (7), etc. :

(5) *De grande malice, courte joie.*

(6) *Prieks ir taisnību darīt.* [litt. : La joie est de faire la vérité ; trad. : La joie est de rendre la justice]

(7) *Tot budet rad, kto najdet klad.* [litt. et trad. : Celui qui trouvera un trésor sera joyeux]

Il est à noter que dans les proverbes, la joie est toujours accompagnée, précédée ou suivie, soit de la tristesse, soit du malheur - parfois par l'infortune :

(8) *La joie a toujours quelque larme où son éclair se noie.*

(9) *Après le chagrin vient la joie.*

(10) *Prieki un asaras vienā kulītē.* [litt. : La joie et les larmes sont dans un paquet ; trad. : La joie et les larmes sont dans le même paquet]

(11) *Pēc priekiem nāk bēdas.* [litt. et trad. : Après la joie arrive la tristesse]

(12) *Kur prieki, tur bēdas.* [litt. : Où joie, là tristesse ; trad. : Où est la joie, se trouve de la tristesse]

(13) *Net radosti bez pechali.* [litt. et trad. : Il n'y a pas de joie sans tristesse]

sauf quelques unités affirmant que :

(14) *Radost' gorju ne poputchik.* [litt. et trad. : La joie n'est pas le compagnon du chagrin]

En ce qui concerne les épithètes, les attributs et les verbes d'état adjoints au substantif *joie*, ils se rapportent souvent au champ lexical du silence :

(15) *La véritable joie est tranquille et sans bruit.*

(16) *Radost' molchit, gore krichit.* [litt. et trad. : La joie se tait, le malheur crie]

à l'exception de deux unités, l'une en langue française, l'autre en langue lettone :

(17) *La joie est babillarde.*

(18) *Kas priecīgs, tas runīgs.* [litt. : Qui joyeux, celui bavard ; trad. : Qui est joyeux, est bavard]

Après avoir examiné les proverbes en rapport avec la joie, seule émotion purement positive, explorons les états affectifs opposés.

2.2. La tristesse

Dans le cas des émotions négatives, il convient de souligner que la psychologie reconnaît divers degrés de résignation : tristesse, chagrin, angoisse, etc. (Wierzbicka, 1999 : 68), alors même que les proverbes ne font pas vraiment cette distinction. Ainsi, dans la langue française, il existe des variantes d'unités proverbiales dans lesquelles « *tristesse* » (2) est remplacé par « *chagrin* » (1). Comme pour les deux autres langues, en letton (19), (20) et en russe (21), (22) :

- (19) *Viena nelaime nav nelaime*. [litt. et trad. : Un malheur n'est pas le malheur]
- (20) *Viena bēda nav bēda*. [litt. : Un chagrin n'est pas le chagrin ; trad. : Un seul chagrin n'est pas un chagrin]
- (21) *Druz'ja poznajutsja v bede*. [litt. : Les amis se découvrent dans le chagrin ; trad. : C'est dans le chagrin que l'on reconnaît ses vrais amis ; fr. : L'amitié se révèle dans la peine]
- (22) *Druz'ja poznajutsja v neschast'e*. [litt. : Les amis se découvrent dans le malheur ; trad. : C'est dans le malheur que l'on reconnaît ses vrais amis ; fr. : L'amitié se révèle dans la peine]

En psychologie, processus plutôt qu'état, le chagrin se trouve à mi-chemin entre la tristesse (acceptation) et la détresse (inacceptation) et perdure. La tristesse, considérée comme moins « intense », se caractérise par des souffrances morales peu profondes et implique un état de courte durée (Wierzbicka, 1999 : 66). Contrairement à la façon d'envisager ces concepts en psychologie, dans le corpus proverbial, la tristesse peut perdurer, comme dans l'exemple (2) ou être perçue comme ayant une durée excessive (23), (24). Pour accentuer la durée de cette émotion négative les proverbes, comme nous le voyons, s'attachent à contraster les espaces de temps réservés à la joie et à la tristesse, tant quantitativement (une journée est opposée à cent jours) que qualitativement. Dans notre cas, la tristesse influe sur le dynamisme du quotidien, le ralentit :

- (23) *Viena bēdu diena ir garāka, nekā simts prieku dienas*. [litt. et trad. : Un jour de chagrin est plus long que cent jours de joie]
- (24) *Bēdu pilnās dienas virzās lēni*. [litt. : Remplies de tristesse les journées passent lentement ; trad. : Les journées remplies de tristesse passent lentement]

En plus d'exprimer la continuité de la tristesse, la sagesse populaire attribue plusieurs propriétés spécifiques à ce type d'émotion :

1) l'importance du fait que la tristesse ou le chagrin soient partagés pour pouvoir être surmontés plus facilement. Cette particularité de la tristesse est attestée par les proverbes de toutes les langues étudiées (25), (26), (27), exception faite d'une recommandation tirée du corpus français (28), qui suggère d'éviter de partager la tristesse pour ne pas l'infliger à autrui :

(25) *Le chagrin confié perd de son amertume.*

(26) *Dalītas bēdas ir pusbēdas, dalīti prieki ir divkārsī.* [fr. : Une tristesse partagée est une demi-tristesse, une joie partagée est une double joie]

(27) *Razdelennaja radost' - dvojnaja radost', razdelennoe gore - polovina gorja.* [fr. : Une joie partagée est une double joie, un chagrin partagé est un demi-chagrin]

(28) *N'attriste pas autrui par ta tristesse.*

2) la non-productivité de tous les types d'émotions douloureuses. Excepté un proverbe letton qui insiste sur l'effet positif de l'ennui, notamment sur sa vertu pédagogique (31), le reste du corpus proverbial est unanime en ce qui concerne l'absence des bienfaits de l'état de tristesse (29), (30) :

(29) *De tristesse et d'ennui, nul fruit.*

(30) *Grust'ju morja ne vycherpaesh'.* [litt. : La tristesse la mer ne séchera pas ; trad. : La tristesse ne permet pas de sécher la mer]

(31) *Bēdas māca dievu lūgt.* [litt. : La tristesse apprend à prier Dieu]

2.3. La colère

Dans les trois langues étudiées, la colère est condamnée par l'opinion proverbiale (32), (33), surtout si cette émotion ne fait pas office de réponse à un mal précédemment subi. La colère, comme la tristesse, n'est pas productive (34), en plus d'être nuisible à la santé (35). Les effets délétères de la colère ici mentionnés sont contestés par une seule unité de la langue lettonne (36). En outre, l'émotion de colère est perçue comme une marque de faiblesse (37), (38) et fait figure de mauvaise conseillère (39), (40), (41) :

(32) *La colère est démente quand elle est sans puissance.*

(33) *Gnev - oruzhie bessilija.* [litt. : La colère - l'arme d'impuissance ; trad. : La colère est l'arme d'impuissance]

- (34) *Ātras dusmas labu nenes.* [litt. : La colère vive n'apporte pas de bien]
- (35) *Gnev cheloveku sushit kosti i rushit serdce.* [litt. : La colère sèche les os et détruit le cœur]
- (36) *Kas dusmīgs, tas laimīgs.* [litt. : Qui en colère, celui heureux ; trad. : Qui est en colère est heureux]
- (37) *Céder à la colère est marque de faiblesse.*
- (38) *Kurš savas dusmas pārvar, mēdz būt stiprs.* [litt. : Qui surmonte la colère, peut être fort]
- (39) *De tous les conseillers la colère est le pire.*
- (40) *Dusmas ir sliktas padomu devējas.* [fr. : La colère est mauvaise conseillère]
- (41) *Gnev - plohoj sovetchik.* [fr. : La colère est mauvaise conseillère]

Les proverbes des trois langues étudiées insistent sur le fait que, pour adoucir ou vaincre cette émotion destructrice, le meilleur remède est un discours réconfortant (42) ou un acte de soumission (43) :

- (42) *Petit homme abat grand chêne, et douces paroles grande colère.*
- (43) *Pokornoe slovo gnev ukroshhaet.* [litt. : Une douce parole apaise la colère]

2.4. La peur

Dans le corpus proverbial de toutes les langues étudiées, la peur se définit avant tout par son caractère insurmontable et incontrôlable. Des nuances s'y ajoutent souvent. Ainsi en français, l'émotion de peur est un élément destructeur, elle est comparée à une maladie incurable (44). En letton, la peur est qualifiée d'« inépuisable » et d'« inextirpable » (45), en langue russe de « paralysante » (46) :

- (44) *On peut guérir du mal, mais non pas de la peur.*
- (45) *Bailes ar slotas kātu neizdzīsī.* [litt. : La peur par le manche à balai tu ne chasseras pas ; trad. : On ne peut pas chasser la peur avec un manche à balai]
- (46) *Strah obujaet - rasterjaesh'sja.* [litt. : Si la peur t'envahit - tu t'effareras]

La peur a tendance à surestimer le danger. Dans les unités de la langue française et russe, ce qui est crucial, c'est, non pas l'objet qui suscite la peur, mais ses dimensions exagérées (47), (49) qui hypnotisent la personne concernée. En letton, on s'effraie de choses anodines (48). Ponctuellement, l'image est accentuée par

certaines manifestations de la peur, notamment par les symptômes externes de cette émotion (50) et (51) :

- (47) *On crie toujours le loup plus grand qu'il n'est.*
- (48) *Bailīgs pats no savas ēnas mūk.* [litt. : Peureux lui-même fuit son ombre ; trad. : Peureux fuit son ombre]
- (49) *U straha glaza veliki.* [litt. : La peur a de gros yeux ; fr. La peur grossit les objets]
- (50) *No bailēm aste izšāvusies.* [litt. : Le poil de sa queue se hérisse de la peur]
- (51) *Strah na tarakan'ih nozhkah hodit.* [litt. : La peur marche à pattes de cafard ; trad. : Celui qui a peur, se déplace à une vitesse impressionnante]

Si la tristesse et la colère sont perçues comme maléfiques, il s'avère que l'émotion de peur manifeste une dichotomie bon/mauvais, habituelle pour les unités proverbiales. Ainsi, en langue lettone, la peur peut avoir des conséquences bénéfiques (52) aussi bien que maléfiques (53), tandis que dans le corpus proverbial du français la peur apparaît plutôt comme une chose utile (54) ou comme une source de motivation (55). Les unités russes estiment que la peur est plutôt nuisible (56) :

- (52) *Bailēm vieglas kājas.* [litt. : À la peur de légères jambes ; trad. : La peur a des jambes légères]
- (53) *Kam bailes no ienaidnieka, tas draugam nav vērts.* [litt. : Celui qui a peur de l'ennemi n'a pas de valeur pour un ami]
- (54) *Un peu de peur grand mal évite.*
- (55) *La peur a bon pas.*
- (56) *Gde strah, tam i prinuzhdenie.* [litt. : Où peur, là et la contrainte ; trad. : Là où est la peur, il y a la soumission]

2.5. La surprise

Il est intéressant de constater que les parémies évoquant la surprise sont très rares dans les corpus proverbiaux des trois langues ; nous n'en avons trouvé que trois, toutes en langue russe :

- (57) *Chto tomu divit'sja, chto zemlja vertitsja.* [litt. : À quoi bon être étonné que la terre tourne]

- (58) *Jeko divo - u svin'i pjatakom rylo*. [litt. : Quelle merveille - le porc a un groin comme mufle ; trad. : Quelle merveille que le mufle du cochon soit un groin]
- (59) *Ljudej ne udivish', hot' sebja umocjeish'*. [litt. : Les gens ne seront pas étonnés bien que tu sois exténué]

Il faut également préciser que les exemples (57) et (58) ont le sens de : « pas la peine de s'étonner devant ce qui est évident/naturel ».

2.6. L'aversion

En ce qui concerne l'aversion, elle est souvent perçue, en psychologie, comme hyperonyme de réactions émotionnelles telles que le mépris, le dégoût et la colère ; la haine est qualifiée de sentiment et non d'émotion. Le trait distinctif de l'émotion est qu'elle dure de quelques secondes à quelques minutes (Ekman, 1999 : 51). Dans le corpus proverbial de la langue française portant sur l'aversion, les unités qui mentionnent la haine sont aussi nombreuses que les unités qui parlent du sentiment de mépris et de dégoût (41 %, 33 % et 26 %), tandis que les unités en langue lettone font la part belle au sentiment de haine (-75 %) :

- (60) *La haine veille et l'amitié s'endort*.
- (61) *Où vit l'amour de Dieu, la haine n'a point place*.
- (62) *L'homme digère tout, excepté le mépris*.
- (63) *Trop de bonté souvent enfante le mépris*.
- (64) *Après le goût, le dégoût*.
- (65) *Nav nākotnes tam, kurš četrdesmit gadu vecumā izraisa naidīgumu pret sevi* [litt. : Pas de futur à celui, qui à l'âge de 40 ans provoque la haine contre soi ; trad. : Celui qui à 40 ans provoque de la haine n'a pas d'avenir]

Il convient d'ajouter que, d'une manière générale, en langue lettone, il existe relativement peu d'unités traitant de l'aversion. Dans le corpus proverbial du russe, l'émotion d'aversion n'est pas mentionnée, les unités proverbiales privilégiant la haine (-93 %). De plus, la langue russe ne possède presque pas d'unités qui parlent directement du mépris.

- (66) *Ot ljubvi do nenavisti – odin shag*. [fr. : De l'amour à la haine, il n'y a qu'un pas]

Le plus souvent les proverbes mettent en jeu le sentiment du mépris, en rabaissant l'autre, pour qualifier les personnes qui :

1) indiquent à l'autre qu'il n'est pas lui-même irréprochable :

(67) *C'est l'hôpital qui se moque de la charité.*

(68) *Lai nu kuram govs mautu, bet tava klusētu.* [litt. : Que la vache d'autrui beugle, la tienne doit se taire ; fr. : C'est l'hôpital qui se moque de la charité]

(69) *Ch'ja by ne rychala, a svoja by molchala* [litt. : Que l'autrui grogne, tu dois te taire ; fr. : C'est l'hôpital qui se moque de la charité]

(70) *On voit la paille dans l'œil de son voisin mais pas la poutre dans le sien.*

(71) *Cita acī skabargu meklē, savā baļķi neredz.* [litt. : Dans l'œil d'autrui on cherche l'écharde, dans le sien on ne voit pas la poutre ; trad. : On cherche l'écharde dans l'œil d'autrui, mais on ne voit pas la poutre dans le sien]

(72) *V chuzhom glazu solominku vidit, a v svojom - brevno ne zamechaet.* [litt. : Dans l'œil d'autrui on voit la paille, mais dans le sien, on ne remarque pas la bûche ; trad. : On cherche la paille dans l'œil d'autrui, et on ne remarque pas la bûche dans le sien]

2) mettent l'autre à sa place socialement parlant. Pour ce faire, les proverbes comparent souvent les attributs communs aux individus d'une même classe sociale - les revenus, la profession, etc. C'est par exemple le cas lorsque la hiérarchie sociale est signalée par l'opposition des matières utilisées pour confectionner les vêtements, comme la toile de jute et la fourrure :

(73) *Na rogozhe sidja, o soboljah ne rassuzhdajut* [litt. : Assis sur une natte on ne disserte pas sur les zibelines]

3) se distinguent nettement des autres membres de la société. Pour accentuer cette distinction, tout comme es contes, les proverbes recourent aux images du monde animalier. Les unités proverbiales peuvent confronter les représentants d'une même famille partageant la même l'aire de répartition, dans notre cas, des corvidés (74) et des canidés (76), ou les animaux de familles différentes (75).

(74) *On a jamais vu une pie avec un corbeau.*

(75) *Gus' svin'e ne tovarishh.* [litt. : L'oie au cochon n'est pas un ami ; trad. : L'oie n'est pas l'ami du cochon. fr. : On a jamais vu une pie avec un corbeau]

- (76) *Lezet v volki, a hvost sobachij.* [litt. : Il se mêle aux loups mais sa queue est celle d'un chien]

Dans les cas susmentionnés, l'émotion (ou le sentiment) est souvent directement nommée dans le texte qui précède l'unité proverbiale ou qui lui succède :

- (77) *Jestik fyrknul i vyshel. Ego spina vyrazhala prezrenie i nadmennost' aristokrata.* - *Gus' svin'e ne tovarissh, - vzdohnul Obnorskij i otpravilsja vsled za « gusem » v kuhnju* [litt. : Estik a renâclé et est sorti. Son dos exprimait le mépris et l'arrogance d'un aristocrate. - L'oie n'est pas l'ami du cochon, a soupiré Obnorsky ; et a suivi « l'oie » dans la cuisine ; trad. : Estik a renâclé et est sorti. Son dos exprimait le mépris et l'arrogance d'un aristocrate. - On n'a jamais vu une pie avec un corbeau, a soupiré Obnorsky ; et a suivi « la pie » dans la cuisine] (Konstantinov, 2014 : 10)

2.7. Les situations-types dans les proverbes

Comme nous venons de le voir, les proverbes traitent de sujets divers (moraux, sociaux, éthiques, etc.) et parlent des émotions éprouvées dans des situations-types, souvent désignées par le terme de « niveau » (Wierzbicka, 1999 : 98). Ces « niveaux » forment un ensemble dénommé « cluster ». Ainsi, pour le mépris, on distingue quatre « niveaux ».

- 1) Le premier niveau parle du mépris du seigneur à l'égard du paysan :

- (78) *N'est pas seigneur de son pays, celui qui de ses sujets est haï.*
- (79) *Kur cinīts, tur mājiņa, kur kalnīts, tur muižiņa.* [trad. : Là où il y a une petite colline, il y a une petite maison, là où il y a une petite montagne, il y a une petite seigneurie]
- (80) *Ne stol'ko vperedī dneĵ, skol'ko barskih zateĵ.* [litt. : Il n'y a pas autant de jours devant que de projets du seigneur ; trad. : Il n'y a pas autant de jours à vivre que de projets du seigneur à réaliser]

2) Le deuxième niveau témoigne du mépris de l'homme honnête devant le voleur. Le proverbe français (81) se focalise sur l'appréciation des gestes qui comptent - celui qui vole un objet insignifiant volera bientôt des biens de valeur - ; le proverbe letton (82), sur le laxisme et le mépris pour les détenteurs du pouvoir ; le proverbe russe (83) oppose *le mien/d'autrui* et sous-entend le mépris pour celui qui se mêle des affaires des autres :

- (81) *Qui vole un œuf, vole un bœuf.*

(82) *Mazos zagļus kar, lielos ceļ amatos.* [litt. : Les petits voleurs sont pendus, les grands sont promus, fr. : Les petits voleurs sont pendus, les grands sont salués]

(83) *V chuzhoj prudok ne kidaj nevodok!* [litt. : Dans l'étang d'autrui ne jette pas de senne]

3) Le troisième niveau exprime l'attitude méprisante de l'homme qui travaille vis-à-vis d'un fainéant. Les unités de la langue française (84) exploitent l'image des outils, des ustensiles en mauvais état pour en faire un synonyme de paresse ; celles de la langue lettone (85) critiquent les revendications exagérées vis-à-vis d'autrui et les proverbes russes (86), en recourant aux images animalières, invoquent la dureté des démarches habituelles pour celui qui ne veut pas travailler :

(84) *L'ouvrier paresseux a des outils sans manche.*

(85) *Citus urda, pats guļ.* [litt. : Les autres il harcèle, lui-même il dort ; trad. : Il harcèle les autres, mais, lui-même, il dort]¹

(86) *Dlja lenivoj loshadi i duga v tjagost'.* [litt. : À cheval paresseux, l'arc pèse, fr. : À méchant ouvrier point de bon outil]

4) Le quatrième niveau rend compte du mépris de l'homme courageux face au poltron. Comme les unités du premier « niveau », les proverbes français du quatrième se concentrent sur les gestes qu'ils évaluent (87) ; les proverbes lettons (88), sur les réactions considérées comme indignes ; les proverbes russes (89), sur l'opposition de la force morale et de son absence, rendue à travers l'image de deux oiseaux, l'un petit et, dans la tradition nationale, courageux, et l'autre de plus grandes dimensions, mais réputé moins téméraire :

(87) *Qui a peur de chaque ortie ne pisse en l'herbe.*

(88) *Kas no bailēm dreb, tas baires nepazīst* [litt. : Celui qui frissonne de peur, ne sait pas ce qu'est la peur ; trad. : Qui évite la peur, ne sait pas ce qu'est la peur]

(89) *Serdce sokol'e, a smelost' voron'ja.* [litt. : Cœur de faucon, courage de corneille]²

Si, dans le corpus proverbial des trois langues, le cluster de la colère et celui de l'aversion possèdent une palette complète des variables, la tristesse ne présente que deux ou trois variables du cluster, la joie étant quant à elle totalement dépourvue de variabilité.

Une autre particularité de l'image parémiologique des émotions est la présence de l'ambivalence *tristesse/joye* (2), (11), (90) ; *haine/amour* (91), (92), (93) et *peur/courage* (94), (95), (96) :

- (90) *Ne k mestu pechal'na, ne k dobru vesela.* [litt. : Hors de propos triste, de mauvais augure joyeuse ; trad. : Hors de propos triste, joyeuse à appeler le malheur]
- (91) *Où vit l'amour de Dieu, la haine n'a point place.*
- (92) *No mīlestības līdz naidam - viens solis.* [fr. : De l'amour à la haine il n'y a qu'un pas]
- (93) *I ljubja nenavidjat.* [litt. : Et en aimant on hait ; trad. : On hait en aimant]
- (94) *Le courage croît en osant et la peur en hésitant.*
- (95) *Drosme stāv, bet glēvums skrien.* [litt. : Le courage reste sur place, la lâcheté court]
- (96) *Bojazlivomu po uho - smelomu po koleno.* [litt. : Pour un peureux jusqu'à l'oreille - pour un courageux jusqu'au genou]

Cette dichotomie est souvent accentuée par la présence des adjectifs et des adverbes évaluatifs antonymiques *bon/mauvais* comme dans l'exemple (40), *petit/grand* comme dans l'exemple (55) ; *beau/laid* (97), (98) et *bien/mal* (99), les autres oppositions (100) étant moins répandues :

- (97) *Il n'y a pas de belles prisons ni de laides amours.*
- (98) *Liela bēda, maza vilna.* [litt. : Grand malheur, petite laine]
- (99) *De bien mal acquis courte joie.*
- (100) *Le chagrin est farouche, et la joie expansive.*

3. Le lexique émotionnel des proverbes

Pour l'émotiologie³, c'est-à-dire l'étude et la pratique des émotions dans notre quotidien, il est évident que, faisant partie de l'esprit humain, toute émotion possède des marques distinctives dont l'inventaire forme la sémiotique des émotions étroitement liées aux connaissances. Ces dernières, dans la mesure où elles évoluent en permanence, conduisent à la modification de l'expression des émotions. Néanmoins les émotions de base aussi bien que leurs manifestations physiologiques sont universelles (Wierzbizcka, 1999 : 273-275).

Selon Viktor Shahovskij, le lexique émotionnel peut être de deux types : les affectifs (interjections, injures, hypocoristiques, intensificateurs émotifs adjectivaux ou adverbiaux) et les connotatifs (lexique idiomatique à coloration émotive, dérivés affixaux à sens émotivo-subjectif, etc.) qui expriment l'émotivité via le sémantisme logico-objectif (Shahovskij, 2008 : 41) à l'aide de la structure « la dénomination + attitude » (Leont'ev, 1970 : 352). Les affectifs sont des moyens explicites d'expression verbale des émotions. On considère comme émotionnel le lexique qui a une émotivité évidente et constante, familière à tous les membres de la communauté linguistique, compréhensible dans le contexte aussi bien que hors contexte (Trufanova, 2000 : 327). Les porteurs lexicaux de l'expressivité forment un assez vaste ensemble qui contient plusieurs sous-groupes émotiono-évaluatifs : substantifs, adjectifs, verbes, adverbes intensificateurs, unités phraséologiques, mais aussi des interjections émotives qui peuvent exprimer la perplexité (*Ouais ! / Vai ! / Je-je! Op-pa!*), l'irritation, (*Diable ! / Chjort [Diable]!*), la stupéfaction (*Ah ça ! Ciel ! / Eh! Ogo!*), l'étonnement (*Bah ! Ha ! / O! / Oj! Nu-nu!*), le dépit (*Fi ! / Ak nu! / Ah ty!*), la vexation, le mécontentement (*Hom ! / Ek! / Uvy! [Hélas]*), le désaccord, la protestation (*La barbe ! / Nu ne! / Chjorta s dva! [Sûrement pas !]*), l'aversion, la désapprobation (*Peste ! / Fū! / T'fu! [Pouah]*) et les amplificateurs *encore, déjà, même*, etc. (Shahovskij, 2008 : 30).

3.1. Les interjections

J.-Cl. Anscombre (1994 : 102) signale « qu'un proverbe est difficilement commentable par une interjection » : **Hélas, qui a bu boira*, mais il existe quelques cas où les interjections jouent un rôle essentiel. Par exemple, ils expriment le regret, pour ce qui est de l'impuissance du troisième âge, et l'enthousiasme à l'égard de la force de vie que possèdent les jeunes :

(101) *Starost' - jehma! A molodost' - oj-oj!* [litt. : La vieillesse - ehma ! Mais la jeunesse - oi-oi.]

Voici d'autres exemples d'unités proverbiales qui exploitent des interjections, notamment des interjections motivationnelles :

(102) *Allons, allons, se dit la grue, et cependant ne se remue.*

(103) *Cyc, sobaka, ne sieesh' soldata: soldat sam sobaka.* [litt. : Silence, le chien, ne mange pas le soldat : le soldat lui-même est le chien]

On découvre également quelques cas de conversion lexicale où l'interjection change sa catégorie grammaticale sans changer de forme :

- (104) *Chur odnomu - ne davat' nikomu*. [litt. : Le pouce à une personne - ne pas donner à personne ; trad. : Ce qui est interdit à une personne, est interdit à tout le monde]

3.2. Les amplificateurs

Bien que les premiers textes répertoriant des unités proverbiales remontent à l'Antiquité⁴, les sources principales en Europe sont constituées par la Bible et le recueil compilé par Erasme de Rotterdam (*Érasme*, 1508), ouvrages traduits dans les langues de tous les pays européens. Ceci, on s'en doute, devait laisser des traces dans la structure et le lexique des unités étudiées (Villers, 2015 : 398). En ce qui concerne en particulier les amplificateurs, présents dans le corpus français (105) et letton (106), le connecteur *même* à fonction argumentative qui co-oriente deux arguments vers une même conclusion est remplacé, dans les unités de la langue russe (107), par la particule intensifiante и [et]. En letton (108), (109), on rencontre de même des variantes d'une unité dans laquelle *même* est remplacé par *arī* [aussi].

- (105) Au pauvre même sa nuit de noces est courte.

- (106) *Ar labu var noplēst divas ādas, bet ar naidu pat vienu nenoplēsīs*. [litt. : Avec de la bonté on peut retirer deux peaux, mais avec de la haine tu n'en retires même pas une seule]

- (107) *Na chuzhoj storone i vesna ne krasna*. [litt. : Dans un pays étranger et le printemps n'est pas beau]

- (108) *Pat sarkanam ābolam tārps vidū*. [litt. : Même une pomme rouge a le ver dedans]

- (109) *Arī sarkanam ābolam tārps vidū*. [litt. : Une pomme rouge a aussi le ver dedans]

Les cas où l'adverbe *encore* nuance le sens des attributs ou épithètes qu'il accompagne est l'exception plutôt que la règle. Il n'existe que quelques exemples d'intensification de l'adverbe au degré comparatif (110). Le plus souvent il s'agit de l'adverbe aspectuel (111), (112) ou de l'adverbe à emploi quantitatif (113).

- (110) *Acis redz tālu, bet prāts vēl tālāk*. [litt. : L'œil voit loin, mais l'esprit encore plus loin]

- (111) *Nepārdod ādu, kad lācis vēl mežā*. [litt. : Ne vends pas la peau quand l'ours est encore dans le bois ; fr. : Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué]

(112) *Čhto otlozheno, to eshhjo ne poterjano*. [litt. : Ce qui est reporté n'est pas encore perdu]

(113) *Ce n'est pas le tout que des choux, il faut encore de la graisse*.

3.3. Les verbes

Le corpus proverbial des trois langues voit certains verbes de sentiments privés d'un trait évaluatif axiologique du type *bon/mauvais* :

(114) *N'est pas seigneur de son pays, qui de ses sujets est hai*.

(115) *Acis baidās, rokas padara*. [litt. : Les yeux ont peur, les mains accomplissent ; fr. : Il n'y a que premier pas qui coûte]

(116) *Volkov bojat'sja v les ne hodit'*. [litt. : Qui a peur des loups ne va pas dans la forêt ; fr. : Qui a peur des feuilles n'aille pas au bois]

Une autre catégorie des verbes accepte que la gradation *favorable/défavorable* dépende des circonstances (117), (118), (119), mais le plus souvent la valeur affective, opposée (120) ou solidaire (121), résulte du comportement du signifiant prosodique ou syntaxique.

(117) *Les meilleurs amis peuvent se fâcher*.

(118) *Kas agri priecājas, tas vēlāk nospļaujas*. [litt. : Qui se réjouit tôt, crache plus tard]

(119) *Tot pobezhdaet, kto smert' preziraet*. [litt. : Celui gagne qui méprise la mort]

(120) *Qui est oisif en sa jeunesse, peïnera dans sa vieillesse*.

(121) *Labas acis dūmu neбайдās*. [litt. : De bons yeux n'ont pas peur de fumée]

3.4. Les adjectifs

Dans les unités proverbiales, exprimant une vérité générale et donc dépourvues de toute subjectivité, les adjectifs affectifs, dérivés des substantifs ou des verbes désignant des émotions (par exemple, *joyeux*, *bailīgs* [peureux], *pechal'nyj* [triste]) sont peu fréquents et énoncent habituellement la réaction émotionnelle du sujet parlant :

(122) *Cœur joyeux fait beau visage*.

(123) *Labāk bailīgs nekā pādrošs*. [litt. : Mieux un peureux que trop brave ; trad. : Il vaut mieux un peureux que trop brave]

(124) *Pechal'nomu shutka na um nejdet*. [litt. : À l'esprit d'un triste une blague ne vient pas ; trad. : Une blague ne vient pas à l'esprit d'une personne triste]

Le choix des moyens morphologiques à valeur émotive change selon la langue, mais les trois langues étudiées privilégient les structures avec *petit* parallèlement aux suffixes diminutifs, *-on*, *-et* pour le français (125), *-īņš*, *-itis* pour le letton (126) et *-en'k-*, *-on'k-*, *-in'k-*, *-ushk-*, *-jushk-* pour le russe (127).

(125) *Tout ce qui est petit est mignon ; tout ce qui est grand est con*.

(126) *Mazs cinītis gāž lielu vezumu*. [litt. : Petite motte renverse le grand chariot]

(127) *Bednomu Kuzen'ke bednaja i pesenka*. [litt. : À pauvre petit Kuz'ma pauvre même la chansonnette ; trad. : À pauvre petit Kuz'ma même la chansonnette est pauvre]

Ici, les structures affectives et diminutives renvoient aux petites dimensions du référent, plus rarement à son état d'infériorité.

Conclusions

Cette réflexion autour des émotions exprimées dans les proverbes jette les bases d'un très vaste chantier. Le parcours des corpus proverbiaux des langues française, lettone et russe permet d'affirmer que, en règle générale, pour les trois langues étudiées, les systèmes émotifs proverbiaux sont quasiment identiques et les émotions fondamentales apparaissent explicitement dans les corpus proverbiaux. Les proverbes en rapport avec la tristesse et la joie prédominent en langue lettone et russe tandis que la proportion de proverbes « consacrés » à chaque émotion est plus ou moins comparable dans la langue française. La description des émotions positives est uniforme dans les trois langues, celle des émotions négatives est toujours concrète, vive et diversifiée. Ainsi, la description de la joie n'inclut que l'indication de ses sources et la précision du laps de temps entre son début et sa fin, tandis que dans le cas de la tristesse, à la durée et aux causes la provoquant s'ajoute l'impact que cet état émotionnel peut avoir sur un être humain et les moyens dont il dispose pour le surmonter. La description de la peur est encore plus nuancée. Premièrement, la peur est qualifiée d'insurmontable, d'incontrôlable, d'irréversible, d'inépuisable et d'inextirpable ; deuxièmement, les proverbes détaillent les manifestations extérieures de l'émotion. En ce qui concerne l'aversion et la colère, les proverbes qui en parlent regroupent les circonstances des énoncés dans de

nombreuses situations-types. Néanmoins, malgré le fait que chaque émotion a des caractéristiques propres, les proverbes les évaluent majoritairement sur l'échelle *favorable/nuisible*. En outre, l'image parémiologique des trois langues possède l'ambivalence suivante : *tristesse/joye, haine/amour et peur/courage*.

Pour finir, l'expressivité dans la communication proverbiale se traduit le plus souvent par un lexique émotionnel : substantifs, verbes, adjectifs décrivant les émotions. Les interjections, adverbes ou particules sont moins répandus. De plus, les proverbes « préfèrent » des interjections motivationnelles, les adverbes et les particules intensifiants à tout autre sous-type de catégories lexico-grammaticales mentionnées.

Bibliographie

- Anscombre, J-Cl. 1994. « Proverbes et formes proverbiales : valeurs évidentielle et argumentative ». *Langue française*, n° 102, p. 95-107.
- Anscombre, J-Cl. 2000. « Parole proverbiale et structures métriques ». *Langage*, n° 139, p. 6-26.
- Anscombre, J-Cl. 2003. « Les proverbes sont-ils des expressions figées ? ». *Cahier de lexicologie*, n° 1, p. 159-173.
- Anscombre, J-Cl. 2012. La parole exemplaire. In : J.Cl. Anscombre, B. Darbord et A. Oddo-Bonnet (dir.), *La parole exemplaire. Introduction à une étude linguistique des proverbes*. Paris : Colin, p. 21-39.
- Combet, L. 1971. *Recherches sur le « Refranero » castillan*. Paris : Les Belles Lettres.
- Danilenko, V. 2017. *Kartina mira v poslovicah russkogo naroda*. Sankt-Peterburg: Aleteja.
- Dournon, J.-Y. 1993. *Dictionnaire des proverbes et dictons de France*. Paris: Hachette.
- Ekman, P. 1999. *Basic Emotions. Handbook of Cognition and Emotion*. Sussex, UK: John Wiley & Sons, Ltd.
- Érasme. 1508. *Erasmi Roterodami Adagiorum Chiliades Tres*. Venice.
- Kleiber, G. 2000. « Sur le sens des proverbes ». *Langage*, n° 139, p. 39-58.
- Kokare, E. 1980. *Latviešu un lietuviešu sakāmvārdū paralēles*. Rīga: Zinātne.
- Kononenko, A. 2013. *Jenciklopedija slavjanskoj kul'tury, pis'mennosti i mifologii*. Harkiv: Folio.
- Konstantinov, A. 2014. *Predlozhenie krymskogo prem'era*. Sankt-Peterburg: ACT.
- Leont'ev, A. 1970. Psihofiziologicheskie mehanizmy rechi. In: *Obshhee jazikoznanie: formy sushhestvovaniya, funkci, istoriya jazika*. Moskva: Nauka, p. 314-370.
- Maloux, M. 1995. *Dictionnaire des proverbes, sentences et maximes*. Paris : Larousse.
- Mejri, S. 2013. « Figement et défigement : problématique théorique ». *Pratiques*, n° 159-160, p. 79-97.
- Michaux, C. 1999. « Proverbes et structures stéréotypées ». *Langue française*, n° 123, p. 85-104.
- Mudraja, M. 2021. *Reprezentacija gendera v « Poslovicah i pogovorkah russkogo naroda » V. I. Dalja*. Voronezh.
- Naciscione, A. 2020. Reproducibility of patterns of stylistic use of phraseological units: A cognitive diachronic view. In: *Reproducibility and variation of figurative expressions: Theoretical aspects and applications*. Biaslystok: University of Biaslystok Publishing House, p. 33-50.

- Ojnotkinova, N. 2012. *Altajskie poslovicy i pogovorki: pojetika i pragmatika zhanrov*. Kazan'.
- Permiakov, G. 1988. *Osnovy strukturnoj paremiologii*. Moskva: Nauka.
- Perrin, L. 2000. « Remarques sur la dimension générique et sur la dimension dénomminative des proverbes ». *Langages*, n° 139, p. 69-80.
- Savio, Ch. 2010. *L'émotiologie, un art de Cœur*. Genève : Eclectica.
- Sevilla Muñoz, J. 1987. *Los animales en los... refranes... en francés y español*. Thèse de doctorat. Madrid: Univ. Complutense de Madrid.
- Sevilla Muñoz, J. 2004. « O concepto *correspondencia* na tradución paremiolóxica ». *Cadernos de Fraseoloxía galega*, n° 6, p. 221-229.
- Shahovskij, V. 2008. *Kategorizacija emocij v leksiko-semanticheskoj sisteme jazyka*. Moskva: LKI.
- Tcherkassof, A., Frijda, N. H. 2014. « Les émotions : une conception relationnelle ». *L'Année psychologique*, n° 114(3), p. 501-535.
- Trufanova, I. 2000. *Pragmatika nesobstvenno-prjamoj rechi*. Moskva: Prometej.
- Villers, D. 2015. « Proverbiogenèse et obsolescence : la naissance et la mort des proverbes ». *Proverbium*, n° 32. Burlington : University of Vermont, p. 383-424.
- Vizetti, Y.-M., Cadiot, P. 2006. *Motifs et proverbes. Essai de sémantique proverbiale*. Paris : PUF.
- Wierzbicka, A. 1999. *Emotions across Languages and Cultures. Diversity and Universals*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'Homme.
- Zhukov, V. 1998. *Russkaja frazeologija*. Moskva: Vysshaja shkola.
- Zimin, V., Spirin, A. 2008. *Poslovici i pogovorki russkogo naroda*. Moskva: Sjuita.
- Zouogbo, J.-Ph. 2008. *Le proverbe entre langues et cultures: une étude de linguistique confrontative allemand/français/bété*. Bern : Peter Lang.

Notes

1. Dans la signification « la personne ne fait rien en obligeant travailler les autres ».
2. La corneille jouit d'une mauvaise réputation (oiseau stupide qui prédit le malheur) dans la culture russe (Kononenko, 2013 : 154).
3. Terme proposé par Christiane Savio (2010 : 11).
4. *Enseignement de Ptahhotep*, ou *Livre des Maximes de Ptahhotep*. ~2400 ans avant J.-C. ; Hésiode *Les Travaux et les Jours* VIII^e siècle avant J.-C.



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Les questions introduites en estonien par *kuidas* ('comment') et en français par *comment* dans un contexte de surprise

Anu Treikelder

Université de Tartu, Estonie

anu.treikelder@ut.ee

<https://orcid.org/0000-0003-4866-9902>

Reçu le 04-05-2022 / Évalué le 28-06-2022 / Accepté le 20-09-2022

Résumé

Cet article examine les propriétés linguistiques et pragmatiques des questions en *comment/kuidas* avec un effet de surprise en français et en estonien dans des dialogues fictionnels et leurs traductions extraits d'un corpus parallèle (CoPEF). Il s'agit en général de questions qui ne s'enquièrent pas sur la manière ou le moyen d'une action mais visent plutôt à une explication de l'événement exprimé dans la proposition. Elles ont donc une lecture dite « causale ». Le corpus montre que les termes interrogatifs *comment* et *kuidas* se comportent de manière similaire dans ces contextes. On peut relever des différences entre les moyens linguistiques renforçant l'expressivité et favorisant la lecture causale de ces questions. Pareillement aux études précédentes, le corpus révèle que leur force interrogative peut varier et qu'elles peuvent être associées à l'expression d'autres émotions et à différents actes de parole. À la différence d'autres études, les résultats de la présente étude montrent cependant que ces émotions ne sont pas principalement négatives. Elles expriment parfois l'admiration et servent alors à complimenter. Les émotions négatives sont le plus souvent liées à l'acte de reproche.

Mots-clés : questions, surprise, émotions, français, estonien

French and Estonian *comment/kuidas* ('how') questions in surprise context

Abstract

This article examines the linguistic and pragmatic properties of French and Estonian *comment/kuidas* ('how') questions with a surprise effect in fictional dialogues and their translations in a parallel corpus (CoPEF). These questions are generally not used to ask about the manner or the means of an action but they rather seek the explanation of the event expressed in the proposition. They offer thus a so-called "reason reading". The corpus data show that the *wh*-words *comment* and *kuidas* have very similar uses in these contexts. Differences can be found in the linguistic means reinforcing the expressivity and favoring the reason reading of these questions. In accordance with previous studies, the corpus reveals that they carry different degrees of asking force and can be related to the expression of other emotions and different speech acts. Differently from other studies, this analysis shows however that these emotions are not mainly negative. They can also convey admiration and

are then used often to compliment somebody. Negative emotions are mostly related to the act of reproach.

Keywords : questions, surprise, emotions, French, Estonian

Introduction¹

Cet article traite d'un moyen linguistique particulier utilisé pour exprimer la surprise : il s'agit de questions formées à l'aide de l'interrogatif *comment* et de son correspondant estonien *kuidas*. La surprise a un statut particulier dans l'étude des langues : elle peut être assimilée à une catégorie à part, la mirativité, qui englobe les moyens grammaticaux employés pour indiquer qu'une information est nouvelle ou inattendue pour le locuteur (cf. DeLancey, 2001 ; Aikhenvald, 2012). Les langues possèdent divers moyens lexicaux ou morphosyntaxiques qui servent à exprimer l'étonnement du locuteur face à une situation inattendue, par exemple les exclamatives, dont le sémantisme contient toujours un effet de surprise (Aikhenvald, 2012 : 462). Dans des études récentes, la dimension de surprise a été relevée aussi pour les interrogatives (Celle et al., 2017). Ces études ont montré qu'à côté des exclamatives, quelques types d'interrogatives sont spécialisés dans l'expression de la surprise ou sont susceptibles de l'exprimer dans certains contextes (Celle et al., 2021). Ces « questions de surprise » semblent constituer un acte de parole à part, se distinguant à la fois des questions ordinaires (supposant une réponse informative) et des questions rhétoriques.

L'effet de surprise a été associé également aux questions en *comment* quand elles ne sont pas employées de manière canonique pour s'enquérir du moyen ou la manière dont la situation s'est produite, mais prêtent à une lecture causale² (Desmets, Gautier, 2009 ; Fleury, Toven, 2018). L'exemple ci-dessous, emprunté à Fleury et Toven (2018 : 112), montre qu'une question en *comment* peut être ambiguë, en raison de l'interprétation canonique - portant sur la manière ou le moyen de l'action - recevant les réponses a) ou b) et l'interprétation causale avec la réponse c) :

Comment Max a lu le courrier de Paul ?

a) *En cachette* (manière) ; b) *Par une connexion à distance* (moyen) ; c) *Il est curieux* (raison)

L'ambiguïté de ces questions peut être levée par différents moyens prosodiques, lexicaux ou contextuels. L'interprétation causale a été relevée aussi pour les questions en *kuidas* de l'estonien par Metslang (1981). La question en *kuidas/comment* porte, en ce cas, sur les circonstances qui ont rendu possible que la situation se produise et verbalise la tentative du locuteur de s'adapter face à une

situation incompatible avec ses attentes (Fleury, Tovena, 2018). Les questions en *comment* expriment donc dans ce contexte une contradiction entre la situation et les attentes du locuteur, ce qui a permis de les lier à l'expression de la surprise.

Dans cet article, j'examinerai le parallélisme de ces questions en estonien et en français en contexte de surprise, en me basant sur un corpus d'exemples traduits tirés du corpus parallèle estonien-français (CoPEF)³. Le corpus étudié ne permet pas d'observer les propriétés prosodiques de ces questions, analysées auparavant avec des méthodes expérimentales (Brunetti et al., 2021 ; Sahkai et al., 2022). La présente étude se concentre donc surtout sur leurs propriétés linguistiques et leurs effets contextuels. Je comparerai d'abord les éléments linguistiques qui contribuent à l'apparition de l'effet de surprise et, éventuellement, à l'expression d'autres émotions qui l'accompagnent dans deux langues typologiquement distantes. J'étudierai ensuite les fonctions de ces questions dans le contexte, comprenant, d'une part, la situation qui suscite la question en *kuidas/comment* et, d'autre part, la réponse ou la réaction de l'interlocuteur à ces questions. J'examinerai de quelle manière le contexte aide à désambiguïser les interrogatives potentiellement équivoques et quels facteurs contribuent à l'identification de leur effet de surprise.

Le but de mon étude est, par le biais de la comparaison et à l'aide d'exemples authentiques, d'apporter des précisions sur le comportement de ce type de questions dans le contexte, sur leur identification et sur leurs fonctions discursives et pragmatiques. De manière plus générale, cet article vise à contribuer à l'étude de l'expression de la surprise en français et en estonien.

1. Les données générales du corpus

La présente étude se base sur un corpus d'interrogatives directes en *kuidas* ('comment') extraites des dialogues dans les textes littéraires du corpus parallèle estonien-français (CoPEF). Il s'agit donc d'un corpus écrit, ce qui présente, certes, plusieurs inconvénients du point de vue du sujet étudié. Il est ainsi impossible de prendre en compte la prosodie, qui est souvent déterminante dans l'interprétation de ces interrogatives (Brunetti et al., 2021 ; Sahkai et al., 2022). De plus, il ne s'agit pas d'interactions authentiques mais de simulations plus ou moins proches de la langue parlée spontanée, qui, exception faite des textes dramatiques, contiennent assez rarement des séquences complètes de tours : le discours direct est accompagné par les commentaires du narrateur, les paroles ou l'action déclenchant la question et la réponse ou la réaction de l'interlocuteur peuvent être décrites ou présentées au discours indirect. Cependant, il s'agit de l'unique matériel complètement parallèle dans les deux langues, permettant d'établir des correspondances

générales qui pourront éventuellement être développées par la suite sur la base de corpus monolingues. Mon corpus d'étude a également l'avantage d'offrir des descriptions du narrateur qui peuvent aider à identifier l'effet de surprise ou d'autres émotions véhiculées par la question.

Dans cette étude, je me concentre sur les textes fictionnels français traduits en estonien. Cette partie du CoPEF contient des textes plus récents que le sous-corpus de littérature estonienne traduite en français, et elle offre ainsi un matériel plus contemporain que le sous-corpus de textes littéraires estoniens.

J'ai relevé toutes les interrogatives directes qui sont traduites par une question en *kuidas*. Parmi les 426 interrogatives en *kuidas* au discours direct, 193 questions peuvent être associées à l'expression de la surprise, comprise comme une émotion que le locuteur exprime face à une situation inattendue. Dans la constitution de mon corpus d'étude, j'ai donc d'abord évalué le caractère expressif des interrogatives et la présence d'éventuelles attentes de la part du locuteur dans le contexte. Même si l'expression de la surprise ne peut pas être réservée exclusivement aux interrogatives en *comment* avec une lecture causale au sens décrit plus haut⁴, les exemples de mon corpus semblent généralement prêter à cette interprétation. Le terme interrogatif *kuidas/comment* est dans ces cas employé de façon similaire à l'adverbe interrogatif causal *pourquoi*. La question qu'il introduit ne porte pas alors sur la manière ou le moyen, mais sur les raisons ou les circonstances de l'action exprimée dans la proposition. En posant la question, le locuteur indique que la situation ne correspond pas à ses attentes et qu'il cherche à trouver une solution à cette incompatibilité. Au niveau syntaxique, *kuidas/comment* causal ne se rattache pas uniquement au verbe, mais, comme *pourquoi*, il a une portée plus large⁵. Je laisse de côté les questions elliptiques (59 occurrences) qui méritent une étude à part. Il s'agit surtout de questions où le terme interrogatif se combine avec la déictique *nii* ('ainsi') en estonien et ça en français (*kuidas nii/comment ça*). Dans la plupart des cas, *kuidas nii* est pris comme équivalent de *comment ça* dans la traduction. Je me focalise ici sur les interrogatives non-elliptiques (134 occurrences), qui offrent une plus grande variété de moyens linguistiques contribuant à leur interprétation expressive et causale.

2. Les propriétés linguistiques des questions en *comment/kuidas* dans le corpus

Dans la grande majorité des cas, il y a dans le texte source en français également une question en *comment*. Les termes interrogatifs *comment* et *kuidas* ont donc des emplois très similaires. Parmi les 134 interrogatives analysées, on trouve 14 cas où une autre construction est utilisée en français, dont 5 questions en *pourquoi*, comme dans l'exemple (1) :

- Il est comment ? s'enquit-elle. - Hélas, je l'ignore... - Vous ne savez pas comment est votre chat ? Il se figea : *Pourquoi le saurais-je ?* Je n'ai jamais eu de chat, moi ! Elle était claquée et le planta là en secouant la tête.

Kuidas [comment] *ma peaksingi* [devoir.Cond.1sg_gi] *teadma* [savoir.Inf]⁶?

Ce type d'exemples illustre bien l'affinité de la question en *kuidas/comment* causal avec les questions en *pourquoi* (ou *miks* 'pourquoi' en estonien), qui, certes, n'introduit pas une question ordinaire dans ce contexte non plus⁷. On trouve en français d'autres interrogatives qui mettent en relief la dimension de surprise de ce type de questions :

(2) Il [Karim] murmura : — Crozier, ne me dites pas que vous êtes dans le coup... [...] Le lieutenant répéta — *Qu'est-ce que vous foutez dans ce bordel ?* L'homme ne répondit pas.

Kuidas [comment] *teie selle jamaga* [ce bordel] *seotud olete* [être.lié. Prés.2pl] ? ('Comment êtes-vous lié à ce bordel ?')

En (2), le lieutenant Karim est surpris de trouver son supérieur (Crozier) sur la scène de crime et s'adresse à lui pour lui demander des explications. Selon Celle et al. (2021 : 160), ce type de questions introduites par *qu'est-ce que* sont expressives et expriment la surprise : le locuteur ne cherche pas d'informations sur la manière de l'action du sujet (Crozier), il exprime à la fois sa désapprobation et son désir de trouver des explications que l'interlocuteur est susceptible de fournir sur une situation allant à l'encontre de ses attentes. L'expressivité de cette interrogative française est marquée au niveau du lexique, notamment par l'utilisation du verbe *foutre*, équivalent négatif et péjoratif du verbe *faire* (*ibid.*). Dans la traduction estonienne, une question en *kuidas* ('Comment êtes-vous lié à ce bordel ?') est employée dans le même contexte. Sa lecture expressive semble résulter principalement de l'utilisation du mot à connotation négative *jama* ('bordel, connerie') et de la forme tonique du pronom personnel (*teie* 'vous') : avec un terme plus neutre et un sujet atone (*te* 'vous') cette question pourrait recevoir aussi une lecture canonique, c'est-à-dire ne chercher qu'une information sur les liens de Crozier avec la situation.

Les exemples (3) et (4) présentent d'autres types d'interrogatives partielles en français :

(3) *Mais qui c'est qui m'a foutu une équipe de branquignols pareils !*

Kuidas [comment] *ma selliste pooletoobiste* [de tels branquignols] *seltskonda* [compagnie] *sattusin* [se retrouver.Prét.1sg] ? ('Comment je me suis retrouvé en compagnie de branquignols pareils ?')

- (4) – Une dernière chose... – Oui ? – Vous ne m’avez pas raconté l’histoire de votre bague... – Mais oui ! *Où avais-je la tête aussi ?*
Kuidas [comment] *ma küll* [Part] *selle* [cela] *unustasin* [oublier.Prét.1sg] ?
(‘Comment l’ai-je oublié ?’)

On retrouve le verbe péjoratif *foutre* en (3), le locuteur signale par la question que les interlocuteurs se comportent de manière incongrue. En (4), la question concerne une action du locuteur lui-même (le fait d’avoir oublié de parler de la bague) et l’effet de surprise véhiculé semble servir plutôt à présenter des excuses à l’interlocuteur. Dans les deux cas, le locuteur adresse la question en *kuidas* à lui-même en estonien. On peut noter qu’en (3) et (4), les questions contiennent moins de force interrogative qu’en (2) ; plus que le fait d’attendre une explication de la part de l’interlocuteur, elles expriment donc plutôt l’attitude du locuteur (voir ci-dessous), ce qui explique aussi l’emploi du point d’exclamation à la fin de la question en (3).

Les exemples de (1) à (4) illustrent d’une part l’affaiblissement du rôle sémantique primaire de l’interrogatif *kuidas* et, d’autre part, montrent que différents types d’interrogatives françaises peuvent avoir un rôle similaire dans l’interaction et remplir la même fonction pragmatique.

À côté de ces exemples de non-correspondance, le terme interrogatif *comment* apparaît également, dans la plupart des cas (120 occurrences dans le corpus), dans le texte français, ce qui semble indiquer une grande similarité du comportement de ces interrogatives dans le contexte de surprise. Il y a cependant plus de différences en ce qui concerne les autres éléments linguistiques utilisés dans ce type d’interrogatives. Le français et l’estonien ont recours à différents moyens lexicaux et/ou morphosyntaxiques qui renforcent l’effet de surprise et favorisent la lecture causale, notamment, divers marqueurs de modalité ou d’intensité qui les distinguent des questions ordinaires (Desmets, Gautier, 2009). Parmi ces moyens, certains sont de nature similaire en estonien et en français. On constate ainsi que les verbes modaux sont particulièrement fréquents dans ce type de questions dans les deux langues, et, en premier lieu, les verbes modaux de possibilité : le verbe *pouvoir* apparaît 36 fois, on peut y ajouter encore 3 occurrences de la locution *il est possible*. En estonien, la gamme de verbes modaux de possibilité est plus large : à côté des verbes polysémiques *saama* (31 occ.) et *võima* (9 occ.), on trouve *suutma* (6 occ.), tous les trois équivalents de *pouvoir*, et la locution *on võimalik* (‘il est possible’ 9 occ.). Dans la plupart des cas, il y a un verbe modal dans les deux langues :

(5) Comment *peut-on* faire ça ?

Kuidas [comment] *saab* [pouvoir.3sg] *keegi* [quelqu'un] *niimoodi* [ainsi] *teha* [faire] ?

(6) Comment *a-t-il pu* me faire *une chose pareille* ? Comment ma mère *a-t-elle pu* le laisser faire pendant des années ?

Kuidas [comment] *ta võis* [pouvoir.Prét.3sg] *mulle* [me] *midagi niisugust* [une chose pareille] *teha* [faire] ? Kuidas [comment] *võis* [pouvoir.Prést.3sg] *mu ema* [ma mère] *lasta* [laisser] *tal* [lui] *seda* [cela] *aastate vältel* [pendant des années] *teha* [faire] ?

(7) J'ai vu le story-board que vous avez vendu à Maigrelette : c'est un désastre. Comment *avez-vous pu* pondre *une merde pareille* ? Octave se frotte les oreilles pour s'assurer qu'il a bien entendu. — Attends, Marc, c'est TOI qui nous as dit de chier une bouse sur ce budge (sic) !

Kuidas [comment] *te üldse* [Part] *sihukese käki* [une merde pareille] *välja haududa* [faire éclore] *suutsite* [pouvoir.Prét.2pl] ?

Tous ces verbes modaux estoniens relèvent du domaine du possible, mais *saama* est plutôt lié à l'expression de la possibilité matérielle externe tandis que *võima* a le plus souvent un sens déontique. Le verbe *suutma* exprime la capacité (la possibilité interne) du sujet et véhicule en plus une nuance d'intensité. Les expressions modales explicitent le fait que la question ne porte pas sur la manière de l'action exprimée dans la proposition, mais sur les conditions internes ou externes qui rendent possible que l'action se produise. La contradiction de la situation avec les attentes du locuteur - et donc l'effet de surprise de ces questions - est souvent renforcée par des expressions de haut degré ou d'intensité dans les deux langues (cf. Desmets, Gautier, 2009 : 111) : *une chose pareille* (*midagi niisugust*) en (6) et *une merde pareille* (*sihukese käki*) en (7). L'utilisation du lexique péjoratif, parfois vulgaire, qui augmente l'expressivité de ces questions et dont on trouve un exemple en (7), est également commune aux deux langues.

Si dans la plupart des cas, le verbe modal est présent en français et en estonien, il y a des exemples où il est absent dans l'une des langues, comme en (8), mais on trouve dans cet exemple aussi une expression d'intensité :

(8) Comment une fille *aussi jolie* *a-t-elle* trouvé le courage de se détruire ?

Kuidas [comment] *sai* [pouvoir.Prét.3sg] *nii kena* [aussi jolie] *naine* [femme] *endale otsa peale teha* [se tuer] ?

On peut rattacher aux exemples avec les verbes modaux les cas où seul l'infinitif du verbe principal est utilisé dans la question. L'infinitif semble revêtir dans ces

cas un sens modal (voir aussi Desmets, Gautier, 2009 : 119), comme le montre l'exemple (9) :

(9) Comment *comprendre* une personnalité en empruntant *de tels chemins* ?

Kuidas [comment] *saakski* [pouvoir.Cond.3sg_ki] *selliseid teid* [de tels chemins] *kasutades* [en utilisant] *kedagi mõista* [comprendre.Inf] ?

Dans l'exemple (9), un verbe modal (*saama*) est ajouté en estonien, mais l'infinitif seul apparaît aussi dans les traductions, l'utilisation de la forme non-finie est donc tout à fait possible dans ce contexte également en estonien.

Le français possède des moyens modaux qui n'ont pas de correspondant en estonien. Il s'agit d'abord du verbe *vouloir* (13 occurrences) dont l'équivalent direct estonien (*tahtma*) n'est jamais utilisé dans ce contexte :

(10) Comment *voulez-vous* que je rentre ?

Kuidas [comment] *ma teie arvates* [à votre avis] *koju saan* [pouvoir.1sg] *minna* [rentrer] ?

En estonien, les traducteurs utilisent généralement, en ce cas, un verbe modal de possibilité (*saama* en 10). Selon Desmets et Gautier (2009 : 119), dans ce type de questions, le verbe *vouloir* « fait endosser [...] à l'interlocuteur (ou au délocuté) la responsabilité d'une proposition jugée aberrante ». En estonien, ce sens interpersonnel est parfois explicité à l'aide d'une expression spéciale ajoutée, comme *teie arvates* ('à votre avis') en (10).

Un autre moyen modal propre au français est l'utilisation du conditionnel du verbe principal, qui se rencontre 5 fois dans mon corpus :

(11) Comment *ne le saurais-je pas*⁸ ?

Kuidas [comment] *võiksin* [pouvoir.Cond.1sg] *ma seda mitte* [Nég] *teada* [savoir] ?

Comme le conditionnel estonien ne fonctionne pas de la même manière que le conditionnel français, un verbe modal est ajouté dans la traduction (*võima* en 11). Dans l'exemple (1) présenté plus haut, on trouve le verbe modal de nécessité *pidama* ('devoir') au conditionnel dans le même contexte (le conditionnel français est employé dans une question en *pourquoi*). Le verbe *pidama* (4 occ. au total) apparaît aussi dans les traductions de questions avec *vouloir*. La forme conditionnelle le rapproche du domaine du possible, mais il semble avoir un caractère plus dialogique par rapport aux verbes modaux de possibilité. Le verbe français *devoir* ne figure pas dans ces questions dans mon corpus.

En français, il y a encore un moyen fréquent qui indique que *comment* ne porte pas sur la manière ou le moyen de l'action concernée, mais a plutôt une lecture causale : il s'agit du verbe sémantiquement vide *faire (pour)*⁹ (20 occ.) accompagnant le verbe principal.

(12) Comment il *fait*, votre ami, *pour* vivre avec elle ?

Kuidas teie sõber küll [Part] temaga elada [vivre.Inf] saab [pouvoir. Prés.3sg] ?

(13) Comment tu *fais pour* le supporter ?

Kuidas sa teda küll [Part] välja kannatad [supporter.Prés.2sg] ?

(14) Je lui raconte comme c'était simplement si difficile de manger, de s'habiller, de vivre en somme, rien qu'avec le salaire de ma mère. [...] Il dit : Comment faisiez-vous ?

Kuidas te siis saite [se débrouiller.Prét.2pl] ?

(15) *Mais* comment vous *faites pour* vous souvenir de tous ces noms ?

Kuidas te kõiki neid nimesid [tous ces noms] mäletate [se souvenir.Prés.2pl] ?

Dans les traductions estoniennes, on ajoute soit un verbe modal (*saama* en 12), soit un autre élément exprimant l'attitude du locuteur, comme la particule d'intensité *küll*¹⁰ en (12) et (13), qui souligne le caractère incongru de la situation pour le locuteur. L'utilisation de particules est caractéristique de l'estonien. À côté de *küll* (6 occ., voir aussi l'exemple 4 plus haut), on trouve *üldse* 'globalement, en général' (4 occ., voir l'exemple 7 ci-dessus) et *siis* 'alors, donc' (6 occ., exemple 14). Si les deux premiers mettent en évidence la surprise du locuteur face à une situation incompatible avec ses attentes, *siis* semble plutôt renvoyer aux faits en contradiction avec la situation exprimée dans la proposition, qui donnent lieu à la formulation de la question : en (14), ce sont les circonstances, décrites par l'interlocuteur dans le contexte antérieur, qui, selon la vision du locuteur, ne permettent pas de vivre de manière normale. Notons que le verbe estonien *saama* sans infinitif peut être interprété ici comme 'se débrouiller' qui est le sens d'une locution verbale plus longue contenant ce verbe (*hakkama saama*). On peut attribuer un sens semblable à celui de ces particules à l'affixe *ki/gi* ajouté parfois à la fin du verbe modal en estonien (voir les exemples 1 et 9 plus haut).

Dans l'exemple (15), aucun élément n'est ajouté en estonien, mais on remarque la présence d'une expression de haut degré (*de tous ces noms/kõiki neid nimesid*) qui favorise la lecture expressive dans les deux langues. On note, d'autre part, l'utilisation de *mais* en tête de la question en français. Celle et al. (2021 : 154) ont relevé un emploi de *mais* discursif dans les questions de surprise, en montrant

qu'il établit une opposition au niveau pragmatique : contrairement à la conjonction adversative *mais*, ce n'est pas le contenu qui est nié avec le *mais* discursif, mais les attentes du locuteur. En (15), *mais* peut être analysé également comme marqueur discursif à l'exemple de Celle et al. (2021) : il n'oppose pas le fait de connaître tous les noms (de plantes) à une action antérieure, mais il met en avant l'attitude du locuteur qui ne s'attendait pas à ce qu'on puisse connaître tant de noms et marque ainsi sa surprise face à une situation inattendue¹¹. Dans mon corpus, j'ai repéré 8 questions introduites par *mais comment*. Il est remarquable que, même s'il y a quelques exemples avec le correspondant estonien *aga* ('mais'), ce marqueur n'est généralement pas traduit, comme dans l'exemple (15). Les affinités et divergences des marqueurs discursifs *mais* et *aga* mériteraient d'être étudiées sur un corpus plus large, mais cette comparaison dépasse le cadre du présent article.

En plus des moyens linguistiques les plus fréquents présentés ci-dessus qui se ressemblent ou divergent dans les deux langues, on peut relever au niveau du lexique certains groupes sémantiques de verbes récurrents qui favorisent la lecture expressive et l'apparition de l'effet de surprise dans ces questions. Il faut mentionner d'abord le verbe *oser* qui se rencontre 6 fois dans mon corpus et auquel correspond toujours son équivalent direct en estonien *julgema*. Desmets et Gautier (2009 : 120) constatent aussi la fréquence de ce verbe dans ce type de questions et ils affirment qu'il est « porteur d'une forte nuance déontique » :

(16) Et toi, manant, comment *oses-tu* ne pas rire avec tout le monde ?

Sina, mühakas, kuidas [comment] sa *julged* [oser.Prés.2sg] mitte kaasa naerda [ne pas rire] ?

Le verbe *oser* porte dans ce contexte un sens négatif et il sert généralement à exprimer l'indignation ou la colère du locuteur et à faire un reproche.

Il y a un groupe de verbes liés aux émotions positives ressenties par le locuteur face à une situation qui contrevient à ses attentes, comme le fait d'éprouver de l'admiration pour la situation dans laquelle se trouve l'interlocuteur (ou une autre personne) et, parfois aussi, d'être préoccupé par elle : il s'agit de verbes désignant le fait de réussir ou de se débrouiller malgré les circonstances ou de savoir faire quelque chose d'admirable. En français, le verbe employé dans ces cas est très souvent *faire* (voir ci-dessus), mais on trouve aussi d'autres verbes (voir l'exemple 24 ci-dessous pour le contexte de cet exemple) :

(17) Mais comment tu *t'organises* ? Comment tu *tiens* ? Comment tu *y arrives* ?

Kuidas [comment] sa *hakkama saad* [se débrouiller.Prés.2sg] ? Kuidas [comment] sa *vastu pead* [tenir.Prés.2sg] ? Kuidas [comment] sa *jõuad* [y arriver.Prés.2sg] ?

On constate pourtant que la variété de ces verbes est plus grande en estonien. L'estonien possède aussi des verbes qui désignent le fait de se retrouver quelque part par hasard et de manière inattendue, comme *sattuma* (voir l'exemple 3 plus haut) ou encore le verbe polysémique *saama* :

(18) Toi ? Comment es-tu ici ?

Sina ? Kuidas [comment] sa siia [ici] said [parvenir.Prét.2sg] ?

La sémantique du verbe joue donc aussi un rôle important dans l'interprétation des questions en *comment/kuidas*.

3. Le contexte et les fonctions des questions en *comment/kuidas*

Comme on l'a vu dans la section précédente, il y a beaucoup d'indices linguistiques qui renforcent l'effet de surprise véhiculé par les questions en *kuidas/comment* et qui favorisent leur lecture causale, et dans la plupart des cas, ils sont présents dans les questions de mon corpus. Cependant, ces indices ne déterminent pas toujours l'interprétation de ces questions et, d'autre part, il y a aussi des cas où ils n'apparaissent pas, c'est alors seul le contexte qui aide à les désambiguïser. L'étude du contexte permet aussi de préciser quelles fonctions pragmatiques ces questions peuvent assumer et quelles autres émotions elles sont susceptibles d'exprimer. Il a été relevé dans plusieurs études (cf. Fleury, Tovina, 2018 ; Brunetti et al., 2021) que ces questions sont posées en réaction aux paroles ou à l'action de l'interlocuteur ou encore à une situation à laquelle le locuteur assiste, qui apparaissent dans le contexte précédent. Dans cette étude je me concentre davantage sur le contexte subséquent.

Ces questions ont une nature double : elles véhiculent l'attitude du locuteur qui exprime sa surprise face à une situation inattendue et en même temps son désir de trouver une solution au conflit entre ses attentes et la situation qui est à la source de sa surprise. Desmets et Gautier (2009 : 108) considèrent ces questions comme rhétoriques dans le sens qu'elles ne constituent pas une demande d'information et qu'elles « véhiculent une assertion correspondant à la négation du noyau propositionnel de la phrase ». Ils admettent cependant que ce type d'interrogative « ne se réduit pas au statut assertif » et qu'il s'agit donc bien d'une question (*id.*, 2009 : 117). Dans leurs études expérimentales, Brunetti et al. (2021 et 2022) considèrent en revanche que les questions causales en *comment* ne peuvent pas être qualifiées comme uniquement rhétoriques. Elles montrent que leur interprétation varie sur une échelle allant de questions ayant une certaine force interrogative aux questions rhétoriques. De même, Sakai et al. (2022) font une distinction entre les « questions de surprise » en *kuidas*, supposant une réponse de la part de l'interlocuteur, et

les questions rhétoriques qui offrent une réponse évidente aux interlocuteurs. Leur étude montre que ces deux types de questions, tout en étant différentes des questions ordinaires, se distinguent entre elles par leurs traits prosodiques. Les exemples trouvés dans mon corpus confirment ces observations, mais force est de constater avec Brunetti et al. (2022) qu'il s'agit plutôt d'un continuum qui s'étend entre les questions avec une forte dimension interrogative et les questions rhétoriques, sans qu'il soit toujours possible de déterminer l'interprétation avec certitude. Le contexte subséquent des questions peut donner des indications à ce sujet. Dans mon corpus, il y a ainsi des exemples pour lesquels l'interprétation rhétorique s'impose, résultant entre autres du fait que le locuteur continue son tour de parole, ce qui indique qu'il n'attend donc aucune réponse de la part de l'interlocuteur¹² :

(19) Les oiseaux chantaient, Franck et Philibert se chamaillaient : — Je te dis que c'est un merle... — Non, un rossignol.

— Un merle ! — Un rossignol ! Merde, c'est chez moi ici ! Je les connais ! — Arrête, soupira Philibert, tu étais toujours en train de trafiquer des mobylettes, *comment pouvais-tu les entendre* ? Alors que moi, qui lisais en silence, j'ai eu tout le loisir de me familiariser avec leurs dialectes... Le merle roule alors que le chant du rouge-gorge s'apparente à de petites gouttes d'eau qui tombent... [...] *Kuidas* [comment] *sa said* [pouvoir.Prét.2sg] *linde kuulata* [écouter.Inf] ?

Dans l'exemple (19), il s'agit clairement d'une question rhétorique en *comment* avec une lecture causale. Le locuteur (Philibert) ne s'enquiert pas de la manière d'entendre les oiseaux mais des circonstances qui auraient pu le rendre possible. Il n'attend cependant pas de l'interlocuteur (Franck) qu'il donne une explication, vu qu'il continue à décrire le chant des oiseaux. Le contexte subséquent montre que cette question ne reçoit pas de réponse. L'interrogative pourrait être reformulée par une assertion de polarité inverse (*tu ne pouvais pas les entendre*), ce qui permet de la considérer comme rhétorique, et elle est utilisée comme argument pour appuyer l'avis du locuteur. L'effet de surprise est pourtant présent, dû à la contradiction entre les attentes du locuteur (Franck ne peut pas connaître les oiseaux), dont la justification est explicitée dans le contexte (*tu étais toujours en train de trafiquer des mobylettes*), et la situation (Franck prétend reconnaître un oiseau d'après son chant).

Si l'interlocuteur réagit avec une réponse, la force interrogative de la question est évidemment plus grande. Dans le corpus, près de la moitié des questions reçoivent une réponse. Ces réponses peuvent être plus ou moins informatives : ainsi en (20), l'interlocuteur fournit une explication concrète (*Ils viennent de poser une caméra*

en face de chez toi) à une situation incongrue pour le locuteur (Vincent a averti la police) ; en (21) par contre, l'interlocuteur admet qu'il n'y a pas d'explication et que la surprise du locuteur est justifiée :

- (20) – Tu as averti les flics ! jeta aussitôt la voix de Michel dans l'écouteur. Vincent reçut l'accusation comme un coup de poing et, destabilisé, prit appui sur le coin du bureau. – *Mais non, qu'est-ce que tu racontes ? Comment veux-tu que je les aie avertis ? – Ils viennent de poser une caméra en face de chez toi.*
Kuidas [comment] *ma saaksin* [pouvoir.1sg] *neid hoiatada* [avertir.Inf] ?

- (21) – C'est la première fois que vous voyez un potager, Charles ? – D'aussi près, oui... – Vraiment ? rétorqua-t-elle l'air sincèrement désolé, *mais comment vous avez fait pour vivre jusque-là ? – Je me le demande aussi...*

Kuidas [comment] *te küll* [Part] *siamaani hakkama olete saanud* [réussir. Parf.2pl] ?

Notons qu'en (20) la forte surprise du locuteur est également décrite par le narrateur dans le contexte précédant la question (*Vincent a reçu l'accusation comme un coup de poing*).

Dans quelques réponses, on trouve des moyens explicites indiquant qu'il s'agit de la lecture causale de *comment*, comme à cause de en (22) :

- (22) – *Comment se fait-il que vous vous souveniez si bien de l'histoire ? – Oh... à cause des doutes. Les doutes, ça s'accroche dans l'existence.*
Huvitav [intéressant], *kuidas* [comment] *te seda lugu* [cette histoire] *nii hästi* [si bien] *mäletate* [se souvenir.Prés.2pl] ?

Les exemples où le narrateur indique que l'interlocuteur ne donne pas de réponse mettent aussi en évidence la force interrogative de ces questions. On en trouve un certain nombre dans mon corpus, comme en (23) (cf. aussi l'exemple 2 plus haut) :

- (23) (Il fixa Niémans.) Ce corps... *Comment peut-on faire ça ?* Niémans éluda la question.
Kuidas [comment] *saab* [pouvoir.3sg] *keegi* [quelqu'un] *niimoodi* [ainsi] *teha* [faire] ?

L'exemple (20) ci-dessus montre que les questions en *comment* peuvent s'enchaîner avec d'autres questions. On trouve aussi des exemples avec plusieurs questions en *comment* de suite, qui reçoivent alors une réponse unique :

- (24) – *Mais comment tu t'organises ? Comment tu tiens ? Comment tu y arrives ?* C'est l'enfer ces horaires... – Ta ta ta... Parle pas de ce que tu connais pas. L'enfer, c'est bien pire que ça, va... L'enfer, c'est

quand tu peux plus voir les gens que t'aimes... Tout le reste ça compte pas... Dis tu veux pas que j'aïlle te chercher des chiffons propres ?

Kuidas [comment] *sa hakkama saad* [se débrouiller.Prés.2sg] ? *Kuidas* [comment] *sa vastu pead* [tenir.Prés.2sg] ? *Kuidas* [comment] *sa jõuad* [y arriver.Prés.2sg] ?

On remarque qu'en (24), la base du conflit entre les attentes du locuteur et la situation est explicitée dans le contexte par le locuteur (*C'est l'enfer, ces horaires...*), ce qui est fréquent dans mon corpus (cf. aussi l'exemple 19 ci-dessus). Les questions en *comment* suggèrent qu'il est difficile/impossible de s'organiser/tenir/y arriver avec de tels horaires. La réponse de l'interlocuteur s'enchaîne sur cette base, mais elle sert finalement à expliquer que la surprise et la préoccupation exprimées par les questions ne sont pas justifiées.

Le locuteur peut aussi fournir lui-même une explication à la situation :

(25) – Les bottines de Johanna... Rock'n'roll, non ? *Comment une fille qui travaille debout toute la journée peut supporter, ça ? L'abnégation au service de l'élégance, j'imagine...* Mathilde riait. *Kuidas* [comment] *suudab* [pouvoir.Prés.3sg] *neiu* [jeune fille], *kes peab päev läbi jalgadel seisma* [qui doit être debout toute la journée], *sellised saapaid* [de telles bottines] *kanda* [porter.Inf] ?

Le contexte subséquent peut donc aider à évaluer la force interrogative des questions causales en *comment* et de les situer sur une échelle de rhétoricité, focalisant tantôt l'expression de l'attitude du locuteur, tantôt l'orientation vers l'interlocuteur. Toutes ces questions semblent toutefois véhiculer un effet de surprise. Des études précédentes (Desmets, Gautier, 2009 ; Brunetti et al., 2022 ; Halonen, Sorjonen, 2012) ont souligné que, dans ces questions, la surprise est souvent accompagnée d'autres émotions typiquement négatives. Dans mon corpus, moins de la moitié de toutes les questions peuvent être associées clairement à une autre émotion que la surprise, et si une autre émotion peut être repérée, celle-ci peut avoir aussi une orientation positive. Dans la plupart des cas, c'est donc la surprise seule qui peut être identifiée, comme dans l'exemple (26) :

(26) Il rétorqua : D'après mes informations, Jacques Reverdi n'a pas connu son père. *Comment pourrait-il craindre sa venue ? Ou son influence ?* – C'est exactement ce que je veux dire : ce qui compte, c'est son absence.

Kuidas [comment] *ta sai* [pouvoir.Prét.3sg] *karta* [craindre] *tema saabumist* [sa venue] ?

Si la surprise est accompagnée d'une autre émotion, il s'agit en effet fréquemment d'une émotion négative, le plus souvent de désapprobation, d'indignation ou de colère. Ces émotions sont généralement signalées par l'emploi d'un lexique spécifique à connotation négative (cf. les exemples 2 et 7 plus haut) et c'est toujours le cas avec le verbe *oset* (cf. l'exemple 16). Les questions véhiculant des émotions négatives servent souvent à formuler des *reproches*, surtout quand elles contiennent un verbe à la personne de l'interlocuteur (*tu, vous*), comme dans les exemples (7) et (16) présentés plus haut.

Ces émotions sont parfois décrites dans le contexte :

- (27) La peur est devenue *une colère* justifiée : « Comment a-t-il pu me faire une chose pareille ? Comment ma mère a-t-elle pu le laisser faire pendant des années ? »

Kuidas [comment] *ta võis* [pouvoir.Prét.3sg] *mulle midagi niisugust* [une chose pareille] *teha* [faire] ? *Kuidas* [comment] *võis* [pouvoir] *mu ema* [ma mère] *lasta* [laisser] *tal* [lui] *seda* [cela] *aastate vältel teha* [faire] ?

Les expressions de degré semblent aussi favoriser une lecture expressive à orientation négative, par exemple *une chose pareille* en (27). Selon Halonen et Sorjonen (2012) qui analysent dans une perspective interactionnelle des interrogatives analogues contenant un intensificateur (*niin* 'si') en finnois ces questions expriment à la fois la surprise et l'indignation du locuteur. Les exemples de mon corpus montrent cependant que *comment/kuidas* en combinaison avec cette expression (*si/nii*) peut s'associer également à une émotion positive :

- (28) Camille hochait gravement la tête et lui dessina deux Batman : Batman s'envole et Batman contre la pieuvre géante. — *Comment tu fais pour dessiner si bien ? – Toi aussi tu dessines bien. Tout le monde dessine bien...*

Kuidas [comment] *sa nii hästi* [si bien] *joonistad* [dessiner.Prés.2sg] ?

En (28), la question véhicule, en plus de la surprise, l'admiration et l'approbation du locuteur, ce qui s'explique par le fait que le terme d'intensité (*si/nii*) accompagne ici un adverbe de sens positif (*bien*). La question sert à *complimenter* l'interlocutrice (Camille) dont la réponse modeste montre qu'elle l'interprète de cette manière. Ce n'est donc pas l'intensificateur qui est responsable de l'apparition d'émotions négatives repérées dans ce type d'interrogatives par Halonen et Sorjonen (2012), mais plutôt le contenu sémantique et le contexte général de l'énoncé. Mais dans tous les cas, les expressions d'intensité augmentent l'expressivité des questions et font apparaître d'autres émotions à côté de la surprise. L'admiration s'associe aussi aux questions qui contiennent un verbe désignant la

réussite de l'interlocuteur dans des conditions difficiles (cf. la section 2 ci-dessus). Même si ces exemples ne sont pas aussi nombreux que les questions exprimant des émotions négatives, ils apparaissent souvent dans mon corpus, ce qui montre que ce type de questions peut véhiculer aussi une surprise positive. L'admiration est parfois accompagnée de la préoccupation du locuteur concernant la situation de l'interlocuteur qui se débrouille en dépit des circonstances, mais cette émotion semble avoir également une orientation positive dans ce contexte (cf. l'exemple 24 ci-dessus).

En ce qui concerne les actes de langage que ces questions sont susceptibles de véhiculer, on peut relever à côté de reproches (liés aux émotions négatives) et de compliments (liés aux émotions positives) mentionnés ci-dessus, également les *excuses* du locuteur, qui apparaissent toujours dans les questions adressées au locuteur lui-même :

- (29) Je suis mortifiée. Me pardonneriez-vous ma maladresse ?
Comment ai-je pu être si stupide ? Jamais je ne voudrais vous porter préjudice. Encore moins vous offenser...
Kuidas [comment] *ma sain* [pouvoir.1sg] *nii rumal* [si stupide] *olla* [être. Inf] ?

On trouve cette fonction pour une question en *kuidas* estonien également dans l'exemple (4) où un autre type de question est employé en français.

Conclusion

Le but de cette étude était de comparer l'emploi des interrogatives en *comment/kuidas* véhiculant un effet de surprise en français et en estonien. Ces interrogatives ont généralement une lecture causale. Mon objectif était de relever les propriétés linguistiques de ces questions contenant une dimension de surprise et de préciser leurs fonctions pragmatiques dans ce contexte. L'étude se base sur un corpus d'exemples écrits relativement récents et proches de la langue parlée - les dialogues de textes littéraires français et leurs traductions en estonien dans le CoPEF.

Les résultats de mon étude montrent que *kuidas* apparaît comme équivalent de *kuidas* dans la plupart des cas dans la traduction et que ces adverbess interrogatifs ont donc des emplois très similaires dans les deux langues : tous les deux ont une lecture causale et les interrogatives qu'ils introduisent contiennent un effet de surprise qui résulte d'une contradiction entre les attentes du locuteur et la situation présentée dans le contexte précédent à laquelle il tente de s'adapter ou/et de trouver une explication par la question en *comment/kuidas*. En comparant les

moyens linguistiques qui favorisent l'apparition de l'effet de surprise et la lecture causale de ces interrogatives, j'ai relevé certains éléments qui sont communs aux deux langues : les verbes modaux, les expressions de degré et d'intensité, un lexique expressif à connotation négative. Parmi les moyens modaux, il y a cependant des différences dues au comportement de ces éléments dans les deux langues : ainsi, il y a une diversité plus grande de verbes modaux de possibilité en estonien et on peut trouver aussi le verbe modal de nécessité (*pidama* 'devoir') au conditionnel dans ce type d'interrogative. D'autre part, l'emploi du verbe *vouloir* ou du conditionnel du verbe principal sont des moyens spécifiques du français. En français, on rencontre également le verbe sémantiquement vide *faire* et le *mais* initial discursif, tandis que l'estonien a souvent recours aux particules d'intensité qui lui sont propres. Malgré ces divergences, dues aux particularités des deux langues de type différent, le fonctionnement des questions en *comment/kuidas* est néanmoins très similaire. Je relève aussi l'importance de la sémantique du verbe dans l'interprétation de ces interrogatives. Tous ces moyens linguistiques sont susceptibles d'augmenter l'expressivité des questions.

Dans la deuxième partie de mon analyse, j'ai étudié le contexte de ces interrogatives dans mon corpus, en évaluant surtout leur force interrogative en fonction de la réaction qu'elles reçoivent. J'ai également relevé les actes de langage et les émotions qu'elles sont susceptibles d'exprimer à côté de la surprise du locuteur, en comparant les résultats avec les études faites auparavant. Comme Brunetti et al. (2022), je constate que les questions en *comment/kuidas* avec une lecture causale se situent sur une échelle s'étendant de questions avec une certaine force interrogative aux questions rhétoriques. J'ai constaté que dans la plupart des cas, c'est la surprise seule qui est véhiculée par ces questions, mais que dans près de la moitié des cas, une autre émotion est exprimée. Même si les émotions négatives - comme l'indignation ou la colère, lesquelles, dans les études précédentes, sont considérées comme étant caractéristiques de ces questions - sont plus nombreuses dans mon corpus, des émotions positives (notamment l'admiration, accompagnée parfois de la préoccupation du locuteur) apparaissent aussi très souvent. Contrairement aux études précédentes, mon corpus ne montre donc pas que les émotions négatives sont prépondérantes dans ce type de questions. Mon corpus révèle aussi que ces questions servent à formuler parfois d'autres actes de langage, comme les reproches dans le cas d'émotions négatives ou les compliments s'il s'agit d'émotions positives, mais on trouve aussi des excuses formulées par le biais de questions adressées au locuteur lui-même.

Abréviations

Cond conditionnel

Inf infinitif
Parf parfait
Part particule
Prés présent
Prét prétérit

Bibliographie

- Aikhenvald, A.Y. 2012. « The essence of mirativity ». *Linguistic Typology*, n° 16, p. 435-485.
- Brunetti, L., Yoo, H., Tovenä, L. M., Albar, R. 2021. French reason-comment ('how') questions: A view from prosody. In: A. Trotzke, X. Villalba (dir.), *Expressive meaning across linguistic levels and frameworks*. Oxford: Oxford University Press, p. 248-278.
- Brunetti, L., Tovenä, L. M., Yoo, H. 2022. « French questions alternating between a reason and a manner interpretation ». *Linguistics Vanguard*, n° 8(2), p. 227-237.
- Celle, A., Jugnet, A., Lansari, L., L'Hôte, E. 2017. Expressing and Describing surprise. In: A. Celle, L. Lansari (dir.), *Expressing and Describing surprise*. Amsterdam: John Benjamins, p. 215-244.
- Celle, A., Jugnet, A., Lansari, L. 2021. Expressive questions in English and French. *What the hell* versus *Mais qu'est-ce que*. In: A. Trotzke et X. Villalba (dir.), *Expressive meaning across linguistic levels and frameworks*. Oxford: Oxford University Press, p. 138-166.
- CoPEF - *Corpus parallèle estonien-français de l'Association franco-estonienne de lexicographie*. [En ligne] :<http://corpus.estfra.ee> [consulté le 6 juillet 2022].
- De Cornulier, B. 1974. *Pourquoi* et l'inversion du sujet non-clitique. In : Ch. Rohrer & N. Ruwet (dir.), *Actes du colloque franco-allemand de grammaire transformationnelle*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag, p. 139-164.
- DeLancey, S. 2001. « The mirative and evidentiality ». *Journal of Pragmatics*, n° 33, p. 369-382.
- Desmets, M., Gautier, A. 2009. « Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Questions rhétoriques en comment ». *Travaux de linguistique*, n° 58, p. 107-125.
- Fleury D., Tovenä, L. M. 2018. Reason questions with *comment* are expressions of an attributional search. In: *Proceedings of the 22th Workshop on the Semantics and Pragmatics of Dialogue SEMDIAL 2018*. Aix-en-Provence : Université d'Aix-en-Provence, p. 112-121.
- GDEF, *Suur eesti-prantsuse sõnaraamat*. [En ligne] : <https://www.estfra.ee> [consulté le 6 juillet 2022].
- Halonen, M., Sorjonen, M.-L. 2012. Multi-functionality of interrogatives: asking reasons for and wondering about an action as overdone. In : Jan P. de Ruiter (dir.), *Questions : Formal, Functional and Interactional Perspectives*. Cambridge : Cambridge University Press, p. 222-237.
- Korzen, H. 1990. « Pourquoi *pourquoi* est-il différent ? L'adverbial de cause et la classification des adverbiaux en général ». *Langue française*, n° 88, p. 60-79.
- Larivée, P., Moline, E. 2009. « Comment ne pas perdre la tête ? À propos des effets d'intervention dans les interronégatives en *comment* et de leur suspension dans les questions rhétoriques ». *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, n° 104, p. 185-214.
- Metslang, H. 1981. *Küsilause eesti keeles*. Tallinn : Valgus. [Les interrogatives en Estonien].
- Sahkaï, H., Asu, E. L., Lippus, P. 2022. « Prosodic characteristics of canonical and non-canonical questions in Estonian ». *Proceedings of Speech Prosody 2022*, p. 135-139.
- Vlad, D. 2007. « Du discours polémique à la polémique du discours ». *Revue de Sémantique et Pragmatique*, n° 21-22, p. 81-93.

Notes

1. Cette étude a été soutenue par le projet PHC Parrot N°4-8/19/4 « Surprise questions in a comparative perspective » et par le projet EKKD10 « The prosody and information structure of surprise questions in Estonian in comparison with other languages ».
2. J'utilise ce terme pour référer à l'emploi des interrogatives en *comment* que Fleury et Tovenä (2018) désignent par le terme *reason reading* en anglais. De Cornulier (1974) et Korzen (1990) parlent également de cet emploi de *comment* « avec un sens causal ». Desmets et Gautier (2009) réfèrent à cet emploi par le terme *interrogative rhétorique en comment*.
3. Ce corpus parallèle, créé et géré par l'Association franco-estonienne de lexicographie, contient environ 65 millions de mots. Il comprend, à côté de textes français et estoniens avec leurs traductions, également le texte de la Bible, des textes de la législation européenne et des débats du Parlement européen. Le sous-corpus de textes littéraires et de leurs traductions comprend environ 8 millions de mots. Les exemples de mon corpus d'étude sont tirés du sous-corpus de littérature française traduite vers l'estonien contenant 4,09 millions de mots.
4. Selon l'étude expérimentale de Brunetti et al. (2022), quelques questions de manière produisent également un effet de surprise, mais non de manière systématique comme les questions avec une lecture causale.
5. De Cornulier (1974) et Korzen (1990) ont comparé *pourquoi* et *comment* causal aux adverbiaux de phrase. Voir Fleury et Tovenä (2018) et Brunetti et al. (2022) pour plus de détails sur les propriétés syntaxiques de *comment* causal et sur ses affinités avec *pourquoi*.
6. Tous les exemples proviennent du CoPEF. En estonien, je présenterai seulement l'interrogative concernée avec, si nécessaire, la traduction et les propriétés morphologiques d'éléments importants pour l'analyse. Pour les abréviations utilisées dans les indications morphologiques, voir la liste des abréviations à la fin de l'article.
7. Vlad (2007) analyse ce type d'énoncés interrogatifs en *pourquoi* au conditionnel. Il me semble que l'on peut interpréter l'interrogative dans cet exemple comme « non polémique » dans les termes de Vlad (2007). Selon Vlad (2007 : 85) ce type de questions interrogent « sur les raisons du dire » et elles ont une « valeur sémantique causale ». La description de la valeur pragmatique que Vlad (*ibid.*) présente pour ces questions ressemble à celle qui a été donnée pour les questions en *comment* causal : « [on] a affaire à une opposition momentanée impliquant une suspension d'acceptation, dans l'attente d'une justification qui puisse l'annuler, de sorte que l'acceptation reste possible, étant reportée à un moment ultérieur ».
8. Il y a dans cet exemple aussi la négation qui favorise la lecture non canonique de la question en *comment* (cf. Desmets, Gautier, 2009 : 119). Les exemples négatifs ne sont pas fréquents dans mon corpus d'étude. Voir Larrivée et Moline (2009) qui analysent ce type d'interrogatives comme rhétoriques.
9. Larrivée et Moline (2009) ont relevé une glose en *faire pour* pour les interronégatives rhétoriques en *comment*.
10. Il est impossible de donner une traduction directe de cette particule dans ce contexte. La particule *küll* est utilisée pour souligner une affirmation, renforcer une réponse affirmative, une opinion ou un sentiment (cf. GDEF, Suur eesti-prantsuse sõnaraamat).
11. Voir Celle et al. (2021) pour une analyse plus détaillée du rôle de *mais* dans la production de l'effet de surprise des questions en *qu'est-ce que*. Dans leur expérience de perception, Brunetti et al. (2022) font également précéder les questions de surprise en *comment* par la « particule adversative » *mais*, mais selon elles, ce *mais* « ne signale pas la surprise ou l'absence de la force interrogative, il exprime simplement l'existence d'une certaine opposition qui n'est pas forcément liée à des attentes infirmées » (ma traduction).
12. Comme le contexte des exemples ne diffère pas en français et en estonien, je ne fournirai le contexte élargi que pour les exemples français dans cette section. Pour voir le parallélisme entre les deux langues, je présenterai pourtant aussi les interrogatives estoniennes en *kuidas*.



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Peines et plaisirs pandémiques à la lumière de la philosophie sensualiste

Marge Käsper

Université de Tartu, Estonie

marge.kasper@ut.ee

<https://orcid.org/0000-0002-0991-4373>

Reçu le 10-06-2022 / Évalué le 01-07-2022 / Accepté le 30-09-2022

Résumé

Comment les notions d'une époque révolue définissent notre quotidien ? La linguiste Gerda Haßler (2009) a mené une étude détaillant l'emploi des noms d'émotions dans et depuis le *Traité des sensations* de l'abbé Étienne Bonnot de Condillac, œuvre publiée en 1754 qui a mis au premier plan le sensualisme et l'empirisme en Europe. En recourant à la base de données Frantext, son étude montre une continuité sémantique dans les usages du paradigme épistémologique du sensualisme dans le lexique des émotions au cours du XX^e siècle. Le présent article proposera une lecture discursive des notions binaires de Condillac, *plaisir* et *douleur*, ainsi que de leurs variantes lexicales également étudiées par Haßler (2009), *joie* et *peine*, dans un corpus contemporain relevé des quotidiens *Le Monde* et *Le Figaro* au cours de l'année 2020, première année de la crise du Covid-19. En se fondant sur ces entrées lexicales, l'article discutera de la « socialité » (Guilhaumou, 2008) de la philosophie sensualiste dans la conceptualisation de la pandémie.

Mots-clés : émotions, Covid-19, corpus, presse, cooccurrence

French vocabulary of pains and pleasures in light of pandemics and of sensualist philosophy

Abstract

How do notions of a bygone era define our daily lives? The linguist Gerda Haßler (2009) conducted a study detailing the use of the names of emotions in and since Abbé Étienne Bonnot de Condillac's *Traité des sensations*, published in 1754, which brought sensualism and empiricism to the fore in Europe. By using the Frantext database, Haßler's study shows a semantic continuity in the uses of the epistemological paradigm of sensualism in the lexicon of emotions during the 20th century. The article will propose a discursive reading of the pair of binary notions of Condillac *plaisir* ('pleasure') and *douleur* ('pain'), as well as their lexical variants also studied by Haßler (2009), *joie* ('joy') and *peine* ('grief/sorrow/sadness'), in a contemporary corpus taken from the daily newspapers *Le Monde* and *Le Figaro* during of the year 2020, the first year of the Covid-19 crisis. Through these lexical entries, the article will discuss the "sociality" (Guilhaumou, 2008) of the sensualist philosophy in the conceptualization of the pandemic.

Keywords: emotions, Covid-19, linguistic corpora, journalistic corpora, cooccurrence

Introduction¹

Comment se découpe et se définit le champ lexical qui décrit nos émotions, nos sentiments, nos affects ? Et comment ce vocabulaire, à son tour, décrit-il le monde ? En analysant l'organisation de différents systèmes conçus pour nommer les émotions, Peter Blumenthal (2009) arrive à un constat paradoxal : alors que les linguistes cherchent à s'appuyer sur des descriptions fournies par les psychologues, les psychologues, quant à eux, s'appuient aussi sur des descriptions langagières. Or, avant même que la psychologie cognitive et la linguistique ne s'établissent comme disciplines scientifiques, la philosophie s'est occupée de la problématique en question. Cet article reprendra quelques termes d'une philosophie de l'esprit dont on a pu dire qu'elle était devenue, à l'époque de la Révolution française et de ses prolongements, une « véritable psychologie cognitive » (Guilhaumou, 2008 : 32, qui se réfère à Goldstein, 2005) : la philosophie sensualiste française développée au XVIII^e siècle par l'abbé Étienne Bonnot de Condillac et ses continuateurs et adversaires, les Idéologues. Selon la linguiste Gerda Haßler (2009 : 24), ce « travail terminologique » concernant les émotions et les sensations du corps se refléterait encore aujourd'hui dans nos manières de décrire les émotions ou du moins d'employer en français les mots désignant les catégories de base de cette philosophie comme *plaisir*, *douleur* et autres.

Cet article met l'hypothèse terminologique de Haßler (2009) à l'épreuve d'un moment et d'un corpus spécifiques : celui de la pandémie de Covid-19, qui sera étudié ici à partir d'un corpus journalistique issu des quotidiens français *Le Monde* et *Le Figaro* (LM et LF ci-dessous), comportant tous les textes de ces journaux faisant mention de <Covid-19> au cours de l'année 2020, première année de la pandémie². Les notions de la philosophie sensualiste, qui ont déjà accompagné de grands changements révolutionnaires, seront ici reprises pour penser d'autres d'événements dramatiques, fort différents dans leurs assises, mais associés également à de grands changements dans la société. À l'instar d'une étude linguistique de longue durée, l'objectif du présent article sera donc d'étudier un moment de l'actualité, le présent de l'histoire dans sa discursivité (au sens de Foucault), dans la mesure où le vocabulaire sensualiste se trouve employé dans les discours qui traversent le corpus étudié. En raison d'une certaine analogie dans les moments historiques considérés - une crise intense et pérenne, mais justement aussi en raison d'un certain éloignement dans le temps et de la présence de deux contextes historiques fort différents, la philosophie sensualiste nous semble être en mesure de fournir une grille d'analyse intéressante pour examiner cette question.

1. Cadrage « idéologique » et quantitatif de l'analyse

Avant d'analyser, dans la deuxième partie de l'article, des discours traitant des sensations évoquées dans la presse dans le contexte du Covid-19, il convient de proposer un cadrage historique des enjeux et des principes de la philosophie sensualiste et de présenter les données et l'approche adoptée pour les analyser. La philosophie sensualiste s'explique entre autres par les notions d'idéologie et de métaphysique, le cadrage quantitatif donnera quelques indications d'ordre métalinguistique concernant l'usage de la langue française plus généralement.

1.1. Une métaphysique sensualiste du langage

L'abbé Étienne Bonnot de Condillac construit la pensée sensualiste en France tout en développant et critiquant l'empirisme du philosophe anglais John Locke. Dans son *Traité des sensations* (1754), Condillac développe une conception originale de l'apprentissage sensoriel d'après lequel notre seule source de connaissance est la sensation, d'où dériveraient par continuité et transformation la réflexion, le raisonnement, l'attention et le jugement. Dans cette acception du paradigme lockien de la connexion mentale, où toute catégorisation mentale inclut des mots, des relations et des événements, il s'agit au fond d'une reprise réflexive par l'esprit des faits donnés par l'expérience (Charrak, 2003). Condillac souligne une « liaison des idées », où la sensation comme « première expérience » vient fonder la chaîne des sciences. La conception du savoir sensualiste s'oppose ainsi à l'esprit cartésien, qui cherche à fonder le savoir uniquement sur le raisonnement abstrait. Marion Chottin (2014) discute cette approche notamment comme une sorte d'analogie empiriste du *cogito* cartésien.

L'historien des discours Jacques Guilhaumou (2008) cherche à resituer la conception sensualiste du savoir dans la continuité de l'émergence, dans la société française des années 1770-1780, d'une prise de conscience du moi internalisé, d'une « métaphysique du moi », qui se développe dans la mesure où le peuple, d'abord défini négativement par les élites « dans un espace de néantisation sociale » (Guilhaumou, 2008 : 31), acquiert une certaine visibilité dans la nouvelle culture critique de l'artifice politique. Un mot inventé à l'époque, *la socialité*, qui désigne selon Guilhaumou (2008 : 31) cette nouvelle relation de l'individu à la totalité sociale, ne signifiait pas seulement la *sociabilité*, qui désigne la « capacité (sociale) à répondre des fins d'utilité (sociale) », mais aussi « une capacité intellectuelle de concevoir et de réaliser en esprit l'ordre social, d'en exprimer le tout, donc de faire œuvre de socialité ». L'historien rappelle que la politique républicaine développée sous la Révolution française inscrivait l'imagination individuelle dans une dynamique

sociale en l'associant étroitement au sentiment patriotique (cultivé par exemple par des fêtes civiques). À cet égard, « "l'école de Condillac", expression désignant les Idéologues, tend bien à postuler une passivité et une fragmentation du moi », admet Guilhaumou (2008 : 33) et montre cependant que c'est aussi « pour contrecarrer la métaphysique du moi et de son activité qui était celle des révolutionnaires » que la philosophie sensualiste (et Destutt de Tracy en particulier) discute également la question de la *volonté* du moi.

Jacques Derrida (1976 : 11) note, par ailleurs, que la science à laquelle songeait Condillac n'était en effet possible que dans un certain rapport avec la métaphysique prépondérante de son époque : « Cela n'était possible qu'à critiquer la métaphysique. Il le fait. Ce qui revient régulièrement à fonder une nouvelle métaphysique. Il n'y manque pas. Ce qui implique une distinction rigoureuse et acharnée entre deux métaphysiques ». C'est ainsi que la « mauvaise métaphysique » (dont, par exemple, l'idéalisme de Wittgenstein) ne ferait que mauvais usage de la langue, alors que « la bonne métaphysique », la métaphysique sensualiste, serait une théorie des liaisons qui permettrait de remonter aux principes premiers de la connaissance qui résident dans les sensations (Massonet, 2020). Les idées de Condillac étant développées mais aussi à leur tour vivement contestées par l'ensemble des penseurs Idéologues (Maine de Biran, Destutt de Tracy, etc.) ; c'est notamment afin d'« éviter d'employer le terme de métaphysique » que de Destutt propose en 1797 le terme d'*idéologie* pour une « science de la formation de nos idées », qui serait l'« analyse de la pensée tout simplement » (voir Guilhaumou, 2008 : 36-37). L'on sait que le terme proposé prendra aussi une connotation péjorative sous Napoléon (voir Deneys, Deneys-Tunney, 1994), après la période de gloire des Idéologues sous le Directoire, mais c'est notamment par le travail de vulgarisation critique des Idéologues que le « travail terminologique » de Condillac peut toujours se refléter dans les usages actuels selon Haßler (2009 : 32-38).

Dans la « théorie des liaisons » conçue par Condillac, le langage tient un rôle primordial. Pour Condillac, « la science est une langue bien faite » (Massonet, 2020). Une fois la sensation éprouvée, c'est en effet le langage, selon lui, qui permet de fixer ces sensations et permet à l'humain d'analyser ses pensées, de les composer et décomposer, de leur donner des noms, de les regrouper, etc. Sans langage, ni les idées générales ni la connaissance du monde ne seraient possibles. Comme l'explique Chottin (2008), en ce qui concerne le traitement du sens de la vue chez Condillac, il ne s'agit pas d'« apprendre à voir », mais il est nécessaire d'« apprendre à regarder », parce que la sensation, quoique distincte dès qu'elle advient à l'esprit, ne délivre pas d'elle-même les idées qu'elle contient. Étudier la conceptualisation des sensations reliées à un virus au moyen des discours

que ce virus conduit à produire nous fournira ainsi une sorte de grille de lecture sensualiste de la pandémie de Covid-19.

Condillac décrit l'apprentissage de la connaissance par la parabole d'une statue qui est, au départ, dénuée de toute connaissance et dont on éveille progressivement les sens, en commençant par l'odorat, jusqu'aux sens les plus nuancés. Comme, dans ce processus, les premières sensations s'accompagnent nécessairement, selon Condillac, de sentiments soit agréables soit désagréables - dont la statue cherche soit à jouir, soit à se défaire, cet intérêt suffit pour donner lieu aux opérations de l'entendement et de la volonté. Ainsi, ce sont les mots *plaisir* et *douleur* qui apparaissent dans les définitions des premières sensations, qui sont à l'origine de toutes les autres activités de l'esprit : « La nature nous donne des organes, pour nous avertir par le *plaisir* de ce que nous avons à rechercher, et par la *douleur* de ce que nous avons à fuir » (Condillac, 1788 : 6). Étant donné que, pour Condillac, toutes les actions de l'esprit humain (le jugement, la réflexion, les désirs, les passions, etc.) ne sont que des « sensations transformées », toute autre formation de l'esprit se ferait en référence à ces premières sensations, par comparaison mémorielle, et toujours par une bipolarité de la conscience, principe qu'il reprend à Locke.

C'est cette paire de notions « motrices de sensations » que nous allons étudier dans leur fonctionnement actuel. La parabole de la statue, qui construit ainsi son savoir, peut en outre expliquer ici de manière figurée le raisonnement caractérisant la constitution du savoir dans le domaine de l'analyse du discours, où la conceptualisation du monde se fait en partant des mots et de leurs agencements dans des contextes donnés - les usages de la langue constituant le « lieu matériel » (Pêcheux, 1969) où se réalisent les effets de sens, leur analyse interprète alors le sens des énoncés à partir de ces formes langagières (voir Branca-Rosoff, 2002 : 365-366).

1.2. D'une analyse métalinguistique à l'analyse quantitative des discours

Afin de questionner l'impact des idées de Condillac sur la façon dont, de nos jours, on parle des sensations et des émotions, Haßler (2009) a mené une étude quantifiée, clairement métalinguistique, d'une série de textes antérieurs et postérieurs à Condillac ainsi que des œuvres de Condillac lui-même. Après avoir élucidé le fonctionnement linguistique des mots du paradigme notionnel sensualiste dans le *Traité des sensations* (1754) de Condillac, Haßler (2009) propose de tester la présence et les formes d'évocation de ce paradigme dans les usages contemporains au moyen de textes représentatifs de l'usage du français au XX^e siècle dans le corpus de référence littéraire Frantext. Dans cette série de textes dus à divers auteurs,

elle se concentre sur les mots *plaisir* et *douleur*, qui désignaient les sensations « forces motrices » de l'Homme chez Condillac, et sur les « variantes lexicales » sémantiquement proches de *joie* et *peine*, davantage utilisés par les Idéologues - critiques de Condillac mais néanmoins vulgarisateurs importants du paradigme de la philosophie sensualiste selon Haßler (2009 : 32-38). Haßler décrit la sémantique de ce vocabulaire essentiellement par les rapports de co-présence dans les textes parce qu'elle fait l'hypothèse que l'usage cooccurrent des mots appartenant à un même paradigme sémantique met à jour des énoncés décrivant les rapports perçus entre ces mots, ce qui fournit des commentaires métalinguistiques spontanés sur ces mots. Si les termes de sens contraire se trouvent mis en opposition dans une relation de « polarité » dans le texte, leurs sens respectifs comme émotion positive ou émotion négative de référence s'en trouvent, en effet, intensifiés ; si les termes de sens contraires apparaissent par contre dans une série ou dans quelque autre construction où leur opposition sémantique n'est pas importante, Haßler le définit comme étant dans une relation de « variante » et observe que ce n'est que le trait de sens [émotion forte] qui est actualisé alors que les traits distinctifs respectifs s'affaiblissent. Quant aux mots de sens proche, qui normalement ne s'opposent pas (comme *plaisir* et *joie* ou *peine* et *douleur*), ils se voient intensifiés, sans autre distinction importante quant à leurs sens ([émotion positive] ou [émotion négative]) dans la relation de variante, alors que leurs traits distinctifs se précisent si ces mots se trouvent mis en polarité dans le texte.

On verra que le nombre de cas de co-présence des termes en question n'est pas énorme dans notre corpus, de ce point de vue, il n'y a pas matière à une étude métalinguistique concernant l'usage du français en général dans ce corpus. Or, un corpus journalistique est toujours le témoin d'une certaine partie des discours circulant dans la société et c'est cette particularité, qui se reflète aussi dans les usages langagiers concernés, qu'il s'agit de définir. À cet égard, la description métalinguistique de la relation de variante est importante pour la présente étude dans la mesure où elle rappelle que la cooccurrence des mots dans les textes renforce les traits sémantiques communs des mots. Le rapprochement se produit par ailleurs même si, dans d'autres contextes, les mots n'ont pas de proximité sémantique particulière. Toute cooccurrence est en effet un fait langagier très étudié dans les travaux d'analyse lexicométrique du discours, où les isotopies sémantiques qui se dessinent autour des mots saillants servent à caractériser les profils discursifs des énonciateurs singuliers ou collectifs (voir Mayaffre, 2008). Les noms abstraits peuvent également se trouver caractérisés, dans leurs isotopies textuelles, par des noms désignant des objets concrets, des noms propres, des verbes, etc. Afin de préserver néanmoins une certaine continuité avec l'approche adoptée par Haßler

(2009), nous nous concentrons ici sur les relations qui s'établissent entre les substantifs cooccurrent avec nos termes de recherche dans une position d'interchangeabilité syntaxique (définie ci-dessous), même si, bien évidemment, dans le cotexte, d'autres mots permettent aussi de préciser les isotopies qui apparaissent dans les textes, comme le montre l'analyse qualitative présentée ci-dessous.

Travaillant avec un important corpus de référence - Frantext (ca. 15,6 millions de mots) - Haßler (2009) examine donc, outre les textes antérieurs et directement postérieurs à Condillac, une cinquantaine de cooccurrences de *plaisir* et *douleur* et 91 cooccurrences de *plaisir* et *peine* dans les textes de la période de 1950 à 2007 représentés dans Frantext pour l'usage contemporain, d'où elle conclut en effet à une certaine présence du paradigme condillacien dans ces textes. Pour un sondage concernant notre corpus, nous avons utilisé la plateforme des sources et analyses numériques SketchEngine, où la fonction WordSketch indique aussi, parmi les différentes récurrences syntaxiques ciblées par le mot de requête, les cooccurents du mot dans une relation syntaxique de type <and/or>. Dans l'ensemble de Frantext disponible également sur la plateforme SketchEngine, cette fonction indique 76 occurrences pour *plaisir* + *douleur*, 79 *plaisir* + *peine*, 62 *douleur* + *joie* et 19 *joie* + *peine*, ce qui correspond plus ou moins aux données étudiées par Haßler (2009). Or, dans notre corpus journalistique relatif au Covid-19, qui est même supérieur en nombre de mots (24,2 millions de mots), la fonction n'indique que 6 cooccurrences des mots *joie* et *peine*, et quant aux termes *plaisir* et *douleur*, ils n'apparaissent pas une seule fois dans une cooccurrence proche dans ce corpus.

Afin de vérifier s'il ne s'agit pas d'un changement généralisé apparu au tournant du XXI^e siècle, nous avons recouru à un énorme corpus de référence disponible sur SketchEngine pour l'ensemble des emplois de la langue française dans divers documents et diverses sources de la même période que notre corpus - Frenchweb 2020 (15 115 914 647 mots). Pour un sondage se focalisant sur les différences entre les mots, la fonction Word Sketch Difference indique et permet de visualiser rapidement les divergences des mots en fonction de leurs cooccurents respectifs : plus les cooccurents se présentent avec l'un et/ou l'autre mot, plus ils se trouvent proches du mot concerné ; les cooccurrences mutuelles et celles avec les deux mots comparés forment des cercles reliés, leur taille correspondant à la fréquence de la cooccurrence en question dans le corpus. Les Figures³ 1 et 2 représentent schématiquement les comparaisons des paires des mots *plaisir* vs *douleur* et *peine* vs *joie* en ce qui concerne leurs cooccurents les plus importants dans la fonction <and/or> respectivement dans les deux corpus représentant l'année 2020

Ces figures montrent que les oppositions étudiées par Haßler (2009) se retrouvent dans le corpus Frenchweb 2020 : les cooccurrences respectives de *plaisir* et de

douleur se croisent dans des proportions presque égales (*souffrance* cooccurrent - assez logiquement - un peu davantage avec *douleur*, et *joie* et *bonheur* avec *plaisir*), et l'on trouve aussi *joie* parmi les cooccurrents les plus importants de *peine* et vice versa. Dans notre corpus journalistique, on trouve seulement *peine* parmi les cooccurrents les plus nombreux de *joie*, mais le mot *peine* lui-même se trouve davantage en cooccurrence avec d'autres mots, en l'espèce *délit* et *juge*, et se retrouve donc davantage dans son acception reliée aux sanctions pénales, le contexte concernant évidemment toujours les contraintes de la pandémie (« Les Irlandais ne pourront en outre sortir de chez eux pour faire de l'exercice que dans un rayon de cinq kilomètres autour de leur lieu de résidence, sous peine d'amendes » (LF oct). Quant aux cooccurrences de *peine* indiquées avec *résidence* et *suite*, leur examen en cotexte révèle qu'elles résultent des répétitions rencontrées dans le corpus, ces associations ne sont alors pas importantes du point de vue sémantique, mais ces contextes aussi concernent les règles du confinement.

Les paires de notions reliées dans la construction sensualiste du savoir se trouvent donc toujours évoquées en interconnexion dans l'usage général du français. Or, au vu des résultats du sondage, nous allons élargir notre questionnement à d'autres cooccurrents nominaux de ces termes dans notre corpus, afin de les étudier, non seulement du point de vue du lexique disponible dans la langue, mais aussi de celui de leur potentiel d'actualisation des discours qui, dans ce corpus, caractérisent le ressenti émotionnel de la pandémie.

2. Les sensations de la pandémie

Nous reprenons donc les deux paires de mots désignant les notions « forces motrices » sensualistes - *douleur* et *plaisir*, et *peine* et *joie* pour décrire par ces entrées lexicales le ressenti de la pandémie.

2.1. Douleur comme symptôme et comme émotion

Le mot *douleur* - qui désigne, dans le contexte de la philosophie sensualiste, une sensation « force motrice » désagréable quelle qu'elle soit (dont on trouve 540 occurrences en tout dans notre corpus) - se trouve avant tout associé dans le corpus pandémique aux contextes très concrets de la douleur physique. La plupart des mots qui se trouvent dans une relation d'interchangeabilité syntaxique avec *douleur* sont associés aux maladies : *fièvre* (32 fois), *fatigue* (17), *diarrhée* (11), *frisson* (6), *nausée* (4), *essoufflement* (4), *mal* (4), *difficultés* [respiratoire] (5), *gêne respiratoire* (3). En voici quelques exemples :

- (1) Les symptômes apparaissent progressivement : *maux de tête, douleurs, musculaires, fatigue*. Fièvre et toux sèche arrivent ensuite [...] (LF mars)
- (2) [...] plusieurs antibiotiques et le paracétamol, utilisé pour lutter contre *les fièvres et les douleurs caractéristiques des formes légères de Covid-19*. Pour épargner [...]. (LM mars)
- (3) Aucun essais⁴ [sic] n'a enregistré d'effet indésirable grave, les effets secondaires observés étant communs pour des vaccins (*fièvre, fatigue et douleur* au point d'injection). (LF juillet)

Comme la douleur physique fait partie des symptômes médicaux du Covid-19, le mot *douleur* désigne dans ces exemples, de manière très explicite, la sensation qui amène à prendre conscience de la maladie, comme en (1), ou à en connaître les caractéristiques pour lutter contre elle, comme en (2). Déjà en mars, comme on le voit en (3), cette sensation est évoquée aussi dans les discussions visant à rationaliser les sentiments concernant les vaccins.

À côté de ces emplois au sens très physique du terme, on trouve au moins un cas de cooccurrence unique du mot *douleur* avec un autre mot du domaine émotionnel : il s'agit du mot *émotion*, mot couramment considéré comme hyperonyme de divers sentiments et émotions, mais dont Hilgert (2021) démontre que, dans les usages, il est employé couramment, non pas seulement comme nom général, mais « aussi (sinon surtout) » comme mot de base, fonctionnant de la même manière et au même niveau lexical que *peur*, *colère* ou *joie*. Dans une relation de variance avec *douleur*, *émotion* désigne ici une sensation qu'il convient d'exprimer et de *partager*, selon les mots du premier ministre Jean Castex, en réponse à l'attaque terroriste survenue à Nice le 29 octobre 2020 :

- (4) Je veux leur dire aussi que *la nation partage leur douleur et leur immense émotion*. Cette attaque, aussi lâche que barbare, endeuille le pays tout entier. (LM oct)

Nonobstant le caractère tragique de l'exemple, du point de vue de la philosophie sensualiste, cet emploi de *douleur* est un cas intéressant en ce qu'il permet d'observer l'expression de la sensation de douleur dans une fonction sociale clairement définie, et notamment de contribuer à la compréhension du tragique évènement survenu en marge des problèmes posés au quotidien par le Covid.

2.2. L'impossibilité du plaisir

Même si le contexte pandémique fait largement appel à la douleur, le mot *plaisir* est plus présent dans le corpus LM et LF 2020 que *douleur* (733 occurrences de *plaisir* en tout contre 540 occ. de *douleur*) ; mais il n'y a qu'un seul mot qui

apparaît plus d'une fois au cours de l'année 2020 dans une position d'interchangeabilité syntaxique <and/or> avec le mot *plaisir* : il s'agit de *détente*, dont on relève deux occurrences en mars et une en novembre. Plutôt que de faire référence à un état de jouissance, les trois cas soulignent avant tout l'absence ou l'impossibilité de plaisir :

(5) [...] le salon des expositions du nord de Madrid [...] qui en décembre accueillait la COP25 a été transformée en un hôpital de campagne. Il ne manquait plus à ce paysage de guerre que la conversion d'une patinoire en une morgue, achevée lundi pour pallier les effets des encombrements des crématoriums. *Un centre de plaisir, de détente et de rires, cède la place à un entrepôt de cadavres d'où l'on n'entend s'élever aucune plainte.* (LF mars)

(6) du stress sur le long terme. Lila : Comment pallier *l'impossibilité d'anticiper un temps de détente ou de plaisir* à moyen terme : la sortie du confinement est inconnue et la reprise affectera certainement les vacances. Toute projection future est hypothétique, difficile donc de garder le moral. (LM mars)

(7) [...] se lever chaque matin de bonne humeur. 6 h 40: réveil. En chantant. 6 h 45 : une heure de gym. En chansons. 7h 30: rituel de la douche : « La baignoire, c'est pour les autres. Je m'y immerge seulement si je suis fatigué, ce n'est *ni un plaisir ni une détente* pour moi: je n'aime pas la mousse. » (LF nov)

En (5), il s'agit d'une série de mots qui caractérisent un lieu de manière positive par le sentiment de *plaisir*, par un état de *détente* et par l'action de *rire*. Or, la série n'est établie que pour renforcer le contraste avec le fait que, dans les conditions de la pandémie en cours, ce lieu est devenu « un entrepôt de cadavres d'où l'on n'entend s'élever aucune plainte ». En (6), c'est le stress continu qui est décrit nommément en termes d'impossibilité du *plaisir* et de la *détente*. En (7), le contexte de la routine quotidienne adoptée est plus optimiste, mais *plaisir* et *détente* sont toujours niés dans ce contexte. On trouve aussi dans le corpus, en tant qu'occurrences uniques d'association de *plaisir* avec d'autres noms, d'autres activités du confinement caractérisées par la négation du plaisir : le jogging sur tapis de course en appartement est décrit (dans LM, en mars) par un jeune homme sportif comme étant « *loin d'être un plaisir, [car, au contraire] les entraînements à domicile vont être très monotones* » et le besoin de cuisiner est caractérisé par un autre témoin (toujours dans LM en mars) comme pouvant être « *à la fois une source de contraintes et de plaisirs* ». Si, dans les autres exemples, c'est le trait de sens [sensation positive], commun à l'ensemble, qui se trouve annulé ou nié dans les

conditions du Covid, le dernier exemple représente aussi un cas où les mots de sens contraire (*contrainte* et *plaisir*) se trouvent mis au même plan par la construction à la fois ... et ..., pour ne souligner que la nécessité générale de sensations, quelle que soit leur polarité - il fallait aussi tout simplement occuper son esprit pour faire face à la routine du confinement. Toute évocation des sensations plus ou moins possibles contribue ainsi à rendre compte de la lourdeur émotionnelle de la pandémie, à mettre en mots la douleur morale qui pèse sur les gens.

Intéressons-nous enfin à un exemple où le mot *plaisir* construit une négation plutôt positive, dans la mesure où un galeriste évoqué dans LM en octobre 2020 exprime le souhait que sa galerie *reste un lieu de plaisir et de réflexion*, et le trait sémantique de sentiment [positif] de *plaisir* s'y trouve renforcé par le trait sans doute [positif] aussi de l'action de *réfléchir* :

- (8) Beaucoup de gens estiment que ce n'est pas le moment d'acheter de l'art. Il faut être prêt à faire des efforts. Ma priorité, c'est que *la galerie reste un lieu de plaisir et de réflexion*. On a pu renégocier notre loyer. On fait tout pour garder nos équipes. (LM oct)

Cet emploi actuel du mot *plaisir* en association avec l'activité de *réflexion*, que le galeriste dit vouloir favoriser, s'accorde particulièrement bien avec une philosophie qui cultive la dynamique sociale en faisant travailler l'imagination dans le but d'une cognition internalisée du monde.

2.3. Les joies comme forces motrices de la socialité

La variante lexicale de *plaisir* qui apparaissait dans le corpus Frenchweb 2020 en cooccurrence possible avec tous les autres mots étudiés ici, le mot *joie* est moins présent dans le corpus LM et LF 2020 que le terme condallacien *plaisir* - 536 occurrences de *joie* contre 733 pour *plaisir* - mais les séries d'associations où ce mot trouve en relation de variance avec d'autres substantifs sont nettement plus optimistes : ce n'est pas tant l'absence de joie qui est signalée que les moments de sa (ré)apparition.

Hormis les 6 cooccurrences avec *peine* (voir 2.4, ci-dessous), *joie* est présent 4 fois dans l'expression « dans la joie et bonne humeur », 4 fois en association avec le mot *déception* et 3 fois en association avec le mot *excitation*. Les deux dernières associations apparaissent surtout dans le profil discursif du *Figaro*, qui parle beaucoup de sport et sur un mode plutôt émotif : 2 exemples avec *déception*, 2 avec *excitation*, puis 1 avec *bonne humeur*, relèvent de tels contextes, comme on le voit en (9) et (10) :

- (9) en raison du Covid-19. Cette saison, le Paris SG, champion de France en titre, l'OM son dauphin et Rennes troisième de Ligue 1, défendront les couleurs françaises. Reste à savoir face à qui. Comme chaque année, le tirage au sort offrira *joie, déception, impatience et peur* aux représentants de la Ligue 1 (LF sept)
- (10) Six mois plus tard, *l'ambition, l'excitation, la joie* qui accompagnaient ce rendez-vous tant attendu animent-elles toujours les joueurs toulousains ? Il semblerait que oui. (LF sept)

Dans ces séries de variantes émotionnelles accompagnant les matchs de foot, on voit bien que, même si, en termes de logique, *déception* et *excitation* seraient plutôt des antonymes, ces mots ne sont pas ici dans une relation de polarité, mais caractérisent tous, dans une relation de variance, des émotions redevenues possibles dans les stades après les contraintes de confinement. Mentionnons ici aussi les occurrences observées dans le domaine de la culture, issues des deux quotidiens ici étudiés :

- (11) [...] dans l'écriture [...]. Je veux que les lecteurs ressentent des choses, c'est comme au théâtre. On sait tous ce que c'est que d'avoir aimé, avoir été aimé, trahi, *d'éprouver une grande joie ou une déception*, j'essaie de les traduire. (LF nov)
- (12) Pas question que l'absence, cette année, des cinéastes, acteurs et actrices américains initialement attendus sur le tapis rouge et les planches, *ne vienne ternir la joie et l'excitation* que ressent Bruno Barde, à quelques heures de l'ouverture du Festival du cinéma américain de Deauville qu'il dirige depuis 1995. (LM sept)

Dans ces séries d'émotions évoquées, on voit qu'il n'y a donc pas vraiment de différence de sens entre *déception* (véhiculant normalement le trait de sens en lien avec la négativité) et *excitation* (véhiculant un trait de sens plutôt [positif]) - les deux apparaissent comme des « forces motrices » comparables aux sentiments intenses de joie ou de douleur, mobilisés dans le but d'animer ou de remettre en marche la société, en voulant, dès septembre et octobre, faire oublier la pandémie.

L'expression « dans la joie et la bonne humeur » apparaît, pour sa part, dans des contextes où il s'agit de partager la joie ou de la communiquer aux autres dans le cadre d'une activité sociale, de manière à « concevoir et réaliser en esprit l'ordre social », comme y invitaient autrefois la philosophie sensualiste et le concept de « socialité » - ainsi que le rappelle l'historien des discours J. Guilhaumou (2008 : 31) ; voir 1.1, ci-dessus. Ainsi en (13), le contexte qui consiste à « apporter un peu

de joie et de bonne humeur » aux personnes âgées et en (14), celui qui consiste à célébrer le retour des rentrées scolaires, fait état d'une joie liée, au fond, au rétablissement de l'ordre social ébranlé par le Covid :

(13) [...] pour faire bouger les personnes âgées, et leur *apporter un peu de joie et de bonne humeur*. Insistant sur l'importance d'une *activité quotidienne*, [...]. (LM mars)

(14) À Rio, au terme d'une longue bataille judiciaire, les écoles privées ont été autorisées à accueillir à nouveau leurs élèves. À Miraflores, *la rentrée des primaires a eu lieu le 14 septembre, dans la joie et la bonne humeur*. Tout y est fait pour répondre à la menace du Covid. (LM oct)

Au travers des emplois de *joie* dans des cooccurrences variées, on constate ainsi que le discours journalistique valorise une joie de vivre qu'il convient de recouvrer face aux douleurs du Covid.

2.4. La variété des *peines* et des *joies* en commun

Les emplois du mot *peine*, variante lexicale de *douleur* chez les Idéologues, sont très nombreux dans notre corpus : le vocable est présent en tout 3 169 fois, mais, comme nous l'avons déjà indiqué en 1.2, *peine* est également beaucoup employé dans un sens relié aux sanctions. De plus, l'élément *peine* fait partie des nombreuses expressions lexicalisées (*sous peine de*, *à peine*, *vaut la peine*, etc.). Il s'agit donc d'un mot dont le sens est plus étendu et plus abstrait que celui de *douleur*. Entre autres usages, il apparaît alors dans le corpus à 6 occurrences en cooccurrence avec *joie*.

Dans LF, les emplois de *joie* + *peine* en relation de variance pour évoquer des sensations à *partager* (comme en 15) ou à *confier* (comme en 16) sont plutôt liés au domaine religieux, auquel s'associe également la thématique pieuse du soin des *familles précaires* en (17) et des malades en (18) :

(15) Ne plus voir mes *paroissiens*, ne plus être en contact physique pour *partager joies et peines*, c'est compliqué », dit-il. « Je ne vois plus non plus mes amis ni ma famille, même si cela n'empêche pas les contacts (LF avril)

(16) une fête religieuse [où] les églises et les sanctuaires seront un peu plus fréquentés que d'habitude par un public moins habitué, désireux de *confier à Marie les joies et les peines* de l'année écoulée mais aussi les nombreuses incertitudes des mois à venir. (LF août)

(17) [distribuer des repas de fête pour] des familles précaires, des personnes âgées isolées *avec leurs histoires, leurs joies et leurs peines en ce 31 décembre 2020*. (LF déc)

(18) retours de stage, ces entretiens *des infirmières* avec leur formateur qui disent déjà *les joies et les peines de ce métier*. La mort quand un patient décède sous vos yeux. La pression quand il s'agit de sauver des vies. La surcharge [...] (LF juin)

Dans LM, les deux exemples d'évocation en série de *peine* et *joie* touchent à des sujets plus communautaires, proches du positionnement idéologique de centre gauche du *Monde* :

(19) Le Monde a ouvert un second « live » ou « direct », consacré à la vie en temps de confinement. Chaque jour, ce fil se veut un espace de conversation avec les lecteurs. Nous y partageons des conseils, des idées, des articles, mettons en avant initiatives solidaires et bonnes nouvelles, tentons de répondre aux questions des lecteurs avec chaque jour l'aide d'un invité en tchat. Les lecteurs font le reste, témoignant souvent avec humour de leur quotidien, *leurs joies, leurs peines, leurs découvertes*. (LM mars)

(20) E. R. : Je ne voudrais verser ni dans un pessimisme nihiliste ni dans un optimisme béat et je partage votre position sur la « table rase ». Je n'y ai jamais cru, même si j'ai toujours éprouvé une vraie émotion à chanter L'Internationale en l'honneur de l'histoire du mouvement ouvrier, celui du Front populaire, de *ses grèves, de ses joies, de ses peines*, ce mouvement qui a aujourd'hui disparu avec la chute du mur de Berlin et l'échec des régimes communistes. (...) Je partage volontiers l'idée qu'un réformisme radical puisse être un véritable engagement pour les années à venir. (LM juin)

À observer les 6 emplois en cooccurrence de *joie* + *peine* (contre aucun pour *douleur* + *plaisir*) trouvés dans notre corpus, on peut dire que leur présence, mais aussi leur contenu tendent à confirmer ce qu'en dit également Haßler, qui s'appuie quant à elle sur Frantext (2009 : 34-36) : à supposer qu'elle soit effectivement présente dans les discours postérieurs à Condillac et aux Idéologues, l'évocation des concepts de la philosophie sensualiste semble plutôt se faire au travers de l'usage de la paire de mots employés dans le travail de vulgarisation de cette philosophie par les Idéologues - *peine* et *joie*, et non pas tant à la faveur de l'opposition condillacienne initiale de *douleur* et de *plaisir*. À notre sens, il conviendrait par ailleurs de prendre en compte la sonorité des mots (les mots plus brefs d'abord, les plus longs ensuite) et d'autres critères encore qui peuvent entrer en jeu dans la

constitution des séries dans les usages ; il est toutefois intéressant d'observer que, dans les deux quotidiens analysés ci-dessus, les évocations en cooccurrence de *joie* et de *peine* semblent toujours remplir cette fonction spécifique de « socialité », en ce qu'il s'agit de penser les sensations survenant dans la société en vue de contribuer à un fonctionnement en commun, que ce soit au niveau de la famille, de la communauté religieuse, de l'engagement idéologique ou de la communauté créée en ligne. Conceptualiser les faits de société est certes de toute façon la tâche quotidienne des journalistes, mais la part prise ici par les émotions n'est pas toujours considérée de ce point de vue. Par ailleurs, si les cooccurrences des vocables en question se retrouvent, avec des accentuations plutôt différentes en ce qui concerne les communautés en question, aussi bien dans un journal de gauche mondialiste que dans un journal de droite plutôt traditionnelle, cela ne fait que démontrer que, dans les luttes idéologiques, les opposants et les concurrents s'imprègnent des vocabulaires respectifs⁵.

Conclusion

Dans cet article, nous avons examiné le fonctionnement actuel des mots désignant la paire de notions de base de la philosophie sensualiste, à savoir *plaisir* et *douleur*, ainsi que l'usage des variantes lexicales promues dans les discussions et la vulgarisation de ces termes *joie* et *peine*. Après un cadrage historique des enjeux et des principes de la philosophie sensualiste et un cadrage métalinguistique des données tirées des quotidiens *Le Monde* et *Le Figaro* au cours de l'année 2020, l'étude s'est concentrée sur la fonction cognitive de ces mots permettant de verbaliser et ainsi d'aider à penser en association avec d'autres mots cooccurents, les sensations reliées aux conditions de la pandémie de Covid-19 représentées dans ce corpus. Alors que, dans ce corpus spécifique, la sensation de *douleur* décrite renvoie à un type de douleur concrète très physique et que les *plaisirs* se caractérisent avant tout par leur absence, la *joie* est pour sa part plutôt envisagée comme une « force motrice » de la société à remettre en marche, et ses cooccurrences complémentaires, dans leur relation de variance avec *peine*, s'inscrivent dans le cadre d'une « socialité » communautaire - terme ici repris au contexte épistémologique de la philosophie sensualiste.

Bibliographie

- Blumenthal, P. 2009. Les noms d'émotion : trois systèmes d'ordre. In : I. Novakova et A. Tutin (dir.), *Le Lexique des émotions*. Grenoble : ELLUG, p. 41-64.
- Branca-Rosoff, S. 2002. Matérialité langagière. In : P. Charaudeau et D. Maingueneau (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil, p. 365-366.

- Charrak, A. 2003. *Empirisme et métaphysique. L'« Essai sur l'origine des connaissances humaines » de Condillac*. Paris : Vrin.
- Chottin, M. 2008. « “Apprendre à voir, apprendre à regarder”. Les deux conceptions de l'apprentissage sensoriel chez Condillac ». *Philonsorbonne*, n° 2.
- Chottin, M. 2014. « La liaison des idées chez Condillac : le langage au principe de l'empirisme ». *Astérion*, n° 12.
- Condillac, É. B. de 1970 [1754]. *Traité des sensations*, dans *Œuvres complètes*, t. 3. Genève : Slatkine reprints, p. 37-310.
- Deneys, H., Deneys-Tunney, A. (dir.) 1994. « L'acception napoléonienne péjorative des termes *idéologues*, *idéologie* ». [Documents et textes édités et annotés]. *Corpus. Revue de philosophie*, n° 26/27, p. 143-149.
- Derrida, J. 1976. *L'Archéologie du frivole — Lire Condillac*. Denoël/Gonthier.
- Goldstein, J. 2005. *The Post-Revolutionary Self. Politics and Psyche in France (1750-1850)*. Harvard University Press.
- Guilhaumou, J. 2008. « Le non-dit de l'idéologie : l'invention de la chose et du mot ». *Actuel Marx*, n° 43, p. 2941.
- Haßler, G. 2009. L'apport sémantique du paradigme épistémologique du sensualisme au lexique des émotions. In : I. Novakova et A. Tutin (dir.), *Le Lexique des émotions*. Grenoble : ELLUG, p. 21-40.
- Hilgert, E. 2021. « Le nom *émotion* et son rapport à *peur*, *colère*, *joie* ». *Corela*, n° HS 34.
- Maingueneau, D. 1983. « Sémantique “globale” et idéologie. Le discours “doux” de l'humanisme dévot face au jansénisme ». *Mots*, n° 6, p. 79-98.
- Massonet, S. 2020. « Jacques Derrida ou l'art d'écrire sur deux colonnes ». *Acta fabula*, vol. 21, n° 11, Notes de lecture, décembre 2020.
- Mayaffre, D. 2008. « De l'occurrence à l'isotopie. Les co-occurrences en lexicométrie ». *Syntaxe et sémantique*, n° 9, p. 53-72.

Notes

1. Financements et remerciements : La recherche pour cet article a bénéficié d'un financement par le Conseil estonien de la recherche, au titre du projet PRG 934 « Imaginer l'ordinaire de la crise » (“Imagining Crisis Ordinarity”).
2. Nous remercions l'équipe des étudiants assistants de recherche ayant travaillé pour la constitution le corpus : Liina Maurer, Susanna Mett, Kiur Kaljuvee et Maria Sherikh.
3. Figures 1 et 2 : https://drive.google.com/file/d/1IBDoBn0ROBje4ht7sP747WZv_EryO5qR/view?usp=share_link
4. La marque du pluriel reprise de l'article original.
5. Cf. Maingueneau (1983) quant à la rivalité entre les discours janséniste et humaniste dévot au XVII^e siècle.



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Linguistique et esthétique : deux sciences de la forme. Le cas de l'école de Genève

Serge Tchougounnikov

Université de Bourgogne, Dijon, France
serguei.tchougounnikov@u-bourgogne.fr

<https://orcid.org/0000-0002-9383-6688>

Eva Werth

Université Gustave Eiffel, Paris, France
eva.werth@univ-eiffel.fr

Reçu le 01-03-2022 / Évalué le 25-04-2022 / Accepté le 22-06-2022

Résumé

En linguistique et en esthétique, au cours de la période dite « psychologique » de ces deux disciplines (de 1860 à 1930), la notion de « forme » s'est imposée comme objet d'étude dans la mesure où elles se définissent toutes deux comme des sciences de la forme. Dans les deux cas, il s'agit d'une « forme » conçue comme une notion relationnelle et affective, tributaire de l'entité psychique appelée « sentiment ». Voici quelques aspects et problématiques qui rapprochent ces deux domaines : l'expression et l'expressivité, la fonction esthétique du langage, le « sentiment » ou l'« émotion » dans le langage et dans l'art, le phénomène d'« empathie » tel qu'il se manifeste dans ces deux champs. Au tournant du XIX^e et du XX^e siècles, l'interaction entre la linguistique et l'esthétique tend à valoriser les aspects esthétiques des phénomènes langagiers, c'est-à-dire le langage pris dans sa fonction esthétique (la langue poétique et la langue littéraire). Pour examiner cette interaction, il convient de tenir compte du lien conceptuel qui rattache, le « sentiment de la langue » (*Sprachgefühl*), l'un des concepts clé de la « linguistique psychologique », à cette notion centrale de l'« esthétique psychologique » qu'est le « sentiment de la forme » (*Formgefühl*). Le cas de la nouvelle « linguistique idéaliste », celle de Karl Vossler et de son école, est souvent cité dans ce contexte : on a là une approche qui cherche à repenser la linguistique sur les bases de l'esthétique et propose l'ébauche d'une nouvelle linguistique, laquelle serait une « linguistique esthétique ». Cette dernière étiquette n'est jamais appliquée à la tendance linguistique élaborée au sein de l'école de Genève. Néanmoins, certaines conceptions de Charles Bally comportent des éléments qui autorisent cette assimilation.

Mots-clés : Charles Bally, linguistique et esthétique, forme, impression, école de Genève

**Linguistics and aesthetics: two sciences of form.
The case of the Geneva School**

Abstract

In linguistics and aesthetics, during their “psychological” period (from 1860 to 1930), the concept of “form” established itself as an object of study insofar as both

disciplines were regarded as formal sciences. In both cases, we are dealing with a “form”, conceived as a relational and affective concept, that depends on the psychic entity called “feeling”. Among the features and issues that put these two areas in relation to each other, it is worth mentioning: Expression and expressivity, the aesthetic function of language, the “feeling” or “emotion” in language and art, and the phenomenon of “empathy” as it manifests itself in these two fields. At the turn of the 19th and 20th centuries, the interaction between linguistics and aesthetics put the stress on the aesthetic aspects of language phenomena, i.e. language taken in its aesthetic function (poetic and literary languages). By examining this interaction, it is necessary to consider the conceptual link between one of the key concepts of “psychological linguistics”, namely linguistic feeling (*Sprachgefühl*), and one of the crucial concepts of “psychological aesthetics”, namely “feeling of form” (*Formgefühl*). The case of the new “idealistic linguistics”, that of Karl Vossler and his school, is often mentioned in this context: here we are dealing with an approach that aims to revisit linguistics on the basis of aesthetics and proposes the sketch of a new linguistics, the so-called aesthetic linguistics. Such a label is never applied to the linguistic trend developed within the Geneva School. Nevertheless, some of Charles Bally’s conceptions contain elements that argues for such an assimilation.

Keywords: Charles Bally, linguistics and aesthetics, form, impression, Geneva School

Introduction

En linguistique et en esthétique, au cours de la période dite « psychologique » de ces deux disciplines (de 1860 à 1930), la notion de « forme » s’est imposée comme objet d’étude dans la mesure où elles se définissent toutes deux comme des sciences de la forme. Dans les deux cas, il s’agit d’une « forme » conçue comme une notion relationnelle et affective, tributaire de l’entité psychique appelée « sentiment ». Voici quelques aspects et problématiques qui rapprochent ces deux domaines : l’expression et l’expressivité, la fonction esthétique du langage, le « sentiment » ou l’« émotion » dans le langage et dans l’art, le phénomène d’« empathie » tel qu’il se manifeste dans ces deux champs. Au tournant du XIX^e et du XX^e siècles, l’interaction entre la linguistique et l’esthétique tend à valoriser les aspects esthétiques des phénomènes langagiers, c’est-à-dire le langage pris dans sa fonction esthétique (la langue poétique et la langue littéraire). Pour examiner cette interaction, il convient de tenir compte du lien conceptuel qui rattache, le « sentiment de la langue » (*Sprachgefühl*), l’un des concepts clé de la « linguistique psychologique », à cette notion centrale de l’« esthétique psychologique » qu’est le « sentiment de la forme » (*Formgefühl*). On peut citer à titre d’exemple l’attitude du formaliste allemand Oskar Walzel (1864-1944), attitude typique au sein de l’esthétique psychologique, et qui consiste à considérer que la forme esthétique [*Gestalt*] est « sentie » [*gefühl*] (cf. Walzel, 1923 : 17, 187, 266, 278, 281, 313,

343, 345, 387). Pour caractériser différents effets de la forme, Walzel a recours à diverses variations terminologiques de « sentiment » : « sensible » ou « qui peut être senti » (*fühlbar, fühlbarer, am fühlbartsen* ; ibid. : 17 ; 187, 281, 266, 313, 345) ; « effet du sentiment » (*Gefühlswirkung*) et « reflet du sentiment » (*Abspiegelung des Gefühls* ; ibid. : 266) ; « succession du sentiment » (*ein Nacheinander von Gefühlen* ; ibid. : 278) ; « sentiment de la forme » (*Gestaltgefühle* ; ibid. : 278), etc. Le cas de la nouvelle « linguistique idéaliste », celle de Karl Vossler et de son école, est souvent cité dans ce contexte : on a là une approche qui cherche à repenser la linguistique sur les bases de l'esthétique et propose l'ébauche d'une nouvelle linguistique, laquelle serait une « linguistique esthétique ». Cette dernière étiquette n'est jamais appliquée à la tendance linguistique élaborée au sein de l'école de Genève. Néanmoins, certaines conceptions de Charles Bally comportent des éléments qui autorisent cette assimilation.

1. Bally : les notions de phénoménisme et d'impressionnisme ne se recouvrent pas

Notre point de départ sera précisément l'hypothèse de Charles Bally concernant la distinction qu'il fait entre deux tendances stylistiques - l'impressionnisme et l'expressionnisme (le phénoménisme). En se penchant sur la parataxe de phrases comme figure de style, Bally explique que les écrivains symbolistes et impressionnistes français semblent simplement « avoir poussé à l'extrême plutôt que répudié certaines tendances du français d'aujourd'hui » (Bally, 1965 : 362). Selon Bally, l'écriture de ces écrivains (Verlaine, Rimbaud, Dujardin) est d'essence statique, et ce n'est pas un hasard si elle donne la forme substantive aux procès et aux qualités - « c'est une manière de les cristalliser » (ibid.). Ainsi, si on suit l'analyse stylistique de Bally, l'écriture impressionniste marquée par la dominante parataxique et substantivale ne fait que réaliser la tendance syntaxique « naturelle » de la langue française. La tendance opposée, marquée par l'hypotaxe et la dominante verbale, serait le propre de la langue allemande. L'écriture expressionniste serait donc, dans le contexte germanique, une réalisation de la tendance intrinsèque de la langue allemande. Pour Bally, cette opposition pourrait expliquer le poids respectif de l'impressionnisme et de l'expressionnisme dans les deux cultures nationales - française et germanique (ibid. : 346-349).

Pour Bally, il faut voir dans cette distinction stylistique « deux attitudes contraires de l'esprit » (ibid. : 359) : « on pourrait voir là le reflet de deux attitudes contraires de l'esprit : l'une, essentiellement intellectuelle et discursive, l'autre, plus intuitive et teintée d'affectivité » (ibid.). Ainsi, cette distinction stylistique se fonde sur une différence linguo-psychologique (l'attitude de l'esprit) et sur un

contraste linguistique entre deux types de langue, contraste qu'il concrétise dans une série d'oppositions qui reprennent toutes la délimitation entre le français et l'allemand :

- *langue statique et langue dynamique ou « phénoméniste »* : Selon Bally, « [q]ui dit phénomène, dit aussi mouvement : le mouvement pénètre toute la syntaxe allemande ; celle du français donne l'impression du repos, de l'immobilité » (ibid. : 349).
- *langue à dominante substantivale et langue à dominante verbale* : Pour Bally, « employer au lieu d'une phrase à verbe conjugué un simple infinitif exclamatif (...) c'est fixer et matérialiser des impressions fugitives » (ibid. : 362). « L'attention portée vers le devenir, le déroulement des faits et leurs particularités - tendance phénoméniste - se reflète naturellement dans le rôle attribué au verbe (...). En allemand, elle est énorme, et beaucoup moindre en français, où l'expression verbale recule devant l'emprise croissante du substantif » (ibid. : 346).
- *art et poésie* : Aux yeux de Bally, « [l]'art et la poésie n'existent pas l'un sans l'autre ; mais l'équilibre qui fait leur force peut se rompre. Alors ou bien l'art tue la poésie, et le métier étouffe l'inspiration ; ou bien la poésie devient incommunicable » (ibid. : 360). En établissant une continuité entre la langue et l'esprit, Bally cherche à comprendre « s'il est vrai que la langue imprime à l'esprit une forme générale dont il lui est difficile de s'affranchir complètement... ». Il pose la question de savoir « si la langue française est une langue "artistique" ou une langue "poétique" » (ibid. : 360). Ainsi, cette opposition entre art et poésie esquisse la divergence intrinsèque entre deux antagonistes linguistiques, le français et l'allemand. Le français illustre le cas où l'équilibre entre l'art et la poésie est rompu. L'allemand manifeste une tendance à l'obscurité et à l'incommunicable.
- *œuvre d'art et œuvre poétique* : Selon Bally, « l'œuvre d'art pure est plastique dans son essence ; elle montre plus qu'elle ne suggère... » [...] « Le but de l'art est d'exprimer la beauté... ». En revanche, « l'œuvre poétique pure vit d'indétermination, parce qu'elle prend l'âme tout entière et la plonge dans une sorte d'hypnose voisine du rêve ; son expression idéale est la musique, qui devient lyrisme quand elle s'exprime par des mots » (ibid. : 359). « La poésie ... est essentiellement égoïstique ; c'est un repliement de l'âme sur elle-même ; elle est sentiment et n'est que cela » (ibid. : 359).

- *langue significative et langue suggestive* : Selon Bally, « on pourrait dire que le mot français signifie plus qu'il ne suggère, et que le mot allemand suggère plus qu'il ne signifie » (ibid. : 360).
- *langue sans musique et langue issue de la musique* : « Le français n'est guère fait pour le prolongement de la pensée dans le rêve. Il donne aux idées la limpidité du cristal ; il leur en impose aussi la rigidité » (ibid. : 360).
- *littérature de l'éloquence et littérature du sentiment* (ibid. : 361)
- *langue unifiée et langue éclatée* : C'est l'unité que Bally perçoit comme « un sérieux avantage » du français : « Le français a sur l'allemand un sérieux avantage : il est unifié ; la disparition presque complète des dialectes est une force. L'allemand est fractionné en une multitude de parlers locaux dont beaucoup diffèrent sensiblement de la *Schriftsprache* » (ibid. : 367).
- *langue à tendance arbitraire et langue à tendance motivée* : Après avoir évoqué la distinction traditionnelle entre l'analytisme du français et le synthétisme de l'allemand, Bally passe à la différence entre deux tendances intrinsèques des langues concernées : la tendance à l'arbitraire et la tendance à la motivation, ces deux penchants étant présentés comme caractéristiques de deux systèmes linguistiques (ibid. : 367). Selon Bally, « le français aime le signe simple et le signe arbitraire [...] c'est par l'arbitraire du signe que le français est clair » (ibid. : 367). En revanche, allemand souffre d'une « motivation explicite », favorable à l'expression, mais gênante pour la communication (ibid. : 367).
- *orientation vers l'entendeur et indifférence à l'égard de l'entendeur* : Toujours selon la logique des dichotomies précédentes et suivant la visée communicative, le français s'avère, selon Bally, une langue orientée vers l'entendeur, tandis que l'allemand est une langue indifférente à l'égard de l'entendeur
- *langue qui facilite la compréhension et langue qui la rend difficile* : Et Bally de continuer : « Le français unit étroitement les éléments qui s'appellent naturellement, au lieu de pratiquer la disjonction chère à l'allemand » (ibid. : 367).
- *langue élitiste et langue démocratique* : Pour Bally, il s'agit là du clivage entre la langue parlée et la langue écrite qui influe sur la communication : « Plus la langue écrite s'écarte de la pratique quotidienne, plus elle demeure une langue de caste, inaccessible au peuple [...] L'écart entre l'écrit et le parlé est donc un critère social qui intéresse le problème de la communication » (ibid. : 368).

- *langue faite pour l'œil et langue faite pour l'oreille* : Le français est défini par Bally comme « La langue faite pour l'œil » (ibid. : 368). Cette particularité se manifeste surtout dans la versification française. Ainsi, « la rime de Mallarmé est toujours pour l'œil ». La rime de Hugo, « riche sous sa forme visuelle classique est un produit du livre » (cité dans : ibid. : 369). Bally souligne « l'imagination toute visuelle » et « le rythme oculaire » des Parnassiens. « Un livre est fait pour être lu, non parlé à haute voix » (ibid.).

Dans son *Traité de stylistique* Bally parle de l'« étude impressionniste des faits de langage » (Bally, 1930 : 158). Il est important de signaler que le terme d'« impressionniste » et le terme d'« expressif » que Bally emploie dans cet ouvrage sont tous les deux associés aux « valeurs stylistiques, c. à d. affectives des faits de langage ». En effet, on lit dans l'*Index* : « Expression et expressif, termes employés dans ce livre pour désigner les valeurs stylistiques, c. à d. affectives des faits de langage » (ibid. : 328).

À partir du modèle classique de la conscience avec sa dualité de « l'intelligence et le sentiment, ces deux aspects [...] de notre esprit » (ibid. : 159), Bally oppose les « impressions affectives » aux « perceptions ». C'est dans ce contexte qu'il propose une définition de la « valeur impressionniste » des faits de langage. Selon celle-ci, la « valeur impressionniste » est fortement tributaire de l'interaction de ces faits avec les facteurs extra-systémiques, ces derniers étant définis comme « la vie ». Bally écrit : « La "valeur impressionniste" des faits de langage ne nous y apparaît le plus souvent qu'à travers une brume ; il faut, pour qu'elle nous frappe réellement, des circonstances particulièrement favorables. La plus essentielle est que cette langue soit mêlée, d'une façon ou d'une autre, à la vie. Une langue n'est vivante que si elle est "sentie", et elle est sentie qu'à la condition d'être "vécue" ; autrement l'idiome le plus moderne n'est qu'une langue morte » (ibid. : 158).

Ainsi, la « valeur impressionniste » est un produit d'un mélange de la « langue » et de « la vie », elle est corrélatrice au caractère « vivant » de la langue et en est un trait distinctif. En outre, ce caractère « vivant » (ou « vivacité ») de la langue est associé à son aspect « sensible » ou « perceptible ». En d'autres termes, est « impressionniste » la langue qui se laisse « sentir » ou « percevoir », c'est-à-dire la langue « vécue ».

Cette définition frappe par sa convergence avec les positions du formalisme russe dont Bally ignore les principes. C'est ainsi que Victor Chklovski écrit dans son essai « L'art comme procédé » (1917) : « La langue poétique se distingue de la langue prosaïque par le fait que sa construction est sensible. Peut être senti soit l'aspect acoustique, soit l'aspect articulatoire, soit l'aspect sémantologique du mot. Parfois, ce n'est pas la structure des mots qui est sensible, mais leur construction, leur

disposition [...] » (cité par Aucouturier, 1994 : 15-16). Le leitmotiv du mélange de la « langue » et de la « vie » empreint, lui aussi, la théorie du premier formalisme.

La « vivacité » de la langue fait partie du dispositif que Chklovski désigne par l'expression « *résurrection du mot* » et dont il parle comme suit en 1914 :

Aujourd'hui, le vieil art est déjà mort, le nouveau n'est pas encore né ; les choses aussi sont mortes - nous avons perdu la sensation du monde [...] nous avons cessé d'être des artistes dans la vie courante, nous n'aimons pas nos maisons et nos vêtements et nous quittons facilement une vie que nous ne sentons pas. Seule la création de nouvelles formes d'art peut rendre à l'homme la jouissance du monde, ressusciter les choses et tuer le pessimisme. (cité par Aucouturier, 1994 : 64).

Pour explorer la « valeur impressive » des faits de langage, le formalisme russe a forgé le fameux concept de « défamiliarisation » opposé à l'« automatisation » du mécanisme psychologique de la perception. La « défamiliarisation » formaliste acquiert une portée anthropologique et vitaliste dans la mesure où elle résiste à l'inertie perceptive intrinsèque au psychisme et contribue ainsi à la croissance du « sentiment de la vie ».

Chklovski écrit dans son essai « L'art comme procédé » (1917) :

Dans ce processus d'algébrisation, d'automatisation de la chose, on obtient la plus grande économie d'énergie perceptive : les choses [...] sont données [...] par un seul de leur trait [...] sans même apparaître dans la conscience. [...] C'est ainsi que la vie se perd, réduite à néant. L'automatisation dévore les choses, le costume, les meubles, votre femme et la peur de la guerre. [...] Eh bien, pour rendre la sensation de la vie, pour sentir les choses, pour faire en sorte que la pierre soit de pierre, il existe ce qu'on appelle l'art. Le but de l'art est de donner la sensation de la chose comme vision, et non comme identification ; le procédé de l'art est celui de la "défamiliarisation" et celui de la forme difficile, augmentant la difficulté et la durée de la perception, car dans l'art, le processus perceptif est à lui-même sa propre fin et doit être prolongé ; l'art est une façon de vivre la fabrication de la chose, et la chose faite, en art, est sans importance. (cité par Aucouturier, 1994 : 59-60).

La comparaison des positions de deux formalismes contemporains - celui de Bally et celui de l'OPOIAZ - montre clairement que ces deux tendances sont tributaires des discussions esthétiques de leur temps avec leurs connotations vitalistes ainsi que des apports de la psychologie d'alors avec sa conception des éléments mentaux affectifs ou émotifs. La « valeur impressive » des faits de langage tient lieu de valeur

esthétique ou encore stylistique par le biais du mécanisme affectif : le sentiment, l'émotion, l'affect reste le substrat psychologique obligé de la réflexion formaliste au tournant du XIX^e siècle et du XX^e siècle.

Le système d'oppositions proposé par Bally peut se résumer comme suit : la distinction entre deux types de formes linguistiques, la forme statique en tant que telle et la forme dynamique en tant que telle. C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre l'antinomie élaborée par Bally entre deux tendances esthétiques - impressionniste et expressionniste -, antinomie, qui a été le point de départ de cette étude.

2. Bally comme typologue des styles et comme ethnopsychologue

Dans le domaine de l'esthétique, le contraste morphologique entre la forme statique et la forme dynamique est défini comme l'opposition entre deux styles, notamment entre le style de la Renaissance et celui du Baroque. Dans sa typologie des styles dans le champ des arts plastiques, Heinrich Wölfflin établit une opposition entre le « style linéaire » et le « style pictural » (*Concepts essentiels de l'histoire de l'art*, 1915).

Wölfflin part de l'opposition historique entre l'art pictural du XVI^e et celui du XVII^e siècle, celui de la Renaissance et celui du Baroque. En comparant entre elles diverses œuvres du XVI^e et du XVII^e siècles consacrées aux mêmes sujets, Wölfflin établit les oppositions essentielles entre ces deux styles et les ramène aux cinq catégories suivantes : 1) linéaire et pictural - la ligne délimite clairement les objets ou, au contraire, elle s'efface dans des transitions de nuances colorées, de lumière, d'ombre, etc. ; 2) surface et profondeur - tous les objets se situent sur la même surface, ou, au contraire, les figures se fondent dans la profondeur ; 3) forme fermée et forme ouverte (style tectonique ou style atectonique) - le tableau forme une construction achevée, unifiée par une composition symétrique ou, au contraire, il ne montre aucune organisation compositionnelle distincte ; 4) pluralité et unité - une pluralité d'éléments d'égale valeur forment une totalité artistique ou, au contraire, un élément unique domine tandis que les autres lui sont subordonnés ; 5) clarté absolue et clarté relative - tous les objets sont également clairs ou diverses parties de l'œuvre présentent divers degrés de clarté (Jirmounski, [1927] 2020 : 116-117).

La démarche de Wölfflin est à la fois psychologique et « ethnopsychologique », car elle se propose d'explorer les relations du « style individuel » avec « le style du pays », « le style de la race » (Wölfflin, [1915] 1983 : 14), « le style du peuple » (*Volksstil*) et le « style du temps » (ibid. : 17). Sa célèbre distinction entre le

« style linéaire » et le « style pictural », celle entre l'« image tactile » (*Tastbild*) et l'« image visuelle » (*Sehbild*), exprime deux manières de voir radicalement différentes, deux visions du monde (*Weltanschauungen*) (totalement ?) distinctes (ibid. : 27). Ces deux styles s'opposent comme la « vision selon les lignes » (*in Linien*) et la « vision selon les masses » (*in Massen*) (ibid. : 27).

La vision « linéaire » sépare nettement une forme d'une autre ; la vision « picturale », au contraire, vise le mouvement général qui dépasse l'ensemble des objets. Dans ces deux « styles », la frontière, celle qui délimite les objets, possède deux fonctions différentes : une fonction d'isolement, de séparation pour le « style linéaire » et une fonction de liaison, de combinaison pour le « style pictural » (ibid. : 29). Il s'agit de deux types de perception des corps : d'une part, une perception des corps selon leur caractère tactile et, d'autre part, une perception des corps qui se passe de « dessin perceptible » et qui se fie à la « seule apparence optique » (ibid. : 22). La vision plastique, dont les contours sont fermes, isole les choses ; la vision picturale les combine et les fait fusionner. La première vision s'attache à percevoir des objets isolés, la seconde - à percevoir des combinaisons d'objets (ibid. : 22). Sur le plan sensoriel, cette dichotomie entre « linéaire » et « pictural » correspond au passage de la perception tactile à la perception visuelle (ibid. : 31).

Les chercheurs allemands ont élargi l'opposition de Wölfflin entre Renaissance et Baroque à une opposition de principe entre deux types de formes : la forme statique ou tectonique, fermée, harmonieuse ; et la forme dynamique, atectonique, ouverte, asymétrique. La forme de la Renaissance dite « classique » correspond au « sentiment de la forme » des peuples romains ; en revanche, la forme gothique, la forme baroque et la forme de l'expressionnisme correspondent au « sentiment de la forme » des peuples germaniques » (Strich [1916] 1968 : 229-259 ; Scheffler, 1921 : 25-26 ; Wölfflin, 1888 ; Walzel, 1923 ; Wallrath, 1936 : 16-18 ; Worringer, [1927] 1967 : 76, 121).

Faute de références directes, il est difficile de dire dans quelle mesure les oppositions stylistiques et linguistiques posées par Bally entre l'impressionnisme et le phénoménisme découlent d'une réinterprétation des conceptions des historiens de l'art allemands. Néanmoins, les conclusions de Bally sont parfaitement identiques à ces dernières. L'hypothèse avancée par Bally donne un fondement linguistique à la dichotomie entre le style impressionniste et le style expressionniste. Tout se passe comme si Bally cherchait à confirmer les typologies proposées par les historiens de l'art en apportant des faits issus de la typologie linguistique. La tendance impressionniste et la tendance expressionniste que Bally attribue respectivement au français et à l'allemand reproduit avec une surprenante exactitude l'opposition esthétique entre la forme statique de la Renaissance et

la forme dynamique du Baroque. Pour les historiens de l'art, la forme classique correspond à la *Weltanschauung* ou au « sentiment de la vie » des peuples romains, tandis que la forme baroque correspond à la *Weltanschauung* des peuples germaniques. En souscrivant à cette thèse, Bally devient un représentant de l'approche ethnopsychologique dans les sciences du langage.

3. Saussure, impressionniste ?

Cette tentative de fonder le phénomène esthétique de l'impressionnisme sur les données intrinsèques des systèmes linguistiques et sur l'hypothèse ethnopsychologique est-elle véritablement personnelle ? Bally reste-t-il un cas isolé au sein de l'école de Genève ? C'est le moment de rappeler le rôle que joue la notion d'« impression » dans le projet linguistique de son maître F. de Saussure. En effet, ce terme d'« impression » assimilé à celui d'« image » ou encore à celui d'« empreinte » est omniprésent dans sa psychologie du langage.

C'est ainsi que la reconstruction du circuit de la parole par Saussure comporte des éléments psychiques réitérés tels que « impressions acoustiques » (Saussure, [1916] 1969 : 23-24), « image acoustique latente » ou « image musculaire de la phonation » (ibid. : 29). C'est le concept d'« image verbale » de nature psychique que son analyse retient comme essentiel (ibid. : 29). Selon lui, « les mots de la langue sont pour nous des images acoustiques » (ibid. : 98) et ces dernières sont des « empreintes psychiques », ce qui découle de l'introspection de « notre propre langage » (ibid.).

Cette notion d'« impression » (avec ses variantes telles que « empreintes » « images verbales emmagasinées » (ibid. : 30) est corrélative de la constitution de la « langue », effectuée par « dépôts successifs », qui forme un « trésor ». Cette image de « dépôt » est fondamentale dans ce modèle de formation par sédimentation. Les « impressions » participent directement au mécanisme du « langage » et leur apport à la formation de la « langue » est décisif.

Pour n'en donner que quelques exemples caractéristiques :

« C'est par le fonctionnement des facultés réceptive et coordinative que se forment chez les sujets parlants des empreintes qui arrivent à être sensiblement les mêmes chez tous. [...] Si nous pouvions embrasser la somme des images verbales emmagasinées chez tous les individus, nous toucherions le lien social qui constitue la langue. C'est un trésor déposé par la pratique de la parole dans les sujets appartenant à une même communauté, un système grammatical existant virtuellement dans chaque cerveau [...] ; car la langue n'est complète dans aucun, elle n'existe parfaitement que dans la masse » (ibid. : 30)

Ou encore : « *C'est cette possibilité de fixer les choses relatives à la langue qui fait qu'un dictionnaire et une grammaire peuvent en être une représentation fidèle, la langue étant le dépôt des images acoustiques, et l'écriture la forme tangible de ces images* » (ibid. : 32)

Ou encore : « *c'est en entendant les autres que nous apprenons notre langue maternelle ; elle n'arrive à se déposer dans notre cerveau qu'à la suite d'innombrables expériences* » (ibid. : 37)

Ou encore : « L'objet concret de notre étude est donc le produit social déposé dans le cerveau de chacun, c'est-à-dire la langue » (ibid. : 44)

Les éditeurs du Cour ajoutent à ce propos dans une note en bas de page : « [...] pour F. de Saussure la langue est essentiellement un dépôt, une chose reçue du dehors [...] » (ibid. : 98)

Les développements d'Arild Utaker sur l'aspect philosophique du signifiant saussurien renforcent la relation entre la position de Saussure et la démarche impressionniste. Ainsi, en soulignant la dépendance de la « forme auditive » saussurienne de l'« empreinte », Utaker fait observer :

Car même si la langue est une empreinte de la parole, la parole n'est parole qu'en vertu de cette empreinte. Parler, c'est réaliser des images acoustiques qui se trouvent dans le locuteur comme des empreintes de la parole, qui sont celles-là mêmes qui font que cette parole puisse être entendue. En d'autres termes, le son reçu domine sur le son émis... (Utaker, 1996 : 46).

En effet, cette domination de la réception sur l'émission est essentielle dans l'impressionnisme saussurien. Cette dimension réceptive détermine la nature de l'image acoustique saussurienne : cette dernière a pour corrélat une « impression acoustique » et une « empreinte acoustique ». Utaker commente comme suit la différence entre impression acoustique (une parole entendue) et empreinte acoustique (l'image qui ne peut pas être audible) :

L'empreinte acoustique est pour Saussure imprimée ou déposée dans notre cerveau d'une manière qui montre que la langue se situe au dehors de notre conscience. L'image ou l'empreinte n'est donc pas ce que l'on voit, ni ce que l'on entend. Elle est l'empreinte de ce qu'on a entendu dans le sens et on peut par la suite comprendre le son qui lui correspond. Pour cette raison, il faut distinguer systématiquement entre l'image acoustique dans le sens d'une impression acoustique et l'image acoustique dans le sens d'une empreinte acoustique (ce que Saussure ne fait pas) : la parole parlée, la parole entendue et la langue ou la phonation, l'impression acoustique et l'empreinte acoustique. (ibid. : 46).

À ce propos, Utaker parle de « l'auto-affection de la parole » comme un des paradoxes existant au sein de la linguistique saussurienne : « l'auto-affection de la parole est comprise à partir du fait qu'au niveau phénoménologique le son émis égale le son reçu. Mais (...) Saussure nie cette identité. À partir de Saussure il faut donc comprendre l'auto-affection de la parole d'une manière qui n'implique pas une auto-transparence » (ibid. : 47). Cette remarque introduit la question de la dimension méta-cognitive de la démarche impressionniste. En effet, l'« auto-affection » caractérise aussi bien la situation de celui qui s'entend parler que de celui qui se regarde voir. Pour Saussure, cette « auto-affection » de la parole renvoie à la passivité de la parole confirmée par le postulat selon lequel « la langue n'est pas une fonction du sujet parlant » (*Cours* : 30 ; cité dans ibid. : 47) : « Cette passivité n'est pas seulement évidente dans l'auto-affection de la parole où la parole est affectée par elle-même d'une manière qui fait la parole, elle montre aussi que la parole est soumise à la langue » (ibid. : 48).

Ainsi, la problématique de l'« impression » chez Saussure comporte les mêmes éléments que ceux mobilisés dans les débats esthétiques portant sur le choix de la méthode esthétique - la méthode impressionniste ou la méthode expressionniste : réception vs expression, passivité vs activité, producteur vs récepteur. Et A. Utaker d'ajouter à ce propos : « Saussure pense l'expression linguistique d'une manière qui implique que la priorité est accordée à l'*auditeur*. De concevoir la parole comme activité implique au contraire le primat de celui qui parle ; le locuteur ou le sujet parlant » (ibid. : 48).

Ainsi, le concept d'« empreinte » ou d'« impressions » fonde le modèle saussurien du langage. Faut-il voir là le reflet du succès croissant de l'impressionnisme en peinture à partir des années 1890 avant qu'il ne devienne une mode intellectuelle et esthétique au tournant du XIX^e siècle et du XX^e siècle ?

Le terme d'« impression », qui devient populaire au début des années 1870, reflète l'ambition de ce nouvel art instinctif et visuel qui se veut une nouvelle technique picturale et une nouvelle perception de la réalité. Bouleversant les dimensions compositionnelle et optique, l'impressionnisme se propose de transmettre une impression pour qu'elle soit perçue comme quelque chose de « matériel » (ce qui rappelle la singulière matérialité du signifiant saussurien).

En effet, un système de peinture dit impressionnisme « consiste à rendre purement et simplement l'impression telle qu'elle a été ressentie matériellement » ; l'artiste impressionniste est « le peintre qui se propose de représenter les objets d'après ses impressions personnelles sans se préoccuper des règles généralement admises » (Serullaz, 1967 : 5). L'« impression » est comprise comme « l'effet plus ou moins

prononcé produit par l'action des objets extérieurs sur les organes des sens ; c'est sa *vision* particulière que l'artiste va s'efforcer de rendre sur la toile et non plus ce qu'il sait être des choses, ce que sa formation lui a appris » (ibid. : 5). Ainsi, avec l'impressionnisme, l'impression l'emporte sur la conception raisonnée : « couleurs, mots et sons servent alors à l'artiste pour traduire les sensations ressenties par l'homme » (ibid. : 10-11).

La technique impressionniste entre également dans le domaine de la littérature. Ainsi, dans son analyse du *Journal des Goncourt*, Gustave Lanson signale l'émergence d'« un impressionnisme exaspéré, dont le principe est de n'employer que des mots intenses et de les juxtaposer dans une phrase en rejetant tout ce qui ne serait que liaison logique » ; cette écriture procède par « un pointillé violent où se mêlent les vibrations des termes juxtaposés, parfois avec un éclat heureux, parfois avec une dureté criarde » (Lanson, 1908 : 265).

Dans sa monographie *L'impressionnisme dans la vie et dans l'art* (1907), Richard Hamann dresse un panorama de l'impressionnisme en tant qu'épistémè particulier du tournant du XIX^e siècle et du XX^e siècle. Bien au-delà des analyses traditionnelles de l'impressionnisme dans l'art, Hamann propose en outre un aperçu de la « philosophie impressionniste » (englobant, selon lui, des courants tels que le néo-kantisme - Windelband, Eucken, Rickert - et la « philosophie de la vie »), du commerce et l'économie « impressionnistes » (Simmel), de la « sociabilité » et de la vie quotidienne « impressionnistes ». C'est dans la méthode impressionniste qu'ont convergé, selon Hamann, diverses tendances relativistes, psychologisantes, descriptiviste et historiques de cette période. Unies par leur commune méfiance à l'égard de toute approche inspirée des sciences de la nature et des sciences explicatives, de tout positivisme attaché au « fait objectif », ces tendances ont pu constituer une bascule vers une nouvelle approche, fondée sur la description du fait considéré dans sa spécificité (cf. Hamann, 1907 : 149-197).

On trouve chez Saussure d'autres métaphores picturales comme celle du passage où il cherche à illustrer l'opposition entre synchronie et diachronie et à expliquer l'importance du « point de vue » qui « crée l'objet » :

Il serait absurde de dessiner un panorama des Alpes en le prenant simultanément de plusieurs sommets du Jura ; un panorama doit être pris d'un seul point. De même pour la langue : on ne peut ni la décrire ni fixer des normes pour l'usage qu'en se plaçant dans un certain état. Quand le linguiste suit l'évolution de la langue, il ressemble à l'observateur en mouvement qui va d'une extrémité à l'autre du Jura pour noter les déplacements de la perspective (Saussure, [1916] 1969 : 117).

De manière assez étonnante, une métaphore picturale analogue (mais à visée opposée) réapparaît dans l'essai « Futurisme » (1919) de Roman Jakobson quand ce dernier commente l'expérience du cubisme. Jakobson écrit :

C'est seulement au XX^e siècle que la peinture rompt de manière conséquente avec les tendances du réalisme naïf. Au XIX^e siècle le tableau doit transmettre la perception, le peintre est l'esclave de la routine, il ignore consciemment l'expérience quotidienne et scientifique [...] Comme si nous connaissions l'objet d'un seul côté, d'un seul point de vue, comme si voyant le front nous oublions que la nuque existe aussi, comme si la nuque était l'autre face de la lune, inconnue et invisible [...] seul le cubisme a canonisé la pluralité des points de vue [...] Libérée des motivations justificatives par les actes de Cézanne, la déformation deviendra canonique avec le cubisme (Jakobson, 1973 : 25).

Là où Saussure cherche à tout soumettre à un « seul point de vue » compris comme une exigence méthodologique absolue, Jakobson cherche à maintenir une simultanéité des points de vue divergents. Ce recours, dans le cadre de deux approches très différentes, à la même métaphore picturale préfigure la scission dans l'évolution des structuralismes européens telle qu'elle devait s'opérer entre le projet de Saussure et celui de Jakobson.

Bibliographie

- Aucouturier, M. 1994. *Le formalisme russe*. Paris : PUF.
- Bally, Ch. [1909] 1930. *Traité de stylistique française*. Volume 1. Paris: Klincksieck.
- Bally, Ch. 1965. *Linguistique générale et linguistique française*. Berne : Editions Francke.
- Hamann, R. 1907. *Der Impressionismus in Leben und Kunst*. Köln : Verlag der Dumont-Schaubergschen Buchhandlung.
- Jakobson, R. 1973. *Questions de poétique*. Paris : Seuil.
- Jirmounski, V. [1927] 2020. « Les courants les plus récents de l'histoire littéraire en Allemagne » [Novejšie tečenija istoriko-literaturnoj mysli v Germanii]. Trad. fr. de M. Ch. Midrouillet et S. Tchougounnikov. In : M. Espagne, C. Maigné et S. Tchougounnikov (dir.), *Oskar Walzel. Éclaircissement mutuel des arts et origines du formalisme*. Numéro spécial, *Revue germanique internationale*, n° 31, Paris : CNRS Éditions, p. 107-127.
- Lanson, G. 1908. *L'art de la prose*. Paris : Librairie des annales.
- Saussure, F. [1916] 1969. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Scheffler, K. 1921. *Der Geist der Gotik*. Leipzig : Insel-Verlag.
- Serullaz, M. 1967. *L'impressionnisme*. Paris : PUF.
- Strich, F. [1916] 1968. Der lyrische Stil des 17. Jahrhunderts. In : R. Alewyn (dir.), *Deutsche Barockforschung. Dokumentation einer Epoche*. Köln/Berlin : Kiepenheuer et Witsch, p. 229-259.
- Tchougounnikov, S. 2020. « Oskar Walzel et le formalisme russe : les éclairages croisés sur les formalismes européens ». *Revue germanique internationale*, n° 31, p. 11-33.

Wallrath, R. 1936. *Nordische Zeichenkunst: Versuch einer Deutung ihrer Gestalt- und Ausdruckskräfte*. Tritsch.

Walzel, O. 1923. *Gehalt und Gestalt im Kunstwerk des Dichters*. Berlin: Akademische Verlagsgesellschaft Athenaion.

Wölfflin, H. 1888. *Renaissance und Barock: eine Untersuchung über Wesen und Entstehung des Barockstils in Italien*. München: Theodor Ackermann.

Wölfflin, H. [1915] 1983. *Kunstgeschichtliche Grundbegriffe. Das Problem der Stilentwicklung in der neueren Kunst*. Dresden: VEB Verlag der Kunst.

Worringer, W. [1927] 1967. *L'Art gothique*. Paris : Gallimard.

Utaker, A. 1996. « Le problème philosophique du son chez Ferdinand de Saussure et son enjeu pour la philosophie du langage ». *Les papiers du Collège international de philosophie*, n° 23, p. 41-58.



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Entre efficacité et sentiment d'auto-efficacité : le cas des apprenants du français langue étrangère

Dina Savlovskā

Université de Lettonie

dina.savlovskā@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0003-0633-2965>

Dora Loizidou

Université de Chypre

loizidou.dora@ucy.ac.cy

<https://orcid.org/0000-0001-5746-957X>

Reçu le 30-04-2022 / Évalué le 23-05-2022 / Accepté le 14-06-2022

Résumé

La classe de langue étrangère est un lieu de contact singulier avec les émotions. Les facteurs affectifs jouent un rôle important dans l'acquisition des langues. La présente étude cherche à comprendre si la manifestation du sentiment d'auto-efficacité et l'appréciation positive de la tâche par l'apprenant influent sur la qualité des productions de ce dernier. L'analyse des données montre que la qualité des textes produits par les apprenants ne dépend pas directement de leur niveau de connaissance en français, ni de leur appréciation de la tâche proposée, ni du contact établi avec les tuteurs. Les textes de meilleure qualité ont été produits dans le cadre de tâches contraignantes et même négativement évaluées par les apprenants.

Mots-clés : sentiment d'auto-efficacité, télécollaboration, qualité des productions écrites

**Between efficiency and feeling of self-efficacy:
the case of French as a foreign language learners**

Abstract

The foreign language class is a place of singular contact with emotions. Affective factors play an important role in language acquisition. The present study seeks to understand whether the manifestation of the feeling of self-efficacy and the positive appreciation of the task by the learner has an impact on the quality of learner's productions. Data analysis shows that the quality of the texts produced by the learners does not directly depend, either on their level of knowledge in French, or on their appreciation of the proposed task, or on the contact established with the tutors. The best quality texts were produced within the framework of the constraining tasks and even negatively evaluated by the learners.

Keywords: feeling of self-efficacy, telecollaboration, quality of written productions

Introduction

Les émotions positives éprouvées par l'apprenant semblent être directement impliquées dans la réussite de l'acquisition d'une langue étrangère (Arnold, 2006). L'apprenant est vu comme un être conscient et autonome, capable (grâce à des portfolios et d'autres outils) de suivre son propre progrès, de s'auto-évaluer, de se fixer des objectifs et de les atteindre systématiquement. « La formulation positive des objectifs et des résultats éducatifs à tout niveau » (Conseil de l'Europe, 2018 : 25) est sollicitée afin de stimuler l'intérêt des apprenants et de les aider à progresser. L'efficacité des apprentissages est, par conséquent, souvent envisagée à travers l'analyse de la motivation des apprenants (intrinsèque et extrinsèque) et de leurs perceptions par rapport à l'utilité de la matière étudiée et des tâches accomplies (Bae, Kokka, 2016 ; Raby, 2007). Les recherches menées, notamment sur la réussite des projets de formation en ligne, se fondent en général sur l'étude des avis des participants concernant l'efficacité du projet (Molinari et al., 2016) et n'incluent pas une analyse détaillée du progrès réalisé par ces apprenants, qui est cependant un critère plus objectif pour mesurer l'efficacité réelle d'un projet pédagogique.

La présente étude consiste en une recherche longitudinale rétrospective de la participation des apprenants de FLE dans un projet télécollaboratif et cherche à identifier les facteurs susceptibles d'avoir un impact positif sur la qualité des productions des apprenants. Notre objectif est ici avant tout de savoir si l'appréciation positive de la tâche et le sentiment de l'efficacité personnelle peuvent avoir un impact sur la qualité de productions rendues par l'apprenant.

1. Cadre théorique : l'efficacité et le sentiment de l'auto-efficacité

Le rôle des attitudes et des perceptions des apprenants dans la réussite de l'apprentissage est souvent mis en valeur (Bourgeois, 2011). En décrivant l'engagement de l'apprenant comme une des conditions de réussite de toute formation, les auteurs font le plus souvent référence à la façon dont les étudiants semblent intéressés ou impliqués dans leur apprentissage et à quel point ils sont connectés à leurs classes, à leurs établissements et les uns aux autres (Axelson, Flick, 2010). L'engagement est étudié à travers l'implication comportementale (présence, effort entrepris, suivi du cours), émotionnelle (intérêt, satisfaction par la réussite), cognitive (résolution de problèmes, utilisation de stratégies métacognitives) de l'apprenant (Fredricks et al., 2004). Plusieurs auteurs soulignent l'importance particulière de l'affectif dans tels domaines comme la motivation, les attitudes, l'estime de soi, l'apprentissage coopératif, les différences individuelles et l'anxiété

(Fenouillet et al., 2015). On admet actuellement que l'enseignement d'une langue étrangère se doit d'être individualisé, motivant (Conseil de l'Europe, 2018). Selon Underhill (1999), l'enseignant doit non seulement connaître la matière enseignée et la méthodologie de l'enseignement mais il doit avant tout savoir « créer un climat psychologique positif pour un apprentissage de grande qualité » (1999 : 147-8). Heutte (2014) souligne que la qualité des relations interpersonnelles avec l'enseignant est favorable au développement du sentiment d'efficacité personnelle. Arnold (2006) va encore plus loin en affirmant que l'anxiété est l'ennemie de l'apprentissage.

Le sentiment d'efficacité personnelle désigne les croyances des individus relatives à leurs capacités à réaliser des performances particulières (Mailys Rondier, 2004). Pour Bandura (2000), le système de croyance sur son auto-efficacité, ou sentiment d'efficacité personnelle, est au fondement de la motivation, du bien-être et des accomplissements humains. Pour cet auteur, si les individus ne sont pas convaincus qu'ils peuvent obtenir les résultats qu'ils souhaitent grâce à leur propre action, ils auront peu de raisons d'agir ou de persévérer face aux difficultés. Raby (2007) souligne que les individus avec un haut niveau d'efficacité personnelle perçoivent une tâche difficile, non comme un obstacle infranchissable, mais comme un défi à surmonter. Autrement dit, le sentiment d'auto-efficacité est décrit comme un facteur déterminant pour la réussite de l'apprentissage, les apprenants démontrant une attitude positive vis-à-vis des tâches à réaliser étant également supposés être ceux qui obtiennent les meilleurs résultats.

Par conséquent, les recherches menées dans le domaine de l'apprentissage des langues étrangères tirent généralement les conclusions sur la réussite d'un projet d'enseignement à partir de l'analyse de la participation des apprenants - étudiée à travers le nombre et la longueur des messages produits - soit à la base de l'étude des avis des apprenants par rapport au travail réalisé (Molinari et al., 2016), tout en laissant à l'écart la question de l'efficacité de l'apprentissage, du progrès réalisé par les apprenants, de l'acquisition des connaissances ou du développement des compétences. De même pour de vastes études sur l'engagement qui sont basées essentiellement sur l'analyse des rapports d'auto-évaluation des apprenants et sur les observations de cours (Fredericks et al., 2011). Cet évitement méthodologique peut certainement être expliqué par la complexité et l'ampleur des données indispensables pour arriver à des conclusions valides. Cependant, afin de réaliser une étude objective des facteurs qui ont un impact sur l'efficacité de l'apprentissage d'une langue étrangère, il est crucial de recourir à une approche mixte, laquelle prévoit, d'un côté l'analyse des données qualitatives (perceptions des apprenants), et de l'autre l'exploration des données quantitatives (qualité des textes qu'ils produisent).

La production d'un texte implique à la fois des compétences linguistiques et créatives, ce qui soulève la question de l'évaluation (Lavieu-Gwozdz, 2013). L'évaluation objective de la qualité des productions écrites des apprenants s'appuie sur l'étude de la fréquence d'apparition des éléments particuliers dans les textes analysés, autrement dit, se concentre sur l'évaluation des compétences linguistiques. Parmi les indicateurs de la qualité des textes, nous pouvons citer le nombre de mots, phrases ou paragraphes, les liens intra-phrases, les fautes d'orthographe, les propositions relatives, le choix lexical, les structures syntaxiques (Beauregard, 1990 ; Beers, Nagy, 2009 ; Olinghouse, Leaird, 2009).

L'objectif de la présente recherche est d'effectuer une analyse parallèle des perceptions des apprenants par rapport aux tâches qu'ils accomplissent et de la qualité des textes qu'ils produisent. Cette analyse est censée permettre d'étudier la corrélation entre les paramètres subjectifs (perceptions des apprenants) et des paramètres objectifs (qualité de leurs productions écrites).

2. Méthodologie

La présente étude a été réalisée dans le contexte du projet « Le français en (première) ligne » pendant l'année académique 2016-2017 (de septembre à décembre 2016). Le projet prévoyait une télécollaboration entre les futurs enseignants et les apprenants du français langue étrangère, au cours de laquelle les apprenants étaient censés développer à la fois leurs compétences langagières et leurs compétences interculturelles (Loizidou, Savlovska, 2020).

Les participants¹ au projet étaient des étudiants du Master Didactique des langues de l'Université de Grenoble Alpes (n=15, répartis en groupes de deux ou trois personnes) et les étudiants de la 2^e année de Licence en Philologie française de l'Université de Lettonie (n=19, lettophones et russophones, répartis en 3 groupes) et de l'Université de Chypre (n=17, hellénophones, répartis en 4 groupes). Les apprenants, dont le niveau de connaissance linguistique allait, selon le test de placement, du A2 jusqu'au B2 (Conseil de l'Europe, 2018), ont été répartis en groupes de cinq ou six personnes présentant différents niveaux de connaissance du français, afin de favoriser la dynamique des échanges.

Le projet prévoyait une télécollaboration à caractère asymétrique entre les tuteurs (étudiants grenoblois) qui concevaient des tâches et les apprenants du français langue étrangère qui réalisent ces tâches. Par « tâche » nous entendons une série d'activités de sensibilisation, de conceptualisation, d'application et de transfert qui ont pour objectif la découverte de nouveaux éléments langagiers et socioculturels, et la mise en pratique de ces acquis dans des activités de production. Les tâches ont été proposées à rythme hebdomadaire sur la plateforme éducative

Moodle. Notons que les échanges entre les participants ne se limitaient pas à des consignes et des travaux rendus, mais étaient structurés à la base des forums de discussion de Moodle, où le message posté peut également être une demande d'aide, de clarification ou de socialisation. Les échanges entre les participants sont majoritairement écrits et asynchrones.

Le corpus de la présente recherche contient :

- les productions écrites asynchrones des apprenants (419 textes, 63 943 mots) relevées sur les forums de discussion du projet de septembre à décembre 2016. Il s'agit, pour la plupart, de productions guidées par les consignes des tâches, mais aussi des messages pouvant être catégorisés comme étant des messages « de socialisation », de demande d'aide, de réponses aux posts des pairs, etc. ;
- les perceptions des apprenants par rapport aux tâches réalisées sont issues des journaux de bord rédigés en français tout au long du projet (54 messages de 14 apprenants).

L'analyse des données a été réalisée en deux étapes. Dans un premier temps, la qualité des productions écrites des apprenants a été analysée à l'aide du logiciel d'aide à la rédaction Antidote. L'analyse informatisée a été choisie pour garantir la plus grande objectivité possible en comparant les textes des apprenants. Nous avons pris en considération :

- les indicateurs directs de la qualité : la longueur des textes et des phrases, le nombre d'erreurs ;
- les indicateurs indirects de la qualité : le taux de reprises lexicales injustifiées (toute sorte de répétitions du même mot ou des mots de la même famille) qui témoigne du manque de richesse lexicale des textes ; les erreurs commises par les apprenants permettent d'évaluer la correction linguistique des textes ; la variété des temps verbaux utilisés qui est un marqueur indirect de la complexité des textes.

Dans un deuxième temps, les résultats obtenus durant la première étape ont été croisés avec les avis des apprenants exprimés dans leurs journaux de bord.

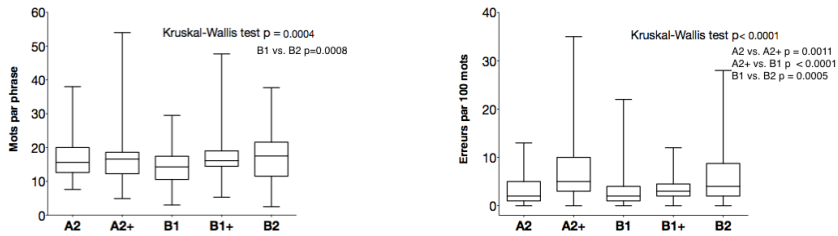
3. Résultats

3.1. L'impact des facteurs individuels et grégaires sur la qualité des textes

La première étape de l'analyse de la qualité des productions écrites des apprenants avait pour objectif de vérifier l'impact du profil de l'apprenant sur la qualité des textes produits. Rappelons que des apprenants de divers niveaux de connaissance

linguistique (allant du A2 jusqu'au B2) ont été amenés à travailler ensemble, les groupes étaient donc hétérogènes. Nous avons cherché des corrélations entre le niveau individuel de connaissance du français, le groupe d'appartenance de l'apprenant fait partie et la qualité de ses textes, dont les indicateurs quantitatifs indirects sont notamment la longueur des phrases et le nombre d'erreurs.

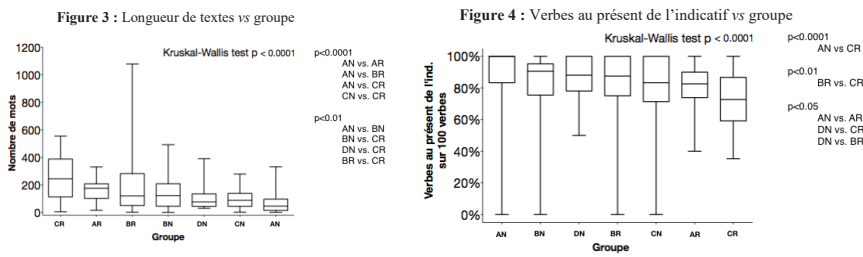
Figure 1 : Longueur de phrases vs niveau de l'apprenant – Figure 2 : Erreurs par 100 mots vs niveau de l'apprenant



Même s'il y a une différence statistiquement significative de la qualité textes produits par les apprenants de différents niveaux, nous n'avons pu repérer ni une augmentation du nombre de mots par texte ou par phrase, ni une diminution de nombre d'erreurs ou de reprises injustifiées corrélativement avec l'augmentation du niveau de l'apprenant (Figures 1 et 2).

Ce n'est donc pas le niveau de l'apprenant qui est un facteur déterminant pour la qualité du texte dans le cadre des tâches analysées. Or, si nous confrontons ces résultats à ce que les apprenants rapportent dans les journaux de bord, nous constatons que les apprenants qui ont un niveau de maîtrise de la langue plus bas considèrent que leurs textes sont moins élaborés et regrettent de ne pas pouvoir écrire/parler aussi bien que les apprenants plus avancés.

Le groupe, en revanche, est un critère pertinent pour la qualité des textes des apprenants. Nous avons pu observer une différence statistiquement significative de la longueur des textes produits par les apprenants de différents groupes (Figure 3).



La longueur des textes est corrélée de façon significative avec la variété des temps verbaux employés (Figure 4). Par exemple, le groupe CR a produit des textes plus longs et le taux de verbes au présent de l'indicatif était le moins élevé. Tandis que les textes du groupe AN étaient les plus courts et contenaient uniquement des verbes au présent de l'indicatif. Notons que la variété des temps verbaux et la longueur des textes dépendent à la fois du niveau de l'apprenant et de la consigne de la tâche. Dans les deux exemples de productions (1) et (2) présentés ci-après², on a affaire à deux textes rédigés par des apprenants, appartenant aux groupes AN et CR, qui avaient initialement le même niveau de connaissance linguistique.

- (1) « Aujourd'hui j'ai manger a ma maison a Limassol, mes parents etaient absent alors j'ai prepare quelque chose de vite et facile comme vous voyez;p P.S: j'avais un petit probleme avec voicethread! » (apprenant 33, groupe AN, niveau A2+)
- (2) « J'ai vraiment aimé la station "Chamrousse". Ceci est un très bel endroit. Pas très loin il y a encore un grand parc (je pense que je voudrais le voir, aussi). » (apprenant 9, groupe CR, niveau A2)

En étudiant le contenu du texte et en le corrélant au nombre d'erreurs produites par les apprenants, nous avons remarqué que les textes des apprenants que l'on pouvait catégoriser comme étant des textes « de socialisation » (où ils cherchaient à échanger avec les tuteurs à propos de leur environnement immédiat, de leurs goûts, etc.) contenaient plus d'erreurs que les productions obtenues dans le cadre de la tâche. Notons que, quand l'apprenant échange de manière moins formelle avec le tuteur (l'établissement d'un contact personnel avec le tuteur apparaît comme un élément motivant du projet réalisé dans son journal de bord), il se focalise moins sur la forme de son texte que quand il est conscient de rendre la tâche par écrit.

3.2. Analyse longitudinale de la qualité des textes des apprenants

Dans la seconde étape de l'analyse des données, nous nous sommes intéressées au progrès effectué par les apprenants durant un semestre de télécollaboration. Pour ce faire, nous avons recouru à l'étude de deux paramètres : la longueur et la richesse lexicale des textes.

Presque trois mois de travail régulier auraient dû permettre aux apprenants d'améliorer la qualité de leurs textes. Or, c'est l'inverse que nous constatons. Même si la régression n'est pas statistiquement significative, nous constatons une diminution de la longueur des textes vers la fin du semestre (Figure 5). Dans le cas où le nombre de mots augmente, le nombre de reprises injustifiées augmente

également (Figure 6). L'augmentation du nombre de reprises injustifiées est statistiquement significative, ce qui prouve que la qualité des textes produits par les apprenants diminue vers la fin du projet.

Figure 5 : Changement du nombre de mots par texte

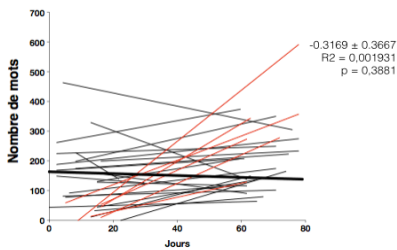
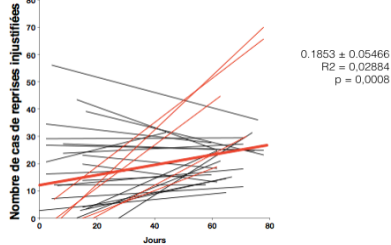


Figure 6 : Changement du nombre des reprises injustifiées



L'analyse du lexique des textes rédigés par les étudiants du même groupe en réponse à la même question montre que la qualité du texte dépend davantage de la consigne de la tâche que du niveau de l'apprenant. Dans les figures 5 et 6, nous pouvons voir que, même si le niveau de connaissance de français des apprenants est différent, les textes produits appartiennent au niveau A2+, les apprenants des niveaux B1 et B2 ne proposent pas de textes plus élaborés, contenant moins de reprises injustifiées que l'apprenant du niveau A2 (Figure 7).

Figure 7 : Analyse du lexique des textes réalisée à l'aide du logiciel Antidote

(apprenant 29, groupe AR, niveau B2) Il me semble que l'évolution de la <u>famille</u> et du mariage entre la France et la Lettonie est différent, car en Lettonie la <u>famille</u> consiste habituellement de deux <u>enfants</u>, <u>père</u> et <u>mère</u>, quand en France il y a plus des <u>enfants</u>, comment j'ai compris dans la vidéo. Mais aussi, après quelque temps, les femmes lettones pourraient commencer à travailler et avoir plus des possibilités, comme ceci, le <u>père</u> peut se reposer à la maison et regarder les <u>enfants</u>.	famille famille enfants père enfants père enfants	(apprenant 11, groupe AR, niveau B1) En Lettonie aussi il y a beaucoup des couples, qui ont les <u>enfants</u>, vivent ensemble, mais ne sont pas <u>mariés</u>. Je pense que d'avoir les <u>enfants</u> est responsabilité déjà beaucoup plus grande que juste être <u>marié</u>, c'est pourquoi je suppose que il n'y a pas de différence - être marié ou non. En Lettonie les <u>enfants</u> qui sont <u>nés</u> dans le <u>mariage</u> et que sont <u>nés</u> hors de là <u>mariage</u>, ont les mêmes droits. Maintenant je ne <u>pense</u> pas de faire la famille, mais après peut-être 5-10 ans, probable oui.)	a enfants mariés pense avoir enfants marié a marié enfants nés mariage nés mariage pense
(apprenant 35, groupe AR, niveau A2) Je pense qu'il y a trop de <u>divorces</u>, mais je ne sais pas pourquoi. <u>Peut-être</u> que parce que les gens essaient de précipiter les choses. Je connais beaucoup de familles qui sont <u>divorcées</u> et il est difficile de dire quelle est la raison derrière il. <u>Peut-être</u> qu'ils ne sont pas destinés à l'autre.	divorces Peut-être divorcés est Peut-être		

Ce constat laisse à penser que la proximité avec les tuteurs, qui, à n'en pas douter, favorise le climat de confiance dans le groupe (ce point est signalé dans les journaux de bord), devient presque un obstacle à l'apprentissage, dans la mesure où l'établissement du rapport plus paritaire entre tuteurs et apprenants conduit ces derniers à moins se concentrer sur la tâche à réaliser et à simplifier leurs productions écrites.

Un autre constat concerne la diminution statistiquement significative de la longueur des phrases vers la fin du semestre. En effet, nous avons remarqué que les apprenants produisent généralement des textes de meilleure qualité au début et se relâchent vers la fin (Figure 8).

Figure 8 : Changement du nombre de mots par phrase

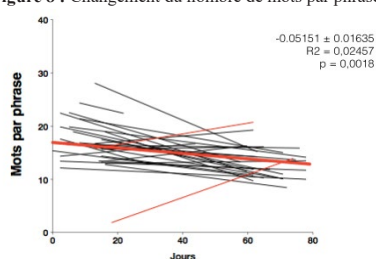
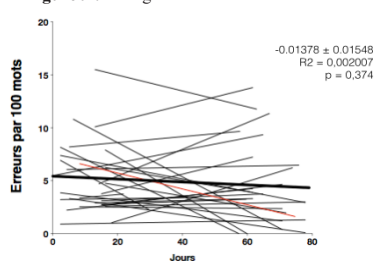


Figure 9 : Changement du nombre d'erreurs



Le nombre et le type d'erreurs restent pratiquement invariable (Figure 9). Nous pouvons supposer que ceci est lié au fait que, durant la télécollaboration en 2016, les tuteurs n'ont pas adopté de techniques de correction régulières. Si, durant les premières semaines du projet, les tuteurs apportaient des corrections ponctuelles aux productions des apprenants, vers la fin du semestre, ils se contentaient souvent de féliciter les apprenants pour l'intérêt présenté par leurs textes. Notons que les apprenants, au contraire, parlaient de l'utilité de cette expérience dans l'amélioration de leurs compétences langagières.

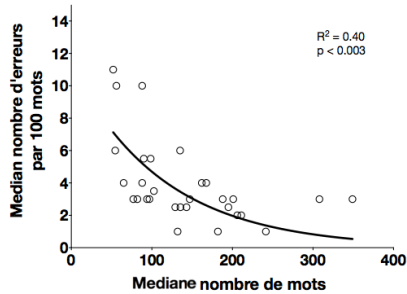
- (3) « Pendant cette expérience je me sens que j'améliorais beaucoup mon niveau de la langue et j'apprenais beaucoup et différentes choses. » (journal de bord, apprenant 13, groupe CN, niveau B2)

Le commentaire ci-dessus issu du journal de bord d'une apprenante met en évidence le contraste que l'on constate entre les perceptions des apprenants et l'analyse de la qualité des textes produits par les apprenants.

3.3. Analyse corrélationnelle des facteurs déterminant la qualité des textes

L'étude du corpus a révélé deux paramètres qui entraient régulièrement en corrélation : le nombre de mots et le nombre d'erreurs. Contrairement au présupposé initial, les textes plus longs ne contiennent pas plus d'erreurs (calculés proportionnellement à la longueur des textes). La régression exponentielle constatée prouve que la quantité d'erreurs a tendance à baisser proportionnellement à l'augmentation de la longueur des textes (Figure 10).

Figure 10 : Corrélation entre la longueur du texte et le nombre d’erreurs



Plus le message est long, plus l’apprenant fait attention à la qualité de son texte, moins il commet d’erreurs. Les deux exemples de textes produits par le même apprenant illustrent cette observation. Si, dans le premier message, l’apprenant se concentre sur la réalisation de la tâche et cherche même inconsciemment à démontrer son niveau de connaissance de langue (B2 dans son cas), dans le deuxième texte, c’est l’objectif de socialisation qui prédomine et l’apprenant néglige des éléments langagiers qu’il maîtrise éventuellement.

(4) « Dans l’époque difficile que nous vivons, tout le monde a besoin d’un compagnon qui les aide à oublier les mauvaises choses qui se passent. Alors, pour moi, ce compagnon est la musique. Musique peut affecter chacun de nous différemment, an niveau physique mais aussi au niveau mental. En plus, la musique aide les personnes de connecter avec l’un l’autre, grâce au fait qu’il ne sépare pas les gens par genre, couleur, religion etc. Voilà quelques raisons pour lesquelles je ne peux pas imaginer vivre sans la musique. » (apprenant 4, groupe AN, niveau B2, 4 erreurs sur 100 mots)

(5) « Tu es une vraie épicurienne! Alors, meme si j’adore cuisinier, quelque fois je dois etre assez prudent en raison de mes loisirs (ping-pong, basketball, gym etc). En plus, c’est vrai que j’aime beaucoup aller au resto ou inviter des amis chez-moi! Generalement, je suis amoureux avec bien nourriture et je n’ai pas un probleme de manger seul! » (apprenant 4, groupe AN, niveau B2, 13 erreurs sur 100 mots)

Les apprenants soulignent régulièrement dans leurs journaux de bord que l’un des atouts majeurs du projet est la possibilité d’échanger avec les tuteurs de manière moins formelle. Tandis que les indicateurs quantitatifs témoignent d’un certain manque de progression qualitative dans les productions tout au long du projet, selon les apprenants, les échanges interpersonnels avec les tuteurs les font avancer dans leur apprentissage du français. Ce constat met en évidence le décalage entre le sentiment de l’efficacité personnelle et la réussite de l’apprentissage.

3.4. La dépendance de la qualité du texte des tâches proposées par les tuteurs

Suite à l'analyse de la qualité des textes produits par les apprenants, nous avons établi un classement de tâches (Figure 11). Nous avons retenu 27 tâches qui ont abouti à plus de 5 textes produits par les apprenants. Il convient de souligner que les tâches actionnelles centrées sur la résolution d'un problème et contenant des éléments de prise de décisions ont en effet mené à des productions de qualité plutôt réduite. Du côté de la qualité des textes, la tâche qui a mené à des productions de plus haute qualité (index calculé à la base de la longueur, de la richesse lexicale, du nombre d'erreurs) est celle N33 « Littérature », où les apprenants, après un échange autour des textes poétiques proposés par les tuteurs, ont été invités à produire leurs propres poèmes.

Figure 11 : Le classement des tâches selon la qualité des textes produits par les apprenants

Tâches (textes de plus haute qualité)			Tâches (textes de qualité réduite)		
33	Littérature	Riga, groupe C	6	Prenez votre envol !	Nicosie, groupe B
31	Accidents de la route en France	Riga, groupe C	10	Partez étudier en France en ERASMUS !	Nicosie, groupe C
30	Loisirs	Riga, groupe C	24	La famille recomposée	Riga, groupe B
32	Art et cinéma	Riga, groupe C	9	Mise en appétit	Nicosie, groupe B
29	Famille	Riga, groupe C	26	Système éducatif français	Riga, groupe B

Notons que la tâche sur la littérature a été une des plus polémiques, les apprenants manifestant leur mécontentement par rapport à une tâche qu'ils jugeaient trop complexe et trop éloignée de leurs besoins quotidiens. De même, la tâche « Accidents de la route en France » a provoqué des protestations des apprenants qui trouvaient le support choisi (publicité sociale sur le danger des accidents routiers) trop brutal. Les apprenants se sont même adressés aux tuteurs et les tuteurs se sont excusés de l'avoir choisi :

- (6) « Je suis désolé, mais je ne suis pas en mesure d'examiner la vidéo plusieurs fois pour certaines réponses. » (15-CR-B1)
- (7) « Excusez-moi ,mais je ne peux pas revoir cette vidéo à partir de 3:04, c'est trop difficile pour ma moralité! » (3-CR-B1)
- (8) « D'abord, nous sommes désolés pour le support vidéo et les images choquantes. En effet, la sécurité routière voulait montrer non seulement les dangers liés à l'alcool mais aussi exposer le public aux vraies tragédies qui peuvent arriver dans notre vie quotidienne. » (tuteur)

En même temps, les tâches qui ont mené à des textes de qualité réduite (plus courts, contenant plus de reprises injustifiées et plus d'erreurs) ont été appréciées par les apprenants :

(9) « Il était un sujet très intéressant et bien que certaines informations que nous cherchions était difficile de les trouver, j'ai appris beaucoup et je veux le regarder de près. » (journal de bord, apprenant 32, groupe BN, niveau B1+, tâche 6)

(10) « On a élargir nos horizons. Le contenu de nos thématiques était riche, avec d'outils originaux comme la découverte de la ville idéale pour Erasmus pour nous. » (journal de bord, apprenant 13, groupe CN, niveau B2, tâche 10)

Nous constatons de nouveau que l'appréciation de la tâche n'est pas corrélée à la qualité des textes produits. Les tâches que les apprenants disent aimer ne les amènent pas forcément à des productions de qualité et, par conséquent, ne les font pas forcément progresser. Les tâches qui ont mené à des productions plus élaborées contenaient des consignes éditoriales et invitaient les apprenants à faire des comparaisons (*comparez avec les règles en Lettonie*), à présenter une opinion argumentée (*précisez les passages*), à aller au-delà des supports proposés.

Conclusion

En guise de conclusion, nous aimerions proposer quelques pistes de réflexion concernant le rapport entre ce que l'apprenant dit et ce qu'il fait réellement.

Plusieurs chercheurs insistent sur le fait que l'efficacité perçue influe sur le développement des compétences cognitives. Le système scolaire proposant des défis toujours croissants est souvent critiqué comme démotivant et, par conséquent, inefficace. Or, dans le cas du projet étudié, les apprenants n'ont pas produit de textes de meilleure qualité quand ils trouvaient l'activité utile, agréable et intéressante ou quand ils aimaient le thème, mais plutôt quand il s'agissait d'un défi y compris émotionnel. Nous supposons qu'une forte charge émotionnelle (y compris négative) attachée à la réalisation de la tâche peut avoir une influence positive sur la qualité des textes produits par les apprenants.

L'enseignement des langues étrangères et, peut-être même, tout le système de l'enseignement européen sont confrontés actuellement à un choix stratégique. L'indicateur le plus important de la réussite d'un projet pédagogique est désormais le plaisir éprouvé par l'apprenant. Or, l'apprentissage est toujours un effort qui ne fait pas forcément éprouver une satisfaction immédiate. Dans le cadre du projet étudié, les tâches qui ont permis aux apprenants de produire des textes de plus haute qualité ne leur ont pas forcément plu, elles demandaient des efforts supplémentaires, elles n'étaient pas directement liées à leurs objectifs professionnels, ni à leurs intérêts personnels, les apprenants ont même éprouvé des émotions

négatives puisqu'ils disaient ne pas aimer les tâches et n'être pas capables de réaliser le travail demandé. Autrement dit, une tâche réussie est celle qui présente un défi cognitif pour l'apprenant.

Le travail sur la langue, sur l'imitation d'un modèle linguistique, sur l'adaptation à un nouveau contexte socioculturel demande un grand effort de concentration et peut effectivement être assez perturbant pour un individu quel qu'il soit. Cependant, il est crucial de ne pas se laisser emporter par l'envie de créer un climat de confiance et par le désir de proposer des tâches motivantes. L'objectif primaire des cours est l'acquisition de la langue. Ainsi, seuls le progrès réalisé par l'apprenant et la qualité du travail produit rendent compte de son rapport réel à la tâche et le font progresser.

Bibliographie

- Arnold, J. 2006. « Comment les facteurs affectifs influencent-ils l'apprentissage d'une langue ? ». *ELA. Études de linguistique appliquée*, n° 144, p. 407-425.
- Axelsson, R. D., Flick, A. 2010. « Defining student engagement ». *Change: The Magazine of Higher Learning*, n° 43(1), p. 38-43.
- Bae, S., Kokka, K. 2016. *Student Engagement in Assessments: What Students and Teachers Find Engaging*. Stanford, CA: Stanford Center for Opportunity Policy in Education and Stanford Center for Assessment, Learning, and Equity.
- Bandura, A. 2000. Self-efficacy. In: E. Craighead et C. Nemeroff (dir.), *Encyclopedia of psychology and neuroscience* (3rd ed.). New York: Wiley, p. 1474-1476.
- Beauregard, L. 1990. *L'évaluation de la qualité des productions écrites chez les élèves du troisième secondaire*. Université Laval.
- Beers, S. F., Nagy, W. E. 2009. « Syntactic complexity as a predictor of adolescent writing quality: Which measures? Which genre? ». *Reading and Writing*, n° 22, p. 185-200.
- Bourgeois, E. 2011. La motivation à apprendre. In : E. Bourgeois et G. Chapelle (dir.), *Apprendre et faire apprendre*. Paris : PUF, p. 235-253
- Conseil de l'Europe. 2018. *Cadre Européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer*. Volume complémentaire avec de nouveaux descripteurs.
- Fenuillet, F., Heutte, J., Vallerand R.J. 2015. Validation of the Adult Education Motivation Scale. In: *Fourth World Congress on Positive Psychology (IPPA)*. Orlando: Florida.
- Fredricks, J. A., Blumenfeld, P. C., Paris, A. H. 2004. « School engagement: Potential of the concept, state of evidence ». *Review of Educational Research*, n° 74(1), p. 59-109.
- Fredricks, J. A., McColskey, W., Meli, J., Montrosse, B., Mordica, B., Mooney, K. 2011. *Measuring student engagement in upper elementary through high school: a description of 21 instruments*. Regional Educational Laboratory, Greensboro.
- Heutte, J. 2014. « Persister dans la conception de son environnement personnel d'apprentissage : Contributions et complémentarités de trois théories du self ». *STICEF*, n° 21, p. 149-184.
- Lavieu-Gwozdz, B. 2013. « Évaluation et production d'écrits : Le poids du linguistique et de la créativité ». *Le français aujourd'hui*, n° 181, p. 83-93.
- Loizidou, D., Savlovskia, D. 2020. Taking care of online positive face? Reasons and development of strategies. In: M. Hauck et A. Müller-Hartmann (dir.), *Virtual exchange and 21st century teacher education: short papers from the 2019 EVALUATE conference*, p. 71-84.

Molinari, G., Poellhuber, B., Heutte, J., Lavoué, E., Widmer, D. S., Caron, P.A. 2016. L'engagement et la persistance dans les dispositifs de formation en ligne : regards croisés. In: *Distances et médiations des savoirs. Distance and Mediation of Knowledge*, n° 13.

Olinghouse, N. G., Leaird, J. T. 2009. « The relationship between measures of vocabulary and narrative writing quality in second - and fourth - grade students ». *Reading and Writing*, n° 22, p. 545-565.

Raby, F. 2007. « A triangular approach to motivation in Computer Assisted Autonomous Language Learning (CAALL) ». *ReCALL*, n° 19(2), p. 21-38.

Rondier, M. 2004. « A. Bandura. Auto-efficacité. Le sentiment d'efficacité personnelle ». *L'orientation scolaire et professionnelle*, n°33/3, p. 475-476.

Underhill, A. 1999. Facilitation in language teaching. In: J. Arnold (dir.), *Affect in Language Learning*. Cambridge: Cambridge University Press.

Notes

1. Nous les remercions de leur contribution à cette recherche.
2. Les textes des apprenants sont représentés sans aucune correction ni ajustement.

**Synergies pays riverains
de la Baltique n° 16 / 2022**



Varia





ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Manipulation et modification scientifique : un regard sur les orientations argumentatives

Kim Lehtonen

Université de Turku, Finlande

kim.h.lehtonen@gmail.com

Reçu le 15-08-2022 / Évalué le 10-10-2022 / Accepté le 03-11-2022

Résumé

Cet article a pour but d'examiner les lexèmes *manipuler* et *modifier* en utilisant le modèle de la sémantique des possibles argumentatifs. Un matériau collecté lors d'une consultation bioéthique, les États généraux de la bioéthique 2018, est utilisé pour formuler des déploiements argumentatifs. La comparaison de ces déploiements argumentatifs vise à montrer, dans un premier temps, ce qui peut faire l'objet de manipulations et modifications scientifiques selon un débat de bioéthique. Dans un deuxième temps seront étudiées les modalisations des énoncés qui traitent de ces manipulations/modifications - et donc la prise ou non-prise en charge par les locuteurs. L'article se penche également sur les orientations argumentatives des collocations « manipuler X » et « modifier X » afin de comprendre comment X, l'objet de la manipulation/modification, influence ces orientations.

Mots-clés : manipuler, modifier, bioéthique, sémantique des possibles argumentatifs, déploiement argumentatif

Scientific manipulation and modification: examining the argumentative orientations

Abstract

The present article examines the French lexemes *manipuler* (to manipulate) and *modifier* (to modify) by using a model issued by the semantics of argumentative possibilities. A material collected from within a bioethical consultation is used to formulate argumentative deployments. Comparing these deployments aims firstly to show what can be subjected to scientific manipulations and modifications according to a bioethical debate. Secondly, modalisations in pieces of writings concerning manipulations/modifications are studied as a way of pointing out the commitment or non-commitment executed by the writers. The article leans as well on the argumentative orientations of the collocations "manipulate X" and "modify X" to understand how X, the object of the manipulation or modification, influences the orientation in question.

Keywords: manipulate, modify, bioethics, semantics of argumentative possibilities, argumentative deployment

Introduction

Dans un travail antérieur, nous avons noté que le sigle *OGM* peut signifier *un organisme génétiquement manipulé* ou *un organisme génétiquement modifié* et que le choix entre ces variantes est controversé. Nous avons cherché à savoir si cette même divergence des verbes *manipuler* et *modifier* s'étend à tout le discours bioéthique, et nous avons vu que ce n'était pas tout à fait le cas. Pourtant, nous avons trouvé que des différences entre ces verbes existent : avec *manipuler*, le côté éthique de la manipulation semble être souvent discuté et avec *modifier*, ce sont les conséquences qui sont mises en avant (Lehtonen, 2022). Or, il est possible que ces différences soient liées aux objets soumis à ces actions.

Dans cet article, nous nous penchons de nouveau sur les lexèmes *manipuler* et *modifier* (incluant les formes conjuguées, nominalisées ou suffixées). Ayant constaté que le contexte d'utilisation mérite d'être pris en compte dans l'analyse des occurrences, ici, les occurrences seront étudiées par rapport à ce qui fait l'objet de la *manipulation* ou de la *modification* - comme l'embryon, le cerveau, etc. - au lieu de les étudier simplement comme un ensemble d'occurrences d'un lexème. Notre but est de décrire avec quels mots les verbes *manipuler* et *modifier* peuvent apparaître, donc sur quoi portent les opérations désignées par ces verbes. De plus, nous nous intéressons à la manière dont est perçue cette manipulation/modification (d'une partie) d'un être vivant, en d'autres mots, sur les orientations argumentatives de « manipuler/modifier X ». Plus précisément, nous partirons des questions de recherche suivantes :

1. Sur quoi portent les manipulations/modifications scientifiques dans le contexte de la bioéthique, autrement dit, quels sont les lexèmes cooccurents avec les lexèmes *manipuler* et *modifier* ?
2. Comment les lexèmes *manipuler* et *modifier* sont modalisés ?
3. Les orientations argumentatives des lexèmes *manipuler* et *modifier* diffèrent-elles quand le lexème cooccurent est le même ?

D'une manière générale, il est possible de constater que les deux verbes se combinent avec des mots comme *embryon*, *ADN*, *cerveau*, *homme*, parmi d'autres. Nous ferons une distinction fine des collocations possibles pour finalement savoir si l'apparition de certaines collocations est plus fréquente dans le discours. Ces combinaisons de *manipuler/modifier* et de l'objet de ces actions prennent ensuite leur propre sens. Nous voyons par exemple que *manipuler un embryon* a des orientations argumentatives différentes de celles des lexèmes seuls *manipuler* et *embryon* et que la modalisation influence l'interprétation de ces cooccurrences.

Le corpus que nous utiliserons dans cette recherche a été collecté lors d'une consultation bioéthique, les États généraux de la bioéthique 2018. Dans ce matériau - qui consiste en une collection de commentaires rédigés par des personnes non spécialistes - nous trouverons des occurrences des lexèmes *manipuler* et *modifier* qui expriment une opération scientifique. Un tel matériau nous aidera à comprendre les utilisations courantes, où les opérations évoquées avec les verbes *manipuler* et *modifier* ne sont pas nécessairement strictement définies.

Quant au cadre théorique dans lequel sera réalisée cette étude, nous nous appuyons sur la sémantique argumentative, plus précisément la sémantique des possibles argumentatifs (Galatanu, 2018), une approche sémantique holistique et maximaliste qui conçoit la signification comme un ensemble d'associations argumentatives. Cette associativité et le sens orienté des mots nous guideront dans ce travail pour finalement pouvoir faire des comparaisons entre les utilisations des combinaisons *manipuler X* et *modifier X*.

Dans la première section de l'article, nous discutons le sens et la signification tels qu'ils sont définis dans la sémantique des possibles argumentatifs. Deuxièmement, nous formulerons notre méthode d'analyse en trois étapes. Ces étapes seront réalisées dans le troisième chapitre, qui sera divisé en trois sections, en fonction des questions de recherche ; nous y étudierons 1) les cooccurrences de *manipuler* et *modifier*, 2) les modalisations et la (non-)prise en charge des orientations argumentatives et finalement 3) les sens donnés à ces lexèmes.

1. Le sens discursif d'après la sémantique des possibles argumentatifs

La sémantique des possibles argumentatifs (SPA) se situe dans la filiation de la théorie de l'argumentation dans la langue selon laquelle le sens linguistique consiste en des enchaînements argumentatifs (Galatanu, 2018 : 50). Ces enchaînements peuvent apparaître sous une forme normative (en DONC) ou transgressive (en POURTANT) et peuvent contenir un élément de négation (nég-) (Carel, Ducrot, 1999 : 10-12). Dans la SPA, ces enchaînements sont soumis à un système qui génère la signification lexicale, où, à un élément stable de la signification (du noyau) est associé un élément culturellement établi (un stéréotype) pour créer un *possible argumentatif* qui est un potentiel discursif ; la description sémantique en termes de noyau-stéréotypes-possibles argumentatifs correspond au « protocole sémantique » du mot, autrement dit à ce qui est prédictible (Galatanu, 2018 : 163-166).

Quand les possibles argumentatifs sont activés dans le discours, ils entrent dans la catégorie des déploiements argumentatifs, catégorie qui contient également des orientations argumentatives qui ne suivent pas le protocole sémantique.

Ces déploiements argumentatifs non conformes au protocole sémantique ont la capacité d'initier un changement graduel de la signification en proposant de nouveaux éléments stéréotypiques (Galatanu, 2018 : 166-167). Dans cet article, nous nous intéresserons seulement aux déploiements argumentatifs. Autrement dit, nous resterons au niveau de l'actualisation dans la parole mais tout en gardant à l'esprit le fait que la plupart des occurrences suivent le protocole sémantique.

Notre approche, qui se focalise sur les déploiements argumentatifs, peut être comprise comme une tentative de décrire quelles suites discursives peuvent être enchaînées à une entité linguistique choisie (Galatanu, 2018 : 57 ; cf. aussi Carel, 1995 : 183 et Ducrot, 1995). Au lieu d'étudier des énoncés complets ou des mots singuliers, nous étudions les combinaisons *manipuler/modifier X DONC Y*, où X vaut pour *embryon*, *cerveau*, *ADN*, etc. Cette tâche de collecter et de décrire les orientations argumentatives des syntagmes *modifier/manipuler X* est justifiée par la volonté d'identifier les orientations argumentatives qui n'apparaissent pas nécessairement séparément dans les significations de *manipuler*, *modifier*, *embryon*, *cerveau* ou autre. C'est-à-dire, nous sommes en train d'étudier une influence mixte des éléments linguistiques sur leurs orientations argumentatives, ce qui a été fait aussi auparavant au sein des sémantiques argumentatives. Par exemple, Ducrot (2001 : 34-35) mentionne que l'utilisation d'un qualificatif dans « *mauvais couteau* » peut inverser l'argumentation du mot *couteau*. Un peu similairement, nous supposons que la collocation que prend *manipuler* ou *modifier* aura une influence sur les orientations argumentatives. Dans la SPA (2022 : 109), cette inter-influence est décrite comme un enrichissement des potentialités discursives induit par le contexte sémantique. Les potentialités discursives sont activées mais interagissent pour donner finalement des déploiements argumentatifs inédits ou spécifiques pour l'occasion.

Le modèle de la SPA prend en compte également la modalisation qui est interne à la signification lexicale. La modalisation est comprise comme l'attitude inscrite dans le discours à l'égard du contenu énoncé (Galatanu, 2018 : 89 ; aussi Galatanu, 2005 : ch. 7). Cette attitude relevant de la signification d'un mot influence aussi les mots du discours qui l'entourent et peut renforcer, affaiblir ou inverser les orientations stéréotypiques de ces mots. Les modalisateurs identifiés dans ce cadre ne suivent pas les analyses traditionnelles de la modalisation (Galatanu, 2022 : 104) et la modalité axiologique prend un statut central dans la SPA. Cette modalité est représentée selon un axe dont les pôles sont négatif et positif - un mot peut être orienté vers une polarité et être monovalent ou il peut avoir une double polarité et être bivalent. Les valeurs modales de ce modèle contiennent également les valeurs ontologiques (aléthique et déontique), de jugement de vérité (épistémiques et doxologiques) et finalisantes (volitives et désidératives) (Galatanu, 2018 : 89).

Dans ce qui suit, nous présenterons notre méthode d'analyse, qui reprend des éléments du modèle proposé par la SPA. La méthode devra prendre en compte le sens discursif qui se manifeste, à des niveaux différents - d'abord, sous la forme de collocations et, ensuite, sous la forme de déploiements argumentatifs plus complexes - et les contraintes posées par la modalité sur l'analyse de ce sens discursif. Nous présenterons également notre corpus bioéthique qui nous fournit les occurrences de *manipulation/modification* dans la signification spécifique de '*scientifique*'.

2. Collecte et traitement des données

En 2018, le Comité consultatif national d'éthique a organisé une consultation citoyenne pour demander l'avis des Français sur plusieurs questions bioéthiques. En lien avec cette consultation, un site web a été conçu, où les participants avaient la possibilité de se renseigner sur ces questions. Sur le site, il était également possible de voter et commenter des 'propositions' rédigées par le CCNE ou les autres participants. Les propositions du CCNE et les commentaires en réaction à ces propositions ont été collectés au département de français de l'Université de Turku en juin 2019. De ce corpus, nous avons récupéré 336 occurrences du lexème *manipuler* et 158 occurrences du lexème *modifier* après avoir rejeté les occurrences comme *manipuler les foules* ou *manipulation sémantique*. Les occurrences que nous avons gardées expriment une manipulation/modification scientifique ou technique, où une opération est réalisée sur du vivant.

Pour effectuer l'analyse, nous formulons une méthode qui consiste en trois étapes. Premièrement, nous identifions l'existence d'une association argumentative entre la manipulation/modification et ce qui en fait l'objet, association que nous représenterons par *X DONC action de manipuler/modifier*.

- (1) Un embryon est une vie humaine ; Y toucher et faire des manipulations est un assassinat [...].

Dans cet extrait (1), nous identifions l'orientation argumentative *embryon DONC action de manipuler*. À cette étape de l'analyse, l'orientation identifiée relève de la possibilité d'utiliser ces mots ensemble : selon le commentaire, on envisage l'idée que l'embryon a un caractère manipulable. Cette étape de l'analyse répondra à notre première question de recherche sur les collocations possibles.

Dans la deuxième étape, nous prenons en compte la modalisation du commentaire. Nous chercherons surtout des modalisations qui portent sur l'orientation argumentative identifiée dans la première étape. Tous les commentaires ne contiennent pas

de modalisation particulièrement saillante ; cette étape servira surtout à identifier quels types de modalités sont applicables aux lexèmes *manipuler* et *modifier* - par exemple, en (1), on peut identifier la modalité axiologique négative apportée au sens par le mot *assassinat* - mais aussi à prendre en compte la prise de position vis-à-vis de l'opération discutée.

Ainsi, la deuxième étape consistera aussi à étudier la polyphonie ou la (non-) prise en charge du commentaire, soit l'engagement de l'internaute vis-à-vis de ce qu'il énonce (sur la prise en charge, voir par exemple Beyssade et Marandin, 2009 : ch. 24-25). Ce faisant, nous voulons accentuer la position du commentaire sur la manipulation/modification, position qui n'est pas visible après la première étape et qui peut se cacher par exemple sous le discours rapporté. Dans l'exemple (1), l'orientation argumentative *embryon DONC action de manipuler* n'est pas prise en charge. Autrement dit, le commentaire évoque ce lien mais ne le soutient pas, ce qui est visible grâce à la modalisation réalisée.

Enfin, dans la troisième étape, nous formulerons les déploiements argumentatifs de *manipuler/modifier X* à partir des commentaires. Ces déploiements argumentatifs seront présentés de la manière « action de manipuler/modifier X DONC/POURTANT Y ». Avec cela, nous adoptons une approche qui prend en compte l'interdépendance entre l'argument (*action de manipuler/modifier X*) et la conclusion (Y) mais aussi le fait qu'à l'argument, caractérisé par une orientation argumentative préexistante, de nouveaux sens peuvent être ajoutés de la façon [*embryon DONC action de manipuler*] *DONC assassinat*. L'identification des déploiements argumentatifs à partir des occurrences repose sur des bases sémantiques et syntaxiques (Galatanu, 1999 : 47 ; Cozma, 2020 : 182 ; Lehtonen, 2022 : 23-26), bien que ce repérage n'ait pas été défini exactement encore (Galatanu, 2022 : 177).

3. Analyse

Dans cette partie, divisée en trois sections liées à nos questions de recherche, nous effectuerons l'analyse des lexèmes *manipuler* et *modifier* en utilisant la méthode présentée antérieurement. Le chapitre 3.1 a comme objectif d'identifier ce sur quoi porte l'action désignée par les lexèmes *manipuler* et *modifier*. Dans le chapitre 3.2, la prise en charge des associations argumentatives est observée surtout en lien avec la modalisation. Ensuite, le chapitre 3.3 fait appel aux orientations argumentatives pour rendre compte des différences et similarités entre les utilisations des lexèmes *manipuler* et *modifier* avec leurs collocations.

3.1. Sur quoi portent la manipulation et la modification ?

Dans la première étape de notre analyse, nous avons identifié les orientations argumentatives de type « X DONC/POURTANT manipuler/modifier ». Ainsi, nous avons identifié 270 orientations du lexème *manipuler* et 129 orientations du lexème *modifier* - seules les occurrences qui mentionnent explicitement sur quoi portent les actions désignées sont considérées. Nous présentons les résultats de cette analyse dans le Tableau 1¹.

Ce sur quoi porte l'action de manipuler ou de modifier	Nombre des occurrences pour		Les formes dans les commentaires et leur nombre d'occurrences
	manipuler (n=336)	modifier (n=144)	
L'embryon et ses stades de développement	116 (49 %)	24 (17 %)	Manipuler : <i>embryon (humain)</i> [96], <i>cellules souches (embryonnaires)</i> [13], <i>cellules embryonnaires (humaines)</i> [4], <i>être humain en devenir</i> [1], <i>futur humain</i> [1], <i>embryon animal</i> [1] Modifier : <i>embryon (humain)</i> [22], <i>vie humaine prénatale</i> [1], <i>être</i> [1]
Le cerveau et son fonctionnement	56 (17 %)	36 (25 %)	Manipuler : <i>cerveau (humain / de l'homme)</i> [52], <i>fonctionnement cérébral</i> [4] Modifier : <i>cerveau (humain / de délinquant)</i> [23], <i>fonctionnement cérébral</i> [10], <i>capacité du cerveau</i> [2], <i>système cérébral</i> [1]
L'ADN	34 (10 %)	51 (35 %)	Manipuler : <i>gène</i> [28], <i>génome</i> [3], <i>ADN</i> [2], <i>matériel génétique</i> [1] Modifier : <i>gène</i> ² [34], <i>génome (humain)</i> [12], <i>ADN de l'embryon</i> [1], <i>allèle</i> [1], <i>capital génétique</i> [1], <i>cellules reprogrammées</i> [1], <i>codes génétiques</i> [1]
L'homme	27 (8 %)	7 (5 %)	Manipuler : <i>humain</i> [8], <i>être humain</i> [6], <i>homme</i> [6], <i>cellules souches d'origine adulte</i> [3], <i>corps (humain)</i> [2], <i>espèce humaine</i> [1], <i>vie humaine</i> [1] Modifier : <i>homme</i> [3], <i>biologie des humains</i> [1], <i>être humain</i> [1], <i>nature de la personne</i> [1]
Le vivant	16 (5 %)	0	Manipuler : <i>vivant</i> [8], <i>vie</i> [3], <i>nature</i> [5]
La conception	14 (4 %)	1 (1 %)	Manipuler : <i>gamète</i> [4], <i>procréation</i> [4], <i>ovocytes et spermatozoïdes</i> [3], <i>cellule germinale</i> [2], <i>fertilité</i> [1] Modifier : <i>conception</i> [1], <i>gamète</i> [1]
La personne	3 (1 %)	5 (3%)	Manipuler : <i>personne</i> [3] Modifier : <i>comportement (déviant)</i> [2], <i>personne</i> [2], <i>individu</i> [1]
Autre	4 (1%)	3 (2 %)	Manipuler : <i>enfant</i> [2], <i>cellules du sang de cordon</i> [1], <i>filiation</i> [1] Modifier : <i>cellules germinales</i> [1], <i>organisme vivant</i> [1], <i>végétaux</i> [1]

Tableau 1 : Les lexèmes cooccurents avec *manipuler* et *modifier*

L’ampleur de la consultation avec ses diverses thématiques et plus de 100 propositions du CCNE ont mené à un corpus bien représentatif de *manipulation/modification scientifique* et les collocations dans lesquelles ils entrent. Dans le Tableau 1, nous avons inclus toutes les formes qui apparaissent dans le corpus, et il semble qu’au sein de ces catégories il n’y a que peu de variations. La catégorisation est issue de l’analyse des occurrences. La distinction embryon-homme manque de précision à cause du développement naturel - gamètes > zygote > cellules souches (embryonnaires) > embryon > fœtus > enfant - ainsi qu’à cause de l’utilisation des cellules souches d’origine adulte.

Pour obtenir les pourcentages du Tableau 1, nous comparons les nombres identifiés pour chaque catégorie à l’ensemble des occurrences retenues pour ce travail. À partir de ces chiffres, il semble possible de constater que le lexème *manipuler* est plus souvent utilisé avec les opérations sur un embryon (49 %) que le lexème *modifier* (17 %). Dans le travail antérieur sur ces lexèmes, nous avons constaté une tendance évaluative dans l’utilisation de *manipuler* (Lehtonen, 2022 : 54). On peut donc supposer qu’entre toutes ces catégories mentionnées, l’embryon attire le plus l’empathie qui se traduit par cette utilisation évaluative.

Dans ce corpus, *modifier* est plus enclin à être utilisé avec *le cerveau* et *l’ADN* que *manipuler*. Nous avons également constaté que *modifier* est souvent utilisé pour discuter les conséquences. Selon ces chiffres, cette impression n’est pas surprenante, comme les résultats des opérations sur l’ADN peuvent être transmissibles.

3.2. La prise en charge des associations argumentatives

Dans ce qui suit, nous allons effectuer la deuxième étape de notre analyse, qui consiste à observer les modalisations utilisées et à discuter la prise en charge. À cause du manque d’espace, nous ne considérons que les catégories *embryon*, *cerveau* et *ADN* pour lesquelles nous avons trouvé le plus d’occurrences. Nous présentons dans le Tableau 2 les modalisations qui apparaissent au moins quatre fois dans le corpus.

	Manipuler	Modifier
Embryon	<interdit> [35] <axiologique-> [32] <éthique> [14] <aléatoire> [4]	<axiologique-> [14] <interdit> [4]

	Manipuler	Modifier
Cerveau	<axiologique> [21] <interdit> [9] <affectif> [4] <épistémique> [4] <volitif> [4]	<axiologique> [11] <affectif> [5] <interdit> [4]
ADN	<axiologique> [16] <interdit> [5]	<axiologique> [22] <interdit> [4]

Tableau 2 : Les modalisations les plus fréquentes

De ce tableau, il est possible de remarquer que les modalisations sont similaires pour les trois cooccurrences : la modalisation axiologique négative et la modalisation déontique <interdit> apparaissent souvent et avec toutes les cooccurrences. Dans le cas de *manipuler l'embryon*, la modalité axiologique négative <éthique> concerne les commentaires qui mentionnent directement que l'action de manipuler un embryon est immorale ou irrespectueuse et la modalité aléthique <aléatoire> est utilisée pour présenter une alternative pour ne pas continuer les opérations sur l'embryon. Nous avons utilisé <affectif> pour marquer les commentaires qui décrivent la manipulation/modification comme effrayante ou inquiétante et <épistémique> pour les commentaires qui mentionnent que ne pas supporter les opérations discutées devrait être une évidence.

Comme mentionné, les deux lexèmes sont marqués par l'utilisation de la modalisation déontique <interdit>, qui est souvent le résultat d'un raisonnement sur la valeur intrinsèque de l'homme, comme dans l'exemple (2).

(2) non aux manipulations sur l'embryon qui est une personne et une vie en devenir

L'orientation argumentative évoquée dans le commentaire (2), *embryon DONC action de manipuler*, n'est pas prise en charge, comme l'indique la modalisation <interdit>.

L'autre modalisation centrale, <axiologique>, prend des formes différentes. Dans le commentaire suivant (3), l'orientation argumentative *embryon DONC action de modifier* est modalisé axiologiquement.

(3) La recherche sur l'embryon ne peut être acceptable car elle entraine, non seulement la modification / *l'exploitation* d'embryon, êtres vivants, mais surtout leur *destruction* dès l'instant où l'on en a plus besoin.

La modalisation dans ce commentaire est apportée au sens discursif surtout avec l'utilisation des mots axiologiquement monovalents *exploitation* et *destruction*, ce qui est typique dans l'utilisation de ces verbes et visible dans les orientations argumentatives identifiées pour *modifier un embryon* (voir Tableau 3 plus bas). En modalisant le commentaire, l'orientation argumentative évoquée n'est pas prise en charge, afin de contester la relation entre l'embryon et l'acte de le modifier.

Dans le corpus, des modalisations déviantes apparaissent aussi. Typiquement, ces modalisations visent également la non-prise en charge des opérations effectuées. Dans l'extrait suivant (4), deux orientations axiologiques sont évoquées en même temps dans un commentaire discutant le traitement des embryons.

- (4) [...] Appelons l'embryon un tas de cellules, puis avec de bons sentiments (cela peut sauver des vies...) manipulons le sur la paillasse et enfin tuons le.

Dans cet extrait (4), nous avons identifié le déploiement argumentatif *embryon (DONC tas de cellules) DONC action de manipuler*. Ce déploiement argumentatif est modalisé en même temps avec le pôle positif (*bons sentiments, sauver des vies*) et négatif (*tuer*) pour indiquer une attitude ironique. Cette lecture ironique est supportée par le reste du matériau qui penche fortement vers la modalisation axiologiquement négative. Par conséquent, nous constatons que le déploiement argumentatif *embryon DONC action de manipuler* n'est pas pris en charge, ce qui est visible grâce à la modalisation effectuée.

En effet, la prise en charge n'apparaît dans notre corpus que sous deux conditions et, même sous ces conditions, elle n'apparaît que rarement. Premièrement, la manipulation/modification est présentée comme acceptable quand ce qui fait l'objet de ces opérations est considéré comme non-humain. Ce constat concerne surtout les animaux mais aussi les cellules souches embryonnaires, comme dans (5) :

- (5) [...] Un embryon/cellules souches embryonnaires est un amas de cellules génétiquement humaines en cours de différenciation : il s'agit donc d'une personne potentielle et nullement d'une personne, alias être humain. Cette entité biologique vivante peut donc faire l'objet d'études en laboratoire, sous réserve que les protocoles expérimentaux soient rigoureusement encadrés par la loi et que son éventuelle évolution embryonnaire ne soit pas prolongée au-delà d'une certaine limite après la date de la fécondation. C'est un impératif d'autant plus important dans la mesure où il s'agira d'un embryon modifié.

Dans cet extrait, l'internaute propose l'orientation argumentative « cellules souches embryonnaires (DONC nég-personne) DONC action de modifier » et la prend

en charge. Ce genre de pensée est atypique dans le corpus et elle est proposée avec tact, comme ici, par la présentation de contraintes. La prudence qui se manifeste sous la présentation des contraintes ou un souci pour la moralité est la seconde condition pour l'apparition de la prise en charge. Dans l'exemple (6), plusieurs contraintes sont présentées pour arriver à la prise en charge de l'orientation argumentative.

- (6) [...] Il faut appliquer le principe de prudence, quitte ensuite à lever l'interdiction de certaines techniques dans des cas particuliers si cela à un intérêt pour la personne et que celle-ci est volontaire (par exemple modifier le fonctionnement cérébral d'un psychopathe).

En (6), il est possible de distinguer les contraintes (un certain groupe de personnes, le bénévolat et l'avantage) qui doivent être considérées avant d'arriver à l'orientation argumentative *cerveau DONC action de modifier*. Certes, ces éléments ont un effet sur l'orientation argumentative, mais nous avons décidé d'utiliser cette forme simple (*cerveau DONC action de modifier*) pour effectuer cette recherche, au lieu de considérer toutes les contraintes sur le sens (par exemple *cerveau [ET bénévolat ET avantage] DONC action de modifier*).

3.3. Les orientations argumentatives de *manipuler/modifier X*

Pour répondre à notre troisième question de recherche sur la relation entre les orientations argumentatives et les cooccurrences des lexèmes *manipuler* et *modifier*, nous traiterons les collocations *embryon*, *cerveau* et *ADN* chacune dans un sous-chapitre séparé. Les orientations argumentatives identifiées à cette troisième étape seront placées dans des tableaux où elles seront regroupées selon leur similarité. Afin de rendre possible la comparaison, les orientations argumentatives seront présentées côte à côte pour *manipuler* et *modifier*.

Dans les tableaux des sous-chapitres suivants, nous inclurons toutes les orientations argumentatives identifiées pendant l'analyse ; une occurrence peut ne contenir aucune ou contenir plusieurs orientations argumentatives - ce qui veut dire que les chiffres du Tableau 1 *supra* ne donnent qu'une indication sur les fréquences des orientations argumentatives. Nous avons décidé de ne pas inclure le nombre des occurrences pour des raisons de lisibilité et parce que la plupart des variantes apparaissent une fois dans le corpus. Les catégories utilisées varient selon l'influence du cooccurrent mais elles seront présentées de manière à ce que la majorité des occurrences apparaisse au début du tableau - ce qui donne également un aperçu sur ce qui est typique dans l'utilisation de *manipuler* et *modifier* dans le

matériau choisi. Notre but dans les sous-chapitres suivants est de nous concentrer sur les tendances générales du corpus.

3.3.1. Manipuler/modifier l’embryon

Dans le cas d’*embryon*, c’est la collocation avec *manipuler* qui est le plus fréquemment utilisée dans notre corpus, ce qui entraîne une plus grande variation même à l’intérieur des catégories énumérées pour « manipuler l’embryon » dans le Tableau 3 ci-dessous.

	<i>action de manipuler l’embryon</i>	<i>action de modifier l’embryon</i>
Problème éthique	DONC problème éthique, éthiquement condamnable, négacceptable, problème, néglibre, négégal	DONC crime contre l’humanité, nazisme, ambition nazie, crime, chimère, abus
Conséquences négatives	DONC risques, conséquences désastreuses, nég-contrôlable, risque de malformation	DONC risque, nég-développement unitaire, embryon à trois parents
Atteinte à la vie humaine, à la dignité humaine, etc.	DONC atteinte à la vie, atteinte à l’humanité, déshumanisation, action de manipuler un être humain, atteinte, atteinte à la dignité, atteinte à son développement, dégrader	
Destruction	DONC faire mourir, assassinat, destruction de l’embryon, destruction	DONC détruire
Chosification	DONC objet, matériau, chose, matériel biologique, utilisation des êtres humains, matière d’expérience, matériel de laboratoire, mise à disposition, façonner	DONC matériel, objet, amas de cellules
Manque de respect	DONC négrespect, négrespect de la vie	DONC négdigne
Eugénisme	DONC eugénisme	DONC eugénisme, sélection, bébés sur mesure
Bénéfices	DONC sauver d’autres vies, sauver des vies, objectif altruiste, guérir des gens, bénéfices médicaux, recherche médicale, action de faire avancer la recherche	
Création d’un être meilleur	DONC en faire un être meilleur, progrès, souhait pour la gloire	

	<i>action de manipuler l'embryon</i>	<i>action de modifier l'embryon</i>
Techniques de la procréation médicalement assistée	DONC procréation médicalement assistée, congélation, technique, faire des organes	
Autre	DONC limite d'âge, date limite, inutile, nég-nécessaire, souffrance, violence	DONC souffrance, négnaturel, démiurge, recherche fiable, vertige POURTANT date limite

Tableau 3 : Les orientations argumentatives pour *action de manipuler/modifier l'embryon*

Tout d'abord, nous remarquons que certaines catégories (*Atteinte à la vie...*, *Bénéfices*, *Création d'un être meilleur* et *Techniques de la procréation...*) sont vides pour le lexème *modifier*, ce qui peut être influencé par l'écart entre les occurrences trouvées (et qui est visible également pour *cerveau* et *ADN*, dans les tableaux 4 et 5). Il semble pourtant que les catégories (quasi)-spécifiques pour la collocation avec *embryon* (à savoir, les catégories qui apparaissent grâce au collocatif *embryon* : *Atteinte à la vie*, *Destruction* et *Techniques de la procréation...*) sont également spécifiques pour la collocation *manipuler l'embryon* - car on constate qu'avec *modifier*, ces catégories n'apparaissent quasiment pas. Nous supposons qu'un tel effet se produit soit à cause du sémantisme des lexèmes, soit par une habitude d'utilisation. Ce même effet est à remarquer plus tard avec *ADN*, où les catégories spécifiques pour l'*ADN* apparaissent plus typiquement avec *modifier*.

Le nombre réduit des occurrences pour *action de modifier l'embryon* influence la comparaison des orientations argumentatives. À partir de ce tableau, il est possible de constater que *modifier* est utilisé d'une manière correspondant bien à nos constats sur la modalisation (voir la section 3.2 ci-dessus) : les catégories où tombent les orientations argumentatives d'*action de modifier l'embryon* sont en accord avec la modalisation axiologiquement négative. Pour *action de manipuler l'embryon*, nous avons plus de matériau à étudier. Ce matériau est par conséquent plus diversifié. Il semble aussi que les occurrences avec *manipuler* penchent vers une évaluativité forte avec des conclusions comme *déshumanisation*, *assassinat* et *violence*. Avec *modifier*, même les accusations les plus fortes sont masquées par des euphémismes :

- (7) [...] Ces mêmes embryons, créés, modifiés, triturés seront un jour transplantés dans l'utérus d'une femme (ou dans un utérus artificiel probablement). Les scientifiques qui sont en faveur de ces recherches et de ces propositions commettent des crimes contre l'humanité et ne valent pas mieux qu'un certain dictateur des années 40.

Dans (7), nous distinguons une série d'enchaînements argumentatifs complexe qui conduit à « action de modifier l'embryon DONC nazisme ». Il se peut que choisir d'utiliser « modifier l'embryon » est moins commun et plus distancié du sujet discuté, ce qui donne cette impression de délicatesse. Pourtant, nous trouvons que la conception générale sur les questions concernant l'embryon rend l'utilisation de *manipuler/modifier l'embryon* axiologiquement négative et que, de cette manière, les différences identifiables qui découlent des significations de *manipuler* et *modifier* sont mineures.

Les catégories *Bénéfices* et *Création d'un être meilleur*, dont nous n'avons trouvé aucune occurrence pour *modifier*, sont clairement axiologiquement positives et exigent une analyse de la prise en charge pour être comprises correctement. L'exemple (8) relève de la catégorie *Création d'un être meilleur*.

(8) Un embryon est un être humain en devenir. On ne peut pas manipuler l'être humain pour en faire un être meilleur.

Dans cet exemple, nous avons identifié l'orientation argumentative « action de manipuler l'embryon DONC en faire un être meilleur ». Bien que cette association entre la manipulation et l'amélioration soit évoquée, son contenu est contesté dans le commentaire, ce qui est fait presque systématiquement dans le cas de ces catégories axiologiquement positives.

3.3.2. Manipuler/modifier le cerveau

Pour *cerveau*, la collocation est relativement plus utilisée avec *modifier* qu'avec *manipuler* et, au premier regard, le Tableau 4 sur la manipulation/modification du cerveau semble équilibré.

	<i>action de manipuler le cerveau</i>	<i>action de modifier le cerveau</i>
Problème éthique	DONC dérive éthique, dérive, jouer l'apprenti sorcier, monstrueux, horrible, ligne rouge à ne pas dépasser, entrave à la responsabilité humaine, négégal	DONC problématique, déviant, violer, néghumain, hors question, effrayant, négfin positive, négsohaitable, criminel
Conséquences négatives	DONC danger, risque, fins négatives, négmaîtriser les conséquences, fins questionnables	DONC danger, dangereux, risque, risqué, néfaste
Chosification	DONC machine, pion, robot, cobaye, intelligence artificielle	

	<i>action de manipuler le cerveau</i>	<i>action de modifier le cerveau</i>
Contrôle	DONC contrôler, personne aux commandes, dictature, dicter, omnipotence, exploiter	DONC contrôler, dicter
Manque de liberté	DONC restreindre la liberté, abolition de la liberté, entrave à la liberté, défendre la liberté	DONC nég-liberté, affecter l'intégrité du corps, négdignité, négautonomie
Influence sur la personnalité	DONC viol de la personnalité, contrôler les pensées, manipuler la pensée, manipuler la personne, influencer, faire devenir à l'opposé de ce qu'elle est	DONC modifier la personnalité, modifier le comportement, faire devenir à l'opposé de ce qu'elle est, altération de l'identité, lobotomisation, intervention directe
Création d'un être meilleur	DONC rendre plus performant, améliorer, faire des surhommes, homme augmenté, augmenter les performances, obtenir des surhommes	DONC améliorer la vie, augmenter les capacités, améliorer les performances, vivre plus longtemps, progrès, meilleurs résultats
Soin	DONC nég-soigner, soigner, négréparer les pathologies	
Finalité	DONC intérêts financiers, intérêts guerriers, fins politiques, objectifs recherchés	DONC but commercial, but judiciaire
Affectivité	DONC peur, crainte	
Technique	DONC technique, méthode intrusive	DONC programme d'apprentissage, introduction de puces électroniques
Consentement		DONC consentement, choix, volontaire, négaccord
Autre	DONC nég-prudence, connaissances, hypocrisie, nég-humble, nég-bon sens, faire n'importe quoi, nég-respect	DONC divergences sociales, curiosité, douce, difficile, sauver la planète, naturel, néghéréditaire

Tableau 4 : Les orientations argumentatives pour *action de manipuler/modifier le cerveau*

La manipulation/modification du cerveau donne lieu à des inquiétudes sur la moralité et sur les conséquences, tout comme l'a fait le traitement de l'embryon. Dans (9), un commentaire qui discute les dangers de la manipulation du cerveau en impliquant l'abus possible du pouvoir, nous avons identifié plusieurs orientations argumentatives.

(9) Danger de la manipulation du cerveau avec une incertitude sur la personne au commandement et les objectifs recherchés

Nous avons extrait trois orientations argumentatives de ce commentaire : *action de manipuler le cerveau DONC danger / DONC personne aux commandes / DONC objectifs recherchés*. Ces orientations sont issues de catégories différentes mais indiquent bien comment *manipuler le cerveau* est utilisé. Les deux dernières, *personne aux commandes* (Contrôle) et *objectifs recherchés* (Finalité) relèvent ensemble d'une discussion typique à l'égard de la manipulation/modification du cerveau. Ce même constat vaut pour les catégories analogues *Manque de liberté* et *Influence sur la personnalité* qui semblent correspondre aux idées sur les dictatures et le lavage du cerveau. Les deux lexèmes, *manipuler* et *modifier*, sont utilisés d'une manière très similaire quant à ces catégories.

Précédemment, nous avons mentionné que les catégories spécifiques pour *embryon* apparaissent plus typiquement avec *manipuler*, le verbe le plus fréquent à apparaître dans cette collocation. Pour *cerveau*, ces catégories spécifiques sont notamment *Contrôle*, *Manque de liberté* et *Influence sur la personnalité*. Pourtant, ces catégories ne sont pas aussi divisées que dans le cas d'*embryon* - rappelons que nous avons trouvé 56 (17 %) occurrences pour *manipuler* et 36 (25 %) pour *modifier*, ce qui pourrait indiquer une variance libre.

Les catégories *Chosification*, *Soin* et *Affectivité* sont peu représentées et nous n'y avons pas trouvé d'occurrences pour *modifier*. En effet, la question du soin apparaît beaucoup moins, voire pas du tout avec les autres collocations.

(10) Je suis d'accord de favoriser la recherche en neurosciences pour soigner mais pas pour manipuler le cerveau [...]

Comme nous l'avons mentionné plus haut, les catégories axiologiquement positives sont niées dans le discours. Ceci est valable aussi dans (10), où l'internaute conteste la relation entre la manipulation du cerveau et le soin (*action de manipuler le cerveau DONC nég-soigner*) : les deux sont traités dans ce commentaire comme exclusifs l'un de l'autre, ce qui nous a amené à formuler l'orientation avec une négation.

Avec *cerveau*, nous rencontrons également la catégorie *Consentement*, où nous avons regroupé des orientations argumentatives qui discutent la volonté d'une personne de se soumettre à l'altération du fonctionnement de son cerveau. Dans notre corpus, toutes les occurrences de cette catégorie apparaissent avec le lexème *modifier*.

(11) [...] De mon point de vue, l'usage des neurosciences dans le but de modifier le comportement devrait rester un choix pour chaque individu quel que soit le domaine: [...]

À partir de cet extrait tiré d'un commentaire discutant les neurosciences, nous avons formulé le déploiement argumentatif « action de modifier le cerveau DONC choix ». Bien que cette catégorie soit issue d'une pensée sur le traitement des délinquants, elle va bien ensemble avec les autres catégories spécifiques pour le cerveau, *Manque de liberté* et *Influence sur la personnalité*.

3.3.3. Manipuler/modifier l'ADN

Sur les trois paires de collocations que nous étudions dans cet article, *ADN* est plus fréquemment utilisé avec *modifier* qu'avec *manipuler* - ce qui est visible dans les cases vides du Tableau 5.

	<i>action de manipuler l'ADN</i>	<i>action de modifier l'ADN</i>
Problème éthique		DONC négmoral, grave, contestable, responsabilité, transgression
Conséquences négatives	DONC effets sur la descendance, risque, dangereux, ouvrir la boîte de Pandore, dérive	DONC conséquences, conséquences visibles après des années, conséquences néfastes, conséquences dramatiques, négmaîtriser les conséquences, risque, risques environnementaux, anomalies, dérives, génome imprévisible, négprévisible
Manque de respect	DONC nég-respect, négrespect des droits individuels, discrimination, finir à la poubelle	
Eugénisme	DONC eugénisme, sélection, favoritisation, tri de gamètes	DONC eugénisme, sélection, fabrication de gens, enfant OGM
Contrôle		DONC imposer des caractéristiques, négliberté
Techniques de la procréation médicalement assistée	DONC diagnostic prénatal, ectogenèse, dépersonnalisation de la gestation, viol de l'épigénétique	
Impact écologique	DONC utile, sauver le monde de l'être humain	DONC impact, rompre l'équilibre, dominer la nature, dégâts, destruction d'espèces, appauvrir le capital génétique, menace, jouer avec le feu

	action de manipuler l'ADN	action de modifier l'ADN
Hérédité		DONC héréditaire, hérédité, transmission, transmission à la descendance, conséquences héréditaires négprévisibles, perpétuité, irréversible, conséquences à long terme, nég-authenticité POURTANT néghéréditaire
Naturalité	DONC nég-naturel	DONC nég-naturel
Création d'un être meilleur		DONC créer un humain parfait, créer un surhomme, améliorer l'homme, génome parfait
Bénéfices	DONC guérir, thérapeutique, pour le bien, améliorer le génome	DONC guérir des maladies, traitement des maladies, nég-transmission du paludisme, supprimer une anomalie
Autre	DONC nég-questionné, faire attention, clonage, perspectives commerciales, technique, intervention humaine, souffrance	DONC ouverture formidable pour la science, recherche fiable, à encourager

Tableau 5 : Les orientations argumentatives pour *action de manipuler/modifier l'ADN*

Similairement aux collocations avec *embryon* et *cerveau*, nous trouvons dans le tableau 5 les catégories *Problème éthique*, *Conséquences négatives*, *Manque de respect* et *Eugénisme*. Si les orientations argumentatives de conséquences négatives pour *embryon* et *cerveau* étaient de type « DONC risque, danger », ici nous trouvons plus de formes qui se rapprochent de la catégorie *Hérédité*.

(12) Les effets de ses modifications génétiques sur le vivant sont généralement visibles après de longues années [...]

Les catégories *Hérédité* et *Impact écologique* spécifiques pour l'ADN montrent bien deux tendances que nous voulons mettre en avant dans ce sous-chapitre : *modifier l'ADN* est plus fréquemment utilisé dans ces catégories spécifiques pour l'ADN (bien qu'il est à noter qu'avec *ADN*, *modifier* était plus fréquemment utilisé avec 51 occurrences que manipuler avec 34 occurrences), et cette collocation est tout aussi négativement orientée que les deux précédentes. L'orientation axiologiquement négative est visible par exemple dans le commentaire suivant qui discute le statut de l'embryon.

(13) Il faut respecter l'embryon qui est une personne, et par conséquent il faut exclure de la recherche et des manipulations génétiques les cellules souches embryonnaires : celles-ci sont constitutives de la personne. [...]

De cet extrait (13), nous avons identifié l'orientation argumentative « action de manipuler l'ADN DONC nég-respect » qui exprime l'attitude générale sur la manipulation/modification.

Conclusion

Dans cet article, nous avons visé à approfondir les résultats antérieurs sur l'utilisation des lexèmes *manipuler* et *modifier* en prenant en compte ce qui fait l'objet des manipulations et modifications discutées. Nous avons noté que *manipuler* est plus souvent utilisé avec *embryon* que le lexème *modifier*. Nous avons constaté aussi que *modifier* est relativement plus fréquemment utilisé avec *cerveau* et *ADN* que *manipuler*. D'autres catégories identifiées à partir du corpus contenant des commentaires sur la bioéthique sont *l'homme*, *le vivant*, *la conception* et *la personne*. Selon nous, ces catégories représentent bien ce à quoi l'on peut appliquer les lexèmes *manipuler* et *modifier* avec un sens scientifique-technique.

En étudiant la modalisation effectuée en contexte de *manipuler* et *modifier*, nous avons constaté des similitudes fortes. La modalisation axiologiquement négative et la modalité déontique <interdit> sont utilisées en rapport avec toutes les collocations considérées (avec l'embryon, le cerveau et l'ADN). Nous avons conclu que l'utilisation de ces modalités vise la non-prise en charge d'une orientation argumentative de type *embryon DONC action de manipuler/modifier* que le même commentaire évoque.

Finalement, nous avons exploré la relation entre les lexèmes *manipuler* et *modifier* avec les collocations *embryon*, *cerveau* et *ADN*. Nous avons montré un effet de la collocation sur les orientations argumentatives : la collocation apporte ses propres significations à la discussion et, donc, constitue des catégories qui lui sont propres. En ce qui concerne cet effet, nous avons identifié un lien possible entre ces catégories spécifiques pour une collocation (comme *Atteinte à la vie* et *Destruction* pour *embryon*) et le lexème plus fréquent (*manipuler* pour *embryon*, *modifier* pour *ADN*). Il est possible que les sens spécifiques apportés par les collocations « préfèrent » un lexème plus habituel. Autrement dit, les *Conséquences négatives* et les *Problèmes éthiques* couvrent toutes les cooccurrences et peuvent apparaître librement avec *manipuler* ou *modifier*.

Bibliographie

Beyssade, C., Marandin, J.-M. 2009. « Commitment : une attitude dialogique ». *Langue française*, n° 162(2), p. 89-107.

- Carel, M. 1995. *Trop* : argumentation interne, argumentation externe et positivité. In : J.Cl. Anscombe (dir.), *Théorie des topoï*. Paris : Kimé, p. 177-206.
- Carel, M., Ducrot, O. 1999. « Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative ». *Langue française*, n° 123, p. 6-26.
- Cozma, A.-M. 2020. The semantic mechanisms underlying disagreement. An argumentative semantics approach. In: C. Dutilh Novaes, H. Jansen, J.A. van Laar, B. Verheij (dir.), *Reason to Dissent: Proceedings of the 3rd European Conference on Argumentation, Volume II*. Londres: College Publications, p. 175-190.
- Ducrot, O. 1995. Topoi et formes topiques. In : J.-Cl. Anscombe (dir.), *Théorie des topoï*. Paris : Kimé, p. 85-99.
- Ducrot, O. 2001. « Critères argumentatifs et analyse lexicale ». *Langages*, n° 142, p. 22-40.
- Galatanu, O. 1999. « Le phénomène sémantico-discursif de déconstruction-reconstruction des topoï dans une sémantique argumentative intégrée ». *Langue française*, n° 123, p. 41-51.
- Galatanu, O. 2005. La sémantique des modalités et ses enjeux théoriques et épistémologiques dans l'analyse des textes. In : J.M. Gouvard (dir.), *De la langue au style*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, p. 157-170.
- Galatanu, O. 2018. *La sémantique des possibles argumentatifs : génération et (re)construction discursive du sens linguistique*. Bruxelles : P.I.E. Peter Lang.
- Galatanu, O. 2022. Sémantique des possibles argumentatives. In : A. Biglari et D. Ducard (dir.), *La sémantique au pluriel*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, p. 99-199.
- Lehtonen, K. 2022. *Manipuler/modifier le vivant : entre bioconservatisme et bioprogrèsisme. Étude des orientations argumentatives des lexèmes manipuler et modifier dans un débat de bioéthique*. Mémoire de master. Université de Turku. [En ligne] : <https://www.utupub.fi/handle/10024/153635> [consulté le 12 mai 2022].

Note

1. Tableau 1:
être : de l'extrait « [...] Pma en tout genre ou l'Etre est produit modifié amélioré sélectionné [...] », où *être* réfère à l'embryon.
gène : souvent, sous la forme *génétique*.

**Synergies pays riverains
de la Baltique n° 16 / 2022**



Compte rendu



Outi Duvallon

Institut national des langues et civilisations orientales, France
outi.duvallon@inalco.fr

<https://orcid.org/0000-0001-7550-8894>

Léa Huotari, *Effet du prototype sur le changement de sujet en traduction. Étude d'un corpus bidirectionnel littéraire français-finnois*, Thèse de doctorat, sous la direction de Andrew Chesterman, Mervi Helkkula et Mairi McLaughlin, Université de Helsinki, 2021 (340 p.). <https://helda.helsinki.fi/handle/10138/324251>

La thèse de Léa Huotari s'intéresse à la question de savoir comment la vision anthropocentriste du monde, qui caractérise les langues de diverses manières, se manifeste en traduction littéraire, dans les écarts entre textes sources et textes traduits. L'inspiration pour cette étude vient des travaux de Chevalier et Delport (1995) sur les problèmes linguistiques de traduction, et plus spécifiquement de l'idée concernant les arguments sujets selon laquelle les traductions auraient tendance à préférer un sujet animé humain agentif à un sujet non humain non-agent. Ce phénomène, observé par Chevalier dans les traductions entre le français et d'autres langues indo-européennes, s'expliquerait, d'une part, par un lien privilégié entre la fonction sujet, le genre animé et le rôle sémantique d'agent-causateur, et d'autre part, par l'activité de traduire elle-même qui favoriserait, sans que le traducteur en soit forcément conscient, l'utilisation des modes d'expression « habituels », « typiques » et « naturels » dans la langue cible.

Le premier objectif de L. Huotari est de voir si une telle tendance s'observe aussi dans les traductions entre le français et le finnois, langue non indoeuropéenne, où la notion de sujet n'a pas un statut comparable à celui qu'elle a en français à cause de l'existence de constructions sans sujet canonique ou sans sujet du tout. Mais il faut le dire tout de suite, le but n'est pas de se pencher sur les différences entre les deux systèmes linguistiques, mais de comparer ce qui est comparable dans le domaine des sujets. L'étude se concentre alors sur les cas où, entre le texte source et le texte cible, se produit un changement de référent en position sujet, avec ou sans changement de trait d'animacité. Le deuxième objectif consiste à déterminer les facteurs sémantiques et pragmatico-discursifs qui favorisent le changement de sujet. Le troisième objectif a une portée plus théorique. Il s'agit de

discuter les phénomènes observés à la lumière des modèles explicatifs en traductologie de corpus afin de contribuer au développement de cette discipline.

L'ouvrage se divise en six chapitres. Dans le chapitre 1 introductif, après la présentation des objectifs de l'étude, sont exposés les aspects méthodologiques du travail, notamment la démarche qui procède par étapes successives afin de passer de l'observation vers l'explication ; les cadres de référence qui comprennent, outre les travaux déjà mentionnés de Chevalier et Delport (1995), les théories sur les « universaux de traduction » (Baker, 1993) et les « lois traductionnelles » (Tourney, 2012[1995]) ainsi que des hypothèses d'ordre cognitif sur l'activité de traduction ; et les questions précises auxquelles l'auteure cherche à répondre.

Le chapitre 2 est consacré aux principes adoptés pour la compilation du corpus et aux critères retenus pour l'analyse des éléments sujets. Il s'est agi de constituer un corpus littéraire bidirectionnel français-finnois qui fonctionne non seulement comme un corpus parallèle mais aussi comme un corpus comparable. Il réunit des extraits de quatre œuvres françaises et de quatre œuvres finnoises ainsi que les traductions finnoises et françaises de ces extraits (le nombre total de mots étant de 206 440). 5 596 sujets ont été recensés dans les textes originaux français contre 5 191 sujets dans les textes traduits en finnois. Le nombre de sujets retenus pour l'étude dans les textes originaux finnois est de 6 761, les textes traduits en français en comportent 8 108. Il y a donc moins de sujets dans les textes en finnois que dans les textes en français, comme l'on pouvait s'y attendre. En revanche, dans toutes les parties du corpus, les sujets animés sont plus nombreux que les sujets inanimés, et les différences de fréquences relatives des sujets animés entre textes sources et textes traduits sont peu importantes.

Pour analyser les changements de sujet, les sujets des textes sources et ceux des textes cibles ont été alignés, et le terme *équivalent traductionnel* a été choisi pour désigner cette relation. Une avancée méthodologique par rapport aux travaux de Chevalier est réalisée par la prise en considération des relations entre un sujet lexicalement réalisé dans une langue et un sujet implicite dans l'autre langue (par exemple le sujet implicite d'un infinitif ou l'agent humain implicite d'une forme « passive » en finnois). Parmi les changements de sujet, seuls ceux qui ne sont pas contraints par les systèmes linguistiques, y compris par les raisons stylistiques, ont été considérés comme pertinents pour l'étude. Le jugement de pertinence a nécessité, pour une partie du corpus, le recours à une *traduction fantôme* élaborée par l'auteure, qui correspond à une équivalence directe littérale ayant le même référent que le sujet du texte source. Par là même, L. Huotari inscrit son étude dans la perspective de la théorie systémique fonctionnelle (Halliday, 1978) qui conçoit la langue comme un potentiel de sens. La traduction consiste

à effectuer des choix au sein d'un éventail d'alternatives lexico-grammaticales disponibles dans la langue cible pour rendre l'interprétation faite du texte source. La pertinence d'un changement implique donc la liberté du traducteur de conserver ou non un sujet de même référent que celui du texte source.

Ce travail de traitement des données, effectué en grande partie manuellement, avec le concours d'informateurs natifs (pour les jugements d'idiomaticité des traductions fantômes), a permis de dégager un petit noyau de changements considérés comme pertinents, qui représentent environ 5 % de toutes les entrées du corpus et 13,9 % de tous les changements identifiés. Même si la fréquence des changements non contraints est relativement faible, ce premier résultat de l'analyse du corpus apporte une réponse positive à la première question de recherche : le phénomène de changement de sujet est observable dans les traductions littéraires entre le français et le finnois.

Le chapitre 3 propose une analyse linguistique des changements de sujet selon un classement qui comporte quatre grands types : les animations, les désanimations, les changements neutres entre deux sujets animés et les changements neutres entre deux sujets inanimés. Les animations (ex. 1) constituent le cas de figure le plus fréquent aussi bien dans le corpus FR-FI que dans le corpus FI-FR, respectivement 60,6 % et 48,6 % des changements, mais la part des désanimations (ex. 2) n'est pas négligeable non plus : 24,1 % dans le corpus FR-FI et 18,1 % dans le corpus FI-FR. On peut également noter que les changements entre deux sujets animés (ex. 3) sont le cas de figure le deuxième plus fréquent dans le corpus FI-RF (20,3 % des changements).

(1) (= [84], p. 119)

TS : *He ovat sopineet, että isä, äiti ja Maria tulevat huomenna. Isoisä ja mummonkin tulevat, jos mummon kunto antaa myöten.* (R. Pulkkinen, 2010, *Totta*)

TC : Ils sont convenus que son père, sa mère et Maria viendront le lendemain. Grand-père et grand-mère aussi, si **elle** est suffisamment en forme. (*L'Armoire des robes oubliées*)

TrF¹ : [...] si la santé de grand-mère le permet.

(2) (= [100], p. 140)

TS : *J'ai donc pris ma décision. Je vais bientôt quitter l'enfance et [...]* (M. Barbéry, 2006, *L'élégance du hérisson*)

TC : Olen siis tehnyt päätökseni. **Lapsuus** on pian ohi, ja [...] (*Siilin eleganssi*)

TrF : [...] Olen pian ohittanut lapsuuden ja [...]

(3) (= [107], p. 149)

TS : [...] *Polulla makaa setä. Minä pikkuisen pelkään sitä. Setä ei liiku mihinkään.* [...] (J. Tervo, 1995, *Pyhiesi yhteyteen*)

TC : [...] Un monsieur est couché sur le sentier. Il me fait un petit peu peur. Le monsieur ne bouge pas du tout. [...] (*Bienvenue à Rovaniemi*)

TrF : [...] J'ai un peu peur de lui. [...]

Le chapitre 4 se penche sur les conditions d'apparition des changements de sujet. Sont proposés cinq facteurs qui se définissent comme des potentiels de sens présents dans le texte source. Les trois premiers correspondent à des représentations conceptuelles du monde et concernent le rôle des participants dans l'événement : le potentiel d'action, le potentiel d'expérience, le potentiel de possession. Lorsque la phrase à traduire évoque un événement impliquant une action, la traduction aurait tendance à placer en position sujet le participant agentif ou causateur qui est à l'origine de la situation décrite par la phrase à traduire (ex. 3). Les changements de ce type vont de pair avec le choix d'un verbe dynamique dans la traduction, là où le texte source peut comporter un verbe d'état. Le potentiel d'action peut concerner aussi un causateur inanimé et permet ainsi d'expliquer une partie des désanimations du sujet dans la traduction. Le potentiel d'expérience correspond à des situations dans lesquelles un participant humain, explicite ou implicite dans le texte source, pense, ressent ou perçoit quelque chose. Les traductions auraient tendance à rendre ces situations par des phrases où le sujet est sémantiquement un expériment. Le potentiel d'expérience peut par ailleurs être en concurrence avec le potentiel d'action si la situation implique aussi bien un causateur qu'un expériment. Le potentiel de possession concerne, quant à lui, les situations comportant une relation d'appartenance entre deux entités (comme « grand-mère » et « santé » dans l'exemple 1), qui se traduit dans le texte cible par une construction verbale dans laquelle le sujet correspond à l'entité possesseur.

Les deux derniers potentiels se situent au niveau pragmatique-discursif. Le potentiel de détermination s'applique aux cas où le sujet du texte cible est plus précis que celui du texte source, tandis que le potentiel d'homogénéité référentielle est lié à la cohésion textuelle et à la mise en relation, dans le texte source, des éléments appartenant à des catégories du réel différentes. Les traductions auraient tendance à gommer les asymétries, par exemple en rétablissant une chaîne référentielle entre les sujets de deux phrases successives alors que le texte source comporte une suite de phrases avec des sujets différents (ex. 3). Les deux facteurs discursifs peuvent non seulement coexister, mais aussi s'associer aux facteurs sémantiques.

Le chapitre 5 a une visée explicative. Il s'agit de discuter les facteurs de changement dégagés en les confrontant avec les phénomènes plus généraux

déjà observés en traductologie. En même temps, l'étude dans son ensemble est modélisée selon une approche scalaire, avec plusieurs niveaux de généralisation.

L. Huotari commence la présentation des modèles explicatifs par les « universaux de traduction » proposés par Baker (1993). Elle en considère trois, l'explication, la simplification et la normalisation, pour ne retenir que le dernier, le plus pertinent pour comprendre les changements de sujet. Elle porte aussi un œil critique sur ces universaux qui « se concentrent principalement sur l'identification de caractéristiques linguistiques spécifiques à la traduction » (p. 235), sans atteindre un niveau de généralisation supérieur. La discussion sur deux autres modèles, la loi de standardisation croissante (Toury, 2012[1995]) et les figures de traduction (Chevalier, Delpont, 1995), montre la proximité de ceux-ci avec les « universaux » de Baker en ce qui concerne les traits caractéristiques des textes traduits, notamment l'idée que la traduction préfère les formes habituelles, typiques, naturelles et spontanées de la langue cible.

Trois modèles pour des généralisations externes, s'appuyant sur des hypothèses cognitives, sont également présentés : l'hypothèse de l'attraction gravitationnelle (par ex. Halverson, 2017), l'orthonymie (Chevalier, Delpont, 1995) et l'anthropocentrisme (Brzozowski, 2008). Le point permettant de relier ces modèles réside dans la notion de prototype entendu au sens de *membre le plus représentatif d'une catégorie* (p. 249). Il s'agit ici de la dimension non plus linguistique, mais conceptuelle, et plus précisément de l'effet du prototype (ou orthonymie) sur la conception que le traducteur se fait du texte source à traduire. Grâce à la saillance des éléments prototypiques, le traducteur serait enclin à choisir des formes ou structures liées aux prototypes. Par là même, la perspective anthropocentrique vis-à-vis du monde fournit une explication possible au phénomène de l'animation des sujets dans la traduction.

Après avoir montré comment les six modèles de généralisation s'appliquent aux changements de sujet dans le corpus français-finnois, L. Huotari passe à la dernière étape de sa recherche qui consiste à proposer un modèle théorique, présenté sous forme d'hypothèses conditionnelles et ayant pour but de faire des prédictions sur les changements de sujet dans la traduction. Les hypothèses qui correspondent aux facteurs de changement observés (et à leurs sous-types) sont au nombre de treize. La dernière résume les autres et prend la forme suivante (p. 271) : « Si le sujet change dans le TC [= texte cible], alors la probabilité qu'il soit prototypique plutôt que non prototypique est plus forte ».

Le chapitre 6 qui présente la conclusion revient sur le déroulement de l'étude pour évaluer ses apports aussi bien méthodologiques que théoriques.

La thèse de L. Huotari est remarquable par son caractère méthodique, son souci d'explicitier la démarche scientifique adoptée, son ambition de contribuer au développement de la traductologie. À partir d'une idée d'apparence simple - préférence donnée aux sujets animés humains dans la traduction littéraire (Chevalier, Delport, 1995) - se développe une analyse fine de ce phénomène qui montre sa complexité aussi bien au niveau des formes qui le manifestent qu'à celui des facteurs qui y contribuent. La conception de la langue comme un potentiel de sens y joue un rôle clé. Elle permet notamment de concevoir la présence d'un participant humain dans une description linguistique comme une question de degré.

Si le début de l'étude est centré sur la comparaison des formes linguistiques des textes sources et des textes cibles, vers la fin, lorsqu'il est question d'explications, l'intérêt porte davantage sur l'activité de traduire, décrite comme suit : le traducteur « ne s'attache pas aux mots à traduire mais à la représentation conceptuelle que le TS [= texte source] laisse voir, à la scène qui se forme dans son esprit » (p. 249). On peut alors se demander s'il est vraiment justifié d'utiliser la notion d'*équivalent traductionnel* pour parler de la relation entre le sujet du texte source et celui du texte cible. Un changement de sujet s'accompagnant régulièrement d'autres changements dans la structure phrastique, il semblerait important que dans les recherches à venir sur cette problématique, une réflexion soit menée sur les *unités de base* de l'analyse traductionnelle.

Note

1. TS = texte source ; TC = texte cible ; TrF = traduction fantôme.

**Synergies pays riverains
de la Baltique n° 16 / 2022**



Annexes



Profils des contributeurs



• Coordinatrices scientifiques •

Elena Vladimirska est docteur en sciences du langage de l'Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle et Professeure des universités à l'Université de Lettonie, où elle dirige le Département d'Études romanes, le programme de Master de Langues et cultures romanes et le programme de Licence de Philologie française. Sa recherche porte sur la sémantique, la prosodie et le mimique-gestuel, et est orientée vers le français oral et les études contrastives plurilingues. Elle est l'auteure de *Exclamation dans le dialogue oral* (Ophrys, 2005), et de nombreux articles sur les marqueurs discursifs.

David Romand est philosophe, historien de la connaissance et théoricien du langage. Il est actuellement chercheur associé au Centre Gilles Gaston Granger (Aix-Marseille Université). Ses recherches portent principalement sur l'histoire de la psychologie, la théorie de la connaissance et la philosophie de l'esprit, les sciences du langage et l'esthétique, et ont pour commun dénominateur la problématique l'affectivité et le contexte germanophone de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. En ce qui concerne les sciences du langage, ses travaux actuels concernent principalement l'implication des sentiments épistémiques dans les processus sémantiques, sémiotiques et métalinguistiques. Parmi ses publications récentes, il convient de citer l'ouvrage *Emotions, Metacognition and the Intuition of Language Normativity. Theoretical, Epistemological, and Historical Perspectives on Linguistic Feeling* qu'il a dirigé, avec Michel Le Du, à paraître en 2023 chez Palgrave Macmillan. Il est en outre en train de rédiger deux ouvrages monographiques, l'un sur la sémasiologie de Heinrich Gomperz et l'autre sur la pensée de Theodor Lipps.

• Auteurs des articles •

Michel Le Du est Professeur de philosophie à l'Université d'Aix-Marseille (France). Il a enseigné de 2000 à 2017 à l'Université de Strasbourg et obtenu son HDR en 2007 à l'EHESS. Il a publié dans le domaine de la philosophie de l'esprit, de la philosophie des sciences sociales et de la philosophie du langage. Il est notamment l'auteur de *La nature sociale de l'esprit* (Paris, Vrin, 2005). Il a également traduit en français et présenté des ouvrages de Peter Winch, Norman Malcolm, Peter Hacker et Israel Scheffler. Il termine actuellement un ouvrage sur la métaphore.

Laura Candioto est philosophe des émotions. Elle est chercheuse au Centre d'éthique de l'Université de Pardubice, ainsi qu'à l'ICA4 Intelligence et Intelligence Artificielle, UBIAS. Auparavant, elle a occupé des postes de recherche à l'Université d'Edimbourg, à l'Université Ca' Foscari de Venise, à la Freie Universität de Berlin, ainsi qu'à l'Institut d'études avancées IMÉRA de l'Université d'Aix-Marseille. Ses recherches portent sur le rôle épistémique des émotions, notamment dans les environnements et les pratiques sociales. Parmi ses publications, on peut citer *The Value of Emotions for Knowledge* (Palgrave Macmillan, 2019), *Emotions in Plato* (en collaboration avec O. Renaut ; Brill, 2020), "Affective scaffolds as habits. A pragmatist approach" (avec R. Dreon, *Frontiers in Psychology*, 2021), "Love in-between" (avec H. De Jaegher, *The Journal of Ethics*, 2021) et "Epistemic Emotions and Co-Inquiry" (*Topoi*, 2022).

Jeļena Gridina est maître de conférences à l'Université de Lettonie. Titulaire d'un doctorat en linguistique appliquée soutenu à l'Université de Lettonie, elle enseigne les langues romanes dans le département d'études romanes de l'Université de Lettonie. Ses principaux domaines de recherche sont la didactique des langues romanes, le plurilinguisme et l'intercompréhension.

Elizaveta Khachatryan est maître de conférences en langue et linguistique italiennes au Département de Littérature, langues européennes et civilisation à l'Université d'Oslo (Norvège). Ses recherches relèvent principalement du domaine de l'analyse contrastive du discours (oral et écrit) et portent, en particulier, sur la sémantique des marqueurs discursifs et sur leurs acquisitions, sur les *verba dicendi*, ainsi que sur les formes employées pour transmettre la subjectivité dans différents types de discours (discours journalistique, interview, dialogues littéraires, etc.). Elle s'intéresse également au multilinguisme et à la migration. Dans le cadre de ce domaine de recherche, elle a construit un corpus de l'italien parlé SILaNa (Spoken Italian Language and Nation) avec 36 interviews de sujets parlants (natifs et non-natifs) qui discutent des problèmes d'identité nationale et d'intégration. Ce corpus est utilisé dans le cadre de recherches linguistiques et sociolinguistiques.

Olga Billere est actuellement lectrice aux Département d'études romanes de la Faculté des sciences humaines de l'Université de Lettonie. Ses recherches relèvent principalement du domaine de la parémiologie et portent, entre autres, sur les études contrastives des proverbes en langues française, lettonne et russe.

Anu Treikelder enseigne la linguistique et la didactique du français langue étrangère dans le département d'études romanes de l'Université de Tartu (Estonie). Elle a soutenu sa thèse sur l'emploi des temps verbaux en ancien français à l'Université de Tartu en 2006. Son domaine de recherche actuel concerne essentiellement la linguistique contrastive franco-estonienne. Ses principales publications portent sur la temporalité, l'aspect, la modalité et l'évidentialité en estonien et en français.

Marge Käsper est maître de conférences en études françaises et chercheuse en analyse du discours à l'université de Tartu (Estonie). Relevant aussi bien de la linguistique contrastive que de l'analyse du discours, ses recherches portent sur l'emploi de différents éléments langagiers dans la représentation discursive des sociétés. Actuellement, elle est impliquée dans le projet subventionné par le Conseil de la recherche estonien « Imaging Crisis Ordinarity » qui explore la part des affects dans la continuité des crises, notamment, dans leur manifestation langagière.

Serguei Tchougounnikov, agrégé de russe, est titulaire d'une thèse de 3^e cycle en linguistique anglaise (1995, Université de Piatigorsk, Russie), d'une thèse de doctorat en sciences du langage (2002, EHESS de Paris), ainsi que d'une habilitation à diriger des recherches (2012, Université Paris7) portant sur l'émergence de la psycholinguistique européenne entre Allemagne et Russie. Il est maître de conférences habilité à l'Université de Bourgogne, Dijon. Il est auteur de deux monographies et de nombreux articles sur l'histoire et l'épistémologie de la linguistique et de la poétique européennes (XIX^e-XX^e siècles).

Eva Werth, docteur en littérature germanique et chercheuse en esthétique, vit et travaille à Paris. Elle enseigne en études germaniques à l'Université Gustave Eiffel (Paris-Est). Elle a soutenu une thèse en cotutelle sur Egon Schiele en 2006 à Paris et à Sarrebruck et travaille depuis des années sur l'influence réciproque des activités littéraires et picturales dans l'œuvre d'Egon Schiele. Ses recherches portent en outre sur les transferts culturels dans le discours sur la modernité et la métropole (Paris, Vienne, Berlin) autour de 1900. Elle est l'auteure de nombreuses publications dans ce domaine. En 2011, elle a cofondé le *Egon Schiele Jahrbuch* et elle est depuis coéditrice de cette publication. Depuis 2012, elle est coorganisatrice du symposium annuel *Egon Schiele Research Symposium*, organisé en coopération avec l'Albertina (Vienne) et la Galerie am Lieglweg (Neulengbach).

Dina Šavlovskā est docteur en philologie et maître de conférences dans le Département de langues romanes de l'Université de Lettonie. Formatrice en didactique des langues étrangères, elle s'est spécialisée dans le développement de programmes éducatifs dans le cadre de la formation continue des enseignants. Ses recherches concernent l'apprentissage des langues, et portent en particulier sur les échanges en ligne et l'utilisation des textes littéraires dans l'enseignement des langues étrangères. Elle est coordonnatrice des projets de télécollaboration d'échanges interculturels en collaboration avec l'Université Grenoble Alpes et l'Université de Chypre.

Dora Loizidou est enseignante dans le Département d'Études françaises et européennes de l'Université de Chypre à Nicosie. Ses domaines principaux de recherche sont la didactique des langues, le numérique dans l'enseignement/apprentissage, les dispositifs hybrides, les échanges en ligne et la communication médiatisée par ordinateur dans l'enseignement/apprentissage des langues. Elle est membre des laboratoires de recherche LIDILEM (Université

Grenoble Alpes) et Méthodal OpenLab (Université de Chypre et Université Aristote de Thessalonique). Elle est coordonnatrice des projets de télécollaboration d'échanges inter-culturels en collaboration avec l'Université Grenoble Alpes et l'Université de Lettonie.

Kim Lehtonen est étudiant à l'Institut des langues et de la traduction de l'Université de Turku (Finlande). Il est l'auteur d'un mémoire de master intitulé « Manipuler/modifier le vivant : entre bioconservatisme et bioprogressisme. Étude des orientations argumentatives des lexèmes *manipuler* et *modifier* dans un débat de bioéthique ». Dans le cadre de sa recherche, il s'intéresse aux théories lexicales et sémantiques, notamment aux sémantiques argumentatives (argumentation dans la langue, théorie des blocs sémantiques, sémantique des possibles argumentatifs, entre autres). Il prépare actuellement un deuxième mémoire de master, qui porte sur l'analyse conversationnelle.

• Auteur du compte rendu •

Outi Duvallon est maître de conférences HDR en linguistique finnoise à l'Institut national des langues et civilisations orientales et membre de l'UMR SeDyL (Structure et dynamique des langues). Ses thèmes de recherche récents portent sur le fonctionnement énonciatif des particules du discours, la différence entre nom et verbe dans la construction de valeurs référentielles et la sémantique des suffixes casuels du finnois. Elle a également travaillé sur la référence pronominale et les phénomènes relatifs à la structuration syntaxique des textes oraux.



Projet pour le numéro 17 / 2023



Geste mental / Geste verbal en linguistique, poétique et acquisition des langues

Coordonné par Elena Vladimirska (Université de Riga, Lettonie)
et Serge Tchougounnikov (Université de Bourgogne, France)

Synergies pays riverains de la Baltique propose, pour son n° 17, une étude interdisciplinaire, transversale et multilingue de l'activité du langage telle qu'elle se laisse appréhender à travers le geste, croisant ainsi la linguistique, la neurolinguistique, la poétique formelle, la linguistique appliquée et la néoténie linguistique.

Traditionnellement, l'étude des gestes ne fait pas partie des études linguistiques au sens strict. Rangées sous l'étiquette de la communication non verbale, para-verbale les études du gestuel relèvent essentiellement des domaines de la psychologie et de l'éthologie, et regroupent toute sorte de manifestations et d'attitudes corporelles, telles que les sourires, les larmes, les rougeurs, les hoquets, etc.

Le présent appel propose une appréhension du geste non pas en opposition ou en complémentarité à une expression verbale, mais en tant qu'indice du même ordre que les marqueurs linguistiques. Dans sa conférence « Gestes mentaux et réseaux symboliques : à la recherche des traces enfouies dans l'entrelacs du langage » (2011), Antoine Culioli évoque l'existence d'une activité interne corporelle, sensorimotrice à laquelle l'on n'a pas accès : « Il existe un certain nombre d'opérations mentales liées à notre système sensoriel, dont nous n'avons pas conscience, mais qui sont très anciennes, et dont il nous faut [...] prendre conscience. » (Culioli 2018 : 68.) Il s'agit donc d'étudier l'activité du langage comme « le produit d'une activité symbolique par gestes, selon un processus de transmutation d'une sensori-motricité intériorisée en représentations mentales et dont les marqueurs linguistiques gardent les traces dans leur sémantisme » (Ducard, 2020 : 22). Ainsi, les indices tels que la direction du regard ou les gestes de mains, ne présentent pas pour nous un phénomène secondaire par rapport à la sémantique, mais sont des indices constitutifs de la construction du sens de l'énoncé, dans la mesure où, à travers eux, on peut observer une mobilisation de nos représentations, ainsi que des régulations propres à l'activité énonciative, que ce soit sur le plan de la construction de l'objet du dire, ou sur le plan intersubjectif.

Dans la mesure où la tradition grammaticale s'est constituée sur le gramma, la lettre écrite, elle a eu tendance à surestimer la fonction référentielle des mots (Jakobson, 1960) et leur emploi constatif (Austin, 1962) en tant que signes pour représenter des réalités absentes, et à sous-estimer leur performativité, en tant que gestes pour engendrer des événements, au sein de la situation énonciative présente (Nobile, 2011, 2021). Il n'en est pas ainsi dans les cultures orales ancestrales qu'on peut appeler magico-poétiques, attestées par les textes les plus archaïques (le Cratyle de Platon, par exemple) et par les anthropologues modernes (à partir de Malinowsky, 1923 ou Whorf, 1956). Dans ces cultures, le langage ne se présente pas tant comme un moyen vrai ou faux de représentation arbitraire du réel, que comme un moyen efficace ou inefficace de création ou transformation du réel, moyen dont l'efficacité dépend entre autres de l'expressivité et de l'harmonisation physique au contexte, débouchant dans les différentes formes de motivation du signe typiques du langage poétique. La perspective magico-poétique est restée marginale dans la culture occidentale jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle, lorsque l'invention des médias analogiques permettant de reproduire et transmettre la parole a progressivement remis au goût du jour l'étude de l'oralité. La naissance de la pragmatique (Austin, 1962) n'a fait que ratifier la nouvelle primauté de la performativité sur la constativité, que la reproduction radiophonique, cinématographique et télévisée de la parole orale ne cessait de mettre sous les yeux du public. Les médias numériques ont généralisé l'accès actif de chacun à l'audiovisuel, c'est-à-dire à l'oral numérique objectivé (Nobile, 2021). Dans ce cadre, les sciences du langage et les disciplines contiguës ne peuvent que redéfinir leur cadre épistémologique. La réémergence de la notion « geste verbal » s'inscrit dans cette redéfinition.

En poétique et stylistique, la notion de « geste verbal » s'est puissamment révélée dans l'approche formelle, devenue l'une des notions-clés de la théorie formaliste déjà au début du XX^e siècle. Les recherches théoriques et empiriques du formalisme ont redéfini le texte littéraire comme un enchaînement de « gestes verbaux ». Ce nouvel objet est essentiellement définissable comme l'engagement du corps dans la production du texte littéraire. Le formalisme cherche à formaliser la notion de « geste » à deux niveaux : au niveau linguistique, où il s'agit de définir le « geste » dans le système de la langue et au niveau poétique, où il s'agit de définir le « geste » dans la construction des textes littéraires. Ainsi, le « geste verbal » désigne dans le formalisme le dispositif corrélateur de deux séries hétérogènes, respectivement psychologique et physiologique, c'est le « procédé » qui permet la rencontre de ces deux séries. « Il ne s'agit pas de gestes que nous avons à l'esprit, mais des éléments du discours oral (des mots ou des parties de mots) dont le rôle dans le langage est similaire au rôle d'un geste. » (Polivanov, 1974 : 275). Pour B. Ejxenbaum et V. Chklovski, ce concept est lié aux procédés d'« instrumentalisation sonore » et d'articulation où « les organes de parole accomplissent les gestes imitatifs » (Šklovskij, 1916 ; Ejxenbaum, [1919] 1969). L. Jakoubinski définit le geste ainsi que la mimique et d'autres réactions motrices comme des systèmes

communicatifs non-linguistiques résultant d'une réduction partielle du message linguistique et appartenant ainsi à « la parole dialogique » (Jakubinskij, 1923). Le grand mérite du formalisme est d'avoir su reformuler le problème du rapport entre geste et langage en termes psychophysiques, dans une perspective typiquement cognitiviste. On peut parler en ce moment d'une véritable renaissance du modèle de « geste verbal » où les bases neurologiques actuelles viennent étayer les modèles standards de la période formaliste. On peut citer dans ce contexte la réapparition des études portant sur les « mouvements expressifs » et le « geste verbal » (Adam Kendon, 2004), les travaux récents portant sur le rôle des gestes déictiques dans l'émergence du langage et de la pensée (Armstrong, Stokoe, Wilcox, 1995 ; McNeill, David (ed.), 2000 ; Kita, Sotaro (ed.), 2003) ou encore les recherches sur la gestualité menées dans une perspective plutôt littéraire (Gfrereis, Lepper, 2007). Les ouvrages récents dans ce domaine font corrélér le phénomène que la poétique formaliste définit comme le « geste verbal » aux nouvelles découvertes des neurosciences telles que, par exemple, les neurones en miroir (Bråten, 2007 ; Bejarano, 2011).

Le développement de la neurolinguistique à partir des années 1980, suite au développement des technologies numériques d'imagerie cérébrale (Price, 2012, Pinto et Sato, 2016), témoigne de l'ampleur du changement épistémologique qui investit les sciences du langage, pendant que l'audiovisuel numérique se généralise comme nouvelle expérience partagée de l'activité langagière. Nombreux sont les chercheurs en neurolinguistique qui s'intéressent au rapport entre geste et langage. L'une des pistes de recherche les plus intéressantes est celle qui est émergée suite à la découverte des neurones miroirs (Di Pellegrino et al., 1992, Rizzolatti et Fogassi, 2014), présentée comme une évidence compatible avec une origine imitative et gestuelle du langage (Rizzolatti, Arbib, 1998 ; Rizzolatti, Craighero, 2007). Les nombreuses formes d'iconicité linguistique et de symbolisme phonétique mises en lumière dans les langues sont considérées par certains chercheurs comme des traces résiduelles de cette origine imitativo-gestuelle de la parole (Ramachandran, Hubbard, 2001 ; Imai et al., 2008, Nobile, 2011).

Dans ce numéro de *Synergies pays riverains de la Baltique*, nous aimerions réunir :

1. Les recherches faites à partir des bases de données audiovisuelles de différentes langues et portant sur une étude des indices mimique-gestuels ;
2. Les recherches faites à partir des données de la neurolinguistique ;
3. Les études relevant de l'énonciation et de la pragmatique et analysant le rôle des gestes dans l'ajustement intersubjectif ;
4. Les études qui portent sur le « geste verbal » dans le domaine de la langue poétique ;
5. Les études portant sur le rôle des gestes dans le processus de l'acquisition des langues par le sujet ;
6. Les recherches en néoténie linguistique considérant le mimique-gestuel comme une composante indéniable du vouloir-dire de la langue.

Bibliographie

- Armstrong, D. Stokoe, W., Wilcox, S. 1995. *Gesture and the nature of language*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Austin, J. 1962. *How to do things with words*. Oxford: Clarendon.
- Bajrić, S. 2015. « Le vouloir-dire et le silence des langues ». In: *Acta linguistica, Journal for Theoretical Linguistics*, Banská Bystrica, Ekonomická fakulta, Slovaquie, numéro 10, p. 6-16.
- Bajrić, S. 2017. « Langues et locuteurs : synchronie contre chronologie ». In : Hommages à Olivier Soutet, *Penser la langue. Sens, texte, histoire*, C. Badiou-Monferran, S. Bajrić et P. Monneret (dir.), Paris, Honoré Champion, p. 57-64.
- Bråten, S. (org). 2007. *On being moved : from mirror neurons to empathy*. Amsterdam : John Benjamins Publishing Company.
- Bejarano, T. 2011. *Becoming human. From pointing gestures to syntax*. Amsterdam : John Benjamins Publishing,
- Calbris, G. Porcher, L. 1989. *Geste et communication*. Hatier, CREDIF.
- Chklovski (Šklovskij), V. 1916. Le lien des procédés de la construction du sujet avec les procédés généraux du style. In : Striedter, 1969, p. 106.
- Donald, M. 1991. *Origins of Modern Mind: Three Stages in the Evolution of culture and Cognition*. Harvard University Press.
- Corballis, M. 2001. « L'origine gestuelle du langage ». *la Recherche*, n° 341.
- Culioli, A. 2018. *Pour une linguistique d'énonciation, Tome IV: Tours et détours*. Limoges: Lambert-Lucas.
- Di Pellegrino, G., Fadiga, L., Fogassi, L., Gallese, V., Rizzolatti, G. 1992. Understanding motor events: a neurophysiological study. *Experimental Brain Research* 91, p. 176-180.
- Ejxenbaum, B. ([1919] 1969). „Kak sdelana Šinel' Gogol'a“ [Comment est fait le Manteau de Gogol] : Striedter, Jurij (org.), *Texte der russischen Formalisten*. Band 1. München: W. Fink Verlag.
- Gfrereis, H., Lepper, M. 2007. *Deixis : vom Denken mit dem Zeigefinger*. Göttingen : Wallstein Verlag.
- Jakobson, R. 1960. Linguistics and Poetics, in Thomas Sebeok (ed.), *Style in Language*. Cambridge: MIT Press, 350-77.
- Jakubinskij, L. [1923] 1986. *Sur la parole dialogique*. In : Jakubinskij, Lev. *Jazyk i ego funkcionirovanije. Izbrannye raboty*. Moskva: Nauka.
- Kendon, A. 2004. *Gesture: visible action as utterance*, Cambridge University Press.
- Kita, Sotaro (ed.) 2003. *Pointing: where language, culture, and cognition meet*. Mahwah : Lawrence Erlbaum associates publishers.
- Malinowski, B. 1923. The problem of meaning in primitive languages, in C. K. Ogden et I. A. Richards, *The Meaning of Meaning*. New York: Harcourt Brace & World, p. 297-336.
- McNeill, D. (ed.) 2000. *Language and Gesture*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Monneret, P. 2003. « Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation », *Hyper Article en Ligne - Sciences de l'Homme et de la Société*. ID : 10670/1. ifokel
- Monneret, P. 2011. “Motivation et analogie. Enjeux de la similarité en sciences du langage”. *Philologia*, n° 56, p. 27-38.
- Morel, M.-., Vladimirska, E. 2014. « Intonation and gesture in the segmentation of speech units. The discursive marker vraiment : integration, focalisation, formulation », Pons Bordería, Salvador (ed.) : *Models of Discourse Segmentation. Explorations across Romance Languages*, Amsterdam, John Benjamins, *Pragmatics and Beyond New Series*, p. 185-218.
- Nobile, L. 2011. Words in the mirror: Analysing the sensorimotor interface between phonetics and semantics in Italian, in Pascal Michelucci, Olga Fischer and Christina Ljungberg (eds), *Iconicity in Language and Literature 10 : Semblance and Signification*, Amsterdam/ Philadelphia: John Benjamins, p. 101-131.

- Nobile, L. 2021. « Le numérique et la parole: vers une archéologie de l'enchantement ». *Cahiers Gaston Bachelard*, n° 17, p. 17-34.
- Pinto, S., Sato, M. 2016. *Traité de neurolinguistique*. Louvain-la-Neuve: DeBoeck.
- Price, C. 2012. « A review and synthesis of the first 20 years of PET and fMRI studies of heard speech, spoken language and reading ». *NeuroImage*, n° 62, p. 816-847.
- Polivanov, E. 1974. Selected works: Articles on general linguistics. Compiled by A.A. Leontev. The Hague, Paris: Mouton.
- Ramachandran, V., Hubbard, E. 2001. "Synaesthesia: a window into perception, thought and language". *Journal of Consciousness Studies*, 8/12, p. 3-34.
- Rizzolatti, G., Arbib, M. 1998. « Language within our grasp ». *Trends in Neurosciences*, n° 21, p. 188-94.
- Rizzolatti, G., Craighero, L. 2007. Language and Mirror Neurons, in M. Gareth Gaskell (ed.), *The Oxford Handbook of Psycholinguistics*, p. 771-786.
- Rizzolatti, G. Fogassi, L. 2014. The mirror mechanism: recent findings and perspectives. *Philosophical Transactions of the Royal Society B* 369 : 20130420.
- Romand, D., Tchougounnikov, S., 2010. « Le formalisme russe, une séduction cognitiviste ». *Cahiers du Monde russe*, n° 51/4, Vladimir Berelowitch et Michel Espagne (org.), *Sciences humaines et sociales en Russie à l'Âge d'argent : quelques figures de transferts*, p. 521-546.
- Tchougounnikov, S. 2016. "Speech technology as an experimental science: towards the comparative dynamics of *Sprechkunde* in Germany and Russia in the late nineteenth to early twentieth century », in: K. Postoutenko, J. Jacq, S. Tchougounnikov, D. Zakharin (éd.) : *Secondary Orality in Modern Russian Culture : Language, Cinema and Politics* 8 (2), Special Issue of the *Russian Journal of Communication (RJC)*, Routledge, Taylor & Francis Group, p. 153-167.
- Vladimirskaja, E., Turlă-Pastare, D. 2022. « Une sorte de, un genre de, une espèce de : une approche multidimensionnelle des marqueurs dits 'd'approximation' (Sémantique, prosodie, regard, gestes) ». *Information grammaticale*, N° 173, p.48-60. Peeters Publishers.
- Whorf, B. L., 1956. The relation of habitual thought and behavior to language [1939], in Id., *Language Thought and Reality*. Cambridge : MIT, p. 134-159.

L'appel à contributions a été lancé en novembre 2022.

Contact de la Rédaction : synergies.baltique@gmail.com

<https://gerflint.fr/synergies-pays-riverains-de-la-baltique>

Consignes aux auteurs



- 1** L'auteur aura pris connaissance de la politique éditoriale générale de l'éditeur (le Gerflint) et des normes éditoriales et éthiques figurant sur le site du Gerflint et de la revue. Les propositions d'articles seront envoyées pour évaluation à synergies.baltique@gmail.com avec un court CV résumant son cursus et ses axes de recherche en pièces jointes. L'auteur recevra une notification. Les articles complets seront ensuite adressés au Comité de rédaction de la revue selon les consignes énoncées dans ce document. Tout texte ne s'y conformant pas sera retourné. Aucune participation financière ne sera demandée à l'auteur pour la soumission de son article. Il en sera de même pour toutes les expertises des textes (articles, comptes rendus, résumés) qui parviendront à la Rédaction.
- 2** L'article sera inédit et n'aura pas été envoyé à d'autres lieux de publication. Il n'aura pas non plus été proposé simultanément à plusieurs revues du Gerflint. L'auteur signera une « déclaration d'originalité et de cession de droits de reproduction et de représentation ». Un article ne pourra pas avoir plus de deux auteurs.
- 3** Proposition et article seront en langue française. Les articles (entrant dans la thématique ou épars) sont acceptés, toujours dans la limite de l'espace éditorial disponible. Ce dernier sera réservé prioritairement aux chercheurs francophones (doctorants ou post-doctorants ayant le français comme langue d'expression scientifique) locuteurs natifs de la zone géolinguistique que couvre la revue. Les articles rédigés dans une autre langue que le français seront acceptés dans la limite de 3 articles non francophones par numéro, sous réserve d'approbation technique et graphique. Dans les titres, le corps de l'article, les notes et la bibliographie, la variété éventuelle des langues utilisées pour exemplification, citations et références est soumise aux mêmes limitations techniques.
- 4** Les articles présélectionnés suivront un processus de double évaluation anonyme par des pairs membres du comité scientifique, du comité de lecture et/ou par des évaluateurs extérieurs. L'auteur recevra la décision du comité. La mention « article à paraître » ne peut être délivrée que par l'éditeur Gerflint, après avis favorables des comités scientifique et de lecture, de la Rédaction, du pôle éditorial international du Gerflint et du Directeur de la publication.
- 5** Si l'article reçoit un avis favorable de principe, son auteur sera invité à procéder, dans les plus brefs délais, aux corrections éventuelles demandées par les évaluateurs et le comité de rédaction. Les articles, à condition de respecter les correctifs demandés, seront alors soumis à une nouvelle évaluation du Comité de lecture, la décision finale d'acceptation des contributions étant toujours sous réserve de la décision des experts du Conseil scientifique et technique du Gerflint et du Directeur des publications.
- 6** La taille de police unique est 10 pour tout texte proposé (présentation, article, compte rendu) depuis les titres jusqu'aux notes, citations et bibliographie comprises). Le titre de l'article, centré, en gras, n'aura pas de sigle et ne sera pas trop long. Le prénom, le nom de l'auteur (en gras, sans indication ni abréviation de titre ou grade), de son institution, de son pays, son adresse électronique (professionnelle de préférence et à la discrétion de l'auteur) et son identifiant ORCID (identifiant ouvert pour chercheur et contributeur) seront également centrés et en petits caractères. Le tout sera sans soulignement ni hyperlien.

7 L'auteur fera précéder son article d'un résumé condensé ou synopsis de 200 mots maximum suivi de 3 ou 5 mots-clés en petits caractères, sans majuscules initiales. Ce résumé ne doit, en aucun cas, être reproduit dans l'article.

8 L'ensemble (titre, résumé, mots-clés) en français sera suivi de sa traduction en anglais. En cas d'article non francophone, l'ordre des résumés est inchangé. Les mots-clés seront séparés par des virgules et n'auront pas de point final.

9 La police de caractère est Times New Roman, taille 10, interligne 1. Le texte justifié, sur fichier Word, format doc, doit être saisi au kilomètre (retour à la ligne automatique), sans tabulation ni pagination ni couleur. La revue a son propre standard de mise en forme.

10 L'article en Word doit comprendre entre 5000 mots minimum et 8000 mots maximum, bibliographie, notes, tableaux, annexes compris. Sauf commande spéciale de l'éditeur, les articles s'éloignant de ces limites ne seront pas acceptés. La longueur des comptes rendus (ouvrage, numéro de revue, événement scientifique, thèse, mémoire) sera comprise entre 600 et 3000 mots en Word. Comptes rendus de lecture et entretiens seront en langue française.

11 Tous les paragraphes (sous-titres en gras sans sigle, petits caractères) seront distincts avec un seul espace. La division de l'article en 1, 2 voire 3 niveaux de titre est suffisante.

12 Les mots ou expressions que l'auteur souhaite mettre en relief seront entre guillemets ou en italiques. Le soulignement, les caractères gras et les majuscules ne seront en aucun cas utilisés, même pour les noms propres dans les références bibliographiques, sauf la majuscule initiale.

13 Les notes, brèves de préférence, en nombre limité, figureront en fin d'article avec appel de note automatique continu (1,2,...5 et non i,ii...iv). L'auteur veillera à ce que l'espace pris par les notes soit réduit par rapport au corps du texte.

14 Dans le corps du texte, les renvois à la bibliographie se présenteront comme suit : (Dupont, 1999 : 55).

15 Les citations, toujours conformes au respect des droits d'auteurs, seront en italiques, taille 10, séparées du corps du texte par une ligne et sans alinéa. Les citations courtes resteront dans le corps du texte. Les citations dans une langue autre que celle de l'article seront traduites dans le corps de l'article avec version originale en note.

16 La **bibliographie** en fin d'article précèdera les notes (sans alinéa dans les références, ni majuscules pour les noms propres sauf à l'initiale). Elle s'en tiendra principalement aux ouvrages cités dans l'article et s'établira par classement chrono-alphabétique des noms propres. Les bibliographies longues, plus de 15 références, devront être justifiées par la nature de la recherche présentée. Les articles dont la bibliographie ne suivra pas exactement les consignes 14, 17, 18, 19 et 20 seront retournés à l'auteur. Le tout sans couleur ni soulignement ni lien hypertexte.

17 Pour un ouvrage

Baume, E. 1985. *La lecture - préalables à sa Pédagogie*. Paris : Association Française pour la lecture.

Fayol, M. et al. 1992. *Psychologie cognitive de la lecture*. Paris: PUF.

Gaonac'h, D., Golder, C. 1995. *Manuel de psychologie pour l'enseignement*. Paris : Hachette.

18 Pour un ouvrage collectif

Morais, J. 1996. La lecture et l'apprentissage de la lecture : questions pour la science. In : *Regards sur la lecture et ses apprentissages*. Paris : Observatoire National de la lecture, p. 49-60.

19 Pour un article de périodique

Kern, R.G. 1994. « The Role of Mental Translation in Second Language Reading ». *Studies in Second Language Acquisition*, n°16, p. 41-61.

20 Pour les références électroniques (jamais placées dans le corps du texte mais toujours dans la bibliographie), les auteurs veilleront à adopter les normes indiquées par les éditeurs pour citer ouvrages et articles en ligne. Ils supprimeront hyperlien, couleur et soulignement automatique et indiqueront la date de consultation la plus récente [consulté le], après vérification de leur fiabilité et du respect du Copyright.

21 Les textes seront conformes à la typographie et l'orthographe françaises.

22 Graphiques, schémas, figures, tableaux éventuels seront envoyés à part aux formats Word et PDF ou JPEG, en noir et blanc uniquement, avec obligation de références selon le *copyright* sans être copiés/collés mais scannés à plus de 300 pixels. Les articles contenant un nombre élevé de figures et de tableaux et/ou de mauvaise qualité scientifique et technique ne seront pas acceptés. L'éditeur se réserve le droit de refuser les tableaux (toujours coûteux) en redondance avec les données écrites qui suffisent bien souvent à la claire compréhension du sujet traité.

23 Les captures d'écrans sur l'internet, de plateformes, d'applications, d'extraits de films ou d'images publicitaires seront refusées. Toute partie de texte soumise à la propriété intellectuelle doit être réécrite en Word avec indication des références, de la source du texte et d'une éventuelle autorisation. Le Gerflint, éditeur de la revue, ne fait pas de reproductions d'éléments visuels (toiles, photographies, images, dessins, illustrations, couvertures, vignettes, cartes, etc.). Outre les références bibliographiques, l'auteur pourra proposer en note une URL permanente permettant au lecteur d'accéder en ligne aux œuvres analysées dans son article.

24 Seuls les articles conformes à la politique éditoriale et aux consignes rédactionnelles seront édités, publiés, mis en ligne sur le site web de l'éditeur et diffusés en libre accès par lui dans leur intégralité. La date de parution dépendra de la coordination générale de l'ouvrage par le rédacteur en chef. L'éditeur d'une revue scientifique respectant les standards des agences internationales procède à l'évaluation de la qualité des projets à plusieurs niveaux. L'éditeur, ses experts ou ses relecteurs (évaluation par les pairs) se réservent le droit d'apprécier si l'œuvre convient, d'une part, à la finalité et aux objectifs de publication, et d'autre part, à la qualité formelle de cette dernière. L'éditeur dispose d'un droit de préférence.

25 Les prépublications de l'article et de ses métadonnées ne sont pas autorisées. Une fois éditée sur gerflint.fr, seule la version « PDF-éditeur » de l'article peut être déposée pour archivage dans les répertoires institutionnels de l'auteur exclusivement, avec mention exacte des références et métadonnées de l'article. L'archivage de numéros complets est interdit. Tout signalement ou référencement doit respecter les normes internationales et le mode de citation de l'article, tels que dûment spécifiés dans la politique de la revue.



Synergies pays riverains de la Baltique, n° 16/ 2022

Revue du GERFLINT
Groupe d'Études et de Recherches
pour le Français Langue Internationale
En partenariat avec
la Fondation Maison des Sciences de L'Homme de Paris

Président d'Honneur : Edgar Morin

Fondateur et Président : Jacques Cortès

Conseillers et Vice-Présidents : Ibrahim Al Balawi, Serge Borg et Nelson Vallejo-Gomez

PUBLICATIONS DU GERFLINT

<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb14524060t>

ISNI 0000 0001 1956 5800

IdRef : 077342070

Le Réseau des Revues Synergies du GERFLINT

Synergies Afrique centrale et de l'Ouest

Synergies Afrique des Grands Lacs

Synergies Algérie

Synergies Argentine

Synergies Amérique du Nord

Synergies Brésil

Synergies Chili

Synergies Chine

Synergies Corée

Synergies Espagne

Synergies Europe

Synergies France

Synergies Inde

Synergies Iran

Synergies Italie

Synergies Mexique

Synergies Monde

Synergies Monde Arabe

Synergies Monde Méditerranéen

Synergies Pays Germanophones

Synergies Pays Riverains de la Baltique

Synergies Pays Riverains du Mékong

Synergies Pays Scandinaves

Synergies Pologne

Synergies Portugal

Synergies Roumanie

Synergies Royaume-Uni et Irlande

Synergies Russie

Synergies Sud-Est européen

Synergies Tunisie

Synergies Turquie

Synergies Venezuela

Essais francophones : Collection scientifique du GERFLINT

Essais francophones. Série CREDIF

Direction du Pôle Éditorial International :

Sophie Aubin (Universitat de València, Espagne)

Contact: gerflint.edition@gmail.com

Site officiel : <https://www.gerflint.fr>

Webmestre : Thierry Lebeau (France)

Synergies pays riverains de la Baltique, n° 16/ 2022

Couverture, conception graphique et mise en page : Emilie Hiesse (*Créactiv'*) - France

© GERFLINT -Évreux- France – Copyright n° ZSN6DE3

ARK : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb427201448>

Bibliothèque Nationale de France - Décembre 2022

GERFLINT

Groupe d'Études et de Recherches pour le Français
Langue internationale

Programme mondial de diffusion scientifique
francophone en réseau

www.gerflint.fr

Depuis quelques décennies, la question des rapports entre langage et affectivité fait l'objet d'un nombre toujours plus considérable de travaux, non seulement dans le champ de la linguistique proprement dite, mais aussi dans celui de l'anthropologie du langage, de la philosophie du langage, de l'esthétique du langage et des études littéraires, et de l'histoire des sciences du langage. Transdisciplinaire par excellence, et liée à une grande variété d'approches thématiques et méthodologiques, l'étude du rôle et de la place des émotions, sentiments et phénomènes mentaux associés dans le langage concerne des domaines de recherches aussi variés que la sémantique, la morphologie, la lexicologie, la pragmatique, la rhétorique ou la métalinguistique – pour n'en citer que quelques-uns. Problématique désormais ubiquiste et très populaire des sciences du langage, la question des rapports entre langage et affectivité n'a pourtant donné lieu, jusqu'ici, qu'à un nombre étonnamment limité de travaux de synthèse, singulièrement dans le champ francophone. Le présent numéro, en plus de dresser, en introduction, un bref état des lieux sur la question, s'intéressera à la manière dont la notion d'état affectif est aujourd'hui envisagée dans la philosophie du langage, la sémantique, l'analyse du discours, l'histoire des idées linguistiques et la didactique des langues, à travers les contributions de treize auteurs, linguistiques, philosophes, historiens des idées et didacticiens.